



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>













828  
C5-200  
IC

# CONTES DE CANTORBERY

TRADUITS EN VERS FRANCAIS

DE GEOFFREY CHAUCER

TOME I.







2 30-114

# CONTES DE CANTORBERY

TRADUITS EN VERS FRANCAIS

DE GEOFFREY CHAUCER



5-2206

PAR LE CHEVALIER DE CHATELAIN

TRADUCTEUR DES FABLES DE GAY

TOME I.

LONDON .

BASIL MONTAGU PICKERING

196 PICCADILLY

1857

14

34



## TABLE DES MATIERES.

	Page
DEDICACE . . . . .	vii
Introduction . . . . .	ix
<b>CONTES DE CANTORBERY</b>	
Prologue . . . . .	1
Conte du Chevalier . . . . .	30
Prologue du Meunier . . . . .	102
Conte du Meunier . . . . .	106
Prologue du Bailli . . . . .	129
Conte du Bailli . . . . .	132
Prologue du Cuifinier . . . . .	146
Conte du Cuifinier . . . . .	148
Conte de Gamelyn, raconté par le Cuifinier . . . . .	151
Prologue de l'Homme de Loi . . . . .	191
Conte de l'Homme de Loi . . . . .	195
Prologue de la Commère de Bath . . . . .	232
Conte de la Commère de Bath . . . . .	262
Prologue du Frère . . . . .	279
Conte du Frère . . . . .	281
Prologue de l'Huissier . . . . .	297
Conte de l'Huissier . . . . .	299
Prologue du Clerc d'Oxford . . . . .	326
Conte du Clerc . . . . .	329
Envoi de Chaucer . . . . .	369
Prologue du Marchand . . . . .	372
Conte du Marchand . . . . .	374

*Toutes les formalités prescrites par la loi pour empêcher la reproduction des présents Contes de Cantorbéry sur le continent sans le consentement exprès du traducteur ont été accomplies.*



A LEOPOLD WRAY, ESQ.

*Ami et Collègue ès Lettres*

*et ès Poésie.*



TOI qui le premier a signalé  
à mon attention l'œuvre de  
CHAUCER, A Toi je dédie  
ce livre, traduit avec amour,  
que tes bons conseils et tes  
savantes élucidations m'ont mis à même d'a-  
chever.

C'était une tâche surhumaine que tu m'im-  
posais en m'indiquant ces magnifiques pages  
datées de 13 à 1400 ; mais tu as su me la  
rendre possible ; A Toi donc mes remercie-  
ments, et l'assurance de mon éternelle grati-  
tude !

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.





## INTRODUCTION.

*Quelques mots sur Chaucer et sur notre traduction des Contes de Cantorbery.*

**G**EOFFREY CHAUCER, le père de la Poésie Anglaise, naquit vers l'an 1328, de quelle extraction ? Sa Postérité n'en fait mot ; mais le Génie et l'Esprit étant la plus pure

essence de la Divinité, Chaucer fut noble, le hazard l'eut-il fait naître de parents n'ayant un nom inscrit dans les fastes de la Noblesse.

En 1359 Chaucer commença sa carrière militaire, fit partie de l'armée avec laquelle Edouard III. fit une invasion en France, et fut fait prisonnier pendant cette expédition qui se termina par la paix de Chartres en 1360.

Chaucer porta les armes pendant vingt-sept ans. On s'accorde à dire qu'il possédait une érudition fort grande. Les Classiques, l'Astronomie, l'Astrologie, les Sciences du droit canon et du droit civil, le Commerce, l'Industrie, rien ne paraît lui avoir été com-

plètement étranger, et les Contes de Cantorbery en font foi.

Vers 1367 Chaucer épousa Philippa, une des demoiselles d'honneur de la Reine, fille de Sire Payne Roet, natif de Hainault et Roi d'Armes de Guienne, et sœur de Catherine veuve de Sir Hugues Swinford, d'abord maîtresse et subséquemment femme de Jean de Gand, duc de Lancastre.

Vers cette époque, déjà attaché à la chambre du Roi, Chaucer fut en 1372 un des commissaires du Roi chargés de s'entendre avec les autorités de Gènes sur le choix d'un port en Angleterre où les Génois pussent former un établissement.

C'est à la suite de ce voyage en Italie que Chaucer est présumé avoir vu Pétrarque à Padoue, et avoir entendu de la bouche du grand barde italien le joli conte de Grisildis, circonstance à laquelle il fait allusion dans le prologue du Clerc d'Oxford.

Le 8 juin, 1374, Chaucer fut nommé contrôleur des douanes et subsides en laines, peaux, tanneries, &c. &c. du port de Londres; en 1376, le Roi le nomma conjointement avec Sir John Burley pour remplir certains services secrets, dont le secret a été si bien gardé, qu'on ne fait, à l'heure qu'il est, quels étaient ces secrets.

En février, 1377, Chaucer fut adjoint à Sir Thomas Percy (depuis Comte de Worcester) pour remplir une mission secrète en Flandres.

La faveur dont Chaucer avait été l'objet sous Edouard III. ne l'abandonna point à l'avènement de Richard II. On le voit le 16 janvier, 1378, attaché

à la mission de Sir Guichard d'Angle (devenu plus tard Comte d'Huntingdon), de Sir Hugues Segrave, et du Docteur Skirlaw constitués Ambassadeurs à l'effet de négocier le mariage du Roi avec la fille du Monarque Français.

Au commencement de 1378, Chaucer revenu en Angleterre est, en mai de cette même année, envoyé avec Sir Edward Berkeley en Lombardie pour traiter avec Bernardo Visconti Duc de Milan et le célèbre Sir John Hawkwood, "*pro certis negociis expeditionem guerræ Regis tangentibus*,"—phrase très vague, fait judicieusement remarquer Sir Harris Nicolas, auteur d'une vie de Chaucer, qui peut à peine expliquer quelle était à cette époque la politique de l'Angleterre vis à vis des Etats Italiens.

En 1386, Chaucer fut élu un des députés au Parlement pour le Comté de Kent.

Le 4 décembre, 1386, Chaucer fut remplacé comme contrôleur des douanes et subsides ; et le 14 du même mois comme contrôleur des petites douanes dans le port de Londres.

Quelques uns des biographes de Chaucer attribuent cette disgrâce à la part que prit notre poète contre la cour dans l'élection de Jean de Northampton à l'office de Maire, mais cette assertion paraît peu fondée, et tenir plutôt du roman que de l'histoire ; toutefois en 1388 la position pécuniaire de Chaucer paraît avoir été des plus précaires ; mais en mai, 1389, quand le jeune Roi prit les rênes du gouvernement, et que le Duc de Lancastre, protecteur de Chaucer, fut rappelé de la Guienne pour rentrer

dans l'administration du Royaume, Chaucer retrouva toute sa faveur perdue, et dès le 12 juillet, 1389, fut nommé inspecteur des ouvrages du Roi au palais de Westminster, à la Tour de Londres, &c. &c.—places fort lucratives, qu'il pouvait occuper par députés.

De 1396 à 1398 Chaucer paraît être tombé dans une pauvreté comparative, dont il sortit en 1399 à l'accession du Roi Henri IV. qui doubla ses pensions.

Chaucer mourut le 14 octobre, 1400, à l'âge de soixante-douze ans, et fut enterré à Westminster Abbey, où sa tombe est un des ornements de cette partie de l'abbaye appelée *Poet's Corner*.

Il existe plusieurs vies de Chaucer. Nous avons glané les étapes de la vie du grand poète dans le beau morceau littéraire dû à la plume de Sir Harris Nicolas, qui précède l'édition Aldine publiée en 1842, par William Pickering, l'honorable père de notre *publisber*, et sortie comme le présent volume des presses de Charles Whittingham, dont le nom se rattache aux publications classiques les plus remarquables de ce siècle.

Sur notre traduction des Contes de Cantorbery nous avons peu de choses à dire, en laissant l'appréciation aux critiques littéraires, honnêtes, et heureusement il y en a encore un assez grand nombre en Angleterre.

Cependant nous protestons ici contre ces critiques qui ne s'emparent d'un livre nouveau qu'avec l'intention bien arrêtée de chercher à salir le nom de l'auteur ou du traducteur. Eunuques impuissants à produire, frelons paresseux vivant aux dépens de la



communauté des abeilles, dont ils analysent le miel, incapables d'en composer, ces gens là s'amuse à déchiqueter l'œuvre de la vie d'un homme avec autant de plaisir que Néron en prenait à rassasier ses yeux de l'incendie de Rome. L'auteur ou le traducteur leur aura fait offense, très souvent sans qu'il ait pu s'en douter, en parlant par exemple avec mépris des écrivains anonymes, et les voilà assassinant l'auteur ou le traducteur à coups de stylet, coups qu'ils peuvent porter impunément, l'auteur est là qui ne se cache pas lui, il a déclaré son nom ; eux au contraire n'ont de noms que ceux qui traînent dans les bas-fonds de la société, et d'ailleurs ne sont-ils pas à l'abri ? Un masque couvre leur hideuse figure ; ils peuvent donc se ruer à cœur joie sur l'auteur, c'est là leur *fair play*. Laissons ces Garotteurs littéraires mille fois plus lâches, mille fois plus misérables que les Garotteurs de grand chemin ; ces derniers ne prennent que l'or ou l'argent d'un homme, les autres lui volent s'ils peuvent ou lui assassinent sa réputation, au mieux de leur pouvoir. Un jour viendra, qui n'est pas loin, où les littérateurs en masse, et le public leur interdiront leur commerce de lâchetés, de dénigrement et de calomnies anonymes.

Regardant Chaucer comme le Boccace de l'Angleterre, le mettant sous plus d'un rapport, au moins au niveau de Shakspeare, qu'il a précédé, le considérant, nous le répétons, comme le Père de la Poésie Anglaise, nous avons cru devoir élever à sa mémoire un monument Européen, en traduisant les Contes de Cantorbéry en vers français ; la langue de Chaucer

d'un accès difficile pour ceux qui sont désireux d'en apprécier les beautés et d'en savourer les charmes, n'étant plus lue, même en Angleterre, que par le très petit nombre. Nous croyons donc livrer à l'admiration du continent non pas notre traduction, comme un certain *literary lawyer* (un de nos intimes ennemis qui se cache sous ce pseudonyme dans le *Morning Star*), sera tenté de nous en accuser, mais l'œuvre de Chaucer, qu'on ne se méprenne pas ! Ce n'est pas l'habit que nous croyons digne d'admiration, c'est le moine en chair et en os.

Chaucer, dirons-nous, vivait dans un temps où l'expression avait un franc parler qui tenait un peu du débraillé, on appelait crûment alors comme Boileau l'appela depuis.

“ Un chat un chat, et Rollet un fripon ! ”

Et bien qu'à notre avis il n'y ait pas plus de vilains mots dans Chaucer que dans Boccace, qui a été lu par tout le monde, encore y en a-t-il beaucoup trop pour les traduire sans vergogne, et les jeter à la face du public dans ce dix-neuvième siècle devenu d'autant plus prude que l'immoralité y fleurit plus vivace. C'est en cela que notre tâche a été fort difficile à remplir. Nous avons dû laisser autant que possible tout son esprit à Chaucer, en adoucissant toutefois quelques-unes de ses expressions, nous contentant de laisser subsister sa pensée, en modifiant ou en raturant le mot trop. . . . comment dirons-nous cela ? . . . trop peu vêtu. En sorte que si nous ne pouvons dire de notre traduction des Contes de Cantorbéry :

“ La mère en permettra la lecture à sa fille. ”

Nous pouvons dire au moins que hormis par les demoiselles, notre traduction peut et pourra être lue par toutes les femmes qui ont pris pour *motto* dans la vie *Vertu*, l'opposé de *Bévueulisme* !

Quand à la partie matérielle de notre œuvre, nous avons traduit Les Contes de Cantorbery souvent vers pour vers, toujours strophes pour strophes, dans les contes qui sont écrits ainsi par leur auteur ; d'autres fois nous avons laissé courir notre plume sans nous inquiéter d'augmenter un conte de vingt, trente ou quarante vers, alors que nous pensions que la narration pouvait gagner du naturel. Si nous faisons cette observation, c'est qu'un critique du journal anglais "*The Press*," nous a accusé avec peu de bonne foi lors de la première édition de notre traduction des "*Fables de Gay*," et en présence du texte placé en regard, d'avoir paraphrasé Gay, et de l'avoir amplifié outre mesure, alors que la vérité, facile à vérifier par les deux textes, et reconnue par la plupart des autres journaux, est que notre traduction des fables de Gay est pour la plupart du temps aussi concise que l'original, et quelquefois même plus concise. Du reste le même critique jugeant sans doute le *faire*, le mécanisme de la poésie française par le faire, par le mécanisme de la poésie anglaise a voulu sérieusement nous convaincre que le participe passé du verbe *citer* au pluriel masculin *cités*,\* ne pouvait rimer en vers

---

\* J'ai, voyez-vous, long-temps habité les cités,  
J'ai des hommes appris la blague et le parlage,  
Mes habits pour leur coupe ont tous été cités,  
Je suis le D'Orfay de cet âge !

(*Le Singe qui a voyagé de par le Monde.*—FABLE xiv. l. 1.)

français avec le mot *cités* (towns).—Après une affirmation aussi bouffonne, qu'y a-t-il à faire? . . Mon Dieu, rien! Toutes les divagations peuvent entrer dans la cervelle humaine, et à plus forte raison dans la cervelle d'un critique *anonyme* qui ne craint pas de se délivrer à lui-même un brevet d'ignorance par suite d'une impertinence littéraire qu'il peut se permettre sans aucun contrôle.

Nous arrêterons là nos observations faites dans ce seul but de prévenir des critiques injustes, sans bonne foi et d'une malveillance déshonnête, telles que celles faites sur quelques-uns de nos précédents ouvrages par la *Literary Gazette*, l'*Atlas* et le Journal des Ignorants, l'*Educational Times*.

Nous avons cru devoir comprendre dans la collection des Contes de Cantorbery, le Conte de Gamelyn raconté par le Cuifinier bien qu'il y ait incertitude s'il est ou non de Chaucer, et probabilité même qu'il n'est pas de notre poète; aussi Tyrwhitt l'omet-il; s'il se trouve dans l'édition de Bell, c'est seulement à la suite des contes attribués à Chaucer; l'édition Aldine le passe également, Thomas Wright le donne, et nous avons fait comme cet écrivain, le Conte de Gamelyn quelque soit d'ailleurs son père réel, étant une peinture curieuse de ces temps où Robin Hood avait si grande popularité, et à notre avis s'encadrant merveilleusement avec le reste de l'œuvre.

Nous avons cru devoir rendre en vers le conte de Mélibée raconté en prose par Chaucer, et traduit par lui d'un manuscrit français qui fait aujourd'hui

partie du *Ménagier de Paris*, publié par la société des *Bibliophiles Français*; nous avons traduit également en vers le *Conte du Curé*, ce long Traité de la Pénitence nous paraissant moins lourd en vers, qu'il n'eût été, transmis dans la prose française de 1857, qui n'a pas, et ne peut avoir la naïve bonhomie de celle non seulement de Chaucer, mais du quatorzième siècle; dans ces deux traductions nous avons été très économes de suppressions, et ne nous sommes permis de changer quelques unes des autorités auxquelles sont attribuées les textes qu'après vérification faite préalablement, et en connaissance de cause, vérification par parenthèse que les divers éditeurs de Chaucer ont déclaré n'avoir pas faites.

Nous avons consulté et comparé ensemble à peu près toutes les éditions connues de Chaucer—Caxton, Urry, Speght, Tyrwhitt, Bell, Sir Harris Nicolas, et Thomas Wright; nous avons reçu de la lumière de toutes et de chacune; mais lorsque ces textes étaient différents, ou que leur ponctuation nous semblait défectueuse, nous avons dû nécessairement adopter le sens qui nous paraissait le plus raisonnable; si nous nous sommes trompé, c'est avec bonne foi, voilà notre excuse; que celui qui est sans péché, dans un cas semblable, nous jette la première pierre, nous conserverons alors l'espérance de ne pas être trop horriblement lapidé!

Un jeune artiste de nos amis, Monsieur Philip H. Calderon, dont le joli tableau "*Broken Vows*" est une des perles du salon de peinture de cette an-



née (the Exhibition of the Royal Academy of Arts), nous a prêté son puissant concours en illustrant quelques uns des contes par de charmants dessins, gravés avec grande habileté par George Dorrington ; à ces deux artistes qui ont orné avec tant de goût le monument que nous élevons à Chaucer, nos remerciements les plus sincères sont acquis.

Nous avons dit !

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.





# CONTES DE CANTORBERY.





## CONTES DE CANTORBERY.

**L**ORSQUE le jeune Avril a de ses  
doucees larmes  
Humeeté le cœur sec de Mars, le  
Dieu des armes,  
A la terre infiltrant ces suc, cette  
liqueur

Qui font verdoyer l'herbe, et font poindre la fleur ;  
Lorsque le frais zéphir a de sa douce haleine  
Avivé le bosquet et chatouillé la plaine,  
Eveillant le bouton, que soudain le soleil  
Caresse gentiment de son regard vermeil ;  
Quand les petits oiseaux de leurs voix dégourdies  
Font redire aux échos leurs folles mélodies  
Sans penser à dormir, tant de ces gais causeurs  
La nature émouffille et les sens et les cœurs,  
Lors les gens tout dispos pour longs pèlerinages,  
S'en vont courir la palme en de lointains rivages,  
Vers des saints en renom, vers de sacrés parvis,  
Venant de tous les points, et de tous les pays,  
Et de chaque comté de la vieille Angleterre  
Ils s'en vont tous les ans de vers le sanctuaire

Où Thomas A'Becket le glorieux martyr  
Aux pieds des saints autels descendit pour mourir.

Or il se fit un jour qu'avant ma chevauchée,  
A l'hostel du Tabard je faisais ma couchée  
Dedans Southwark, tout prêt à prendre mon chemin  
De vers Cantorbery le lendemain matin ;  
La nuit il arriva dans cette hostellerie  
Troupe de pèlerins tous dans leur braverie,  
Au nombre de vingt-neuf, gens de tous les états,  
De sexes différents et de tous les formats,  
Que le hazard avait aggloméré sans-doute,  
Qui vers Cantorbery cômme moi faisaient route.  
L'écurie étant vaste, et les dortoirs nombreux,  
Les nouveaux arrivés furent logés au mieux.  
Moi, cependant avant qu'au bout de sa carrière  
Le soleil eut jeté son bonsoir à la terre,  
J'avais avec eux tous fait conversation,  
Si que je fus bientôt de leur communion,  
Et que je leur promis me lever dès l'aurore  
Pour chevaucher ensemble, et converser encore.  
Mais tandis que parbleu ! j'ai l'espace et le temps,  
Avant qu'en ce narré j'avance plus long-temps,  
M'est avis, n'est-ce pas, que la raison m'ordonne  
Dire de chacun d'eux quelle était la personne,  
Et la condition, et le rang qu'on tenait,  
Même l'accoutrement ou l'habit qu'on portait.  
Par un preux chevalier, maintenant je commence.

Donc parmi les vingt-neuf, c'est un fait d'importance,  
Etait un bien digne homme, un vaillant CHEVALIER,  
Qui dès le premier jour qu'il chauffa l'étrier  
Fut la gloire et l'honneur de la chevalerie,

Pour culte ayant le Vrai, le Juste et la Patrie.  
Il fit son coup d'essai sans reproche et sans peur  
Dans la guerre d'abord qu'entreprit son seigneur ;  
Et tant chez les Chrétiens que chez les Infidèles  
Toujours fut honoré pour ses vertus modèles.  
En Egypte il était quand le roi Lusignan  
Donna l'assaut, et prit dans un rapide élan  
Malgré ses défenseurs la fière Alexandrie.  
Il avait fait la guerre en Finlande, en Russie,  
En Prusse moultefois plus qu'homme de son rang,  
Et maints champs de bataille étaient teints de son sang.  
D'Algézir, en Grenade, il combattait au siège,  
Il était à Layas, aussi dans la Norvège,  
Et sur terre et sur mer il avait sans émoi  
Dans mainte occasion combattu pour la foi.  
Pendant assez long-temps il fut en Palathie  
Battre les mécréants, et sa suprématie  
Chaque fois l'avait fait respecter en tous lieux,  
Et rendu son nom grand parmi les glorieux ;  
Et cependant malgré sa valeur sans conteste,  
Comme une jeune fille il était tout modeste,  
Il n'employait jamais, tant il était courtois,  
Pour parler à chacun que paroles de choix ;  
Mais ses accoutrements s'il me faut les dépeindre  
Je vous dirai tout net, que servirait de feindre ?  
Que bien que son cheval fut bon, lui n'avait pas  
Ajustements bien beaux, étoffes de damas,  
Tant s'en faut, il portait casaque de futaine  
Assez courte, entourant, toutefois non sans peine  
Son armure de fer, son haubergeon d'acier.  
Tel était traits pour traits le digne Chevalier  
Arrivé récemment d'un fort lointain voyage,  
Et vers Cantorbery faisant pèlerinage.

Se trouvait côte-à-côte avec le Chevalier  
Son fils, charmant garçon, un tout jeune ECUYER,  
Amoureux plus qu' aucun ; et dont la chevelure  
Toute bouclée ornait joliment la figure.  
Il paraissait avoir vu vingt printemps au plus.  
D'une taille bien prise, et pas du tout perclus  
C'était un gaillard fort, et crânement agile.  
Il avait chevauché d'une façon virile  
Et pendant quelque temps, en Flandres, en Artois,  
Et dans la Picardie ; et s'était moultefois  
Conduit très noblement : c'était là son programme  
Pour entrer plus avant dans le cœur de sa dame.  
Ses vêtements brodés étaient jonchés de fleurs  
Rouges, blanches, enfin de toutes les couleurs.  
Frais comme un mois de Mai, sans perdre une minute  
Il chantait tout le jour, ou jouait de la flûte.  
Bon cavalier, c'était un rude chevauteur,  
Poète, chanfonnier, qui plus est beau danseur,  
Il savait dessiner, il savait même écrire,  
Et pour couronner l'œuvre, aimait, il faut le dire,  
Si démesurément, qu'il ne dormait la nuit,  
Et comme un rossignol chantait jusqu'à minuit.  
Ajoutez qu'il portait une courte tunique,  
Longues manches d'un goût tout-à-fait poétique,  
Et qu'il portait fort bien ; qu'il était à la fois  
Plein d'égards pour le sexe, et toujours fort courtois,  
Que, modeste, pour tous il était serviable,  
Qu'enfin il dépeçait mieux que son père à table.

Le Chevalier avait à sa suite un VARLET  
Franc tenancier, un seul, parce qu'il lui plaisait  
En cette occasion, pour ce pèlerinage,  
Par ainsi chevaucher, sans plus grand équipage.

Vêtu d'un furcot vert, et d'un capuchon vert  
Il portait avec soin sous sa ceinture, ouvert  
De flèches un faisceau, qu'en archer plein d'adresse  
Il lançait dans les airs avec grande prestesse.  
Pour l'art du forestier il ne craignait pas un ;  
Sa main tenait un arc. Son visage était brun.  
Sur son bras il portait brillant à la lumière  
Un brassart ; il avait d'un côté la rapière,  
Et l'immense rondache, et de l'autre un poignard  
Qui, le cas échéant, servait de braquemart ;  
Sur sa poitrine était d'argent un St. Christophe ;  
Il portait en sautoir un cor ;—de verte étoffe  
Et couvert de galons était son baudrier,  
Il avait en un mot l'aspect d'un forestier.

Il y avait encore une Nonne, une ABBESSE  
Au parler onctueux, et pleine de simplesse ;  
On l'appellait Madame Eglantine, ma foi !  
Et son plus gros juron était par Saint Eloi !  
Quoiqu' entonnant du nez les saintes homélies,  
Elle chantait fort bien Laudes, Vêpres, Complies ;  
Elle parlait français même assez proprement,  
Le français de Strafford près Bow assurément,  
Ce français là, l'égal du latin de cuisine,  
Et dont ne faut chercher à Paris l'origine.  
Elle était bien apprise à table, et ne laissait  
De ses lèvres tomber nul morceau, c'est un fait.  
Elle savait très bien comment manger la soupe,  
Et boire l'hydromel sans répandre la coupe ;  
Elle essuyait si bien même sa lèvre alors  
Que la coupe était nette et dedans et dehors.  
Aussi très dextrement elle mangeait la viande :  
De propos gais, courtois, se montrait très friande,



N'ayant pas l'affecté des manières de cour,  
Elle ne cherchait pas faire poser autour  
D'elle la gravité. Pour parler conscience,  
Elle était charitable, et pleine d'indulgence,  
Si qu'une souris prise amenait dans ses yeux  
Un déluge de pleurs ;—elle avait pour ses jeux  
De gentils petits chiens, de petites levrettes,  
Qu'elle aimait à nourrir de lait et de bisquettes ;  
Si par malheur mourait un de ces animaux,  
Ou si quelque manant, ou bien des étourneaux  
Les frappaient du fouet, elle en éprouvait peine,  
Tant son cœur était bon, et sa belle âme humaine !

Sa gorgerette était bien convenablement  
Plissée, et faite au tour ; son nez assurément  
Était fort droit ; ses yeux aussi gris que le verre,  
Sa bouche très petite, et douce, et régulière ;  
Son front certainement d'un magnifique blanc  
Avait bien pour largeur la largeur d'un empan,  
Quoiqu'elle fut d'ailleurs de grandeur ordinaire ;  
Elle avait un manteau fort agréable à voir,  
Avait autour du bras de corail un rosaire,  
Avec ornements verts, qui portait pour fermoir  
La lettre A couronnée, et qui formait agraffe ;  
On y lisait trois mots en guise d'épigraphe,  
En exergue et que voilà :  
“ *Amor vincit omnia !* ”

Une autre Nonne était par ma fine avec elle,  
C'était, m'assura-t-on son chapelain femelle ;  
A sa suite elle avait trois prêtres.—C'était tout  
Parbleu ce qu'elle avait ; c'était là son vatout !

Il y avait un MOINE, éminent en maîtrise,  
Un fort grand chevauteur, aimant la vénerie,

Un homme viril quoi ! propre à faire un abbé,  
Qu'on n'eut pas aisément fait venir à jubé.  
Il avait maint courfier de prix dans l'écurie,  
Et quand il chevauchait, lui, dans sa braverie,  
Sa bride on l'entendait carillonner au vent  
D'un son aussi strident que cloches de couvent.  
Des Saints Maur et Benoit la règle un peu sévère  
Ne l'accommodait prou, lui semblait trop austère,  
Si bien qu'il préférerait être moins régulier,  
Et s'attachant au monde être plus séculier.  
Il n'estimait pas plus qu'une vaine fumée,  
Et pas même à l'égal d'une poule plumée,  
Ce texte qui prétend que jamais les chasseurs  
N'ont été que le bois dont on fait les pêcheurs,  
Qu'un moine non cloîtré n'est pas mieux sur la terre  
Qu'un poisson par malheur sorti de la rivière ;  
Ce texte là, pour lui, c'était stupidité,  
Et je crois qu'il pensait très bien en vérité.  
C'est à vous rendre fou qu'étudier sans cesse  
Dans le cloître, et pâlir sur un livre de messe,  
Ou bien que travailler de ses mains, si l'horreur !  
Que deviendrait le monde avec un tel diseur  
Que ce Saint Augustin qui le travail ordonne !  
Laiissons lui le travail à l'évêque d'Hippone !  
Donc il était tout franc bel et bon chevauteur,  
Il avait avec lui l'attirail d'un chasseur,  
Aussi vives qu'oiseaux de rapides levrettes  
Pour bien courre le lièvre agiles estafettes ;  
Ferme et dru chevaucher tel était son plaisir,  
Et rien ne lui coûtait pour prendre ce loisir.  
A ses manches je vis qu'il pendait des manchettes  
De fort beau menu vair, qui plus est fort propres.  
Une superbe épingle et toute ouvrée en or,

Tenant son capuchon, en comprimait l'effor.  
Sa tête chauve était luisante comme verre,  
Et sa figure avait ce charme qui fait plaire.  
C'était à dire tout, un seigneur grassouillet  
D'un fort bel embonpoint, sans être trop replet,  
Dont les yeux enfoncés brillaient par parenthèse  
Entre deux noirs sourcils ardents, chauds comme braise.  
Bottes molles, cheval crânement harnaché,  
Ça faisait un prélat pas du tout mal torché,  
Ajoutez que bien sûr, ne jeûnant qu'en carême,  
Il n'était pas du tout épuisé, non plus blême ;  
Un cygne gras pour lui c'était morceau de roi ;  
Aussi brun qu'une baie était son palefroi.

Il y avait encor gai, folichon un FRERE  
De l'ordre des quêteurs, homme de caractère  
Cependant ; onc n'était dans la fraternité  
Dans les quatre ordres, dis-je, et c'est la vérité,  
Qui mieux que lui fut apte à parler beau langage,  
Et fut avec plus d'art l'oindre de badinage.  
Il avait marié, cela souventefois  
A ses frais qui plus est, plus d'un joli minois.  
De son ordre c'était le pilier le plus ferme.  
Il était très aimé dans mainte et mainte ferme  
Partout dans sa contrée, et des francs tenanciers  
Était fort bien-venu, fort bien dans les papiers.  
Il avait bien aussi des clientes en ville  
De dignes femmes qu'il confessait la vigile,  
Car il avait pouvoir lier et délier,  
De confesser, d'absoudre et de purifier  
Plus qu'un curé ; lui-même, il aimait à le dire,  
Étant licencié dans son ordre le fire !  
Usant fort gentiment de la confession,

Très agréable était son absolution ;  
Il était indulgent quand à la pénitence,  
Alors qu'il prévoyait une grosse pitance ;  
Pour maxime il avait que donner au quêteur  
C'était du confesseé prouver en la faveur ;  
Car donner son argent, son or, ses œufs aux frères  
C'est montrer par le fait qu'on est gens exemplaires.  
Il est nombre de gens qui sont si durs de cœur  
Qu'étant très affligés, leurs yeux n'ont pas un pleur,  
Alors au lieu de pleurs rétifs et de prières,  
Ils font, et tout est dit, des aumônes aux frères !

Sa pélerine était, c'était original,  
D'épingles, de couteaux un immense arsenal,  
Par ces petits cadeaux il avait l'art de plaire  
A gentille fillette, à gentille commère ;  
Il chantait et fort bien, avait joyeuse voix,  
Et du psalterium s'accompagnait parfois ;  
Comme une fleur de lys à blancheur virginale  
Il avait le cou blanc ;—de force sans égale  
Il eut à son vouloir réduit maint champion,  
Et fut bon gré, malgré, lui damer le pion.  
Il connaissait à fond et d'instinct dans les villes  
Tavernes, taverniers, hosteliers, joyeux drilles,  
Bien mieux qu'un mendiant, beaucoup mieux qu'un  
lépreux,

Quoiqu'il ne s'accointa jamais avec les gueux ;  
A quoi sert se frôler d'ailleurs à la misère ?  
Mais avec la richesse, avec la bonne chère,  
C'était bien différent ; aussi toutes les fois  
Qu'il flairait un profit, il était fort courtois.  
N'eussiez vu nulle part homme de plus d'adresse,  
Vrai ! des quêteurs c'était la crème de l'espèce ;

Une veuve eut-elle eu pour chaussure un soulier,  
Un seul, entendez-vous, il eut su mendier  
Tant et si bien, avec si captante parole,  
Qu'avant de la quitter il eut eu son obole ;  
C'est que n'imaginez comment *ex-professo*  
Il savait bien placer son *in principio* !  
C'était chose à la fois agréable et plaisante,  
Et son pourchas valait encor mieux que sa rente.  
Comme un petit carlin il savait folâtrer,  
Lécher la main parfois, badiner, s'infiltrer  
Et dans les jours d'amour dans les cours d'arbitrage  
Sa voix pouvait peser avec grand avantage ;  
Car il n'y paraissait du tout comme un cloître,  
Avec sale pourpoint, ou manteau délabré,  
De laine double était son élégante chape,  
Si que vous l'eussiez pris par ma foi pour un pape.  
Pour se donner un genre il grasséyait un peu,  
Et de traîner l'anglais semblait se faire un jeu.  
C'était le meilleur ton que cette afféterie,  
Du moins, le pensait-il ; mais avec crânerie  
Il se posait, alors que suivant son penchant,  
Il pinçait la mandore, accompagnant son chant,  
Alors vous eussiez vu scintiller dans sa tête  
Comme étoiles au ciel, ses yeux pleins de conquête,  
Ce très digne quêteur, ce Frère tout expert  
En l'art de gueuserie avait pour nom Hubert.

Il y avait en outre, à la barbe fourchue,  
En habits bigarrés, à la mine crochue,  
Haut juché sur sa bête un honnête MARCHAND  
Portant pour couvre-chef large feutre flamand ;  
Ses bottes de beau cuir, de plus très étoffées,  
Étaient par un ressort joliment agrafées.

Quand il parlait c'était très solennellement,  
Faisant toujours sonner ses gains énormément ;  
Il aurait bien voulu que la mer fut gardée  
Tout le long d'Orewell, car c'était son idée  
Qu'alors il eut bien pu doubler ses capitaux.  
Cet homme ne jetait pas sa poudre aux moineaux ;  
Mais en tout et pour tout il savait se conduire ;  
Il était magnifique, avait l'art de reluire,  
Savait se gouverner avec tant d'unité,  
Que nul ne soupçonnait qu'il était endetté,  
Si bien qu'il empruntait sur contrats ou sur terre  
Aussi bien que pas un par toute l'Angleterre.  
A tout prendre c'était un fort brave homme au fond,  
Mais à dire le vrai, n'ai jamais su son nom.

Depuis assez long-temps qui restait en Logique,  
Antichambre, on le fait, de la classe Physique,  
Il y avait encore un pauvre CLERC d'Oxford.  
Maigre, long et fluet, décharné comme un mort,  
Pour cheval il avait forte de roffinante  
Pauvre bête ébréchée, à l'allure pesante.  
Son manteau par dessus, vrai manteau d'écolier,  
Usé jusqu'à la corde, était de drap grossier ;  
Car il n'avait encor le moindre bénéfice,  
Ni la capacité de remplir un office.  
Il préférerait d'ailleurs à riche vêtement  
Vingt volumes vêtus même fort simplement,  
Mais sur lesquels brillait le grand nom d'Aristote.  
Alchimiste il n'avait, et cela je le note,  
Que peu d'or cependant ; tout ce qu'il recevait  
D'argent, de ses amis, toujours il l'employait  
En érudition, en livres d'importance,  
Priant bien entendu, pour tous ceux qui par chance

Ouvraient à son esprit les portes du savoir.  
 L'étude était pour lui l'aimant de son vouloir.  
 Sobre de mots, tranquille était son éloquence,  
 Et tout ce qu'il disait d'une haute prudence ;  
 Enseignant volontiers, volontiers apprenant,  
 Et toujours et dans tout d'un bon sens surprenant.

Plus un SERGENT ès lois, très futé personnage,  
 En excellence riche, et qui plus est fort sage,  
 Qui de St. Paul hantait fréquemment le parvis.  
 C'était un très discret desservant de Thémis.  
 Par ordre, bien des fois, juge dans les assises,  
 Sa réputation était des mieux acquises.  
 Aussi pour sa science, et pour son haut renom,  
 Gagnait-il à plaisir de l'or et du linon.  
 Les procès lui pleuvaient en fort grande abondance,  
 Attirés par l'effort de sa rare éloquence.  
 Homme plus affairé, n'en fut jamais, je crois,  
 Et pourtant il semblait plus affairé parfois  
 Qu'il ne l'était vraiment ; souvent pendant les Termes  
 Il avait de ces cas dont remontaient les germes  
 Jusques au Roi Guillaume ;—ajoutez qu'il savait  
 Faire un acte *ad unguem* ; si que l'on n'y trouvait  
 Jamais un mot douteux, ou jamais une clause  
 Qui d'une nullité put un jour être cause ;  
 Et que chaque statut, il le savait par cœur.  
 Il chevauchait ma foi sans frou-frou, ni splendeur.  
 Tout son accoutrement était simple, modeste,  
 Et ceinturé de soie ;—épargnez-moi le reste.

Il y avait encore un bon FRANC TENANCIER,  
 A barbe longue et blanche, et droit comme un palmier,  
 Au teint vif et sanguin, il festoyait la coupe,

Et le matin toujours au vin prenait sa soupe.  
Bon vivant, fin gourmet, pour lui le vrai bonheur  
Aux enfants d'Epicure était de faire honneur.  
C'était un gai luron qui tenait pour maxime  
Que bien savoir manger est l'art le plus sublime.  
Chef de maison huppé, c'était dans son pays  
Le vrai Saint Julien d'un nouveau Paradis ;  
Son pain était exquis, son *ale* toujours vieille,  
Sa cave contenait mainte ancienne bouteille ;  
Poisson frais, fin gibier, viande bien cuite au four,  
Friandises, chez lui pleuvaient au jour le jour,  
Changeant bien entendu de forme et de nature  
Selon qu'il faisait chaud, ou qu'il faisait froidure.  
Il avait des perdrix en cage, en son charnier  
Bons filets de chevreuil, brochets dans son vivier.  
Malheur au cuisinier qui par sa négligence  
Eut d'un plat favori méconnu l'importance !  
Dans la salle à manger, soit hiver, soit été,  
Sa table était assise à perpétuité :  
Aux sessions toujours il primait d'aventure,  
Du parlement avait souvent l'investiture,  
D'être shérif enfin il avait eu l'honneur,  
Bref, c'était à vrai dire, un digne Vavasseur :  
Une aumônière en soie à gente garniture  
Auprès d'un coutelas pendait à sa ceinture.

Parmi nous se trouvaient de plus un TAPISSIER,  
Et puis un TISSERAND, et puis un MENUISIER,  
Et puis un TEINTURIER vêtus de même sorte,  
Bottes, chapeaux, pourpoint, habit, veste et culotte.  
Tous leurs ajustements étaient pimpants et frais,  
Et leurs couteaux étaient garnis en argent, ouais !  
Ainsi que la ceinture et même la pochette.



Chacun d'eux paraissait être, sans gloriette,  
Bourgeois assez notable, et d'assez haut degré,  
Pour à l'hôtel de ville être considéré.  
Dignes d'être alderman par leur rare sagesse,  
Ils avaient pour cela suffisante richesse ;  
Et leurs femmes, bien sûr, n'auraient pu les blâmer,  
Elles eussent eu tort de moins les estimer ;  
Du reste c'est si beau le charmant privilège  
De tenir le haut pas dans un noble cortège !  
Alors qu'on est MADAME on a cet agrément,  
Et de plus un manteau porté royalement.

Ils avaient avec eux pour faire la pot-bouille  
Un certain CUISINIER plus malin que Gribouille ;  
L'ale de Londre il la dégustait rien qu'au flair,  
Il rôtiissait, grillait, bouillait, c'était du fier !  
Il faisait les coulis, les pâtés, la friture  
A l'admiration, et très bien, je vous jure,  
Le blanc-manger ; mais las ! le pauvre chérubin  
A la jambe il avait un cancer bien vilain.

Il y avait encore un PATRON DE NAVIRE  
Qui demeurait au loin, ainsi l'entendis dire,  
Près de Darmouth je crois. Sur un méchant cheval  
Il chevauchait du mieux que pouvait l'animal.  
Une robe très longue et d'étoffe grossière  
Descendait en plissant jusqu'à sa genouillère.  
A son cou, suspendu par un cordonnet noir,  
Pendillait son poignard ; il était aisé voir  
Que l'été de ses feux avait sur sa figure  
Laisse dernièrement traces de sa dorure.  
C'était au demeurant un très bon compagnon,  
Aimant fort le Bordeaux, aussi le Bourguignon,

A conscience large, et pas du tout bégueule,  
Toujours prévenant pour son gosier ou sa gueule,  
Si qu'il faisait souvent visite au magasin  
Où se tenaient dormant les marchands et le vin.  
Si se prenant de bec avec navire ou barge  
Il vainquait,—les vaincus il les mettait au large.  
Mais pour bien calculer les chances de la mer,  
La marée ou le vent, analyser l'éclair,  
Et vaquer en un mot aux soins du pilotage,  
Il n'avait son pareil de Hull jusqu'à Carthage.  
De tempêtes sans nombre étant sorti vainqueur,  
Il était à la fois sage, prudent, oseur.  
Il connaissait à fond à force de négoce  
Du cap du Finistère au fin fond de l'Ecosse,  
En Bretagne, en Espagne, et dans mille autre lieux :  
Les criques et les ports les plus avantageux,  
Il savait les moyens d'y faire entrer sans peine  
Son vaisseau bien gréé nommé " la Madelaine."

Parmi la caravane, était, c'est avéré,  
UN MEDECIN, docteur *in utroque jure*,  
Astrologue il parlait bel et bien médecine,  
Et même chirurgie, et non pas par routine.  
Ses malades étaient de par ses talismans  
Maintenus très vivants, des jours, des mois, des ans.  
De chaque maladie il savait l'origine,  
Que cela vint du foie, ou bien de la poitrine,  
Du temps chaud, du temps froid, ou bien de la tièdour,  
D'un accès de colère, ou de mauvaise humeur,  
Qui plus ou moins souvent nous échauffe la bile ;  
En fait c'était vraiment un médecin habile.  
Sachant la maladie, immédiatement  
Le patient était soumis au traitement,

Dans sa manche il avait nombre d'apothicaires  
Aptes à préparer tous ses électuaires,  
Car tous ses gens étaient des amis de longs jours,  
L'un faisait gagner l'autre, et c'est permis toujours.  
*Ad unguem* il savait, et ce, sans disparate  
Galien, Esculape, et leurs doctes discours,  
Rufus, Deiscoride, et le vieil Hippocrate,  
Haly, Serapion, Rhafis, Damascenus,  
Averroès, Gilbert, Bernard, Constantinus,  
Avicen, Gatifden, et certes nombre d'autres  
De la docte science admirables apôtres.  
De superfluité ne se permettant pas,  
Il était modéré, sobre dans ses repas,  
Et tout ce qu'il mangeait était fort digestible.  
Ses études n'étaient pas celles de la Bible.  
Son vêtement était cramoisi couleur sang,  
Doublé de taffetas gris, et quelque fois blanc ;  
Il ne faisait que peu de dépenses du reste,  
Aimant mieux conserver ses gains faits sur la peste ;  
Car l'or en médecine étant un cordial  
Il aimait l'or avec un amour sans égal.

Il y avait en outre, une bonne COMMERE  
Des environs de BATH, un peu sourde la chère !  
Et c'était bien fâcheux. Son commerce était grand,  
Son drap avait débit mieux que celui de Gand.  
D'honneurs dans sa paroisse elle était très friande,  
Comme la plus huppée elle allait à l'offrande  
La première toujours, en levant haut le front,  
Et qu'on la devançât n'eut pas souffert l'affront.  
Si beaux de fond étaient tous les fichus de tête  
Qu'elle avait le dimanche ainsi qu'aux jours de fête,  
Que cela pouvait bien peser assurément

Dix livres pour le moins. Ses bas solidement  
Attachés très ferrés, étaient rouge écarlate  
Et ses souliers nouveaux ne faisaient disparate.  
Sa figure hardie était belle, et son teint  
Un peu rouge, indiquait que son goût peu restreint  
S'était accommodé des choses de la vie,  
Et sans démeriter, au gré de son envie.  
Sans parler des amis, n'est besoin maintenant,  
Elle avait épousé cinq maris, tout autant,  
En tout bien tout honneur, ne faisons pas méprise,  
Et chaque mariage était devant l'église.  
Elle avait visité Jérusalem trois fois,  
Passé maint fleuve et mer, cela souventefois,  
Elle avait chevauché par Rome et par Bologne,  
En Galice à St. Jacque, et jusques à Cologne !  
Sur les voyages certe elle en savait ! . . passions,  
Aussi se tenait-elle, et bien sur ses arçons ;  
Elle était bien *guimpée*, et portait sur sa tête  
Un chapeau large en feutre, et de grandeur honnête  
A faire un bouclier ;—pour se mieux protéger  
Elle avait autour d'elle un long manteau léger,  
Dont les plis retombaient jusque sur la chaussure  
Qui d'éperons aigus possédaient garniture.  
Comme un bon compagnon elle riait, jafait,  
En remèdes d'amour très long elle en savait,  
Car de cet art jadis célébré par Ovide,  
Elle connaissait tout, et le plein et le vide.

Il y avait aussi tout de componction  
Un brave homme, l'honneur de la religion,  
Pauvre CURE ne fais plus de quelle province,  
Dont la valeur en tout certes n'était pas mince.  
Plein de nobles pensers, il était érudit,

L'Évangile du Christ était par lui bien dit,  
Et très dévotement il enseignait ses frères  
En leur offrant toujours des leçons salutaires.  
Il était très bénin, rempli d'activité,  
Surtout très patient devant l'adversité !  
Il n'eut certes voulu pour obtenir ses dîmes  
De ses paroissiens faire pauvres victimes,  
Se contentant de peu, toujours il préférerait  
Leur donner portion de ce qu'il recevait.  
Sa paroisse nombreuse avait grande étendue,  
Chaque maison était dans un désert perdue,  
Mais ni le mauvais temps, ni l'ardente chaleur  
Ne l'empêchaient jamais visiter le malheur.  
Le bâton à la main, à pied, infatigable,  
Aux petits comme aux grands, il était secourable.  
Prêcher c'était fort bien, mais bien mieux selon lui  
Se montrer charitable, et bon envers autrui ;  
" Que fera donc le fer, hélas ! si l'or se rouille ! "  
Disait-il ; " il faut donc que jamais rien ne souille  
Pensée ou cœur de prêtre ; — aussi bien le pasteur  
Doit être des brebis le digne conducteur,  
A toutes, en tous lieux, il doit donner l'exemple,  
Et ne pas oublier que le ciel le contemple. "  
Il n'était pas de ceux qui pour courir St. Paul  
Vers Londres un matin prennent soudain leur vol,  
Afin d'y dépister soit une chantrerie,  
Soit pour s'y reposer très grasse confrérie ;  
Il n'était pas de ceux à louer son troupeau,  
Le laissant barboter plus ou moins à vau-l'eau ;  
Mais il restait chez lui gardant bien ses ouailles,  
Afin que maître Loup n'en fit ses victuailles ;  
Non mercenaire enfin, c'était un bon pasteur  
Qui quoique saint, traitait doucement le pêcheur,

Il n'avait que des mots gentils pour le reprendre,  
Et discret, bénévole, avait le verbe tendre.  
Attirer un chacun par la douceur au ciel,  
Et par un bon exemple, il n'était rien de tel  
Pour lui ;—mais s'il avait un incrédule à vaincre  
De haut rang, d'humble rang, zeste pour le convaincre,  
Certe il n'épargnait pas envers lui l'argument,  
Et le tançait d'emblée, et ma foi vertement.  
M'est avis vraiment que dans ce monde peut-être,  
Il ne put exister jamais un meilleur prêtre !  
Humble et simple de cœur, il ne faisait fracas  
De sa vertu, non plus il ne prétendait pas  
Attirer les respects de par sa seule étole,  
Mais enseignait du Christ la divine parole,  
Des apôtres suivait la sainte mission,  
Et faisait en tous lieux bénir son action.

Avec lui se trouvait un LABOUREUR, son frère,  
De fumier moultefois ayant farci la terre ;  
C'était un véritable et bon agriculteur,  
Charitable, et vivant dans la paix du seigneur.  
Dans l'heur et le malheur du plus profond de l'âme  
Il aimait le bon Dieu, son fils et Notre Dame,  
Et bien plus que lui même encore le prochain.  
Pour ton amour, ô Christ ! le soir ou le matin  
Battre le blé, bêcher, et sans aucun salaire,  
Il faisait tout cela, quand il pouvait le faire  
Pour plus pauvre que lui : régulièrement  
La dîme il la payait, et fort honnêtement ;  
Revêtu d'un tabard d'une forme rustique,  
Il montait crânement une cavale étique.

Il y avait encor parmi nous un MEUNIER,  
De PARDONS UN VENDEUR, même un HUISSIER,

Un POURVOYEUR, et puis un BAILLI, puis MOI-MEME  
Qui de la troupe était, que je crois, le trentième.

Solidement bâti d'os, de muscles, de chair,  
C'était un fier luron que le MEUNIER ! c'est clair  
Qu'il gagnait le béliet chaque fois à la lutte.  
Epais, trapu, noueux, ayant tout de la brute,  
Nulle porte pour lui n'avait trop lourd barreau,  
Et de sa tête il eut jeté bas un poteau.  
Sa barbe rouge avait le crépu, le revêché  
De celle d'un renard, et de plus, d'une bêche  
Elle avait la largeur ; sur le haut de son nez  
Perchait une verrue, et c'est en dire assez  
Que dire qu'elle était de rouges poils couverte  
Comme oreilles de porcs, et ce n'était beau certe.  
Ses narines étaient d'énorme cavité.  
Epée et bouclier pendaient à son côté.  
Sa bouche elle était large autant qu'une fournaise,  
Et des mots fort gaillards en sortaient à leur aise.  
Hâbleur, de plus ribaud, il vous savait compter  
Bien plus vite que moudre, et son temps escompter ;  
Cependant à vrai dire, il n'était méchant homme,  
Et tout autant qu'un autre il valait bien en somme.  
Il portait habit blanc avec capuchon bleu,  
Et sur la cornemuse était un boute-feu ;  
Au son de l'instrument pour lui toujours docile,  
Il nous fit crânement tous sortir de la ville.

Le POURVOYEUR était un homme comme il faut,  
Et qui dans son emploi n'était du tout manchot.  
D'un troupeau d'avocats chargés des victuailles,  
Il savait acheter au comptant ou sur tailles,  
Avec un tact exquis ; si que cet ignorant  
Administrait fort bien tout ce monde savant.

Il avait, voyez-vous, plus de trois fois dix maîtres,  
Experts ès lois, soigneux, connaissant bien les êtres  
Des choses de ce monde, et parmi ces savants  
Au moins douze eussent pu devenir intendants  
Des plus nobles seigneurs de la vieille Angleterre,  
Conduire leur fortune, et de telle manière  
Qu'ils vécuissent en rois, de leurs seuls revenus,  
Ou s'ils préféreraient vivre à la Cincinnatus,  
Amasser largement pour créer au bien être  
Un comté tout entier, quelque grand qu'il put être.  
Pourtant ce Pourvoyeur fin et rusé coquin,  
Les faisait tous au même, et malgré leur latin !

Les cheveux coupés ras à l'entour de la tête,  
Comme un prêtre en ayant tout tonsuré le faite,  
La barbe exactement rasée, et tout longuet  
Juché sur deux bâtons sans ombre de mollet,  
Tel était le BAILLI, maigre, fluet, colère,  
Mais homme qui savait, par Jupin ! son affaire.  
Par pluie ou sécheresse il savait l'aigrefin !  
Ce qu'un terrain semé lui donnerait de grain.  
De son maître et seigneur les brebis, les volailles,  
Les cochons, les chevaux, et les bêtes aumailles,  
La viande, le laitage, en un mot tout était  
Sous le gouvernement de ce Bailli fluet.  
Par contrat à son maître il rendait du baillage  
Bon compte, et ce depuis qu'il avait atteint l'âge,  
Et personne n'eut pu le prendre à l'imprévu.  
On le savait si bien de malice pourvu  
Que bergers, que garçons de ferme, et tout le reste  
Le craignaient, le fuyaient à l'égal de la peste.  
D'arbres verts ombragée on voyait sa maison  
Poser sur la commune au milieu du gazon.



Ayant comme l'on dit bien du foin dans ses bottes,  
Il pouvait acheter cailles et gelinottes  
Autant que son seigneur ; il avait à part lui  
Un magot suffisant formé du bien d'autrui,  
Mais il savait si bien à son doux seigneur plaire,  
Et soutirer l'argent de ce lord débonnaire,  
Que le pauvre plumé lui faisait humblement  
De ce qu'il le plumait un chaud remerciement.  
Fort habile artisan dans sa verte jeunesse,  
C'était un menuisier d'une assez grande adresse.  
Sur un jeune étalon dont le nom était Scot  
Ce Bailli chevauchait. Il portait un surcot  
Bleu de ciel et fort long. Une mauvaise brette  
Pendait à ses côtés, et battait sa jaquette.  
Il était du Norfolk, de Baldefswell je crois,  
Ce Bailli dont je parle, un drôle de chinois.  
Il était retrouffé tout autour comme un moine,  
Et sur la route était le dernier sans exoine.

Les yeux petits, étroits d'un chérubin bouffi,  
Le visage écarlate, et provoquant un " Fi !"  
Bourgeonné, chaud, lascif, la paupière teigneuse,  
Les sourcils écaillés, et la barbe galeuse,  
Tel était de l'HUISSIER le portrait séducteur,  
Aussi tous les enfans en avaient-ils grand peur.  
Céruse, blanc de plomb, borax, soufre, mercure,  
Onguent, rien ne pouvait déblayer sa figure  
De ces rouges bubons qui pullulaient nombreux,  
Et sur sa joue impure affeyaient le hideux.  
Il aimait l'ail, l'oignon, les poireaux, la civette,  
Le vin épais et fort, pas du tout la piquette,  
Et quand il avait bu, sa langue en un moulin  
Semblait se convertir, et broyer du latin.

Comme huissier d'une cour toute ecclésiastique,  
Il avait ramassé dans l'enceinte publique  
Quelques termes, deux mots ou trois mots à peu près  
Dans les débats oraux ou dans quelques décrets,  
Mais si quelqu'un voulait le tâter, je suppose,  
Le fond du sac bientôt se faisait voir pour cause ;  
Alors il s'écriait : "*Questio quid juris ?*"  
De son savoir c'était là le *de profundis*.  
Franc ribaud, très courtois, n'ayant rien de bégueule,  
C'était un compagnon, solide sur sa gueule,  
Et très bon compagnon ; pour un litre de vin  
Il eut permis à qui l'eut voulu, c'est certain,  
Pendant un an et plus de garder sa maîtresse,  
Et l'eut excusé même avec grand' politesse.  
Si l'on n'en savait rien, *n i ni*, c'est fini,  
Son homme il le plumait que c'était pain béni !  
Rencontrait-il parfois garçon de franche allure,  
Il lui disait : " N'ayez nul souci d'aventure  
Si de l'archidiacre encourez le courroux,  
Sa malédiction n'est grand' chose, entre nous,  
Puisqu' avec de l'argent on en obtient quittance :  
Si ne lui donnez rien il aura repentance  
De vous avoir maudit *gratis et pro Deo*."  
Parlant ainsi, pourtant il blaguait *de facto* !  
La malédiction est chose abominable,  
Et nous conduit tout droit dans les griffes du diable ;  
Tandis que peut sauver la bénédiction.  
Il lui disait aussi d'éviter l'action  
D'un *Significavit*. De tout le diocèse  
Il avait sous la main, soit dit par parenthèse,  
Les jeunes gens, qui tous s'en venaient près de lui  
Lui conter leurs secrets, et chercher son appui.  
Sur sa tête il avait de fleurs une guirlande,

L'enseigne d'une auberge eut certe été moins grande ;  
Quand à son bouclier, un gâteau le formait.

Venant tout droit de Rome, avec lui chevauchait  
Son ami, son compère, un VENDEUR D'INDULGENCES  
De Ronceval, je crois, selon les apparences ;  
Il chantait et tout haut : " Amour, à moi venez ! "  
A quoi l'Huissier faisait une basse du nez.  
De jaunâtres cheveux pendant comme filasse,  
De son épaule large ombrageaient la terrasse,  
Il allait tête nue, et son noir capuchon  
Dans sa besace était fourré comme un torchon ;  
Cependant il portait une coiffe en arrière,  
Sur laquelle en cocarde était un saint suaire.  
Très grêle était sa voix, mais ses yeux pleins d'ardeur ;  
Il n'avait pas de barbe, et je crois sur l'honneur  
Que du pape il eut pu très bien chanter l'office,  
Car son menton de poils n'avait le moindre indice.  
Il croyait chevaucher, ses cheveux à l'évent  
A la dernière mode, et portait en avant  
Son énorme besace où se trouvait en somme,  
Indulgences, pardons, tout chauds venus de Rome.  
Du reste en son métier de Watford à Berwick,  
De Pardons un Vendeur n'eut jamais un tel chic  
Que lui ; c'est qu'il avait dans sa lourde besace  
Voyez-vous, des " agnus," des reliques en masse :  
Il avait d'oreiller une taie, et c'était  
Le voile de la vierge, au moins il le disait ;  
Il avait même un morceau de la toile  
Au bateau de St. Pierre alors servant de voile  
Quand il faillit périr ;—il avait une croix  
De pierres incrustée, et d'un métal de choix,  
Et des os de cochon bien encadrés sous verre ;

Avec tout ce train train quand le rusé compère  
Empaumait un curé bien simple et sans détour,  
Il tirait plus d'argent de lui dans un seul jour  
Que le pauvre curé de six mois par sa cure,  
Lui vendant à prix d'or une mince dorure.  
Hormis ça, cependant, c'était en vérité  
A l'église un saint homme, et plein de dignité.  
Il savait lire et bien, leçon, épître, histoire,  
Mais il brillait surtout en chantant l'offertoire ;  
C'est qu'après l'offertoire il lui fallait prêcher,  
Et que pour lui prêcher c'était toujours pêcher  
De l'argent en eau trouble ; or de là sa lieffe,  
Car sa voix grêle, alors prenait de la richesse.

Et maintenant que vous connaissez comme moi  
L'équipage et l'état, le nombre et le pourquoi  
De ce rassemblement qui dans l'hostellerie  
Du Tabard, arriva si plein de crânerie,  
Il est temps de vous dire, et cela carrément,  
Ce qu'en la dite nuit nous fîmes nommément,  
Après je vous dirai quel fut notre voyage,  
Et le restant enfin de ce pèlerinage.

Mais à vous, chers lecteurs, je demande d'abord  
De ne vous offusquer, ni m'imputer à tort  
Si sur tous ces sujets clairement je m'explique,  
De chaque narrateur je vous dois la chronique ;  
Or ça, vous le savez tous aussi bien que moi,  
Dans tout ce qu'il raconte un conteur fait emploi  
Du mot du narrateur dont il redit l'histoire,  
Ce mot fut-il lui-même un peu dérogatoire  
Au bon ton, au bon goût, sans quoi la vérité  
N'existerait jamais que trop collet monté.

Dans la sainte écriture on voit le Christ lui-même  
Parler parfois crûment sans qu'on crie au blasphème !  
Et Platon dit aussi, (quiconque fait le grec  
Peut comme moi Chaucer le lire) et certe avec  
Raïson, que les propos, les mots et les paroles  
Doivent être du fait les cousins, les symboles.  
Je vous demande aussi pardon très humblement  
De n'avoir point placé ce monde assurément  
Chacun selon son rang ; très courte est ma science,  
Et d'ailleurs je me fie à votre intelligence.

L'Hôte nous fit grand fête à chacun et à tous,  
Et nous servit bientôt un souper vertuchoux !  
Digne des Dieux. Le vin était fort agréable,  
Et c'est si grand plaisir que de le boire à table !  
Notre Hôte était un homme assez beau par ma foi !  
Si qu'il avait été dans le palais du Roi  
Un maréchal civil ; d'une forte charpente,  
Avec des yeux profonds, de tournure avenante,  
N'eussiez trouvé dans *Chepe*, et parmi ses bourgeois,  
Homme au parler plus franc, mieux appris, plus  
courtois,  
D'une beauté plus mâle. Ayant le mot pour rire,  
Après notre souper, il se prit à nous dire  
Lorsque chacun de nous eut payé son écot :  
« Vrai, Messieurs, en ce daignez me prendre au mot,  
Vous êtes bien venus chacun dans cette auberge,  
Et depuis qu'au Tabard je reçois et j'héberge,  
Je n'ai jamais reçu, j'en donne ici ma foi,  
Plus noble compagnie, et de meilleur aloi.  
Si je savais comment, je voudrais, ma parole !  
Vous faire fête sans qu'il vous coûte une obole ;  
Et tenez, Messieurs, je pense en ce moment

A quelque chose qui fera délassément  
Pour vous.—Vous allez tous (oh ! que Dieu vous  
conduise !

Et que l'heureux martyr vous serve à votre guise !)   
De vers Cantorbery ; bon : tout en chevauchant,  
Vous pensez, n'est-ce pas, de l'aurore au couchant,  
Causar, vous amuser, car ce serait bien triste,  
Sans se dire un seul mot de se suivre à la piste ;  
Donc je veux vous tailler à tous dès ce moment  
Pour votre long voyage un long amusement.  
Et si vous consentez d'un avis unanime,  
A vous en rapporter à l'esprit qui m'anime,  
Du diable ! si demain ne chevauchez joyeux !  
Mais de plus longs discours seraient discours oiseux ;  
Ainsi levez la main !”—Dans ce muet langage  
De notre adhésion nous donnâmes le gage,  
Déclarant par le fait tous nous en rapporter  
A la prescription qu'il allait nous dicter.

“ Mes bons seigneurs,” dit-il, “ que nul ici ne glose,  
Pour parler court et net, enfin voici la chose :  
C'est que chacun de vous pour moindrir le chemin  
Ait à dire, à narrer à compter de demain  
Une histoire, et cela pendant tout le voyage,  
Aller, retour et fin de ce pèlerinage ;  
Et que celui de vous qui, le plus galamment  
Aura payé sa dette, en racontant vraiment  
L'histoire la plus belle ou le plus gentil conte,  
Aura droit à souper, et sans payer de compte  
Aux frais communs, ici, dans ce même pourtour,  
Quand de Cantorbery vous ferez de retour.  
Et pour vous égayer encore davantage,  
A mes frais, moi, je m'offre en ce pèlerinage  
A vous servir de guide ;—et qui s'opposera

A mes commandements, forcé, contraint fera  
De payer à lui seul tous les frais du voyage ;  
Si vous trouvez vraiment que ce projet soit sage  
Dites-le moi de suite.”—Et nous fîmes serment  
De nous en rapporter à son bon jugement ;  
Le priant de grand cœur de juger des histoires,  
Et de fixer aussi le prix, les accessoires  
De ce futur souper ;—et d’un commun accord  
Le reconnûmes chef dans un soudain transport,  
Et là dessus, charmés, sans lanterner nous bûmes  
Un coup ou deux, et puis dans nos dortoirs nous fûmes.

A la pointe du jour fitôt le lendemain  
Notre Hôte fut pour nous tous un réveil matin ;  
Nous nous mîmes au pas, et partîmes ensemble,  
Et jusqu’à l’abreuvoir de St. Thomas à l’amble,  
Nous chevauchâmes ; mais arrêtant son cheval  
En cet endroit, notre Hôte a dit : “ Ça m’est égal,  
Il vous faut, Messieurs, m’écouter, et me dire  
Si la chanson du soir a ce matin empire ?  
Oui ?—très bien ; dans ce cas il nous faut voir alors  
Qui de vous le premier mettra voiles dehors  
Une histoire ;—et tenez que ne boive plus d’ale  
Ni de vin, si quelqu’un à mon ordre rebelle  
Ose me contester mon pouvoir souverain ;  
Car foi d’homme il paierait tous les frais du chemin !  
Donc maintenant voyons qu’on se range en bataille,  
Et que chacun de vous tire à la longue paille :  
Celui qui la plus courte aura  
La plus longue histoire dira  
Et de suite commencera !  
Chevalier,” reprit-il, “ vous devez reconnaître  
Ma volonté, tirez la paille, ô digne maître !

**Vous, Madame l'Abbesse, approchez, approchez,  
Et vous Messire Clerc sans honte aussi tirez !”**

**Et chacun à son tour alors vaille que vaille  
Tira sans plus tarder, et la plus courte paille  
Par sort ou par hazard échut au Chevalier,  
Ce qui donna lieffe au troupeau tout entier.  
Et comme ce brave homme était fidèle et sage  
Lorsque de sa parolè il avait fait baillage,  
Il dit : “ Puisque je dois moi commencer le jeu,  
Courte paille fois donc bénie au nom de Dieu !  
Chevauchons maintenant, reprenons notre route,  
Et qui veut mieux entendre, ets'approche et m'écoute !”**

**Et sur ces mots reprîmes le chemin,  
Et lui le Chevalier ainsi parla soudain.**





## CONTE DU CHEVALIER.

**A**UTREFOIS existait un chef nom-  
 mé Thésée,  
 A l'âme fière et bien organisée,  
 Il était gouverneur d'Athènes et  
 général [sans égal.  
 Si grand, que de son temps il vivait

Il avait subjugué de par sa vaillantise  
 Maint pays, et vaincu l'amazone surprise.  
 De la Reine Hippolyte après de longs combats,  
 Il avait fait sa femme, enchassé ses états  
 Aux siens ; et maintenant tout couronné de gloire,  
 Il ramenait chez lui le prix de sa victoire,  
     La belle Reine, au port majestueux,  
     Qui de l'amour le tenait dans les chaînes,  
 Et sa sœur Emilie au regard langoureux.  
 Je laisse chevaucher ce chef victorieux  
     Vers sa bonne ville d'Athènes  
 Au son de la musique, entouré des soldats,  
 Héros qui l'ont suivi dans ses nobles combats.

Et certes je pourrais vous dire  
 Comment le preux Thésée a conquis cet empire  
 Des Amazones, et comment il assiégea

La Reine de Scythie, et puis se l'adjugea ;  
Je pourrais vous narrer la magnifique fête  
Qui suivit cet hymen ; comme aussi la tempête  
    Qui vint assaillir leurs vaisseaux,  
    Et leur montrer de bien près Atropos.  
Mais ce serait trop long ; les bœufs de ma charrue  
Sont faibles, et craindrais une déconvenue.  
Le restant de l'histoire est d'ailleurs Dieu merci  
Assez long ; et ne veux point abuser ainsi  
    Des moments de mon auditoire,  
Je reprends donc le fil de mon histoire.

Ce chef dont je parlais, d'Athènes gouverneur,  
Vers sa cité marchait comme un triomphateur,  
Quand il vit deux à deux à genoux sur la terre  
De dames un essaim, dont l'humide paupière  
Racontait les douleurs. Leur peplum était noir ;  
Leurs cris étaient les cris d'un affreux désespoir,  
Si que nul n'entendit jamais en ce bas monde  
    Lamentation plus profonde.  
Et ces cris déchirants toujours plus forts, plus forts  
Etourdirent les airs, jusqu'à ce que du mors  
    De son courfier, ces femmes s'emparèrent,  
Et sans plus de façon par ainsi l'arrêtèrent.

“Que me voulez-vous donc avec ces cris, ces pleurs,  
Qui viennent de ma fête écorner les splendeurs ?”  
Dit Thésée ; — “ et pourquoi ce vêtement si triste,  
Et ces sanglots, ces cris venant à l'improviste,  
Semer parmi les miens le trouble et la terreur ?  
Parlez ! qui peut causer cette grande douleur ? ”

En vain voulut parler des dames la doyenne  
D'abord ; l'émotion avait gonflé sa peine,

Que c'était triste à voir ;—à la fin : “ O seigneur ! ”  
Dit-elle, “ ne voulons écorner la splendeur

De vos hauts faits, ni de votre victoire,  
Nous invoquons pour nous ce beau nom que la gloire  
A consacré. Daignez nous accordant secours  
De votre bras puissant nous prêter le concours.

Toutes, ici, seigneur, nous fûmes souveraines,  
De nombreux et brillants domaines,  
Aujourd'hui que sur nous s'alourdit le malheur,  
Protégez-nous, protégez-nous, Seigneur !  
Depuis quinze grands jours nous pleurons votre ab-  
sence,

Dans ce Temple de la Clémence.  
Et moi qui pleure, et me lamente ainsi,  
Thésée, écoutez bien ceci,  
Et plaignez la ma destinée :

“ J'étais naguère encor femme de Capanée,  
De ce Roi qui mourut à Thèbe . . . ô triste jour !  
Et nous toutes qu'ici vous voyez à l'entour,  
Perdîmes nos époux dans cet horrible siège ;  
Et cependant le vieux Créon, le sacrilège !  
Qui trône sur les murs déserts de la cité,  
Plein de rage et d'iniquité  
A fait . . . à ce penser mon pauvre cœur se nâvre,  
En un monceau placer cadavre sur cadavre,  
Ne voulant les laisser enterrer ni brûler,  
Leur refusant la sépulture,  
Et par méchanceté les donnant en pâture  
A des chiens affamés qu'il fait démuseler.”

Et sur ce, sans merci, leurs sanglots redoublèrent,  
Et de nouveau leurs pleurs coulèrent ;

Et toutes s'écriaient : " Oh ! que notre douleur  
En votre cœur s'infiltré, ô généreux seigneur ! "

A ces mots de pitié l'âme toute embrasée  
A bas de son courfier foudain fauta Thésée ;  
Il les fit relever, puis pour lénifier  
Leur douleur, leur jura foi de preux Chevalier,  
Sur le tyran Créon d'affouvir sa vengeance,  
Et lui faire payer chèrement son offense ;  
Si que toute la Grèce en apprenant la mort  
De Créon, pourrait dire : " Il mérita son fort ! "

Incontinent déployant sa bannière,  
Vers Thèbe il chevaucha dans son humeur guerrière,  
Accompagné de ses soldats,  
Sans plus penser à ces joyeux ébats  
Qu'Athènes dans sa gratitude,  
Lui préparait ; mais avec promptitude  
Ne prenant point de mesure à demi,  
Vers Athènes il fit diriger Hippolyte  
Sa sœur Emilie, et leur suite,  
Et puis, sans plus tarder, courut à l'ennemi.

En tête fièrement sa bannière s'avance,  
Sur fond rouge on y voit Mars le Dieu des combats  
Armé de pied en cap ; puis à quelque distance  
Son pennon brodé d'or répand de vifs éclats,  
Et brille comme un météore  
De tous cotés sur les champs d'alentour,  
C'est l'emblème parlant de feu le Minotaure,  
Qui tomba sous les coups du héros, certain jour.  
Ainsi marche ce chef d'une vaillante armée,

Déjà plus d'une fois chère à la renommée,  
Jusques aux murs de Thèbe, et là fort galamment  
Il offre le combat à Créon maintenant.

Pour abréger, je dois vous dire  
Que ce vieux roi Créon il parvint à l'occire  
Dans un loyal combat, et puis qu'il prit d'affaut  
La cité, ses faubourgs, ses murs, et qu'aussitôt

Il rendit à ces dames grecques  
Les os de leurs époux pour faire leurs obsèques.

Il serait trop long de narrer  
Les lamentations, les plaintes douloureuses  
Qu'à l'aspect du bûcher ces femmes malheureuses  
Pouffèrent, c'était à navrer :

Non plus le grand honneur que le noble Thésée  
A ces dames rendit ; ce fut chose prisee.  
Apprenez seulement que lorsque le héros  
Eut tué ce Créon, au pied de la muraille  
De Thèbes subjuguée, il chercha le repos,  
Et se coucha la nuit sur le champ de bataille.

Parmi tous les corps morts se frayer un chemin,  
D'armes, de vêtements s'amasser un butin,

Des pillards c'était là l'affaire :  
Or tandis qu'ils faisaient ce hideux inventaire,  
Ils trouvèrent gisant près de leurs boucliers,  
Percés de part en part deux jeunes Chevaliers ;  
Leurs vêtements brillaient d'or et de pierreries,  
Et tous deux ils portaient les mêmes armoiries ;  
L'un se nommait Arcite, et l'autre Palamon.  
Les héraults furent bien, par Jupiter Ammon !  
Par leurs riches atours et par leurs cottes d'armes,  
Que de Thèbe ils étaient tous deux du sang royal

Nés de deux sœurs, — sans doute objets d'illustres larmes ;

Ils n'étaient ni vivants, ni morts . . . mais c'est égal  
Les pillards eurent soin les porter vers la tente  
De Thésée, et le chef n'en voulant pas rançon,  
Vers Athènes les fit mener sans plus façon,  
Pour traîner en prison une existence lente.  
Et quand il eut ainsi tout baclé ce grand chef,  
Couronné de lauriers, il s'en fut chez lui, bref,  
Avec ses vaillants preux, et vécut sans conteste  
En honneur et liesse ; . . . —et que vous fait le reste ?

Cependant pleins d'angoisse et de chagrin,  
Puisque l'or ne pouvait racheter leur destin,  
Arcite et Palamon dans une tour obscure  
Restaient maudissant la nature,  
Et les ans succédaient aux ans, les jours aux jours,  
Et les pauvres captifs eux languissaient toujours,  
Jusqu'à ce qu'il advint que la jeune Emilie,  
Que la rose et le lys plus fraîche et plus jolie ;  
De Mai, certain matin, avant qu'il ne fit jour  
Se leva doucement, et tout uniment pour  
Au gentil mois de Mai faire deux doigts de cour :  
Car en saison de Mai l'oiseau ne tient en cage,  
Le cœur émouffillé, cherche un nouveau langage,  
Et n'est pas paresseux lui porter son hommage.  
Son vêtement était frais à ravir les yeux ;  
Longs, en natte arrangés, étaient ses blonds cheveux.  
Dans le jardin, si bien qu' aussitôt que l'aurore  
Eut dit : voici venir le soleil qui tout dore,  
Elle se promenait cueillant avec bonheur,  
Pour faire une couronne ou rouge ou blanche fleur,  
Chantant, car elle avait des chansons de rechange,

Moultres chansons, peut-être mieux qu'un ange.  
L'épaisse et forte tour qui formait, c'est réel,  
Le principal donjon de ce royal castel,  
Où nos deux Chevaliers depuis nombre d'années  
Passaient emprisonnés de si longues journées,  
Se trouvait adossée aux murs de ce jardin  
Où la jeune Emilie amassait son butin.

Comme ce matin là de splendide lumière  
Le soleil brillantait le bleu de l'atmosphère,  
Du geolier, Palamon ayant pris l'agrément,  
Dans une chambre haute était en ce moment,  
Promenant ses regards sur la vaste étendue  
De la ville, où parfois laissant tomber sa vue

Sur le jardin, et sur ses verts rameaux  
Où la gente Emilie enseignait aux oiseaux  
Ses chants. Ce Palamon promenait sa détresse

De ci, de là, disant, dans sa tristesse :  
" Hélas ! trois fois hélas ! ah ! pourquoi suis-je né  
Pour être à tout jamais à tel sort condamné ! "

Lorsqu'il advint par aventure,  
Qu'à travers un treillis de fer dont l'ouverture  
Donnait précisément en plein sur le jardin,  
En voyant Emilie il jette un cri soudain,  
Comme si jusqu'au cœur l'eut atteint une flèche :  
Et sur ce cri voilà qu' Arcite se dépêche  
D'accourir : — " Qu'as-tu donc ? " a-t-il dit, " mon  
cousin,

Qui cause ta pâleur ? Pourquoi ce cri soudain ?  
Quelqu'un peut-il ici, t'avoir fait une offense ?  
Au nom des Dieux, cousin, crois-moi, prends patience,  
A Saturne là haut nous devons la prison,  
Lutter contre le ciel, c'est manquer de raison ! "

“ Coufin,” dit Palamon, “ tu te trompes de cause,  
D’être en prison je ne suis si marri,  
Et ce profond ennui n’a motivé mon cri ;  
Oh ! par ma foi c’est autre chose  
Qui me le fait pousser ; suis blessé jusqu’au cœur  
De par mon œil qui vit un objet enchanteur ;  
Cette Beauté qui là bas se promène  
Seule a causé mon cri, seule cause ma peine ;  
Est-elle femme ou bien Déesse ? . . . Mordicus !  
Point ne le fais, mais vrai, ce doit être Vénus ! ”

Et sur ce Palamon dans son ardeur nouvelle  
De tomber à genoux, et de dire : “ O Vénus !  
Si tel est ton vouloir en dépit des argus  
Promener en ces lieux ta jeunesse éternelle  
Devant moi pauvre prisonnier,  
A sortir de prison aide-nous, beau geolier !  
Et si las ! notre destinée  
Est si tristement façonnée  
Que nous devons mourir ici,  
Prends pitié de notre lignée,  
Et daigne avoir quelque souci  
De notre arbre autrefois majestueux aussi,  
Avant que d’un tyran l’eut frappé la cognée ! ”

Arcite à ce propos prompt comme un écureuil  
Sur la dame au jardin a vite jeté l’œil,  
Et de cette Beauté la vue  
Et le trouble et l’émeut, et peut-être encor plus  
Que Palamon : — “ Cette Beauté me tue,”  
Dit-il piteusement ; “ la robe de Nessus  
Me ferait moins de mal, brûlerait moins mon âme :  
Et si ne peux l’avoir cette adorable dame,  
Si n’obtiens son amour, je suis un homme mort ! ”



“ Eh quoi,” dit Palamon, dans un soudain transport,

Ne pouvant reprimer son ire :

“ Ce que tu dis n'est pas sérieux, tu veux rire ? ”

“ Rire ! ” reprend Arcite, “ oh ! non par Jupiter !  
Ou ce rire serait par ma foi bien amer ! ”

“ Oui dà ! ” dit Palamon, et sur son front sévère  
Montait en bouillonnant une immense colère,  
“ Ce ne te serait point certes à grand honneur  
D'être faux à ta foi, d'être traître et menteur  
Envers moi, ton cousin, de plus ton frère d'armes :  
N'avons-nous pas, goûtant de l'amitié les charmes,  
Juré chacun à l'autre, (il doit t'en souvenir !)

A la peine plutôt mourir,  
Que d'être l'un à l'autre hostiles soit en guerre  
Soit en amour ; et de ne jamais faire  
Entre nous, que ce qui pourrait aider son frère ?  
Tu ne peux le nier ; et voilà maintenant

Que tu te mets traîtreusement  
A vouloir, et ce, méchamment  
Te glisser en serpent vers l'objet de ma flamme,  
Et me supplanter dans son âme ?  
Perfide Arcite, non, tu ne feras ainsi.  
Avant toi je l'aimai ; je t'ai dit mon souci  
Comme à mon ami vrai, comme à mon frère d'armes,  
Pour avoir tes conseils, un dictame à mes larmes,  
Et comme Chevalier, si c'est en ton pouvoir,  
Tu dois m'aider, oui tel est ton devoir ! ”

A ce discours qu'il trouvait insolite,  
Fièrement répondit Arcite :

« Tu m'appelles perfide ! et tu l'es plus que moi.  
J'aimai d'amour, cette femme avant toi.

Lorsque tu la vis tout-à-l'heure.

C'était une Déesse, et le ciel sa demeure !

Ton amour donc ce n'est que l'adoration

Que monte pour les Dieux l'imagination.

Mon amour au contraire est pour la créature,

C'est pourquoi, beau cousin, je t'ai dit l'aventure.

Mettons que tu l'aimais avant, et c'est peu clair,

Mais ne fais-tu pas bien ce dicton du vieux clerc :

‘ De toutes les lois, il n'importe,

L'amour étant la loi plus forte,

Vouloir retenir un amant,

C'est perdre son temps sûrement.’

Donc, d'après ce dicton, et c'est loi positive,

Voici ce qui toujours arrive :

C'est que dans tous les rangs quand il s'agit amour,

Et cela se voit chaque jour,

Les liens sont rompus ;—et ce n'est ma foi bête !

Puis qu'enfin un homme aime en dépit de sa tête !

Qu'il ne peut l'éviter quand même il le voudrait,

Et je dis plus, quand même il en mourrait ;

L'objet de cet amour fut-il une âme neuve

De jeune fille, ou bien le restant d'une veuve.

Au surplus ses faveurs tu ne les obtiendras

Probablement pas dans ta vie,

Nous sommes tous les deux, tu ne l'ignores pas

En prison ; à l'espoir le ciel ne nous convie,

Puisqu' aucune rançon ne peut nous racheter.

Donc à quoi bon nous disputer ?

Tiens, ne ressemblons pas aux deux chiens de la fable

Qui, toute la journée, en lutte épouvantable

Se harcelèrent pour un os.

Tandis qu'ils se donnaient de vaillants coups de crocs,  
Car ils étaient grandement en colère,  
Survint un fier Milan du séjour du tonnerre,  
Qui triomphalement emporta jusqu'aux cieux  
L'objet de leur débat pour s'en gaver loin d'eux.

Comme à la cour du roi, mon frère,  
Donc entre nous qu'il soit ! cousin, chacun pour soi,  
Et chacun pour son savoir faire !  
En agir autrement serait fou par ma foi !  
Aime si tu le veux ; moi je te dis je l'aime,  
Et—l'aimerai toujours, toujours d'amour extrême.  
Du reste il nous faut bien endurer la prison !  
Se plier à son fort n'est qu'acte de raison.

Entr'eux longue fut la dispute,  
Mais n'ai point le loisir de minute en minute  
Vous le narrer. Je passe à pieds joints là dessus.  
Vous saurez donc qu'un jour dans la cité d'Athène  
Pour s'amuser courant la pretontaine  
Advint le grand Pirithoüs.

C'était du roi Thésée un compagnon d'enfance,  
Un compère, un ami de cœur et d'alliance.

Ils s'aimaient si fort tous les deux  
Que lorsque l'un fut mort, c'est écrit dans un livre,  
L'autre, sans son ami, ne se souciant vivre,  
S'en fut jusqu'en enfer le quérir, mais ne veux  
Ici de ce beau trait relever le mérite.  
Bref ce Pirithoüs, aimant beaucoup Arcite,  
Du Roi Thésée obtint, non sans quelque façon,  
Qu'Arcite sortirait de prison sans rançon,  
Mais à condition qu'il ne serait licite

Jamais au dit Arcite  
Revenir soit de jour, soit de nuit dans les lieux

Où Thésée étendait son pouvoir glorieux ;  
Et que si, sur ce territoire,  
Il se laissait happer,—(Il en gardât mémoire !)  
De la tête il serait sans pitié ni merci,  
A l'instant raccourci.  
Sans en demander plus il accepta la grâce,  
Tout en empochant la menace.

Oh ! d'Arcite à présent que grande est la douleur !  
Il sent l'ennui se glisser en son cœur !  
Il crie, il pleure, il se lamente ;  
Il appelle la mort, tant sa vie est pesante !  
“ Oh ! maudit soit le jour ! ” dit-il, “ où je suis né !  
Mieux valait la prison où j'étais condamné !

Pourquoi jamais ai-je fait connaissance  
Du grand Pirithoüs ?—Maintenant l'existence  
Pour moi ne serait un enfer,  
Et d'un bonheur passé le souvenir amer.  
Je serais en prison encor près de Thésée,  
Mais la prison pour moi serait un Elysée,  
Où pourrais du moins voir  
L'objet d'un amour sans espoir.

Cher cousin Palamon, dans cette conjoncture,  
Il est à toi le beau de l'aventure,  
Tu restes en prison, mais sous ses froids lambris  
Tu peux la voir, tu peux rêver le Paradis.

Et puisque pour toi la fortune  
A retourné les dés, ne se peut-il qu'un jour  
A tes vœux se présente une chance opportune,  
En galant Chevalier lui dire ton amour.  
Mais moi déshérité de sa douce présence,  
Moi j'ai tous les tourments d'une cruelle absence,  
Et suis dans si grand désespoir,

Que ni l'air, ni le feu, ni l'eau, non plus la terre,  
Ni les clartés du jour, ni le calme du soir  
Ne sauraient consoler, adoucir ma misère.

Je devrais bien, plutôt que tant souffrir  
Dire à la vie adieu pour en finir.

Hélas ! pourquoi se plaindre avec tant d'amertume  
Des biens que nous départ le ciel,  
Et de nos fots désirs présenter un volume  
Aux Dieux, en leur faisant appel.

L'un désire et demande, oh ! non pas la sagesse !  
Mais de l'or, de l'argent, en un mot la richesse,  
Et la richesse en plus d'un cas

Lui vole sa santé, puis le mène au trépas.

L'autre de sa prison à déloger aspire,

Qui ne rentre au logis que pour s'y faire occire.

Nous ne savons jamais ce qu'aux Dieux demandons,  
Et le malheur souvent nous vient de par leurs dons.

Nous ressemblons assez au pauvre diable  
Qui gris comme une grive a pourtant la raison  
De se ressouvenir avoir une maison,  
Mais qui de la trouver ne se sent pas capable.

Et nous aussi, nous cherchons le bonheur,  
Mais lorsque nous croyons le happer, serviteur !

A nos vœux il fait banqueroute,  
Et nous laisse penauds embourbés sur la route.  
Ainsi moi je croyais en toute vérité,  
Que si pouvais jamais n'avoir ma liberté,

Je ne me sentirais de joie :

Or maintenant au chagrin suis en proie,

Et sur moi fond l'adversité ;

Ne pouvant plus voir Emilie

Je suis à moitié mort de ma mélancolie !”

De son côté Palamon dans sa tour,  
Quand il apprit qu'Arcite était parti ce jour,  
Aux échos jeta sa tristesse,  
Et mouilla de ses pleurs ses fers en sa détresse.  
"Hélas !" gémissait-il, "Arcite, mon cousin,  
De nos dissensions tu remportes le gain.  
Dans Thèbes, maintenant, tu promènes ta joie,  
Sans prendre ce souci qu'au chagrin suis en proie.  
Tu peux, puisque tu portes vaillant cœur,  
Assembler nos parents, et dans ta rude ardeur  
A ce pays susciter bien des guerres ;  
Et, lui donnant les étrivières,  
Obtenir pour rançon la palme du vainqueur,  
Mon aimée, Emilie, aussi chère à ton cœur.  
Oh ! pour gagner ton but, sur moi quel avantage  
N'as-tu pas ? Moi qui meurs sans air dans cette cage ?  
Car il me faut pleurer et souffrir en prison ;  
Ah ! ces tourments d'amour m'ôteront la raison !"

Et là dessus l'horrible jalousie  
Infiltra dans ses sens sa rude frénésie,  
Si bien qu'en son cœur abattu ;  
Il mit en doute tout,—oui, jusqu'à la vertu.  
"Destin cruel," dit-il, "qui gouvernes le monde,  
Et qui tiens sous tes lois le ciel, la terre, et l'onde,  
Qui sur le diamant incruste tes décrets,  
Dont les volontés sont d'immuables arrêts,  
Certes l'humanité ne te doit pas grand' chose,  
Pas plus que la brebis qui dans son parc repose.  
L'homme nait pour souffrir, est sujet à la mort  
Comme un autre animal, et n'a pas meilleur sort,  
Endurant mille maux malgré son innocence,  
C'est donc dans un non sens que gît ta prescience !

Et ce qui plus encore augmente ma douleur,  
C'est de penser que l'homme en raison de son cœur

Et de sa haute intelligence,

Par son respect des Dieux, de leur omnipotence,  
Est obligé d'agir contre sa volonté,

Tandis que l'animal lui n'en fait qu'à sa tête ;

Lorsque l'animal meurt, pour lui c'est *niente*,

N—i, ni, c'est fini, néant à la requête !

Mais pour l'homme il existe encor l'Eternité,

Dont il doit, lui vivant, avoir fait la conquête

Par ses vertus ; sinon de nouvelles douleurs

Viendront succéder à ses pleurs.

Décide qui voudra parmi les Aruspices

De la moralité de toutes ces justices,

Mais moi qui de mon cœur peut faire l'examen,

Je fais que dans ce monde est bien grand le chagrin.

Las ! je vois un serpent, un voleur sacrilège,

Qui de maint honnête homme a causé par un piège

Ou la ruine, ou le malheur,

Se pavaner souvent blanc comme neige

Au large, du public en narguant la clameur !

Et moi, je dois rester en prison, par Saturne !

Y traîner une vie et longue et taciturne,

Parce qu'à Junon il a plu

Verfer le sang thébain dans son humeur jalouse,

Raser les murs de Thèbe, et dans son mal-voulu

Faire de nos foyers une aride pelouse ?

Et Vénus qui plus est vient doubler ma douleur,

Par la crainte d'Arcite, et m'abîmer le cœur !”

Maintenant Palamon pour un temps je le quitte,  
Et le laisse en prison, pour vous parler d'Arcite.

L'été traîna ses jours, vinrent les longues nuits  
Qui des fortes douleurs augmentent les ennuis.

De Palamon ou bien d'Arcite,  
Lequel était dans les plus vilains lacs,  
Je crois vraiment qu'un Aréopagite  
Eut eu grand' peine à décider le cas ;  
Car pour analyser mon dire,  
En prison Palamon endure le martyre  
Dans les fers et dans la douleur,  
Quand Arcite exilé ne peut lui non plus dame !  
Revoir le doux objet qui lui tient tant au cœur  
Sa dame !

Décidez amoureux par Jupiter Ammon !  
Quel est le plus à plaindre Arcite ou Palamon ?  
L'un chaque jour peut guigner Emilie,  
Mais il vit en prison plein de mélancolie ;  
L'autre peut chevaucher et par monts et par vaux  
Descendre les versants, arpenter les coteaux,  
Mais sans risquer sa vie, il ne peut, c'est sa peine,  
Un seul instant paraître dans Athènes,  
Si qu'il ne peut jamais fêter ses yeux  
De ce fruit défendu, morceau délicieux.  
C'est une question à juger difficile ;  
Jugez la : quand à moi je trouve plus facile  
De mon narré reprendre ainsi le fil.

Quand Arcite arriva dans Thèbes en exil,  
Il se trouva soudain en défaillance extrême ;  
Quoique d'un Chevalier le grand cœur soit viril,  
Ne plus revoir l'objet qu'on aime  
Est, je le dis, en vérité,  
La plus affreuse adversité.  
Aussi jamais douleur n'exista plus profonde



Que la douleur d'Arcite, et pour me résumer  
Aucun amant, bien sûr, ne pourra se pâmer

Autant que lui, tant que vivra le monde.

Il perdit à la fois le boire et le manger,  
Et le sommeil aussi lui devint étranger ;

Si que, naguère allègre,

Il devint dans peu sec et maigre.

Ses yeux creux et hagards empreints de désespoir

Vrai, faisaient mal à voir,

De jaunâtre couleur, pâle était son visage,

Toujours seul il était solitaire et sauvage,

Et la nuit au lieu de dormir

Il ne pouffait qu'un long soupir.

S'il entendait un chant ou les sons d'une lyre,

Lors des pleurs coulaient de ses yeux,

Et quand on essayait de calmer ce délire,

Il suffoquait le malheureux !

Il était tellement changé ce pauvre Arcite,

Et d'une humeur tellement insolite

Que, qui jadis l'entendit maintefois,

Alors n'eut pu reconnaître sa voix ;

Et, tout dans sa conduite,

Était si débraillé, si bizarre et sans suite,

Non seulement comme devers Paphos

Il arrive à ceux là malades par Eros,

Mais plutôt comme en proie à ce triste vertige

Sur le devant du front logé par un prodige.

Si qu'en fort peu de temps, sans plus péroraïson,

Le pauvre amant perdit à peu près la raison ;

A cela ne saurais que faire,

Et ne puis discourir toujours sur sa misère !

Quand il eut enduré, pendant un an ou deux,  
Cette douleur amère et ces chagrins affreux,

A Thèbes, son pays, comme savez de reste,  
Une nuit qu'il dormait, mais d'un sommeil funeste,  
    Mercure au chef portant le Petasus,  
Le Caducée en main, et qui plus est en sus,  
Ses deux Talaria, dans un léger nuage,  
Près de lui s'abattit, lui disant : " Prends courage !"  
    (Le Dieu portait le même vêtement  
    Ainsi que put le remarquer Arcite,  
Qu'il avait certain jour où, d'un air chattemite,  
    Il endormit Argus profondément :)  
    Et dirige-toi vers Athènes,  
Là finiront tes chagrins et tes peines."

    Arcite s'éveille en sursaut.  
" O Mercure !" a-t-il dit, " fus ! je te prends au mot,  
    Et dût la mort finir mes peines,  
    Je m'en vais partir pour Athènes.  
Et ce disant, il prit un grand miroir  
    Près de son lit, pour se mieux voir ;  
    Pour lors il vit que son visage  
    Était changé du tout au tout,  
Et qu'il pourrait fort bien dans un humble équipage  
Revoir Athène, et puis sans jouer son va-tout  
    Incognito revoir sa dame,  
Et tous les jours ainsi satisfaire à sa flamme.  
    Donc sur le champ notre preux Chevalier  
    Se déguise en pauvre ouvrier,  
Et suivi d'un varlet, au fait on doit le croire  
    De son histoire,  
Vers Athène il s'en va par le plus court chemin.

    Arrivé dans la ville il fut frapper soudain  
Au castel de Thésée, et s'offrit pour tout faire  
    Porter de l'eau, scier du bois,

Et tout ce qu'en un mot on croirait nécessaire.  
Comme il était nerveux, jeune et fort à la fois,  
Et qu'il n'exigeait pas un énorme salaire,  
Il entra, c'était là son plan,  
De la belle Emilie auprès d'un chambellan.

Pendant un an ou deux sous ce nom Philostrate  
Il fut ainsi varlet ; mais ici je constate  
Que, jamais à la cour, de sa condition  
Homme ne fut l'objet de plus d'affection.  
Il était si courtois, que de tous la pensée,  
Était qu'il devait être avancé par Thésée ;  
Si que Thésée un certain jour,  
A force d'écouter les propos de sa cour,  
Le retira de l'antichambre  
Pour le faire d'un coup écuyer de sa chambre,  
Pour maintenir son rang lui donnant, par ma foi,  
De l'or de bon aloi :  
Notez que chaque année Arcite  
De ses biens recevait le revenu licite,  
Qu'il dépensait toujours discrètement,  
Afin de ne donner aux soupçons aliment.  
Notre héros durant trois ans eut cette vie,  
De Thésée estimé, sans exciter l'envie.  
De ce bonheur je le laisse au timon,  
Pour revenir à Palamon.

Dans sa prison, noire et malsaine,  
Usé par la douleur, le désespoir, la peine,  
Palamon est depuis sept ans,  
D'un amour sans espoir, en proie aux ouragans ;  
Et notez qu'il est là prisonnier pour la vie,  
Non pour un an ; de plus rongé d'envie.

Qui pourrait en anglais le rimer son malheur ?  
Ce n'est pas moi vraiment, je n'en aurais le cœur :  
Donc je passe dessus vite autant que possible  
Pour arriver à ce fait ostensible.

Or il advint qu'en la troisième nuit  
Du joli mois de Mai de la septième année,  
Où dans cette prison avait été conduit  
Palamon,—à peu près vers l'heure de minuit,  
Le servant le hazard ou bien sa destinée,  
(Car lorsque le veut le destin  
Chaque chose arrive à sa fin,)  
Par l'aide d'un ami, brisa ses fers, et presto  
S'enfuit de la cité,—sans demander son reste.  
Il avait fait boire au geolier  
Sous un prétexte hospitalier,  
D'un certain vin claret digne en tout de l'Erèbe,  
Fait avec l'opium le plus fameux de Thèbe,  
Si que toute la nuit le geolier sous son vin  
Plia sans s'éveiller, et que le lendemain  
Il eut eu certe peine à dire  
Ce qui la veille avait mis sa tête en délire.

Bien courte était la nuit. Palamon vers un bois  
Voisin, fut abriter sa fuite ;  
Il pensait y rester le jour en tapinois,  
Et vers Thèbes le soir se diriger ensuite,  
Afin de recruter ses parents, ses amis,  
Et faire la guerre à Thésée ;  
Dans ces futurs combats, car s'il n'était occis,  
Du moins telle était sa pensée,  
D'Emilie il pourrait faire sa femme après,  
Et par ce doux hymen couronner ses succès.

Maintenant vers Arcite arrivons, c'est merveille !

Vers Arcite, pauvre garçon,  
Qui ne prévoyait certe en aucune façon,  
Ce qui lui pendait à l'oreille.

Au sommeil arrachée et faisant fête au jour,  
La gentille alouette en chante le retour,  
Et le fameux Phœbus que son ardeur dévore  
En inondant de feux le splendide orient,  
Sèche déjà de son regard riant  
Les doux pleurs qu'aux bosquets a suspendu l'aurore.  
Dans la cour du palais Arcite en ce moment  
Est avec le premier écuyer de Thésée,  
Et par le mois de Mai son âme électrisée,  
Rêve au besoin de mouvement ;  
Donc sur son beau courfier, avide de lumière,  
Il monte et se donne carrière,  
Et se dirige par hazard  
Vers le bois où caché Palamon à l'écart  
Se tenait coi ; voulant former une guirlande  
Au mois de Mai soudaine offrande.  
Lors à l'écho des bosquets et des bois,  
Il se mit à chanter de sa vibrante voix :  
" Mai ! joli mois de Mai ! bijou de la nature,  
Sois le bien venu, joli Mai !  
Je viens ici glaner tes fleurs et ta verdure,  
Pour un amour qu'au fin fond du cœur j'ai."  
Et le voilà, qui longe d'aventure,  
Le buisson où, craignant fort sa capture,  
Se tenait Palamon qui ne pouvait penser  
Qu'Arcite là vint à passer.  
Mais on le fait, un champ a des yeux, des oreilles,  
Et cela fut prouvé par nombre de merveilles.

Ce qui fait, qu'entre nous, l'homme devrait toujours  
Se conduire si bien qu'en chacun de ses jours

Il put visager son semblable,

Sans paraître à ses yeux coupable.

Arcite ne pensait mie à son Palamon,

Assez près pour ouïr son chant ou son sermon.

Lorsqu' Arcite eut chanté tout son soûl, à cœur joie,  
Du chagrin tout-à-coup il redevint la proie.

Comme font les amants qui tantôt dans l'éther,

Touchent le ciel, ou bien pataugent dans l'enfer.

Comme le vendredi, car la chance est diverse,

Tantôt le soleil luit, tantôt il pleut à verse,

Ainsi souventefois la Déesse Vénus

Rend le cœur de ses gens absolument obtus,

En finistre couleur changeant la couleur blanche,

Tel qui rit vendredi, souvent pleure dimanche !

Quand Arcite à la fin eut cessé de chanter,

Il se mit à se lamenter ;

Et puis sur le gazon s'affit sans plus rien faire

Que de déplorer sa misère.

“ Hélas ! ” dit-il, “ maudit le jour où je suis né !

Combien de temps encore à souffrir condamné,

Me verrai-je, ô Junon ! l'objet de ta vengeance !

Moi du sang de Cadmus le rejeton royal !

Qui suis lâche à ce point qu'en ma folle démence

D'un mortel ennemi je me fais le vassal ;

Et de mon propre gré me mettant en faillite,

Cache sous un faux nom, mon nom, le nom d'Arcite !

Mars ! Junon ! Dieux cruels ! qui broyez de vos mains

La cité d'Amphion, — Thèbes et les Thébains !

Excepté Palamon le martyr de Thésée,

Et moi dont l'âme est embrasée  
Par les feux dévorants d'un indicible amour,  
Que reste-t-il de nous pour les venger un jour ?  
Rien :—Et vous me tuez par trop belle Emilie,  
Vous êtes, voyez-vous, la cause dont je meurs,  
Ah ! sur un mot d'amour de bouche si jolie,  
Comme se tariraient mes pleurs !”

Arcite ayant aux vents jeté sa doléance,  
Pendant long-temps resta dans un morne silence,  
Laisant tomber sa tête sur son sein,  
Et la soutenant de sa main.  
Cependant qu'en son cœur sentant le froid d'un glaive  
Comme au sortir d'un mauvais rêve,  
Palamon furieux, blême ainsi qu'un mourant,  
S'élança hors de sa cachette,  
Disant : “ Tu vas enfin me la payer ta dette,  
Arcite ! faux, traître, méchant !  
Car je connais enfin de ton cœur le penchant.  
Tu voudrais me souffler ma dame,  
Et ce trait là de ta part est infâme !  
Car tu me dois, vilain cousin,  
Aide, protection, et secours de ta main.  
En faisant au même Thésée,  
Crois-tu vraiment avoir acquis de la grandeur ?  
De nos Thébains tu feras la risée,  
Et sur toi plane le malheur.  
Et tu n'aimeras pas, vois-tu mon Emilie,  
Je veux l'adorer seul,—arrière ta folie !  
Ou je mourrai bientôt, ou bientôt tu mourras,  
Car je suis Palamon, et je veux ton trépas.  
Et quoiqu'ici je sois sans armes,  
Echappé de prison, par la grâce de Dieu,

Ou tu me laisseras et ma dame et ses charmes,  
Ou bien tu mourras en ce lieu.”

De Palamon Arcite en voyant le délire,  
Comme lui furieux lui rive ainsi son dire :  
“Par les Dieux tout-puissants qui nous donnent le jour,  
Si tu n’étais malade ou fou d’amour,  
Si tu n’étais aussi sans armes,  
Tu ne quitterais pas ni ces bois, ni leurs charmes,  
Sans être au préalable occis, et par ma main.  
Car ne reconnais pas, entends-tu, beau cousin,  
Ce prétendu contrat de stupide allégeance  
Qui me ferait ton esclave d’urgence.

Ne fais-tu pas que l’amour, triple sot !  
Est libre comme l’air, et qu’à chacun son lot !

Mais après tout, comme la chose est sure,  
En toi je reconnais un preux rempli d’honneur,  
Qui veut dans un combat disputer d’aventure,  
Qui des deux d’Emilie occupera le cœur,  
Ma foi de Chevalier ici je te l’engage  
Que demain au matin sous ce même feuillage

Tu me verras apportant en ces lieux  
A l’insçu d’un chacun, des armes pour tous deux,  
Et tu choisiras, je le veux,  
Les armes qu’aimeras le mieux.

Et je t’apporterai ce soir boisson, volaille,  
Et de quoi te couvrir la nuit vaille que vaille ;  
En me tuant si tu restes vainqueur,  
Alors à toi de ma dame le cœur !”

A quoi le Palamon répondit : “ Te l’accorde !

C’est bien parlé ; donc que nul n’en démorde !”  
Et parole donnée, Arcite prit soudain  
Le chemin de la ville en disant : “ A demain !”



O Cupidon ! enfant peu charitable !  
Qui drapé d'égoïsme es irraffiable !  
Il est bien dit qu'amour ne peut vouloir  
De son plein gré jamais aucun compagnonage,  
Et qu'il prétend exercer son pouvoir  
Sans souffrir le moindre partage.  
Arcite et Palamon prouvent bien, par ma foi,  
Que l'enfant de Vénus est des Rois le plus Roi.

Arcite a donc chevauché vers la ville.  
Muni d'armes, il se faufile  
Avant qu'il ne soit jour le lendemain matin,  
Hors du Palais, et reprend le chemin  
Du bois ; portant devant lui la fêraille  
Et tout l'attirail du combat,  
Qui doit entr'eux aider à la bataille  
Et décider leur altercat.  
Et dans le bois de la veille, heure dite,  
Ce Palamon visageait cet Arcite.  
A l'aspect l'un de l'autre, à ce premier abord,  
De couleur tous les deux ils ont changé d'abord.  
Tel ce chasseur dans les forêts de Thrace,  
Quand au lion, à l'ours on fait la chasse,  
Qui se tient dans la brèche, armé d'un javelot,  
L'oreille au guet, écoute et ne dit mot,  
Lorsque cassant les branches, les broussailles  
S'avance en se ruant le terrible animal,  
Prêt à sonner ses propres funérailles,  
Formule sa pensée en cet instant fatal,  
Et dit dans son âme éperdue :  
" Il faut que je le tue, ou sinon il me tue !"  
Ainsi ce sentiment fut commun à tous deux,

Lorsque d'abord leurs yeux rencontrèrent leurs yeux.  
 Entr'eux point de salut, nul vœu de bien venue,  
 Mais sans dire un seul mot, chacun d'eux s'évertue  
     Armer l'autre amicalement,  
     Non comme un futur adversaire,  
 Que l'on va tout à l'heure éreinter proprement,  
 Mais comme si l'un l'autre il entr'aidait un frère.  
 Puis tous les deux armés de leurs glaives alors,  
 L'un de l'autre chacun cherche entamer le corps.

    A sa manière de combattre  
 Palamon paraissait un fier lion des bois  
 Sur sa proie acharné ; comme un tigre pantois  
 Arcite frappait dru, faisant l'œuvre de quatre ;  
 Ils s'escriment depuis énormément de temps,  
 De leur sang colorant fort rouge la rosée ;  
 Qu'ils ferraillent ma foi !—dans ce beau passetemps,  
 Je les laisse s'ebattre et reviens à Thésée.

    Des décrets éternels ministre général,  
 Le Destin ce pouvoir sans réplique, et brutal,  
     Est tellement irrésistible  
     Que bien souvent dans ce monde risible,  
     En dépit du qu'en dira-t-on  
 Des “ ouïs ” de quelques uns, de quelqu'autre du  
     “ Non,”

Il arrive un beau jour à l'immense surprise,  
     A la rumeur de nombre de cancans,  
     Un fait, un seul qui se singularise,  
 Et n'arrivera plus peut-être de mille ans.  
     Car ici bas, tous nos appétits certe,  
 Appétit de plaisir, ou de haine, ou d'amour,  
 Ou de guerre, ou de paix, ou de peuple, ou de cour,  
 Que cet appétit soit ou plus ou moins alerte,

Sont réglés par Celui qui voit tout de là haut,  
Et dont toujours la volonté prévaut.  
Si je vous dis cela, ce n'est billevesée,  
C'est pour vous démontrer que le puissant Thésée  
Était si desirieux chasser le cerf en Mai,  
Que dès le point du jour il se levait, c'est vrai !  
Tout prêt à chevaucher avec son équipage,  
Meutes de chiens et de gens, c'est l'usage ;  
Car pour chasser le cerf  
Thésée était tout nerf ;  
Et que personne ici ne le condamne,  
Ne pouvant servir Mars, le voir servir Diane !

Le jour était superbe, et confit de bonheur,  
Thésée avec sa reine Hippolyte la belle,  
La brillante Emilie, et toute la sequelle  
Des écuyers et des dames d'honneur,  
Tout de vert habillés pour fêter la verdure,  
Dont dans le mois de Mai se revêt la nature,  
Royalement de vers le petit bois  
Où le cerf, disait-on, était en tapinois,  
Chevauchait desirieux de commencer la chasse.  
Il traverse un ruisseau qui formait un impasse,  
Et droit il poursuit son chemin,  
Lorsque sous le soleil il apperçoit soudain,  
Comme deux sangliers au milieu des bruyères,  
Arcite et Palamon se taillant des croupières,  
Mais de si brutale façon,  
Qu'à chaque coup d'estramacon,  
On eut imaginé sans peine  
Qu'il s'agissait d'abattre un chêne.  
Sans reconnaître encor ces acharnés bretteurs,  
Thésée aiguillonnant vivement sa monture,

D'un bond s'élançe entre leurs deux fureurs :  
" Halte-là," leur dit-il, " ou de par Mars, je jure

D'étendre à mes pieds mort,  
Celui qui le premier de frapper a le tort.

Mais dites-moi, quelle mouche vous pique  
Que d'être assez hardis vider votre altercat

De cette manière cynique,  
Sans un seul juge du combat ?"

A ce brusque discours Palamon de répondre :

" Certe notre présence ici doit nous confondre,

Sire, point n'est besoin de faire aucun effort

Pour nous sauver ; tous deux nous méritons la mort.

Comme ton droit de seigneur et de juge

Te donne le pouvoir de prononcer sur nous,

Pour nous point de merci, de trêve, ni refuge,

Dans notre sang abreuve ton courroux.

Occis-moi tout d'abord, ce fera charitable,

Mais tue aussi, mon compagnon, morbleu !

Ou si cela te semble préférable,

Occis mon compagnon d'abord le misérable !

Tu croyais le connaître, et tu le connais peu :

A tes yeux que le jour éclate :

Il est ton écuyer, n'est-ce pas, Philostrate ?

Mais qu'est-il Philostrate ? . . . il est ton ennemi,

Le fourbe se cachait sous la peau d'un ami !

C'est en un mot, un banni, c'est Arcite

Dont l'unique et le beau mérite,

N'est autre que s'être joué de toi,

Et d'avoir fait échec et mat le Roi.

Cet Arcite de plus ose aimer Emilie.

Car puisqu'a sonné l'heure où je m'en vais mourir,

Rien ici bas ne peut me retenir,

Et devant toi mon cœur je le déplie.  
Je suis aussi ton ennemi mortel,  
Je suis ce Palamon qui par un coup du ciel  
Traîtreusement la nuit dernière,  
A quitté la prison pour ce lieu solitaire,  
Et d'Emilie aussi moi je suis amoureux !  
Et je veux mourir à ses yeux.  
Contre grandes douleurs la mort est un refuge,  
Je demande la mort, ô juge !  
Mais tue aussi mon compagnon,  
S'il devait me survivre en mourrais de guignon !”

“ Belle conclusion, et digne de l'exorde !”

A dit Thésée : “ il n'est besoin de corde  
Pour vous faire avouer à chacun vos méfaits,  
Donc par le rouge Mars ! vous ferez satisfaits.  
Vous mourrez tous les deux, beaux fires, je l'accorde !”

En femme qu'elle était la Reine ayant du cœur  
Laiqua ses pleurs couler ; ainsi fit Emilie,  
Et pleine de mélancolie,  
Ainsi fit tour-à-tour chaque dame d'honneur.  
C'était grande pitié tout haut pensaient entr'elles  
Ces dames et ces damoiselles,  
Que de ces chevaliers le triste et piteux sort,  
Qui leur faisait trouver si bêtement la mort.  
Car ils étaient tous deux d'une illustre naissance,  
Et leur débat devait trouver de l'indulgence  
Tout à l'entour ;  
Car ce débat il roulait sur l'amour.  
Puis en voyant leurs blessures cruelles,  
“ Grâce et merci !” s'écrièrent ces belles,

Se jetant aux genoux du Roi,  
Tant enfin que Thésée en reçut de l'émoi,  
Car on fait bien que dans les grandes âmes,  
Rien ne peut résister aux pleurs des pauvres femmes,  
Quand elles sont en désarroi ;  
Si que le Roi, d'abord fort en colère,  
Vit le crime des uns, des autres la prière,  
En juge, impartialement :  
Puis il pensa loyalement  
Que s'aider en amour était fait excusable,  
Et que fuir de prison n'était pas trop blâmable,  
Et son cœur se mit de moitié,  
Dans ces accents plaintifs lui murmurant : " Pitié !"  
Et donnant à ce cœur un moment d'audience,  
Il se dit à lui-même : " En bonne conscience  
Fi d'un seigneur qui veut toujours être méchant ;  
Au combat, passe encor suivre un cruel penchant !  
Mais alors qu'on n'est pas en guerre  
Miséricorde est nécessaire."  
Et là dessus mitigeant son courroux,  
Il les regarde avec un œil plus doux,  
Et prenant un air benévole  
Leur adresse ainsi la parole :  
  
" Le Dieu d'Amour, à lui salut !  
Est un puissant seigneur chacun lui doit tribut.  
A son pouvoir aucun obstacle ;  
S'il est Dieu, ce n'est pas miracle,  
De chaque cœur il fait  
Ce qui lui plait ;  
Voyez un peu voici Palamon et Arcite,  
De ma prison échappés, grâce aux Dieux,  
Et d'une façon insolite,

Et qui pouvaient les malheureux  
A Thèbe aller très royalement vivre ;  
Et cependant voilà l'amour qui me les livre,  
Ici pour les faire mourir.  
N'est-ce pas de quoi divertir,  
Que voir si flagrante folie ?  
Tout homme est donc un sot quand il est amoureux.  
Voyez les horions dont pour notre Emilie  
Ils se sont fait cadeau tous deux !  
Mais le plus joli de l'affaire,  
C'est que l'objet de cet amour primaire,  
Notre féale sœur ne leur fait plus que moi,  
Gré de leur jalousie, et du combat ma foi !  
Elle ne savait rien de cette affreuse fièvre,  
Pas plus qu'un coucou, ni qu'un lièvre.  
Mais il est dit que l'homme est sot un certain jour,  
Et le fait est, que je me remémore  
Que quand j'étais de la vie à l'aurore,  
Je fus aussi servant d'amour.  
Depuis lors je connus ses peines  
Et fais combien on court de pretentaines  
Quand on est sous son joug, et soumis à ses lois ;  
Donc Chevaliers pour cette fois  
Pour faire plaisir à la Reine,  
A ma gentille sœur, de vous deux souveraine,  
Et, sans s'en douter toutefois,  
A tous les deux, moi je pardonne,  
Mais jurez que jamais atteinte à ma couronne  
De nuit, de jour ne porterez,  
Mais ferez mes amis, en tant que vous pourrez !”

Et le Palamon et l'Arcite  
Jurèrent bel et bon sans se faire prier,

Ce que le Roi demandait ; et bien vite  
Et sur leur foi de Chevalier.

Et leur faisant merci d'une façon aisée,  
Ainsi reprit le Roi Thésée :

“ Si nous voulons parler d'hymen,  
Encore qu'elle fut ou bien Reine ou Princesse,  
Chacun de vous par son sang, sa richesse  
Est digne, je le fais, d'aspirer à sa main ;  
Je parle ici de ma sœur Emilie,  
Que vous trouvez sans doute assez jolie,  
Puisque pour ses beaux yeux  
Vous venez de faillir vous occire tous deux.  
Vous savez, n'est-ce pas, à moins de bigamie,  
Qu'épouser deux amants elle ne le peut mie,  
Que quand même en champ clos  
Vous vous abîmeriez à chaque instant les os,  
Il faudra bien qu'un jour, faisant marche en arrière,  
L'un de vous, le cas échéant,  
S'en aille tout penaud jouer en maugréant  
Du flageolet, avec une feuille de lierre ;  
C'est vous dire que l'un de vous  
Ne pourra l'épouser malgré qu'il soit jaloux !  
Donc écoutez, je vais vous mettre à même  
De remplir tous les deux bientôt votre destin,  
Et d'amener l'amour de l'un à bonne fin.  
Voilà ma volonté suprême,  
Et je ne veux pas en changer,  
C'est que chacun de vous s'en aille ou bon lui semble  
Au trot, au galop, même à l'amble,  
Si tel est son plaisir, sans rançon, ni danger,  
En toute liberté,—hormis de s'égorger ;



Et de ce jour en cinquante semaines,  
Ni plus, ni moins,  
Chacun de vous avec cent Chevaliers adjoints,  
Arrive ici pour apurer ses haines.  
Et ces cent Chevaliers devront être au dit jour,  
Armés de pied en cap, et tout préparés pour  
Entrer en lice,  
Et prêts à disputer dans ce combat d'amour,  
Loyalement, sans subreptice,  
Notre amée et féale sœur.  
Et comme Chevalier je m'engage d'honneur  
D'octroyer la main d'Emilie,  
A celui de vous deux, tout haut je le publie,  
Qui du champ clos restera le vainqueur,  
Soit en tuant son adversaire,  
Soit de la lice en le faisant sortir.  
Ici fera la lice ;—et Jupin, notre père,  
Qui voit les cœurs et lit dans l'avenir,  
Reçoive mon serment d'être juge équitable !  
Et maintenant pour conclure je dis :  
Il faut que l'un de vous soit pris ou soit occis ;  
De tous les dénouements c'est le plus convenable.  
Pensez donc comme moi qui vous fais un beau lot,  
Et foyez satisfaits ; c'est là mon dernier mot !”

A ce discours du bon Thésée,  
De chacun des amants l'âme fut dégercée,  
Et ne pourrais dire ou narrer  
Tout l'esbahissement de la noble assemblée ;  
C'étaient des pleurs de joie en giboulée,  
Et les remerciements en masse d'affurer  
Le Roi, qu'il s'était conduit comme  
Un galant homme !

Nos deux Thébains furtout en Chevaliers courtois  
Le remercièrent moultefois,  
Et le cœur tout joyeux en dépit des hachures  
Qui labouraient leur chair par nombre d'ouvertures,  
Vers Thèbe ils prirent leur chemin,  
Satisfaits de pouvoir encore  
Voir sur son char brillant se promener l'Aurore  
Le lendemain.

On pourrait me taxer, je pense,  
D'une coupable négligence,  
Ici si je ne mentionnais  
Tout ce que fit Thésée, et les immenses frais  
Qu'il encourut pour faire de la lice,  
Un noble et royal édifice.  
J'ose affirmer que sous le ciel  
On ne vit jamais son pareil.  
Il pouvait bien avoir en sa circonférence  
Un mille au moins. Tout à l'entour  
Du mur, étaient creusés des fossés à distance ;  
Et circonvenant le pourtour,  
De forme ronde, était l'amphithéâtre,  
Haut de soixante pieds, avec degrés nombreux,  
Etagés de manière à laisser tous les yeux  
Planer sur l'assemblée, aussi bien qu'au théâtre.

A l'orient ainsi qu'à l'occident  
De marbre blanc se trouvait une porte  
Qui visageait l'autre, de sorte  
Que cet effet était sans précédent.  
C'est que pour mettre à fin ce monument, Thésée  
Avait réalisé cette noble pensée,  
De réunir les créateurs du Beau,

En un seul et brillant faisceau.  
Et d'Athènes soudain les grands tailleurs de pierre,  
    Dessinateurs, sculpteurs, maîtres ès arts,  
A sa requête étaient venus de toutes parts  
    Tout désireux contribuer à faire  
    Sans se donner ni trêve ni repos,  
Le chef-d'œuvre rêvé par l'illustre héros.  
    Et pour offrir rites et sacrifices,  
    Et se rendre les Dieux propices,  
Thésée a fait construire en l'honneur de Vénus,  
Déesse de l'amour, à l'orient un temple ;  
Et puis à l'occident suivant les anciens us,  
    Un temple à Mars ; et pour servir d'exemple  
    Aux jeunes gens manquant de charité,  
    Ou pour mieux dire à tout profane,  
Dans le mur, vers le nord un autel à Diane  
    Déesse de la chasteté.  
Toutefois pardonnez si passe sous silence,  
    On ne peut tout narrer,  
    De ces lieux la magnificence,  
Et la quantité d'or employée en dépense ;  
Car qui veut trop décrire est toujours sûr d'errer.

Au temple de Vénus en fresques gigantesques,  
Sur le mur on voyait nombreuses arabesques,  
Représentant d'amour les Soucis, les Chagrins,  
Et les Sommeils troublés, et tous les Désirs vains ;  
Et les Pleurs arrachés par la vilaine Envie,  
Que les Servants d'amour endurent dans leur vie ;  
Et c'était un spectacle à regarder hideux :  
Pour compensation le Plaisir, l'Espérance,  
Le Racommodement joujou des amoureux,  
Tout cela se voyait comme la Bonne Chance,

La Beauté, la Jeunesse, ainsi que les Appas,  
Prisès haut fort souvent pour être vendus bas ;  
Puis les Mensonges, l'Or, Charmes, Sorcellerie,  
Et ces billets de finge appelés Flatterie,  
Sur leurs têtes portant soleils en chapelets,  
Sur leur main le Coucou, fauve oiseau des forêts.  
Fêtes, Chants, Instruments, Attributs, Déduits,  
Ordre,

Danses, tout ce qu'on voit dans un si beau désordre  
Sur le mont de Cythère où réside Vénus,  
Et Jardins et Bosquets sur les murs étaient vus.  
Rien n'était oublié, pas même le concierge,

La nonchalante Oisiveté ;  
Ni Narcisse, ce Beau de haute antiquité,  
Ni du Roi Salomon la Folie . . . . et le Cierge  
Qu'il porta dans le temple avec solennité ;

Ni la grande Force d'Hercule,  
De Médée et Circé, ni les Enchantements,  
Ni le hardi Turnus qui toujours tout boufcule,  
Ni du riche Crésus les Désappointements.

C'était dire au monde, à son père,  
Qu'au pouvoir de Vénus tout est soumis sur terre,  
Et que, selon son bon plaisir,  
Beauté, Richesse et Force, elle peut tout régir ;  
Dans ses lacs bien tendus vous empoignant le monde,  
Et ne le lâchant pas du tout, du tout la Blonde.  
Vénus était superbe et magnifique à voir,  
Son beau corps dans la mer plongeait ; elle était nue,  
Parmi les flots d'azur où se baignait la nue.  
La mer représentait çomme dans un miroir  
Les contours enchanteurs de sa taille élégante ;  
De musique elle avait en mains un instrument,  
Et sur sa tête ravissante

Roses au doux parfum formant un tout charmant.  
Dans l'espace au dessus planaient des tourterelles ;  
Devant elle était Cupidon,  
Le pauvre enfant aveugle avait au dos ses ailes,  
Et portait le carquois dont Vulcain lui fit don.

Maintenant je vais vous conduire  
Admirer les tableaux épars  
Dans le noble temple de Mars.  
Et tout d'abord je dois vous dire  
Que sur les murs couverts d'un enduit très épais,  
Étaient peints les sujets de ce lieu redoutable,  
Où dans la froide Thrace existe le palais  
De Mars le rouge et l'implacable.

Une noire forêt aux vieux arbres fêlés  
Aux chicots pourfendus, aux tronçons dentelés,  
Impénétrable à l'homme, aussi bien qu'à la bête,  
Frémissant au courant d'une occulte tempête  
S'offrait d'abord aux yeux ; plus bas on découvrait  
Sur le versant noirci d'une colline sombre,  
Du temple de Mars la grande ombre.  
Ouvré d'acier bruni, ce temple présentait  
Un aspect étrange et terrible,  
L'entrée et longue et droite en était peu visible,  
Mais l'ouragan croissant qui de l'intérieur  
S'engouffrait dans l'espace était de telle force,  
Que sur ses gonds d'airain il soulevait la porte,  
Et la faisait grincer un long cri de douleur.  
Du nord par cette porte arrivait la lumière ;  
Car dans ce monument sévère,  
N'eussiez vu nulle ouverture vraiment.  
La porte, l'ai-je dit, était de diamant ;

Les gonds étaient rivés d'airain ; chaque colonne  
Était en fer, portant du temple la couronne.

Dans des tableaux hideux de vérité,  
Là se voyaient la Peur, l'Ire, la Félonie ;  
La Trahison, le Meurtre, et la Férocity,  
    La Vengeance et la Calomnie ;  
Le Combat au couteau ; le Combat au poignard ;  
    Le Guerre ouverte, et la Guerre intestine,  
    L'Assassinat à l'œil hagard,  
    Et l'Incendie et la Ruine.  
Là se voyait encore, et c'était bien affreux,  
    Baigné de sang, le Suicide,  
Ayant le clou fatal pris dans ses longs cheveux,  
    Et la langue sortant livide.  
Du temple au beau milieu s'asseyait le Guignon,  
    Le Guignon au blême visage,  
    A l'air et morose et grognon,  
Dans sa folie ayant nombreux accès de rage.  
Là se voyait encor par hardis sangliers,  
La Chasse démontée au plus fort des halliers ;  
Avec le cou coupé la hideuse Charogne,  
Gisant dans le buisson ; un peu plus loin la Rogne ;  
Des milliers d'Egorgés, le Tyran discourtois  
De crimes tout repu, foulant aux pieds les lois ;  
    Sans qu'il restât pierre sur pierre,  
    Réduite à rien la Cité toute entière ;  
Brûlant au gré des vents et dansant sur les eaux  
    De grands et de nobles vaisseaux ;  
L'Enfant dans son berceau que dévore la Truie ;  
Le Cuisinier brûlé, qui de sa langue essuie,  
La salive visqueuse inhérente au palais,  
Qu'a produit sa cuiller échauffée à l'excès ;

Rien n'était oublié dans ces tableaux sincères,  
Malheurs affreux et petites misères,  
Que du Dieu Mars le Rouge, enfante le Guignon,  
Non pas même le corps, ou plutôt le moignon  
Du Charretier, broyé sous sa charette,  
Montrant par cette mort l'effet de la planète.

Il y avait encore à la suite de Mars,  
Le Barbier, le Boucher, et le Faiseur de dards,  
Le Forgeron qui forge des épées  
Dans l'acier bien trempées ;  
Affise en grand honneur au sommet d'une tour  
Auprès d'un énorme vautour,  
Un glaive pendillant au dessus de sa tête  
Trônait l'orgueilleuse Conquête ;  
Et sur ces murs étaient dépeints bien plus  
L'égorgement de Julius ;  
Et cela semblait un miracle,  
Le meurtre de Néron, celui d'Antonius,  
Quoiqu'ils ne fussent nés ; mais ce n'est un obstacle  
Pour ce grand Inconnu qu'on nomme le Destin,  
Qui là haut fait de tous quelle fera la fin.  
Ce que viens de narrer, me semble, doit suffire,  
Et là dessus vraiment plus ne ferais en dire.

Sur un char et debout paraissait le Dieu Mars  
Armé de pied en cap, lançant fauves regards ;  
Puella, Rubius, deux luisantes étoiles,  
Au dessus de son front laissaient pencher leurs voiles.  
A ses pieds se tenait un Loup aux yeux hagards  
Et qui mangeait . . . de l'homme.  
Et voilà comme  
L'artiste—un grand artiste avait peint Mars.

Si je viens maintenant à Diane la chaste,  
De Mars son temple était, dirai-je, le contraste.  
Les murs en étaient peints avec diversité  
De beaux sujets de chasse, aussi de chasteté.

De Lycaon on y voyait la fille  
D'abord changée en Ourse, après placée au ciel ;  
Puis la jeune Daphné fuyant sous la charmille,  
Et tout-à-coup changée en laurier immortel.  
Actéon faisant voir par sa métamorphose,  
Que l'indiscrétion est bien vilaine chose,  
Poursuivi par ses chiens acharnés à ses pas,  
Et sous les bois d'un cerf recevant le trépas.  
Méléagre, Atalante, et plus d'une autre histoire  
De Diane illustrant les hauts faits et la gloire.

Affise sur un cerf Diane apparaissait,  
Ayant à ses côtés de gentilles levrettes ;  
Sous ses pieds on voyait la lune qui croissait,  
Et de son jour brillant éclipsait les planètes.  
Son vêtement était de la teinte des bois,  
Arc en main, elle avait des flèches au carquois.  
Elle tenait baissés ses beaux yeux sur la terre  
Vers l'endroit où Pluton a son royaume austère.  
Devant elle on voyait en pénible labeur  
Une femme épuisée, et suant la douleur,  
Piteusement criant : " Je t'implore, ô Lucine !  
Aide-moi, de mes maux toi qui fais l'origine ! "

Le peintre avait dans ce tableau  
D'un grand talent fait preuve ; et vrai, c'était fort beau !

Et maintenant qu'est complète la lice,  
Que les temples aux Dieux lui servant d'appendice



Sont construits ; que Thésée est content du travail,  
Je le laisse admirer l'édifice en détail,  
Pour aller voir là bas, je crois que c'est licite,  
Ce que fait Palamon, ce que devient Arcite.

De leur tournoi s'approche le grand jour  
Qui dans Athènes doit amener leur retour ;  
Avec cent Chevaliers bien armés pour la guerre ;  
Ils ont de la Cité dépassé la barrière.

Et ceci soit dit entre nous,  
Depuis que Dieu créa le monde,  
On eut en vain cherché sur la terre et sur l'onde  
Chevaliers plus vaillants, de l'honneur plus jaloux,  
Que cette fine fleur de la chevalerie  
Accourue à ces jeux de la galanterie.

Car s'il advenait, c'est certain,  
Que semblable tournoi dût avoir lieu demain,  
Tout chevalier, tout preux de la vieille Angleterre,  
Aussi les mieux Tenants des peuples de la terre,  
Et tout servant d'amour se battraient dans ce cas :  
Mourir pour une dame est un si beau trépas !

Ainsi de Palamon embrassant la querelle,  
A ses côtés l'on vit maint Chevalier fidèle ;  
Les uns portaient plastrons, ou cuirasses de fer,  
D'autres étaient munis d'une cotte de mailles,  
D'écus, de boucliers, ou bien d'un tranche-entrailles,  
D'une hache ou d'un gâte-chair ;  
Tous instruments de mort, dont sans discourtoisie  
Un Chevalier se sert selon sa fantaisie.

Avec le Palamon arrivant au tournoi  
De la Thrace eussiez vu Lycurgue, le grand roi,

Dont la barbe était noire et mâle le visage.  
Ses sourcils étaient roux, son œil fauve et sauvage ;  
Et ses poils hérissés à l'instar d'un siphon,  
Lion, Aigle à la fois on eut dit un griffon.  
Ses membres tout trapus et sa charpente osseuse  
Annonçaient que sa force était prodigieuse.  
Il s'avavançait trônant debout sur un char d'or,  
Par quatre taureaux blancs recevant son effor,  
De son pays suivant la mode,  
En guise de plastron, il trouvait plus commode  
Envelopper son corps toujours  
D'une immense et noire peau d'ours ;  
De nombreux clous dorés rehaussaient ce costume.  
Sur son dos rassemblés étaient ses longs cheveux,  
Il les portait ainsi, c'était là sa coutume,  
Ils étaient noirs, luisants et plantureux.  
Il portait haut le front une couronne énorme,  
Et d'un poids fabuleux tant lourde était sa forme.  
Fins diamants et fins rubis  
En faisaient certe un objet de grand prix.  
Autour de son char d'or de chiens une vingtaine  
Gros comme des taureaux, couraient à perdre haleine,  
Portant colliers, tourets, et muselés toujours,  
C'étaient là ses limiers pour la chasse de l'ours.  
De Palamon, je crois, Lycurgue est une preuve  
Que les cent Chevaliers étaient cœurs à l'épreuve.

Roi de tous les pays arrosés par l'Indus,  
Avec Arcite était le grand Emétréus,  
Ressemblant au Dieu Mars. Il avait pour monture  
Un courfier bai bardé d'acier et de dorure.  
Sur son surcot de drap de tars  
Perles, rubis étaient épars.

Sa selle d'or bruni n'avait pas sa pareille,  
Et son manteau royal était une merveille

Et de richesse et de splendeur.

Ses beaux cheveux bouclés, jaunes de leur nature,  
Miroitaient au soleil comme une enluminure.

Ses yeux avaient du citron la couleur,  
Il avait le nez haut ; des taches de rousseur,  
Avec quelques points noirs sur la peau du visage ;  
D'un lion le regard, et cinq lustres pour âge.  
Sa barbe commençait à pousser ; mais sa voix  
Était comme un clairon qui fait trembler les bois.  
De verts lauriers son front ceignait une couronne,  
Sur sa main il portait, — tout blanc de sa personne  
Un aigle apprivoisé. — Tous armés cent seigneurs  
Suivaient ce grand monarque, étalant leurs splendeurs.  
Car soyez bien sûrs que, moi je m'en rendrais pleige,  
On voyait Rois et Ducs dans ce noble cortège.  
Autour d'Emétréus couraient de toutes parts  
Apprivoisés, lions et léopards.

C'est ainsi chevauchant de façon digne et franche,  
Qu'entrèrent ces Seigneurs dans la ville un dimanche.

Ce Thésée un grand roi certe, un preux Che-  
valier,

Accueillit Rois et Ducs, le plus simple guerrier  
Avec distinction ; leur baillant domicile  
Aux uns dans son palais, aux autres dans sa ville ;  
N'épargnant menus soins pour mieux leur rendre  
honneur,

Et leur donnant en outre à manger de bon cœur.  
Si que l'on pense encor qu'en cette circonstance  
Fut déployée en tout la plus rare élégance.

Je ne saurais ici vous conter par ma foi

Tout ce que fit d'Athènes le grand Roi,  
Le luxe des festins, l'éclat de la musique,  
Les dons faits à chacun selon l'usage antique,  
Du palais la richesse éblouissant les yeux,  
Ni vous dire le nom ou des Rois ou des Preux  
Qui par droit de mérite au plus haut de l'estrade  
Se tinrent ; ni non plus, car cela serait fade,  
Parmi les dames qui dansa, chanta le mieux,  
Ou devisa d'amour en propos plus heureux ;  
Le nombre des faucons, le nombre des levrettes,  
De tels menus détails seraient pures fornettes,  
Je ne décris ici que l'effet général,  
Et maintenant j'arrive au noyau principal.

Donc le dimanche au soir sitôt que l'alouette  
Eut salué le ciel de sa voix joliette,  
Bien que l'aube ne vint que deux heures après,  
A l'heure de Vénus, Palamon sans regrets  
Quitta soudain sa couche avec un grand courage,  
Et s'en fut dans son temple adorer son image,  
Et là, s'agenouillant avec un humble cœur,  
Il dit, ce dont je vais être le narrateur.

“ O ma dame Vénus des belles la plus belle,  
Du divin Jupiter toi la fille immortelle !  
Toi, femme de Vulcain, ô charmante Cypris !  
Au nom de ton amour pour le bel Adonis,  
Prends pitié de mes pleurs, de ma douleur amère,  
Et daigne, s'il te plait, exaucer ma prière.  
Je ne puis t'exprimer mon trouble, mes tourments,  
Mais tu fais quels ils sont les maux que je ressens.

Sois exorable ; à ma blessure

Offre un dictame ; et je te jure

D'être ton serviteur, et belle Dêité  
De guerroyer toujours contre la chasteté.  
Ne te demande pas ce matin la victoire,  
D'être le mieux faisant n'ai point la vaine gloire,  
Mais je voudrais avoir pleine possession,  
Vois-tu, de ma belle Emilie,  
Et puis pour toi mourir, vienne l'occasion !  
Accorde-moi ce vœu, je t'en supplie,  
Et n'importe comment, car à toi je me fie.  
Je ne tiens pas du tout recevoir le trépas  
D'Arcite, ou lui donner, mais ferrer dans mes bras  
Ma dame, et savourer ses charmes.  
Car bien que Mars soit Dieu des armes,  
Toi Vénus n'es-tu pas Déesse de l'amour ?  
Ton pouvoir est si grand au céleste séjour  
Que je veux à jamais adorer ton image,  
Et sur tes seuls autels apporter mon hommage.  
Que si tu ne veux pas le combler mon espoir :  
Belle dame, alors je te prie,  
Sous le glaive d'Arcite en un beau désespoir,  
De me laisser tomber en butte à sa furie.  
Car lorsque serai mort, ma foi, ça m'est égal  
Que la belle Emilie épouse mon rival.  
En deux mots comme en cent, voici donc ma prière,  
Donne-moi mon amour Déesse de Cythère !”

Et sur ce Palamon fit moult piteusement  
Sacrifice à Vénus. Je n'en dis le comment.  
Toujours est-il qu'après quelques instants d'attente  
L'image de Vénus fit solennellement  
Un signe qui rendit immédiatement  
De Palamon l'âme contente,  
Et qu'il s'en retourna chez lui d'humeur charmante.

Tandis que Palamon s'en revenait joyeux,  
Le soleil se levait pimpant et radieux,  
Et se levait aussi plus fraîche et plus jolie  
La belle et brillante Emilie.  
Vers l'autel de Diane elle prend son chemin  
De ses femmes suivie. Elles portent en main  
L'encens, le feu, les draperies,  
Les vases d'hydromel ornés de pierreries,  
Du futur sacrifice enfin tout l'attirail.  
Le temple décoré de l'autel au portail,  
Dans l'eau d'un puits voisin soudain cette Emilie  
Lava son beau corps en détail,  
Mais trouvez bon qu'ici je ne publie  
Comment elle s'y prit, cela me paraît mieux,  
Et d'en dire trop long ne suis point curieux.  
Vous saurez cependant qu'on ôta sa ceinture,  
Et puis qu'on dénatta sa longue chevelure,  
Qu'on peigna ses cheveux, que son front virginal  
Fut entouré de chêne céreal.  
Ce fut alors que de sa main, je pense,  
Emilie alluma deux grands feux sur l'autel,  
Et fit, ce que prescrit dans telle circonstance,  
De Statius le rituel.  
Lorsque de ces deux feux s'éleva la fumée  
De terreur à moitié pâmée  
La noble fille ainsi laissa parler sa voix :

“ O Puissante et fière Déesse  
Dont le ciel et la terre, et la mer et les bois  
Proclament le pouvoir et subissent les lois,  
Triple Divinité, Diane chasseresse !  
Reine du sombre Empire et de la Chasteté !

Qu'adorent mes penfers, et que mon cœur révère,  
Daigne me protéger contre cette colère,  
Qui d'Actéon punit la curiosité !  
Déesse ! tu le fais, toi qui lis dans mon âme,  
Que je veux rester vierge et non devenir femme,  
Que la chasse et ses jeux sont mes plus chers plaisirs,  
Et qu'à te bien servir se bornent mes désirs ;  
Que je ne veux connaître un homme, et que ma crainte  
                  Serait un jour las ! d'être enceinte !  
Déesse, aide-moi donc, tu le peux, si tu veux,  
A me défaire enfin de ces deux ennuyeux,  
                  De Palamon et puis d'Arcite,  
Qui m'aiment beaucoup trop ce qui fort me dépîte ;  
Détourne de leur cœur l'amour qu'ils ont pour moi,  
Et de tous ces beaux feux qu'ils m'épargnent l'effroi :  
Et que si tu ne veux m'accorder nulle grâce,  
Que le fort me contraigne à cette triste passe  
D'être un jour à l'un d'eux, conduis-moi là dessus  
A celui qui me désire le plus.  
                  Chaste Déesse ! vois mes larmes,  
                  Et fois sensible à mes alarmes,  
                  Toi qui gardas toujours ta chasteté,  
                  Sous ton giron prends ma virginité,  
                  Et tant que serai vierge austère,  
                  Te servirai ;—j'en jure par le ciel !”

                  Les feux brûlaient clairs sur l'autel,  
Cependant qu'Emilie achevait sa prière ;  
                  Mais tout-à-coup elle vit l'un des feux  
S'obscurcir, flamboyer, puis s'obscurcir encore,  
Tandis que l'autre ayant le rouge de l'aurore,  
En sifflant s'éteignit avec un bruit aqueux,  
Comme fait en brûlant une torche mouillée,

Ou l'humide brandon qui finit la veillée :  
Et de l'autel en marbre blanc,  
Glissa ce qui parut être gouttes de sang ;  
Si qu'Emilie eut peur, et que sa voix plaintive,  
En douloureux accents s'échappa maladive.

Et soudain  
L'arc en main  
Parut Diane en chasseresse :  
“ Ma fille, il faut calmer la douleur qui t'opresse,  
Lutter contre les Dieux,  
Est factieux :  
Il est écrit là haut,” ajouta la Déesse,  
“ Que tu dois être unie à l'un de ces deux preux,  
Mais auquel, point ne dois le dire ;  
C'est le secret des Dieux.  
Ma fille, adieu, je me retire,  
De causer je n'ai pas le temps,  
Et ne puis rester plus long-temps.  
Tes feux sur mon autel ont déjà dû t'apprendre  
Ce que ma bouche enfin vient de te faire entendre,  
Et que te confirment les voix  
De ce carquois.”

Et sur ce, les flèches sans nombre  
Du carquois de Diane eurent, ne fais comment,  
Un prolongé frémissement,  
Et la Déesse alors disparut comme une ombre.  
Si qu'Emilie, en son chagrin,  
Se dit : “ Que me servait me lever si matin,  
Pour te prier Diane être à mes vœux propice,  
Si m'immolant en sacrifice,  
A l'un de ces amants je dois donner ma main.”



Et du temple quittant la voûte,  
Tristement, tristement, par le plus court chemin  
De son palais elle a repris la route.

Or, la quatrième heure, étant l'heure de Mars,  
Arcite, de ses yeux dissipant les brouillards,  
Fut au temple du Dieu faire son sacrifice,  
Afin d'avoir ce jour les honneurs de la lice.  
Avec un humble cœur, de suppliants regards,  
Il fit ainsi prière au fougueux Mars :

“ O Dieu puissant, honoré dans la Thrace !  
Dont le nom glorieux brille avec tant d'éclat,  
Qu'il n'est pas sous le ciel un seul nom qui l'efface,  
Toi qui tiens dans tes mains le destin d'un combat,  
Accepte, Mars, mon humble sacrifice.

Si ma jeunesse et ma valeur,  
Ma noble ambition et surtout mon grand cœur,  
Me font juger par toi digne de ton service,

Oh ! prends pitié de ma douleur,  
Au nom de cette peine, au nom de ces alarmes

Que tu ressentis Dieu des armes,  
Quand tu devins amant de la Grande Beauté,  
De la fraîche Vénus, et qu'à ta volonté

Tu la pressais dans ta puissante étreinte ;  
Et bien qu'un certain jour dans ses stupides lacs,  
Vulcain fit voir aux Dieux ce que tu faisais, Mars,  
A la belle Vénus qui n'en portait pas plainte,  
Ce qui t'ennuya fort . . . . — au nom de ce fouci,  
Prends pitié de ma peine, à mes vœux fais merci !  
Ainsi que tu l'étais je suis jeune et novice,  
Mais je suis amoureux que c'en est un supplice !  
Car celle là qui me tient sous ses fers

Ne fait cas de mes pleurs amers ;  
Je fais qu'il me la faut conquérir par les armes,  
Faute de quoi jamais ne palperai ses charmes,  
Et je n'ignore pas, Mars, que sans ton pouvoir

Nul et sans force est mon vouloir :  
Donc au nom de ce feu qui te brûla les veines,  
Ce matin du combat fais-moi sortir vainqueur,

Par là tu finiras mes peines,  
A toi sera la gloire, à mon bras le labeur.  
Mars je t'honorerai s'il se peut davantage,  
Et ton rude métier sera mon apanage.

Et dans ton temple suspendrai  
Sur ton trépied sacré ma flottante bannière,  
Et les armes des miens ; et tant que je vivrai,

O Mars ! comprends bien ma prière,  
J'entretiendrai toujours des feux sur ton autel,  
Et je veux me lier par un vœu solennel :  
Ma barbe jeune encor, ma longue chevelure

Qui jamais n'ont subi l'injure,  
Ni du razoir, ni des ciseaux,  
Je veux te les donner, t'en faire investiture,  
Comme un de tes humbles vassaux.

Puissant Dieu des combats, donne-moi la victoire,  
Je ne veux rien de plus... Tu peux m'en croire!"

A peine Arcite eut-il fait sa prière à Mars,  
Que coururent foudain des bruits confus, épars,  
C'étaient glissant stridents les anneaux de la porte,  
Et les gonds enroutés grinçant d'étrange sorte ;

Ce qui remplit d'une sainte terreur

Arcite malgré son grand cœur.

Cependant que les feux d'une immense lumière,  
Environnent l'autel, et que sort de la terre

Un doux parfum, Arcite a jeté dans le feu  
De l'encens, et voyez ! il tressaille le Dieu !  
Et du tressaillement il sort ce mot : " Victoire ! "

Tout à la joie, Arcite a dit : " Honneur et Gloire !  
A toi, Dieu des combats ! " — Et le cœur plein d'espoir  
Il s'en retourne à son auberge,  
Faisant luire au soleil son énorme flamberge,  
Aussi gai que pinson ; c'était plaisir à voir !

Mais tandis que ces faits se passaient au Parterre  
De ce plancher commun qu'on appelle la terre,  
A propos des dits faits il advint dans le ciel,  
Un vacarme d'enfer, un brouhaha, mais tel  
Que Jupin ne savait vraiment auquel entendre,  
Pour accorder la Déesse du Tendre,  
Avec le fougueux Mars, qui certe en ce moment  
Ne regardait Vénus avec des yeux d'amant.

Il fallut que le pâle et froid Saturne,  
Bon homme au fond, quoique d'humeur fort taciturne,  
Vint enfin mettre le holà !  
En leur faisant bon gré malgré donner le *la* !  
Il convient d'avouer ici qu'avoir de l'âge,  
Est souvent un grand avantage,  
La sagesse toujours accompagne les vieux,  
De là vient qu'au conseil ce sont gens précieux.

Donc et quoique ce soit peu dans son caractère  
De ce volcan, Saturne éteignit le cratère,  
Rien qu'en soufflant dessus.

" Chère fille, " a-t-il dit à madame Vénus,  
" Plus qu'on ne croit j'ai de puissance,  
Ma révolution qui s'achève en trente ans

Me laisse accaparer multitude de gens,  
Et n'en donne qu' à moi quittance.  
Sont à moi Ceux qui tombent dans la mer,  
A moi le Prisonnier qui grouille comme un ver  
Dans un cachot obscur ; sont à moi d'aventure  
Tous les Pendus qui morts, font si laide figure ;  
A moi les Etranglés ; l'Emeute des Vilains,  
Les Mécontentements, les Poisons clandestins ;  
Dans le Lion autant que je demeure,  
J'exerce la vengeance en tous lieux, à toute heure.  
J'égrène le donjon, j'égrène le castel,  
Je bouscule la tour, j'en fais une ruine,  
Et je la fais tomber d'un seul coup de scalpel  
Sur le pauvre homme en bas qui mine.  
De Samson je fus l'affassin,  
En donnant au héros le pouvoir surhumain  
De jeter bas cette lourde colonne  
Qui le broya du coup avec le Philistin.  
J'éparpille les maux et d'hiver et d'automne,  
Je cultive en chaque saison  
Et la Fourbe et la Trahison,  
La vieille Ruse et l'Envie et le reste . . . .  
Et mon regard suffit pour enfanter la Peste.  
Console-toi donc, ma Vénus,  
Sèche tes yeux, ne pleure plus ;  
Je ferai de mon mieux vois-tu bien ma petite  
Pour que ton Palamon, aussi mon Chevalier,  
Ait sa dame, en dépit d'Arcite,  
Et bien que Mars, c'est sûr, aidera ce dernier.  
Car il faut bien qu'entre Mars et toi, belle,  
Se termine à la fin cette fotte querelle,  
Moi, ton ayeul, ferai ta volonté ;  
Es-tu contente, enfant gâté !”

Et maintenant laissant les Dieux et les Déeses,  
Ajuster là haut leurs promesses,  
Je redescends sur terre, et je vais vous conter  
Ce que ferez bien d'écouter.

Athènes était en grande fête ;  
Notez que la saison de Mai  
Faisait tourner et cœur et tête,  
Et que tout le monde était gai.  
Aussi chacun était d'une humeur si joyeuse,  
Que le lundi l'on joûta, l'on dansa,  
Et que tout le jour se passa  
A fêter de l'Amour la mère gracieuse ;  
Mais comme excès de plaisir nuit,  
Que pour voir le combat il fallait de bonne heure  
Se lever ;—que c'était une affaire majeure,  
On se coucha sitôt que se leva la nuit.  
Et quand le lendemain l'aurore matinale  
Sur la nature vint épandre l'eau lustrale,  
Ce fut partout un bruit d'armures, de cimiers,  
Et de nobles seigneurs, et de preux Chevaliers,  
Vers le palais du Roi se rendant par fournée.

Dès le commencement de cette matinée,  
C'était vraiment spectacle étrange et curieux  
Voir ces accoutrements si beaux, si précieux,  
Couverts ceux-ci d'immenses broderies,  
Ceux là d'acier ouvré d'orfèvreries,  
Ces boucliers pesants, ces housses de chevaux,  
Ces armets élégants, ces splendides surcots,  
Ces luisantes cottes de mailles,  
Ces casques d'or déjà vieillis dans les batailles,

Et puis tous ces seigneurs sur leurs fringants courfiers  
Suivis de Chevaliers, ou suivis d'écuyers.

Puis ces varlets nombreux de toutes les manières  
S'utilisant, les uns enlaçant les lanières

Des boucliers,

Les autres fourbissant et glaives et rapières ;

Puis le marteau des armuriers,

Puis le cri de la lime, et le cri des limiers ;

Et puis le peuple qui se rue

De chaque placé et chaque rue,

Et puis le bruit confus des tambours, des clairons,

Qui bien souvent dans les batailles

Sonnèrent, les cruels ! le glas des funérailles

De tant de vaillants escadrons ;

Puis au palais du Roi, s'agitant comme l'onde

Du haut en bas de peuple tout un monde ;

Ici trois, là bas dix, causant, gesticulant,

Garrulant, garrulant, garrulant, garrulant,

Sur le plus ou moins de mérite

De Palamon ou bien d'Arcite,

Les uns disant ceci, les autres disant ça,

L'un tenant pour la barbe noire,

Et l'autre pour le chauve, et de ci, puis de ça

Vous eussiez entendu dans ce vrai champ de foire,

Propos si saugrenus que ne pourriez le croire.

Ainsi dès le matin dans plus d'un altercat  
On discutait partout la chance du combat.

Levé depuis long-temps le noble et grand Thésée  
Aux sons de la musique écoute sa pensée.

Près la fenêtre du Palais

Des Chevaliers Thébains il attend la visite,

Sous un trône couvert d'un magnifique dais,  
De Chevaliers, de Preux entouré d'une élite.

Pour le voir et pour l'applaudir,  
De toutes parts le peuple d'accourir,  
Et se presser dans un bruyant désordre  
Pour écouter sa parole et son ordre.

“ Oyez peuple, oyez tous ! ” Du haut d'un échafaud  
Acclama soudain un Héraut,  
Et quand il vit enfin que l'on faisait silence,  
De Thésée il narra quelle était l'ordonnance :

“ Le Roi notre seigneur, dans sa discrétion,  
Pense que ce serait abomination  
De permettre à chacun de verser à sa guise,  
Tant de sang généreux dans la présente emprise.  
Donc pour que ce combat ne soit pas meurtrier,  
Il modifie ainsi son plan prime-sautier.

Nul homme donc sous peine de la vie,  
(A faire attention, vous tous, je vous convie),  
N'entrera dans la lice avec armes ou dards,  
Haches, dagues, couteaux, fers pointus, braquemarts ;  
Nul ne pourra fournir qu'une seule carrière  
Avec la lance aigue ; et, s'il est nécessaire,  
Il lui sera permis faire une passe à pié,  
Pour défendre sa peau contre son adversaire.  
Celui qui mal fera sera pris . . . . . en pitié,  
Non tué, mais conduit de la belle manière

Au pieu placé près de chaque barrière,  
Et là par force il restera.

S'il arrive qu'un chef soit pris, ou bien qu'il tue  
Son compagnon, ce soit chose connue !  
Le tournoi plus ne durera.

Et maintenant, avec armes courtoises  
D'aller vous échigner, d'aller vous chercher noises,  
Le ciel vous soit en aide ! . . . . avez la liberté :  
Du Seigneur de céans telle est la volonté !”

“ Vive, vive le Roi ! vive le grand Thésée !”  
Ainsi la voix du peuple exprima sa pensée,  
Quand il vit que son souverain  
Se refusait laisser verser le sang humain.

Voilà que maintenant les fanfares guerrières  
Retentissent, avant-courrières  
De la fête du jour,—et la procession  
A travers la cité de drap d'or tapissée,  
Non de serge, ma foi ! se met en motion.  
Comme un vrai grand seigneur le noble Roi Thésée  
A ses côtés ayant un Chevalier thébain,  
S'avavançait tout d'abord saluant de la main.  
Puis après lui venaient Emilie et la Reine,  
Dames et Chevaliers, et varlets par centaine,  
Et le cortège ainsi traversa la cité,  
En bon ordre, sans être en sa marche arrêté ;  
Au premier quart du jour, c'était le temps propice,  
Il arrivait devant la lice.

Lorsque le Roi Thésée eut mis sa majesté  
Sur un trône élevé de bijoux incrusté,  
Que la Reine Hippolyte, et sa sœur Emilie,  
Les Dames de la cour, toutes selon leur rang,  
Furent assises ; lors chacun sur chaque banc  
Selon son goût prit place, et du peuple la lie  
Se rangea tout autour. Alors de l'occident  
Par la porte de Mars on vit entrer Arcite



Avec cent Chevaliers ;—tandis qu'à l'orient  
Paraissait Palamon avec ses cent d'élite :  
Du temple de Vénus en franchissant le seuil,  
Ce Palamon portait la tête avec orgueil,  
    Sous les beaux plis de sa blanche bannière ;  
La bannière d'Arcite était rouge au contraire.

On aurait bien cherché de par le monde entier  
Deux cents Preux plus osés, d'un aspect plus guerrier  
Sans pouvoir les trouver ; et nul n'eut pu, je gage,  
Présager à quel camp resterait l'avantage.  
En face l'un de l'autre ils sont rangés—voyez !  
A l'appel de son nom chacun répond—oyez !  
Puis roulant sur leurs gonds les portes sont fermées  
    Sur ces deux vaillantes armées ;  
Puis une voix surgit disant à ces guerriers :  
“ Faites votre devoir, maintenant, Chevaliers ! ”

Les Hérauts ont cessé leur vive cavalcade,  
    Le clairon sonne la chamade,  
A l'est, à l'ouest, chacun met la lance en arrêt,  
    A fondre l'un sur l'autre prêt.  
Là la lance se brise au fort de la cuirasse,  
Elle s'enfonce ici, faisant une crévasse  
En pleine chair ; parfois à vingt pieds dans les airs  
Elle vole en éclats ; puis au choc des éclairs  
Les casques sont brisés, broyés, taillés en pièces,  
Et le sang coule à flots de ces rouges prouesses ;  
Au fort de la mêlée on voit plus d'un héros  
Agiter sa massue et triturer des os.  
De vigoureux courriers butant contre une ornière  
A leurs fiers cavaliers font mordre la poussière.  
Celui là n'étant plus armé que d'un tronçon,

Mais animé d'une immense colère,  
Avec rapidité fond sur son adversaire,  
Et le jetant à bas brise son écuillon :  
Percé de part en part d'un coup d'estramacon,  
Celui-ci las ! voyez se laissant prendre  
Au pieu de la barrière est forcé de se rendre,  
Et de rester malgré sa rage et sa douleur,  
De ces rudes combats désolé spectateur.

Si que Thésée, en voyant tant de gloire,  
Voulut plus d'une fois qu'on leur servit à boire.

Dans le cours de ce jour souvent les deux Thébains  
Se rencontrant en sont venus aux mains,  
Et, se désarçonnant, ils se font d'aventure,  
Avec acharnement fait plus d'une blessure.  
Au fond du Galapha, jamais, en vérité,  
Une tigresse n'eut autant de cruauté  
D'un nourisson chéri pour venger la capture,  
Qu' Arcite en déploya dans cette conjoncture  
Envers ce Palamon, tant il était jaloux !  
Certes jamais non plus Lion de Belmarie  
Ne laissa plus déborder sa furie,  
Pourchassé par la faim, n'eut un plus fier courroux,  
Que Palamon envers Arcite ;  
C'est que la jalousie est passion maudite !

Cependant à la fin il vient un terme à tout ;  
Tandis que le soleil était encor debout,  
Le fort Emétréus d'une façon subite  
Tomba sur Palamon qui combattait Arcite,  
Et lui fourra son épée en sa chair ;  
Et par vingt Chevaliers aussi prompts que l'éclair,  
Le Palamon est pris traîné vers la barrière ;

Et le fort roi Lycurgue, en venant ventre à terre  
 Secourir Palamon, est renversé soudain ;  
 Et puis Emétréus par un vif coup de main  
 Soulevé de sa selle est enlevé de force,  
 Tandis que Palamon de le frapper s'efforce,  
 Bien inutilement, puis qu'il est amené  
 Lui-même au pieu malgré son courage obstiné.

Et maintenant qui se lamente ?  
 C'est Palamon, le sort a trompé son attente,  
 Il ne peut plus se battre ! . . . il fut vain son espoir !  
 Et quand cet incident Thésée eut pu le voir,  
 Il s'écria : " Cessez ! pas davantage ;  
 Le champ est clos, trêve au carnage !  
 Ici je le proclame en juge impartial,  
 Arcite du combat est le vainqueur loyal,  
 Sa destinée est accomplie,  
 Il sera l'époux d'Emilie."

Voilà qu'en l'honneur du vainqueur  
 Retentit dans la lice une immense clameur,  
 La voûte en a frémi. Vénus de sa demeure  
 Là haut rougit de honte, et pleure.  
 Mais Saturne lui dit : " Calme-toi, mon enfant,  
 Par le pouvoir de Mars Arcite est triomphant,  
 Mais à bon chat bon rat ; et dans peu, somme toute,  
 Arcite par mes soins aura fait fausse route."

Avec un bruit strident résonnent les clairons  
 Et les Hérauts disent aux environs  
 L'heureux nom de Messire Arcite !  
 Mais ne préjugeons rien, et n'allons pas trop vite !

Cet Arcite féroce en pressant l'étrier  
Tout le long de l'arène a lancé son courfier,  
De son casque baissé relevant la visière,  
Il cherche d'Emilie à guigner la paupière ;  
Tandis que celle-ci, femme, et par conséquent  
De la bonne fortune apte à suivre le vent,

Lui fait cadeau d'un bienveillant sourire,  
Qui disait, par ma foi, ce qu'on y voulait lire.  
Mais voilà que du sol patati, patatras !  
Surgit un feu d'enfer qu'à son ami Saturne  
N'a pas pu refuser Pluton le taciturne,  
Et l'Arcite est au loin jeté la tête en bas,  
Si qu'il git là, comme un mort sur la place,  
Noir ainsi qu'un corbeau tant changée est sa face !

Au palais de Thésée il fut porté soudain,  
Puis son armure, en un seul tour de main,  
Coupée, on l'étendit dans un lit et très vite.

Las ! il avait encor ce pauvre Arcite,  
Sa mémoire, et parlait de son ardent amour  
Pour la belle Emilie, ainsi qu'au premier jour :  
Cependant que, suivi de tous, le grand Thésée  
Regagnait en riant sa cité pavoisée ;  
Car voyez-vous, malgré ce fâcheux accident

On ne pouvait pleurer, c'est évident,  
D'autant plus qu'on disait qu'Arcite  
Guérirait vite ;

Et puis on avait lieu d'être content du fort,  
Aucun des Chevaliers n'était devenu mort,  
De nombreux horions, de plus un coup de lance  
Qui d'un des Chevaliers avait percé la panse,

Des bras cassés, et plus d'un osselet  
Démis, de ce combat tel était le budget.

Mais pour panser, fermer, recoudre ces blessures,  
L'un avait un onguent, l'autre des ligatures,  
D'autres des charmes, qui, remèdes souverains,  
Raccommodaient la peau, même les intestins.

Et puis la sauge, un excellent dictame  
Fut par tous avalée, et soutint leur grande âme.  
C'est pourquoi ce Thésée, un noble et bien grand Roi,  
Les festoya la nuit, leur fit faire ripaille ;  
Car tout était au mieux, et dans lice ou tournoi,  
Tomber n'est après tout que chance de bataille.  
Non plus que, sans céder, être conduit au pieu,  
A déplaisant penser ne saurait donner lieu.  
Que voulez-vous que fasse un seul, fut-il Hercule ?  
Contre vingt Chevaliers,—si ce n'est qu'il soit pris ?  
Quand par tous tirillés, de tous côtés pullule

Une troupe de mal appris,  
Valets de pied, baillis, et même domestiques,  
Qui sur son destrier frappent à coups de triques,  
D'être pris avoir le malheur,  
En tel cas, n'est pas deshonneur.

Voilà pourquoi Thésée agit comme un bon père  
En leur disant : “ N'ayez rancune, ni colère,  
L'honneur de la lice est égal ; ”  
Puis il fit à chacun un don vraiment royal ;  
Pendant trois jours en outre à tous il fit grand' fête,  
Et pour les reconduire il se mit à leur tête ;  
Et dura le voyage un jour, si que le soir,  
Chacun se sépara se disant : à revoir !  
De ce combat j'ai donc assez parlé ; le quitte  
Pour Palamon et pour Arcite.

La poitrine d'Arcite a gonflé, c'est fatal !  
Son sang coagulé se corrompt, et le mal

S'augmente chaque jour, rien ne lui vient en aide,  
Saignée, herbes, ventouse, en un mot nul remède ;  
D'aliments bien légers il ne peut rien garder,  
Ses poumons boursoufflés engendrent la gangrène,  
Tout l'art du médecin ne saurait l'amender,  
Quand nature est rebelle, on succombe à la peine.  
Arcite sentit donc qu'il lui fallait mourir ;  
Aussi près de son lit pria-t-il de venir  
Son cousin Palamon, et sa chère Emilie,  
Puis leur tint ce discours plein de mélancolie :

“ La tristesse inouïe où se trouve mon cœur,  
M'empêche en ce moment vous dire ma douleur,  
A vous Dame de mes pensées  
Présentes et passées ;  
Mais puisque bientôt dois mourir,  
Je veux auprès de vous laisser bon souvenir.  
Quel immense chagrin ! quelle cruelles peines !  
J'ai dû souffrir pour vous, et pendant si long-temps !  
Las ! Reine de mon cœur que d'espérances vaines !  
Et pour mourir par vous encore avant le temps !  
Oh ! qu'est-ce que le monde ? et que demande l'homme ?  
Hier joyeux avec l'objet de son amour,  
Et puis demain tout seul faisant un dernier somme  
Dans le tombeau, privé de la clarté du jour.  
Adieu, ma douce amie ! adieu, mon Emilie !  
Et tenez, doucement prenez-moi dans vos bras,  
Et pour l'amour des Dieux hélas !  
Oyez ce que je dis, oyez, je vous supplie !  
J'ai, voyez-vous, avec mon cousin Palamon  
Eu moultefois maille à partir, rancune,  
Pour vos beaux yeux, j'étais jaloux comme un démon,  
Et nous courrions même fortune.

Que le grand Jupiter me dirige en ce jour  
A parler dignement d'un tel servant d'amour,  
De la chevalerie et l'honneur et la gloire,  
D'illustre extraction, en un mot méritoire.  
Aussi vrai que dans peu fera près Jupiter  
La meilleure part de mon âme,  
Ne connais dans le monde entier, Objet bien cher !  
Que Palamon qui soit digne de votre flamme.  
Si vous devez être épouse jamais,  
N'oubliez mon cousin Palamon désormais !”

Disant ces mots voilà que sa voix s'étiole,  
Que le froid de la mort lui coupe la parole ;  
Inertes sur le lit sont retombés ses bras,  
La mort s'avance au cœur, l'œil s'obscurcit hélas !  
Puis insensiblement s'éteint l'intelligence,  
Mais de sa dame encor, dans un brouillard intense  
Il cherche le regard, et puis il meurt ainsi

En murmurant : “ Merci !”

Et son esprit s'en fut où ? . . . je ne le fais guère,  
N'ayant jamais compris dans mon itinéraire  
Ces lieux jadis vantés d'au-delà du trépas  
Dont on parle bien, mais dont on ne revient pas.  
Or, n'étant pas devin, prudemment je m'arrête,  
Et des âmes ne veux être le trouble-fête.

Arcite est mort, son âme est avec Mars,  
Parlons donc d'Emilie aux si touchants regards.

Emilie en voyant trépasser cet Arcite  
De jeter les hauts cris, Palamon de rugir,  
Si bien que loin du mort Thésée emporta vite  
Sa sœur endolorie et prête à défaillir.  
Que me sert raconter peines de telle sorte,

1. The first part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States.

2. The second part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States.

3. The third part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States.

4. The fourth part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States.





Inertes sur le lit sont retombés ses bras,  
La mort s'avance au cœur . . . .

*Page 92.*



Les femmes, on le fait, n'y vont pas de main morte  
Quand s'en vont leurs maris, pour les crier leurs pleurs,  
Et la mort est souvent la fin de leurs douleurs.

Jeunes gens et vieillards, citoyens, servants d'armes  
Laisserent déborder leur chagrin en dehors,  
Et certe onc on ne vit couler autant de larmes  
Parmi les fiers troyens d'Hector devant le corps,  
Qu'il n'en fut répandu pour ce thébain alors.  
Enfants, hommes, vieillards succombaient à la peine,  
Et les femmes disaient : " La vie est souvent vaine,  
Mais pourquoi donc Arcite as-tu voulu mourir  
Quand l'Amour et Plutus t'invitaient à jouir ? "

La douleur de Thésée était à l'apogée,  
Cependant son vieux père Egée,  
Qui connaissait le monde, et ses hauts et ses bas,  
Et qui, dans sa longue existence,  
S'était frôlé souvent à la joie, au trépas,  
Vint lui prêcher d'exemple ; il lui dit en substance :

" Jamais nul homme ne mourut  
Sans avoir quelque peu vécu sur cette terre,  
Et quoique chargé d'ans nul d'entr'eux ne vécut  
Sans aller à la fin tâter du cimetière.  
Ce monde vain n'est donc qu'un chemin raboteux  
Où glissent les humains, vrais oiseaux de passage,  
La mort est la fin du voyage,  
Elle effuie à jamais les pleurs du malheureux."  
Pour consoler le peuple en cette circonstance,  
Il dit encore en fus mainte sage sentence.

Le grand Thésée avec un soin minutieux  
Se mit à réfléchir où serait placé mieux,

Plus honorablement, plus selon son mérite  
Le bûcher de ce bon Arcite.  
Puis il conclut que dans ce même bois,  
Où, pour la dame de leur choix,  
Arcite et Palamon, mus par la jalousie,  
Se battirent avec égale frénésie ;  
Dans ce bois où, brûlé par les feux de l'amour,  
Arcite aux doux échos fit sa complainte un jour ;  
Dans ce bois si joli, si rempli de verdure,  
Il ferait allumer un feu de sépulture.  
Et sur ses ordres souverains  
Les vieux chênes, les vieux sapins,  
Les plus nobles d'entr'eux, ceux qui portaient panache,  
Du bûcheron tombèrent sous la hache ;  
Puis ensuite taillés, ils furent accouplés,  
Et bien rangés pour mieux être brûlés.  
Puis Thésée envoya chercher vite une bière,  
Et du plus beau drap d'or la couvrit toute entière ;  
Et de la même étoffe Arcite fut vêtu,  
Ses gants blancs à la main ; en signe de vertu  
Il plaça sur son front une fraîche couronne  
De verts lauriers que Mars affectionne,  
Et puis une épée en sa main.  
Ensuite il le coucha tout entier dans sa bière,  
Et là dessus pleura tout son chagrin,  
Si que c'était pitié d'entendre sa misère.  
Et pour qu'aussi le peuple put le voir,  
Laisant à découvert à dessein son visage,  
Il le fit déposer selon l'antique usage,  
En bas, le lendemain. Ce fut grand désespoir !  
Là vint ce Palamon, dépouillé de ses armes,  
Avec la barbe inculte, et les yeux pleins de larmes,  
Couvert de cendre, ayant des vêtements de deuil,

Il inclina son front sur le triste cercueil,  
Piteusement ; et l'histoire publie  
Qu'il eut autant de chagrin qu' Emilie.

Et pour donner un bien plus noble éclat  
A la cérémonie, en ce jour d'apparat,  
Le roi fit amener trois blancs courfiers d'élite,  
D'acier tout harnachés, de feu Messire Arcite  
Ayant les écuissions ;—sur ces trois destriers  
Etaient montés trois écuyers,  
Portant son bouclier et son arc et sa lance,  
Tous chevauchaient au pas dans un morne silence.

Les plus nobles d'entre les Grecs,  
Avec des yeux mouillés de pleurs, et parfois secs  
Tant ils avaient pleuré, portant à tour de rôle  
D'Arcite le cercueil sur l'une ou l'autre épaule,  
Traversèrent ainsi lentement la cité  
De noir toute tendue, et de chaque côté.  
A main droite marchait le vieux et sage Egée,  
A gauche était Thésée, ayant entre les mains  
Vases d'or contenant la substance obligée  
De miel, de lait, de sang, avec différents vins.  
Puis Palamon venait ayant nombreuse suite,

Et la belle Emilie ensuite  
Avec du feu selon la coutume d'alors,  
Pour faire l'office des morts.

A bâtir ce bûcher on avait mis grand zèle,  
Il montait, s'étagait sur une double échelle  
Jusqu'au ciel ; et ses bras géants de cent vingt piés  
S'étendaient, et formaient de quadruples trépiés.  
On y plaça d'abord matières combustibles,  
De la poix, du goudron à la flamme accessibles.  
Mais comment ce bûcher il fut bâti très haut,

Et le *quantum* des arbres, en un mot,  
Dont on le construisit, tels que Saule, Orme, Chêne,  
Aulne, Bouleau, Sapin, Tremble, Peuplier, Frêne,  
Yeuse, Platane, Buis, Tilleul, If, Marronnier,  
Erable, Coudrier, Hêtre, Epine, Laurier,  
Ne saurais vraiment vous le dire ;  
Et j'essayerais en vain vous narrer le martyre  
De ces divinités au si gentil minois  
Qui, tranquilles, vivaient sous l'écorce des bois,  
Mises ainsi brusquement à la porte  
De leur maison ; ni le cri des oiseaux,  
Ni les rugissements des nombreux animaux,  
Ni la frayeur du Ciron, du Cloporte,  
Lorsque le bois fut abattu ;  
Ni le fol étonné d'être si peu vêtu,  
Ouvrant sous le soleil une bouche béante,  
Laisant sortir des sons d'indicible épouvante ;  
Ni ne saurais, ce serait rabâcher,  
Vous dire que sous ce bûcher  
On avait mis vaille que vaille  
Un lit de feuilles et de paille,  
Et des bâtons fendus en trois,  
Et du menu, très menu bois ;  
Puis du drap d'or, et force pierreries,  
Puis des fleurs, de la myrrhe et des épiceries,  
Et de l'encens avec si grande odeur,  
Que ça prenait au nez du spectateur.  
Ni comment tout au haut de ce monceau d'élite  
Gifait le corps du noble Arcite.  
Ni comment Emilie, ainsi qu'il le fallait  
Au bûcher mit le feu ; non plus quel fut l'effet  
Que fit sur son esprit le lever de la flamme,  
Puisque s'évanouit hélas ! la pauvre dame ;

Ne puis dire non plus le nombre de bijoux  
Que les vaillants guerriers jetèrent, entre nous,  
Dans le feu quand au ciel flamboya sa lumière,  
Les uns jetant à l'envi sur la bière  
Vêtements, lances, boucliers,  
Les autres branches de lauriers,  
Et des coupes de vin, de lait en sacrifice,  
Et des coupes de sang, pour rendre Mars propice ;  
Ni ne saurais vous dire encor,  
Comment ces Grecs prenant un vif effor,  
Chevauchèrent trois fois, et certe en fort grand nombre,  
A l'entour du bûcher quand le feu devint sombre,  
A gauche en jetant les hauts cris,  
Et trois fois en faisant sonner le cliquetis  
Du fer acéré de leurs lances ;  
Et comment par trois fois de leurs désespérances  
Dans de plaintifs récits,  
Les dames aux échos dirent les endurances ;  
Ni comment Emilie après tant de souffrances,  
Fut reconduite en son palais ;  
Ni d'Arcite brûlé ce que l'on fit après ;  
Non plus du mort comme on fit la veillée  
Toute la nuit sous la feuillée ;  
Non plus n'ai besoin de narrer,  
Ni les funèbres jeux, ni qui fut se montrer  
Le plus habile,  
Quand ils luttèrent tous, le corps nu, tout oint d'huile ;  
Ni dans la cité leur retour,  
Quand les jeux terminés, advint le point du jour ;  
J'arrive au fait ; c'est œuvre méritoire,  
Et je vais terminer enfin ma longue histoire.

Les ans en succédant aux ans firent, enfin,



Que des Grecs s'amoin-drit le deuil et le chagrin ;  
Dans la cité d'Athènes il y eut lors, je pense,  
Un conseil à propos de certaine alliance  
    Qu'il s'agissait de maintenir ;  
Il fut en même temps question d'obtenir  
    De Thèbes pleine obéissance.  
Palamon est requis de par ordre du Roi  
De venir au conseil, sans savoir le pourquoi.  
Dans ses vêtements noirs, toujours plein de tristesse,  
    Palamon de venir s'empresse.  
Quand sur l'ordre royal Palamon fut assis,  
    Thésée aussi fit venir Emilie,  
Et gardant le silence, et long-temps indécis,  
Il dit enfin ces mots avec mélancolie :

“ De l'Univers la Cause et le Moteur,  
    Le grand Jupin des hommes Créateur,  
Quand il créa l'amour et sa chaîne légère,  
Sutfort bien, croyez-moi, ce qu'il en voulait faire ;  
    Car avec ce lien d'amour  
Il réunit le feu, l'eau, l'air, aussi la terre,  
Dans un lien commun, la nuit comme le jour.  
    Ce même Moteur et Principe,”  
Continua Thésée, “ en ce monde, ici bas,  
    Nous a soumis tous au trépas,  
Et le jour est marqué, bien que dans plus d'un cas  
    Souventefois on l'anticipe,  
    Pour, pense-t-on, sortir d'un mauvais pas.  
Il n'est vraiment besoin prouver ce que j'avance,  
C'est un fait établi de par l'expérience.  
Les hommes savent que ce Moteur Eternel  
Est dérivé d'un Tout, oui d'un Tout immortel ;  
    Que la Nature enfin n'a pris naissance,

Que d'une pure et bien parfaite essence ;  
Que tout change ici-bas alternativement,  
Et se transforme imperceptiblement.

“ Sorti bien lentement du gland, voyez le chêne,  
Il vit certes long-temps, mais finit par mourir ;  
Le caillou sous nos pieds est dur, s'use à grand' peine,  
Mais friable, il finit aussi par s'avachir ;  
Parfois on passe à gué la plus large rivière ;  
Et souvent nous voyons décliner et périr  
Les plus grandes cités. Tout passe sur la terre.

La femme, l'homme aussi ne le voyons-nous pas ?  
Arrivent tour-à-tour, sans s'en douter, hélas !

Au trépas :

L'un meurt dans la jeunesse, et l'autre meurt dans l'âge,  
Le Roi lui-même meurt aussi bien que le page ;

L'un dans son lit, et l'autre dans la mer ;  
Un troisième en champ clos si le veut Jupiter,  
Car le grand Jupiter est l'Auteur et la Cause

De toute chose :

Contre sa volonté lutter ne sert à rien,

Ce qu'il veut, certe il le veut bien.

“ Donc c'est sagesse, et ce n'est pas merveille  
De la nécessité savoir faire vertu ;  
Et prendre en bien ce qui nous arrive impromptu,  
Ou ce qui nous pend à l'oreille.

Et celui qui se nourrit de douleur  
Est, c'est la vérité, rebelle au Créateur.  
Croyez-le bien un homme a beaucoup plus d'honneur  
A mourir dans la fleur de sa verte existence,  
Lorsque son bon renom est dans son excellence,  
Que bien péniblement dans ce monde oublieux,

Quand sa gloire a vécu, s'égréner pauvre vieux.

Donc grand renom et courte vie,

C'est selon moi le seul objet d'envie ;

Et c'est de l'obstination

Qu'opposer à ce dire une négation.

Pourquoi nous lamenter de ce que cet Arcite

Des Chevaliers la fleur, vers ce séjour d'élite

Qu'on trouve au delà du trépas

S'en est allé, quittant sa prison d'ici bas ?

Et pourquoi son cousin, et sa femme, du reste

Qui l'aimaient bien tous deux, lui jaloussent-ils, peste !

Ce bien-être qu'il goûte aux cieux ?

Peut-il remercier ? . . . Non, de par tous les Dieux !

Pourquoi donc offenser et lui-même et son âme ?

Il leur faut s'amender, sinon gare le blâme !

“ De mon discours voici donc la péroration,

C'est que toujours pleurer, c'est de la déraison ;

Et qu'au lieu d'être à la douleur en proie,

Vous devez à Jupin témoigner votre joie.

De deux grandes douleurs arrêtez moi le cours,

Pour en faire un bonheur qui durera toujours.

“ Sœur,” reprit-il, “ gentille et moult amée,

Ecoute donc l'avis de tout mon parlement,

Avis, qui, te le dis, a mon assentiment :

C'est que ce Palamon, si grand par renommée,

Et qui fut ton preux Chevalier,

Devienne ton époux ; sans te mésallier

Tu le peux bien prendre, ma chère,

Pardi ! d'un grand monarque il est le fils du frère ;

Et quand il ne serait qu'un pauvre bachelier,

Puisqu'il fut si long-temps ton féal Chevalier,

Qu'il a pour toi souffert adverfité fi grande,  
Sœur, donne-lui ta main, pour lui je la demande."

Puis fe tournant vers Palamon,  
"Je crois," pourfuivit-il, "qu'il ne faut long sermon  
Pour vous faire venir en aide à ma requête,  
Tenez, prenez fa main, elle eft votre conquête!"

Entr'eux fut à l'inftant cimenté ce lien  
Que l'on appelle mariage,  
Et ce, devant tout l'entourage;  
Si que le Palamon obtint enfin le gage  
Par ce tardif hymen,  
De cet amour profond fi long-temps en fevrage.

Car maintenant Palamon, enchanté,  
Plongé dans le bonheur, riche et plein de fanté,  
Vit tendrement aimé par la belle Emilie,  
Qui devint, s'il fe peut, encore plus jolie.  
Il la fervit fi gentiment  
Que jamais entr'eux deux n'eut lieu, je le publie,  
Ni chagrin, ni défagrément;  
Et dans l'antiquité certe aucune mégnie  
Ici bas ne laiffa fi bon renom vraiment.  
J'ai dit. Dieu garde en paix la digne compagnie!



## PROLOGUE DU MEUNIER.

ORSQUE le Chevalier eut finit son  
narré,  
Parmi les gens bien nés, c'est un  
fait avéré,  
On convint que c'était une bien  
noble histoire,

Qu'il était certes bon retenir en mémoire.  
Notre hôte alors joyeux de rire et de jurer :  
" Ceci va bien," dit-il, " puis-je ainsi prospérer !  
Le premier pas est fait, seul le premier pas coûte,  
Messire Moine, allons, pour égayer la route  
Contez à votre tour, sans vous faire prier ;  
Soyez le successeur du digne Chevalier."

Le Meunier toutefois blême d'ivrognerie,  
Si qu'à peine il pouvait tenir sur son cheval,  
Qu'il traitait le pauvret avec grand' brusquerie,  
Envers tous incivil, et mêmeement brutal,  
Se mit à s'écrier d'une voix de rogomme,  
En jurant par le sang, les os du fils de l'homme !  
" Je fais un noble conte, et qui, foi de Meunier,  
Peut bien lutter avec celui du Chevalier."

Notre hôte s'aperçut qu'il était ivre d'*ale*,  
" De vos cris, cher Robin, cessez la Kyrielle,  
Attendez," lui dit-il, " attendez votre tour,  
Londres ne s'est pas fait que diable ! dans un jour !  
Procédons doucement ; vous n'avez la parole."

" Eh ! par l'âme de Dieu," fit-il, " je veux parler  
Ou bien de vous je veux, parbleu ! me dételer !"

Notre hôte de répondre : " Allons donc tête folle !  
Raconte maître sot ! ton état fait pitié !"

" Maintenant qu'à conter suis privilégié,"  
Dit le Meunier, " soyez témoins que je proteste,  
Je fais que je suis saoul, mon organe l'atteste ;  
Donc, vous tous, si je parle à tort et à travers,  
C'est la faute de l'*ale*, et de ses flots amers ;  
Car je vais vous conter l'histoire, sur mon âme,  
D'un bon vieux menuisier, et de sa jeune femme ;  
Oyez comment le clerc bafoua l'ouvrier !"

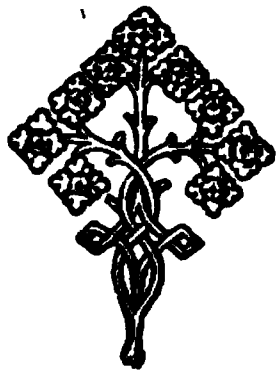
" Fi !" cria le Bailli : " tais ta gueule, Meunier !  
Laisse-là ton histoire avinée et lubrique.  
C'est péché dénigrer dans ton humeur bachique,  
Le prochain qui n'en peut ; surtout de diffamer  
Les épouses que Dieu nous commande d'aimer.  
Tu peux avoir assez d'autres choses à dire ?"

Ivre notre Meunier en lâchant un gros rire :  
" Frère Oswald," a-t-il dit : " Celui qui n'est mari,

D'être mari ne peut jamais être marri ;  
Je fais bien que les vents ne sont toujours contraires,  
Qu'il est certes par Dieu de bonnes ménagères,  
Contre une de mauvaise, il en existe cent  
D'un caractère aimable et jamais offensant,  
A leurs époux toujours à complaire empressées,  
Qui concentrent sur eux leurs désirs, leurs pensées ;  
Tu le fais bien toi-même, à moins que ne sois fou,  
Sur mon narré pourquoi donc mettre le verrou ?  
Tout aussi bien que toi, pardi, n'ai-je pas femme ?  
Pourtant ne voudrais pas pour la valeur des bœufs  
De ma charrue, —avoir ce que tant d'autres dame !  
Sur leur front jeune encor portent les malheureux !  
Tu te regardes toi de la grand' confrérie,  
Moi de n'en être pas me fais la flatterie.  
Un mari ne doit pas se mettre au beau milieu  
Des affaires de Dieu, non plus que de sa femme,  
Pourvu qu'il trouve là l'abondance de Dieu  
Que lui faut-il de plus ? . . . Rien, ma foi ! sur mon  
âme !”

Que dirai-je ? sinon que ce hardi Meunier,  
Orgueilleux, entêté comme un cheval entier,  
Ne voulut rien entendre, et soit dit à sa honte  
Persista malgré tout à nous narrer son conte.  
Je vais le répéter à mon tour, m'est avis,  
Mais pour l'amour de Dieu, notez ce que je dis :  
Il ne faut m'imputer intention mauvaise,  
En m'en faisant l'écho ; lecteurs, ne vous déplaise,  
Je suis historien, et je n'ai pas le choix  
D'émonder mes récits pour les rendre courtois.  
Donc celui d'entre vous qui ne veut de ce conte  
Fera bien de tourner la page au bout du compte ;

Sans-doute il trouvera nombre de ces récits  
Gentils, saints et moraux, de grands et de petits.  
Donc ce n'est pas sur moi que doit tomber le blâme,  
Le Meunier est un rustre, et fort rustre est sa gamme;  
Le Bailli ne vaut mieux, et plus d'un autre encor :  
Or un rustre est un rustre, un butor un butor,  
Point ne faut s'étonner s'ils content de l'ordure,  
Le contraire serait par trop hors de nature ;  
Avisez donc, surtout ne prenez pas à mal,  
Ni trop au sérieux ce conte un peu brutal.





## CONTE DU MEUNIER.

JANS Oxford demeurait jadis, ce  
 n'est pas rare,  
 Un Charpentier fort riche, et  
 partant fort avare,  
 Chez lequel on trouvait moyen-  
 nant agrément,  
 Et la table et le logement.

Dans sa maison avait pris domicile,  
 Un Ecolier pauvre, mais fort habile,  
 Ayant étudié tous les arts libéraux,  
 Mais ayant concentré toute son énergie,  
 Et ses goûts vers l'astrologie ;  
 Si qu'en l'interrogeant il se trouvait dispos  
 Résoudre exactement questions demandées,  
 Quand le temps serait sec, quand viendraient les  
 ondées,  
 En un mot toute question,  
 Appelant sur le champ une solution.  
 Ce Clerc était fûté, secret quoique bon drille,  
 Mais aussi doux d'aspect qu'une timide fille,  
 On le nommait le courtois Nicolas,

Il connaissait d'amour les déduits et les lacs.  
Il avait une chambre en cette hôtellerie,  
Seul, gentiment ornée avec fleurs de prairie,  
Et lui-même était doux comme l'herbe des champs,  
Ou la valériane aux parfums odorants.  
Ses livres grands, petits, aussi son Almageste,  
Son Astrolabe, son Algorithme, et le reste  
En tête de son lit étaient rangés à part ;  
Couvert d'un drap grossier son bahut à l'écart  
Était ; et tout en haut de ce bahut unique,  
Était son joyeux luth, charme de son réduit,  
Sur lequel il faisait souvent de la musique  
La nuit.

Et si bien résonnait sa voix mélodieuse,  
Quand il chantait de façon gracieuse :

*“ Ave Maria,  
Gratiâ Plena,”*

Ou la note du roi, sa chanson favorite,  
Que pour son auditeur, ce fut de l'eau bénite,  
Plus d'une fois,  
Entendre s'égrener les perles de sa voix.  
Ainsi ce gentil Clerc ayant payé sa rente,  
Amusait ses loirs et charmait l'heure lente.

Ce Charpentier, un vieux grigou,  
Avait tout récemment pris femme,  
Qu'il aimait de toute son âme,  
Elle avait dix-huit ans, c'était un vrai bijou.  
Il en était jaloux, et la tenait en cage,  
Car vieux il redoutait très fort le cocuage.  
Son esprit rude ignorait ce dicton,  
En maxime jadis érigé par Caton :  
“ Que jamais l'homme en sa vieillesse

Ne devrait épouser une fraîche jeunesse.”  
Mais las ! puisqu’il s’était fourré dans ce guêpier,  
Il lui fallait y vivre, et ce, sans trop crier.

La jeune femme était jolie, on peut le dire,  
Sa taille était bien prise, et bien doux son sourire ;  
Une fraîche ceinture, outre un tablier blanc  
A pointes, l’entourait, et lui ferrait le flanc ;  
Blanche était sa chemise, élégante, et brodée  
De couleur noire en soie, et froncée en ondée ;  
Les barbes du bonnet de la même couleur,  
La bandelette au front ayant beaucoup d’ampleur.  
Ses noirs sourcils formaient un arc-en-ciel unique,  
Qui donnait à son œil un éclat tout lubrique ;  
Bref elle était plus belle, et plus suave à voir  
Que le jeune poirier du vieux verger l’espoir,  
Et plus douce au toucher que d’un agneau la laine.  
Une bourse de cuir, et pas du tout vilaine  
Pendait à son côté. Si que, c’est fait certain,  
De par le monde entier on chercherait en vain  
Un homme pouvant être assez froid, assez sage  
Pour ne pas être ému devant si beau visage,  
Car l’éclat de son teint était plus vif encor,  
Que de la tour de Londre un nouveau Noble d’or.  
Quand à son chant, c’était la gente villanelle  
Que gazouille au printemps la joyeuse hirondelle.  
Notez qu’elle savait sauter, faire joulou,  
Comme un jeune chevreau qui court après sa mère,  
Que sa gentille bouche était un vrai bijou,  
Son haleine un parfum frais comme la bruyère.  
Droite comme une flèche, et longue comme un mâât,  
Rejimbant quelque fois comme un poulain folâtre  
Qui ne veut pas porter son bât,

Elle avait sur son cou d'albâtre  
Une agrafe aussi large en son volume entier,  
Que la bosse d'un bouclier.  
Lacé haut sur la jambe était son fin soulier,  
Elle était en un mot la fraîche giroflée,  
Ou mieux encor, le lys de la vallée,  
Bien digne de coucher dans le lit d'un Seigneur,  
Ou d'être d'un Bailli la femme en tout honneur.

Et maintenant Messire, et vous aussi, Messire . . . .  
Ah ! mon Dieu ! ne fais plus ce que je voulais dire . . .  
Si fait : advint un jour que ce beau Nicolas,  
Pendant que notre époux était allé là bas,  
Près d'Osenev, se mit le très rusé compère,  
Batifoler avec la jeune ménagère ;

Et la prenant quelque peu dans ses bras,  
Par un certain endroit que ne nommerai pas,  
Il lui dit : " Si n'ai pas échec sur ta personne,  
De mon amour pour toi je mourrai ma mignonne : "

Et sur son cœur de plus près la mettant :  
" Aime-moi tout de suite, où je meurs à l'instant. "

En détournant de lui soudain son beau visage,  
Elle bondit comme un poulain sauvage,  
" Par ma foi ne veux pas t'embrasser Nicolas, "  
Dit-elle, " laisse-moi, ne me chiffonne pas . . . .  
Otez-vos mains, monsieur, un peu plus de dé-  
cence . . . . "

Alors ce Nicolas lui demanda pardon,  
Et pour plaider sa cause eut si douce éloquence,  
Que de tout son amour la belle lui fit don ;  
Par St. Thomas de Kent lui baillant la promesse  
Sitôt qu'elle pourrait d'être enfin sa maîtresse.

“ Mais mon mari,” dit-elle, “ est si jaloux,  
Que c’en est fait de moi, que c’en est fait de vous  
S’il découvre un jour le mystère,  
Saurez-vous dans ce cas être discret, vous taire ?”  
“ N’ayez aucun souci,” repartit Nicolas,  
“ Tromper un Charpentier n’est pas grand embarras,  
Et pour un Clerc c’est chose élémentaire.”  
Sur ce, nos deux amants d’accord  
Jurèrent poitriner pour un temps leur transport.

Quand notre Nicolas eut avec notre belle  
Joué le jeu qu’on nomme bagatelle,  
Il lui donna sur la bouche un baiser,  
Et puis avec son luth il se mit à causer.

Or, par un jour de fête il advint qu’à l’église,  
Pour travailler à faire son salut,  
Notre ménagère s’en fut ;  
Son front lui fait d’une blancheur exquise,  
Car en quittant l’ouvrage elle l’avait lavé,  
Afin qu’au ciel monta plus propre son *ave*.

Or du nom d’Absalon était dans cette église  
Un Clerc dont les cheveux touffus paraissaient d’or,  
Il avait le teint rouge, et les yeux couleur grise.  
En ogive il portait des souliers de castor.  
Vêtu propretement d’une fine tunique  
De bon drap de Watchet avec pointe et gouffet,  
A la nouvelle mode ; aux jambes il portait  
Bas rouges de bonne fabrique ;  
Par dessus la tunique était un beau surplis,  
Aussi blanc que la fleur d’un buisson d’aubépine.  
C’était un gai compère et d’une humeur badine,

Qui savait bien saigner, et raser, m'est avis,  
Et rédiger ou contrat ou quittance.  
Il savait fautiller et danser mainte danse  
De vingt façons au moins à la mode d'Oxford ;  
Sur un petit rebec modulant un accord,  
De chanter à cœur joie, il n'était pas avare ;  
Il savait bien aussi jouer de la guitare.  
Dans la ville il allait courant chaque bouchon  
Où l'hôte était tant soit peu folichon,  
Ne manquant pas partout d'emboucher la trompette,  
Et près du féminin sachant conter fleurette.

Cet Absalon joyeux et si gentil à voir,  
Allait les jours de fête avec un encensoir  
De l'encens le plus pur rempli d'un amalgame,  
Des femmes de l'église encenser les beaux yeux,  
Sur elles infiltrant ses regards amoureux ;  
Du Charpentier surtout lui complaisait la femme,  
Elle était si proprette, et de lubrique flamme  
Ses yeux étaient si pleins, que s'il eut été chat,  
Elle fouris, il l'eut croqué le scélérat !

Pour les femmes ce Clerc avait un si grand culte,  
Qu'à l'offrande il eut cru faire à lui-même insulte,  
D'elles en acceptant le plus infime don,  
" Il ne voulait," disait-il, " tel guerdon ! "

La lune a de la nuit allumé le grand phare,  
Absalon a pris sa guitare,  
" Je veux," dit-il, " en galant troubadour  
Cette nuit veiller pour l'amour. "

Et le voilà qui prend sa course  
En se guidant sur la grande ourse,  
Vers la maison du Charpentier.  
Le coq avait chanté, la croisée était close,  
Quand s'abritant sous un pilier  
Qui surplombait, il dit ce gentil peu de chose,  
De sa voix tremblante d'émoi :

“ A toi, chère dame,  
L'aveu de ma flamme,  
Toi seule a mon âme,  
Prends pitié de moi ! ”

Et l'accompagnement était bien doux, ma foi !

En sursaut s'éveillant, l'époux dit à sa femme :  
“ Alifon ! entends-tu ? N'est-ce pas Absalon  
Qui sous notre fenêtre, en narguant l'aquilon  
Chante ? ” — “ C'est lui, j'entends, Jean, ” repartit la  
dame.

Ceci se passe ainsi ; — que voulez-vous de mieux ?  
De jour en jour plus amoureux,  
Ce gentil Absalon plus encor la courtise,  
Bichonne ses cheveux, en un mot s'adonise ;  
Pour avoir raison de son cœur,  
Il lui députe un cajoleur,  
Pour lui dire qu'il est son fervent serviteur.  
Ainsi qu'un rossignol il lui chante sa peine,  
Et pour la tenir en haleine,  
Il lui fait parvenir gentils petits cadeaux,  
De l'hydromel, du vin, de l'ale, et des gâteaux  
Tout chauds ;

Car la femme on le fait pour mettre bas les armes,  
Se laisse captiver par maints différents charmes :  
Pour gagner l'une, il faut guerroyer comme Hector,  
Pour gagner l'autre il faut des monceaux d'écus d'or,  
D'autres enfin, ce sont les plus exquises  
On les empaume avec la glu des friandises.

Ce gentil Absalon pour se faire valoir,  
Montrer de déclamer sa brillante méthode,  
Sur un tréteau juché s'en vint un certain soir  
Représenter Hérode.  
Mais à quoi lui sert-il faire ainsi ses beaux bras ?  
Alison aime tant ce courtois Nicolas,  
Que du pauvre Absalon les soins sont baguenaude,  
Et notre belle en rit à gorge chaude.

Il est vrai ce proverbe, et non pas mensonger,  
Qui dit qu'un amoureux présent, sans y songer,  
Rend un autre amoureux absent désagréable,  
Plus que lui cet absent d'ailleurs fut-il aimable !  
Entre cet Absalon qui chantait ses hélas,  
Vint donc effrontément se poser Nicolas.

Or, voilà qu'il advint la veille d'un dimanche,  
Que de vers Ofeney le Charpentier s'en fut,  
Nicolas, Alison, furent tôt manche à manche,  
Pour amener leurs désirs au vrai but,  
C'était que Nicolas en ferait à sa tête,  
Pour tromper ce mari simple, jaloux, et bête ;  
Et que si par bonheur réussissait ce jeu,  
A coucher dans ses bras la nuit elle était prête,  
Le désirant beaucoup, depuis long-temps par Dieu !  
Et sans plus longs discours ce Nicolas bien vite



Dans sa chambre apporta de façon chattemite,  
Viande et boisson assez pour un jour ou pour deux ;  
Puis à la belle il fit sa leçon de son mieux :

A l'époux elle devrait dire  
Et ne pas s'aviser de rire,  
S'il demandait après lui Nicolas,  
Quelle ne savait pas  
Où ce Nicolas pouvait être,  
La servante elle aussi ne l'ayant vu paraître.

Au long ainsi passa le samedi,  
Nicolas restant coi, le prudent étourdi !  
De boire et de manger se donnant carte blanche,  
Jusqu'au temps où le jour se coucha le dimanche.

Ce niais Charpentier ne voyant Nicolas

Se dit : " Vraiment j'ai peur par St. Thomas !  
Qu'il ne soit bien malade ainsi dans sa demeure,  
Ah ! si soudainement Dieu ne veuille qu'il meure !  
Ce monde est maintenant si peu sûr, si malsain,

Que—n'ai-je pas vu ce matin

Porter un ouvrier en terre,

Qui travaillait lundi dernier le pauvre hère !

Monte à sa chambre, va," dit-il, à son garçon,

" Fais du bruit à sa porte, appelle à ta façon,

Et s'il est nécessaire,

Frappe avec une pierre,

Et vient me dire ici si l'on entend un son."

Sans se faire prier le garçon à la porte

Va frapper comme un sourd, et puis d'une voix forte :

" Holà ! que faites-vous ? Eh ! maître Nicolas !

Dormir aussi long-temps, ça ne se conçoit pas ! "

Mais il n'entendit mot, ce fut peine perdue ;



Avant que la porte était un peu fendue,  
Dans cette fente il glissa l'œil.

*Page 115.*

Avisant que la porte était un peu fendue,  
Dans cette fente il glissa l'œil,  
Et vit le Nicolas assis dans un fauteuil,  
Et paraissant guigner la lune à sa fenêtre.  
Le garçon redescend soudain près de son maître,  
Lui raconter ce qu'il a vu.

Ce Charpentier de bon sens dépourvu,  
Commence à se figner : " Fridefwyde la sainte !  
Nous entoure," dit-il, " de sa divine étreinte,  
Qu'elle nous soit en aide et nous garde de mal !  
Ce cher homme est tombé par son astronomie  
Sans doute à l'état de momie,  
La science aux humains est un don bien fatal !  
Oh ! béni soit celui dont la douce ignorance  
Ne connaît rien de rien que sa propre croyance,  
Et ne va pas chercher par delà le ciel bleu

A deviner les secrets du bon Dieu.  
Tel jadis ce Thalès dans les champs de l'espace  
D'un astre errant cherchant la trace,  
Se laissa bêtement tomber dans un grand trou,  
Qu'il n'apercevait pas, et se cassa le cou.  
Oh ! je le gronderai pour de telles études,"  
Se dit le Charpentier, " c'est trop d'inquiétudes,  
Qu'il me donne par St. Thomas !  
Ce brave et courtois Nicolas !

Pour me faire un levier qu'un bâton l'on m'apporte,  
Pendant que toi, Robin, soulèveras la porte."  
La porte est soulevée, et soudain patatras  
Sur le plancher retombe avec fracas.

Ce Nicolas pourtant, merveille des merveilles,  
Toujours guignait la lune, et bayait aux corneilles.  
" Holà ! réveille-toi ;" cria le Charpentier ;  
" Nicolas pense au Christ, qui pour le monde entier

Mourut en proie aux humaines misères ;  
Pour mieux te préserver de lutins, de forcières,  
Je te signe, mon fils !”—et de suite il se mit  
A tout exorciser et la chambre et le lit,  
Et le seuil de la porte, et la maison entière ;  
“ Seigneur Jésus, grand St. Benoit,”  
Disait-il, “ faites qu’ainfi soit !  
Délivrez-nous de la forcière,  
Du cauchemar, au nom du père !  
Et toi veille sur nous, bonne sœur de St. Pierre !”

A la fin cependant le courtois Nicolas  
S’écria, doucement en pouffant un hélas :  
“ Pour moi quelle peine profonde !  
Sera-t-il donc perdu bientôt le monde !”

Ce Charpentier répondit : “ Que dis-tu ?  
Songe à Dieu, songe à la vertu !”

Nicolas répondit : “ A boire ! à boire ! à boire !  
J’ai soif, apporte-moi, vite de la boisson,  
Après te parlerai d’un fait, qui, c’est notoire,  
Tous deux nous intéresse, et de belle façon ;  
Et n’en parlerai pas, sois tranquille, à nul autre.”

Ce Charpentier, niais, mais bon apôtre,  
D’*ale* s’en va chercher un large pot,  
Chacun but tout d’abord à tire-larigot,  
Après quoi Nicolas s’en fut fermer la porte,  
Et puis au Charpentier, il parla de la sorte :  
“ Jean ! mon cher hôte, il faut me jurer sur ta foi  
Que ne dévoileras mon secret à personne,  
C’est le secret du Christ que je te donne,  
Songes-y bien, ce serait fait de toi,

Si tu me trahissais, car de Dieu la vengeance  
Retomberait sur toi, mon bon, pour cette offense,  
Si bien que tu deviendrais fou !”

“ Oh ! par le sang du Christ ! je mettrai le verrou,”  
Dit ce niais, “ s’il le faut à ma langue ;  
Ne suis d’ailleurs bavard, ni fort sur la harangue,  
Dis donc ce que tu veux, par le Christ je promets  
A nul autre qu’à moi confier tes secrets !”

“ Maintenant Jean, sans amphibologie,  
Je vais te dire tout,” repartit Nicolas,  
“ J’ai vu dans mon astrologie,  
En regardant l’astre des nuits là-bas,  
Que lundi, que demain quand la nuit plus que sombre,  
Du quart de sa durée aura touché le nombre,  
Il tombera du ciel tant d’eau, si follement,  
Que de Noé, feu le déluge,  
Auprès d’un tel grabuge  
N’aura jamais été qu’une averse vraiment.  
Si hideuse sera l’ondée,  
Que la terre fera dans une heure inondée,  
Et que c’en sera fait de tout le genre humain !”

Ce Charpentier de reprendre soudain :  
“ Hélas ! notre Alifon pauvre petite femme,  
Ainsi dois-tu périr ? . . . N’est-il donc en ce cas  
Point de remède ?” . . . “ Si !” repartit Nicolas,  
“ Si tu veux travailler comme te dirai dame !  
Car Salomon nous dit dans un cas tout pareil,  
Qu’il faut toujours agir d’après un bon conseil,  
Et non pas agir à sa tête ;  
Or, si tu veux en tout suivre ici ma requête,

Sans voile, ni fans mât, vois-tu je me fais fort  
De mener notre vie à tous trois à bon port.  
Tu dois, mon brave Jean, avoir entendu dire  
Comment s'y prit Noé lorsque notre seigneur  
Lui dit que l'univers, que ce monde pécheur,  
Serait détruit par l'eau tout de bon et sans rire ?”  
—“Oui,” dit ce Charpentier, “il y a, n'est-ce pas ?  
Bien long-temps de cela ?”—“Certes,” fit Nicolas ;  
“Mais fais-tu que Noé, ce brave homme eut grand’  
peine

A faire entrer dans l'arche avec sa cargaison  
D'animaux par centaine,  
Sa femme à lui, son Alifon ?

Il eut alors fallu pour contenter la belle,  
Pour elle seule avoir une nacelle ?

Par conséquent vois-tu, moi ! je suis dans le vrai,  
Il faut s'arranger pour éviter tout délai.

Vite va donc chercher, puis ici nous apporte  
Un pétrin, un baquet, une tonne, ou n'importe  
Quel instrument,—pourvu qu'il ait le fond  
Profond,

Un pour chacun de nous, prends bien soin qu'il soit  
large,

Pour pouvoir le ramer comme on fait d'une barge ;  
Mets y provisions seulement pour un jour,  
Car l'eau ne fera pas sur terre un long séjour.

A Robin ton garçon quoiqu'il soit un bon drille,  
Ne souffle mot, non plus qu'à ta servante Gille,  
Je ne puis les sauver, dois t'en faire l'aveu,  
Pourquoi ? me diras-tu ? . . . c'est le secret de Dieu !  
Sois heureux d'obtenir une aussi grande grâce  
Que feu Noé.—Maintenant sois vivace,  
Lorsque tu les auras ces trois larges cuiviers

Suspend les dans le toit, comme autant de leviers,  
Sur ces arrangements garde un prudent silence,  
Afin que nul n'ait vent de notre prévoyance ;  
Quand cela sera fait, comme je te le dis,  
Que nos vivres seront placés, mets une hache  
Afin que nous puissions couper, c'est mon avis,  
    La corde en deux qui nous relâche,  
Lorsque l'eau montera ; puis pratique un grand trou  
Du côté du jardin, vers le pignon, par où  
Nous puissions librement passer et faire route  
Lorsque la grande ondée aura cessé. Nul doute  
Tu nageras alors aussi bien qu'un canard  
Qui court tout guilleret embrasser son moutard ;  
Alors je m'écrirai : Bonjour là bas madame,  
Bonjour, mon brave Jean ! toi tu me répondras  
Il fait jour, je te vois, mon ami Nicolas !  
Et nous serons seigneurs, tous trois, toi, moi, ta femme  
Comme Noé du monde entier ; mais souviens-toi  
Qu'il faut cette nuit là chacun être en prière,  
Quand nous serons à bord, du bon Dieu c'est la loi ;  
Ta femme et toi devrez non seulement vous taire,  
Mais être suspendus, chacun de son côté,  
Afin qu'entre vous deux, malgré la volonté,  
Ne puisse se commettre aucune inconvenance,  
Par parole, regard, toucher, incontinence.  
Maintenant tout est dit ; à la grâce de Dieu !

    Demain au soir lorsque le monde  
    S'endormira dans une paix profonde,  
Nous nous glisserons, nous, dans notre barque . . . .  
    adieu !

Va-t-en, je n'ai le temps de causer davantage,  
On dit que tout est bien alors qu'un homme est sage,  
Et que sachant beaucoup pourtant il ne dit rien ;



Je te connais futé,—donc je ne prends d'ombrage,  
Tu sauras nous sauver tous trois en bon chrétien."

Ce Charpentier, cet imbécile,  
Va conter à sa femme affaïsonné d'hélas !

Comme parole d'évangile,  
Ce qu'il vient de savoir du courtois Nicolas.  
Elle n'ignorait pas le fin mot de l'histoire,

Mais faisant mine de tout croire :  
" Va vite arranger tout, cher mari de mon cœur,  
Et sauve-nous tous trois, de mourir j'ai si peur !"

L'affection est chose bonne !  
Voilà ce Charpentier qui commence à trembler,  
Qui voit déjà les flots monter, s'enfler  
Pour engloutir Alifon sa mignonne.  
Il pleure, il se lamente, il soupire, il gémit  
Pendant qu'il va chercher un pétrin, une tonne,  
Un cuvier qu'il suspend de son toit au zénith  
Secrètement, sans rien dire à personne ;  
Puis de sa main confectiionne  
Pour chacun une échelle, afin de se jucher  
Vers les cuviers quand viendra le coucher ;  
Et dans chaque dortoir il met pain et fromage,  
De quoi boire et manger pour le temps du voyage.  
Notez qu'avant de faire aucun préparatif,  
Il avait envoyé pour un objet fictif  
A Londres son garçon, ainsi que sa servante.  
Et lorsque le lundi la nuit s'avança lente,  
Sans chandelle il ferma la porte à double tour,  
Et bientôt chacun d'eux par le reste de jour  
Qu'il faisait, doucement au moyen de l'échelle,  
Monta dans le cuvier, sa future nacelle,

Et se tint coi d'abord. Au bout d'un certain temps,  
Nicolas rompant le silence :

“ Voilà l'épreuve qui commence,  
Disons *Pater noster*,” dit-il, “ que nos accents  
Montent vers le seigneur.” Chacun dit : “ Notre  
père,”

Et répondit : “ Amen ! Amen ! Amen ! ”  
Ce Charpentier marmotta sa prière,  
Et vers le couvre-feu, les mains sur l'abdomen,  
S'endormit lourdement croyant dans son ouïe  
Entendre clapoter la pluie.

Voilà que Nicolas du cuvier, sa prison,  
Descend doucement sans que bouge l'échelle,  
Pendant que la jeune Alifon  
Descend aussi de sa nacelle.

Sans plus de mots ils se mettent au lit,  
Et Dieu seul fait, car il le vit  
Ce que fit Nicolas, et ce que fit la belle,  
A ce doux jeu qu'en ce monde on appelle  
La bagatelle !

Jusqu'à ce que les cloches du matin  
Firent tin tin, tin tin, tin tin,  
Annonçant qu'au couvent on allait chanter *laudes*,  
Tandis que nos amants en faisaient des maraudes !

Ce clerc, ce très amoureux Absalon  
Qui pour notre Alifon nourrissait tant de flamme,  
Qu'il cherchait dans son cœur à planter un jalon,  
Afin d'en faire aussi sa dame,  
Ce lundi se trouvant avec quelques amis  
Dans Oseney s'en fut sous les sacrés parvis  
Interroger un moine à barbe grise,

Sur le compte du Charpentier.  
 Celui-ci le prenant à part, hors de l'église,  
 Dit : " Depuis samedi dernier  
 Ici ne l'ai point vu ; cela n'a rien d'étrange,  
 Peut-être est-il allé pour acheter du bois,  
 Par ordre de l'abbé ;—dans ce cas maintefois,  
 Un jour ou deux il s'arrête à la Grange ;  
 Peut-être enfin est-il à sa maison,  
 Auprès de sa belle Alifon."

Cet Absalon étant de sa nature  
 Très guilleret, aimait à risquer l'aventure :  
 " Oh !" se dit-il, " le moment est venu  
 De veiller cette nuit ; il n'est pas revenu  
 Ce Charpentier, autrement certe  
 Je l'eusse vu ce jour devant sa porte ouverte.  
 Dans le cœur d'Alifon je vais faire un accroc,  
 Si vers le temps où doit chanter le coq,  
 Je vais discrètement frapper à sa fenêtre,  
 Lui dire cet amour dont brûle tout mon être ;  
 Et j'aurai pour ces doux aveux,  
 Un baiser pour le moins, qui fait ? peut-être deux ?  
 Car tout le long du jour, j'ai senti sur ma bouche  
 Une démangeaison d'amoureuse escarmouche,  
 Et la nuit j'ai rêvé qu'à table en un festin  
 Je vidais d'hypocras une coupe sans fin,  
 Signe certain que ma chance est meilleure ;  
 Je m'en vais donc aller dormir, et vers une heure  
 Je me relèverai dispos,  
 Pour aller d'Alifon taquiner le repos."

Quand eut chanté le coq notre Absalon se lève,  
 S'habille gentiment ; pour mieux plaire à son Eve

Mâche des grains de Paradis

Exquis,

Et puis du Charpentier, à la maison arrive,  
Se glisse sous l'auvent, se tient sur le qui vive

D'abord, et puis tousête doucement,  
Et lance en mi bémol ce benin compliment :

“ Que fais-tu sous tes draps, que fais-tu dans ton  
somme

Mon tout gentil oiseau, mon tant doux cinnamome,

Auprès de toi je suis en pamoison,

Réveille-toi ma mignonne Alifon,

J'ai soif de ton baiser tout aussi bien, très chère,

Que l'agneau qui bêlant voudrait têter sa mère.

Je t'aime, te désire et ne puis plus manger,

Par toi ma vie est en danger.”

“ Ton amour, maître sot ! je n'en veux,” dit la belle,

“ Au large donc ! passe-moi ton chemin ;

Par Jésus ! Absalon, ne fais pas sentinelle,

J'ai bien mieux que toi sous la main.

Je te jette une pierre et ne ferai blâmable

Si tu restes ici ; voyons, va-t-en au diable !”

“ Hélas !” dit Absalon, “ hélas ! trois fois hélas !

Un amour aussi vrai ne te touche-t-il pas ?

D'un baiser fais-moi don, d'un seul, c'est peu de  
chose !”

—“ Après, t'en iras-tu ?”—dit soudain Alifon.

—“ Je m'en irai,” dit-il, “ fitôt la livraison.”

“ Alors apprête-toi ; tandis que me dispose.”

Cet Absalon se mit à deux genoux :

“ Je fuis,” dit-il, “ un seigneur à tout faire,  
Mais, mignonne, dans peu, de ton cher sanctuaire  
Tu me laisseras bien approcher entre nous ?”

Elle monta soudain la fenêtre très vite,  
“ Viens, et fais tôt,” a dit la chattemite,  
“ Car s’il nous regardait que dirait le voisin ?”  
La nuit, nous dit l’histoire,  
Etait en ce moment fort noire ;  
Absalon à tâtons avise son chemin,  
Toute entière Alifon était à la fenêtre,  
Absalon baise avec un doux bien-être  
Quelque chose de gros, de rond,  
Qui n’était pas la bouche  
Ce qui lui parut louche :  
“ Fi ! qu’ai-je fait,” dit-il, en se frappant le front.  
—“ Notre Absolon a du bien-être !”  
Dit Alifon, en baissant la fenêtre ;  
Et sur ce le gai Nicolas  
Dit : “ Par le corps du Christ, vrai je n’en reviens pas,  
En plein il a donné de son nez dans ton as !”

Ce bêta d’Absalon il n’était point à Laudes,  
En entendant les gorges chaudes  
Que l’on faisait de lui ; malgré tous ses hélas !  
Il se frotta la lèvre, et dit par Satanas !  
Oh ! je me vengerai belle sainte Nitouche  
Du vilain baiser de . . . . ta bouche.  
Car son amour, tout-à-l’heure un volcan,  
Il a déposé son bilan  
Depuis qu’avec un doux bien-être  
Il a baisé . . . . le bas de la fenêtre.

Il traverse la rue, et s'en va de ce pas  
De vers un forgeron travaillant à sa forge :  
"Ouvre Gervais," dit-il, "ouvre de par St. George !  
C'est moi, c'est Absolon, ne me connais-tu pas ?"  
—"Mais par l'arbre du Christ ! qui diable vous envoie  
Par ici si matin, quelque fille de joie !  
J'ai deviné, mauvais sujet,  
Mais est-il bien joli pour le moins votre objet ?"

Absalon, qui cachait son ire,  
Du forgeron ne répondit au dire,  
Mais lui dit : "Mon bien cher ami  
Tu pourrais m'obliger, et non pas à demi,  
En me prêtant ce coutre de charrue  
Qui dans ton âtre boût, bientôt te le rendrai.  
Ce serait dit Gervais de l'or d'une cornue,  
Sortant tout frais, ou bien sacs de Nobles, c'est vrai,  
Vous les auriez ; mais que voulez-vous faire  
De ce coutre tout chaud ?"—"Te le dirai, compère  
Demain !"

Il prit le coutre alors par le manche, et soudain  
S'en fut de vers l'auvent surplombant la fenêtre  
Du Charpentier, et, sans paraître,  
Il se mit à frapper.—"Qui frappe ici si fort ?"  
Dit Alifon, "C'est un voleur, sans doute !"  
"Mais non," répondit-il, "reconnais-moi d'abord  
Je suis ton Absalon, de moi rien ne redoute,  
J'ai pour toi, mon gentil trésor,  
Doux présent de ma mère, un fort bel anneau d'or,  
Bien ciselé, très fin, le veux-tu ma mignonne ?  
Pour un baiser je te le donne !"

Ce Nicolas, entendant ce discours,  
Pensâ qu'au rire encore il pouvait donner cours,  
En baillant le baiser exigé de la belle  
Par cet amant tendre et fidèle,  
Il ouvre donc la fenêtre, puis lors  
Met comme on dit, toutes voiles dehors.

Là dessus Absalon d'une voix hypocrite :  
" Parle, mon doux oiseau," dit-il, " oh ! parle  
vite ! . . . . "

Alors et tout-à-coup le courtois Nicolas  
Fit un bruit, on eut dit, le tonnerre en éclats,  
Si qu'Absalon, je le confesse,  
Se crut au canon de la messe,  
Et fut presqu' effrayé, mais avec son fer chaud  
Il frappe Nicolas, et l'atteint à la fesse.  
Ce Nicolas soudain jette un cri de détresse,  
Et puis faisant un soubresaut :  
" De l'eau ! de l'eau ! de l'eau ! " dit-il, avec prestesse,  
" Accourez au secours ; de l'eau ! le temps me presse,  
De l'eau ! de l'eau ! de l'eau morbleu !  
Au secours, pour l'amour de Dieu ! "

Le Charpentier en sursaut se réveille  
En entendant ces cris : de l'eau ! de l'eau ! de l'eau !  
" Oh ! " se dit-il, " il vient le déluge nouveau,  
Mais j'y suis préparé, voyons que j'appareille,  
Et le voilà debout sur son cuveau,  
Avec sa hache il coupe en deux la corde,  
Et soudain patatras !  
Le malheureux aborde  
En bas.

Tant vite il se mit à descendre,  
Qu'il ne trouva, c'est sûr, *ale* ni pain à vendre ;  
Si que de sa maison il gît là sur le feuil

Dans son cuvier, un drôle de fauteuil,  
Tandis que Nicolas le pauvre se lamente,  
Et qu'Alison aussi jette cris d'épouvante.

Cependant les voisins attirés par le bruit  
Accourent auprès de cet homme  
Qui gît là dans son muid

Avec du pain, de l'*ale*, un vidre come ;  
Notez que dans sa chute il s'est cassé le bras.  
Il va parler enfin, voyons que va-t-il dire ?  
Mais soudain Alison, et le beau Nicolas :

“ Ce pauvre homme il a le délire ! ”

Ont-ils dit, “ regardez, ne le voyez-vous pas ? ”

Et puis de raconter que croyant au déluge,  
Le Charpentier a cru par un bon subterfuge  
S'y soustraire en plaçant au haut de son grenier

Pour chacun d'eux, un pétrin, un cuvier  
Bien attachés avec une poulie,

Les suppliant dans sa folie,

Avec lui de s'asseoir pour l'amour du bon Dieu.

Tous les voisins de rire à ce plaisant aveu,

Et vers le toit tous de porter la vue,

D'y voir encor chaque tonneau

Disposé de manière à former un radeau ;

Et de dire : “ Il a la berlue

Ce Charpentier, sa raison est perdue ! ”

Et plus le Charpentier retorquait l'argument,

Plus on le croyait fou vraiment ;

Si qu'il fut réputé dès lors de par la ville

Toqué ce Charpentier ; — il n'était qu'imbécile !



Ainsi du Charpentier la femme fut—hélas !  
Comment dire cela d'une façon honnête ?  
M'y voici . . fut unie au courtois Nicolas,  
Malgré son sot époux, une jalouse bête.  
Ainsi cet Absalon, la nuit, n'y voyant pas,  
En croyant s'énivrer du parfum d'une rose,  
En respirer l'odeur, baïsa toute autre chose :  
Ainsi ce Nicolas reçut au bas du dos  
Comme il arrive aux moutons mérinos,  
D'un fer chaud l'empreinte bâtarde.  
Mon histoire est finie.—Amen, et Dieu vous garde !



## PROLOGUE DU BAILLI.

ORSQUE l'on eut bien ri de ce  
chatouilleux cas  
De ce pauvre Absalon et du beau  
Nicolas,  
Chacun diversement selon son caractère

Parla du Charpentier et de la Charpentière,  
Mais ce conte par nul ne fut mal accueilli,  
Si ce n'est toutefois par Oswald le Bailli.  
Comme il appartenait lui-même à la charpente,  
De son ire il lâcha quelque peu la détente.  
" Aussi vrai que désire ici bas prospérer,  
Je pourrais," lui dit-il, " à mon gré te montrer  
D'un orgueilleux Meunier la double duperie,  
S'il me plaisait, vois-tu, parler ribauderie.  
Mais je suis vieux, bien vieux, ce n'est plus de mon  
temps

De fouler le gazon que l'on foule au printemps.  
Mon sommet chauve et blanc tient note de mon âge,  
Et mon cœur est aussi moisi que mon feuillage ;  
Toutefois je ressemble à la nêfle, à ce fruit  
Qui sur un lit de paille à mûrir est réduit,

Nous autres vieilles gens sommes je crois de même,  
Nous ne devenons mûrs que pourris à l'extrême,  
Et lorsque pas à pas partout la mort nous fuit ;  
Mais en dépit de tout nous sautillons sans cesse,  
Quand notre voix n'est plus, voulons chanter la messe,  
De la terre sorti, pareils à ce poireau  
Dont vert tendre est la queue, et dont blanche est la  
tête,

Car lorsque notre force est allée à vau-l'eau,  
Notre volonté veut et rêve une conquête ;  
Quand ne pouvant agir sommes à rien réduits,  
Notre feu couve encore et nous parlons déduits.  
Nous conservons en nous, sous notre tête grise,  
Quatre cendres, l'Envie, et puis la Vantardise,  
Puis le Mensonge et l'Ire, et bien que nos outils  
Soient plus défectueux que de mauvais barils,  
Nous voulons essayer encore notre force,  
Et jeter aux moineaux une nouvelle amorce.  
Quand à moi j'ai toujours une dent de poulain,  
Prête à mâcher, broyer, triturer jeune grain,  
Quoique depuis long-temps le banquet de ma vie  
Soit commencé ma foi ! que madame la mort,  
Depuis le premier jour au gré de son envie,  
Ait tiré du banquet et le faible et le fort ;  
Mais malgré ce désir féroce, en moi tout dort,  
Ma langue fait encor parfois son clapotage,  
Mais rien ne me survit . . . . hormis le radotage."

Quand notre hôte entendit cet assez long sermon,  
Il se mit à parler comme feu Salomon :  
" Où tend tout cet esprit ? " dit-il, " voyons un peu,  
Entendrons-nous toujours propos confits en Dieu ?  
Un Bailli prêdicant ! Mais c'est un tour du diable

Qui d'un gnaffe vous fait un médecin capable !  
Va, ne perds plus de temps, dis-nous ton conte, vieux,  
Ne vois-tu pas Deptford qui se montre à nos yeux,  
Un peu plus loin Greenwich où vit mainte mégère,  
Et que jà le soleil dore de sa lumière ?”

“ Maintenant Messieurs,” dit Oswald le Bailli,  
“ J'espère n'être pas par vous mal accueilli,  
A ce damné Meunier soudain si je riposte,  
Et si je ne veux point rester en holocauste.  
Comme suis du métier, ce soulard de Meunier  
A cru pouvoir jeter la pierre au Charpentier,  
Si vous le permettez, je m'en vais tout à l'heure,  
Moi, lui river son clou ; ne veux pas qu'il en meure,  
Mais je veux lui prouver dans l'œil de son voisin  
Alors qu'on veut à tous faire voir une paille,  
Qu'il serait plus sensé, plus sage, plus humain,  
De voir si dans son œil avant que l'on ne raille,  
On aurait une poutre ou quelque mauvais grain.”





## CONTE DU BAILLI.

TROMPINGTON, près de  
 Cambridge, [pont,  
 Coule un ruisseau traversé par un  
 Sur ce ruisseau large et profond  
 Existait un moulin. Dans ce mou-  
 lin, vous dis-je,

Un Meunier a vécu vraiment des jours nombreux.  
 Comme un paon il était fier ce maître orgueilleux.  
 Aussi bête que lui n'était pas une buse,  
 Il était bon tourneur, bon lutteur, bon tireur,  
 Savait raccommoder ses filets de pêcheur,  
 Et jouait par dessus fort bien la cornemuse.  
 A sa ceinture était, passeport pour l'enfer,  
 Bien aigu, bien tranchant, un long tuyau de fer.  
 Dans sa poche il portait une gentille dague,  
 Qui de lui s'approchait avait un instinct vague  
 Qu'à le toucher, il y aurait péril ;  
 De Sheffield il avait, monté sur émeril,  
 Un tout petit couteau que dans ses hauts de chauffe  
 Il aimait à cacher ; de lui qu'on ne se gaussé !  
 Le visage assez rond, le nez assez camus,  
 Son crâne était pelé comme celui d'un singe,

Si qu'on eut pu très bien en palper la méninge ;  
 Il était marchandeur, et grand rogneur d'écus,  
     Et que vous dirai-je de plus ?  
 D'un ennemi fort mal il savonnait le linge.

C'était un voleur, quoi ! fait d'un vilain limon,  
     Il avait nom le dédaigneux Simon.  
 De noble extraction était sa ménagère,  
 Le recteur de la ville en fut un jour le père,  
 Si, qu'il avait donné beaucoup, beaucoup de sous  
     A ce Simon pour en être l'époux.  
 Elevée au couvent avait été la fille,  
     Car dans son orgueil ce Meunier  
     Avait eu soin trouver une famille,  
 Qui réhaussât un peu sa blanche fouquenille,  
 Et réhabilitât son infime métier.  
 Insolente, arrogante, en tout comme une pie,  
 Cette maîtresse femme était une harpie.  
 Les jours saints c'était beau les voir aller tous deux,  
 Lui cape sur la tête, il marchait devant elle,  
 A quelque pas de là suivait la péronnelle  
 Dans une robe rouge à l'éclat plantureux.  
 Nul hère n'eut osé l'appeler sur mon âme  
     Autrement que Madame ;  
 Nul n'eut osé non plus lui glisser doux propos,  
 Simon l'eut envoyé dans l'éternel repos  
     Aviser sa dernière auberge,  
 Soit avec son poignard, ou sa longue flamberge,  
 Car les jaloux alors qu'il s'agit d'amoureux,  
 Veulent près leur moitié paraître dangereux.  
 La dame était peu propre, et comme l'eau croupie  
 D'une fosse, elle était dans sa morgue assoupie ;  
 Aspirant aux égards, vaine dans sa hauteur,

Son parler était dur, revêche son humeur,  
En un mot comme en cent c'était une femelle  
Archi-fotte, et n'ayant de cœur une étincelle.

Ils avaient une fille ayant vingt ans au plus,  
Plus un garçon de six mois ;—cette fille  
Epaissée et bien bâtie avait le nez camus,  
Un énorme fessier, ce n'était pas vétille,  
Ses seins ronds étaient hauts, elle avait les yeux gris,  
Mais ses cheveux étaient très blonds, je vous le dis.

Le recteur de la ville, en la voyant si belle,  
Avait fait le projet de lui laisser son bien ;  
Et pour la marier avait un très grand zèle,  
Mais il voulait pour elle époux patricien ;  
Car les biens de la sainte église  
Devaient être laissés, non pas de but en blanc  
Au premier mal venu, mais tomber sans méprise  
A son sang, à son gentil sang,  
Dut-il gruger, dévorer dans l'emprise  
Tous les biens de la sainte église.

Le Meunier percevait sur la drêche et le grain  
De tout le voisinage un beau droit de mouture,  
Parmi ses bons clients il avait d'aventure  
Un grand collègue, une source de gain  
Nommé, je crois, L'hôtellerie  
De la grand' galerie,  
Pour lequel il moulait et la drêche et le grain.  
Or, il advint qu'un jour de ce fufdit collègue  
Le pourvoyeur soudain fut en danger de mort,  
Si que notre Meunier, par un adroit manège,  
Vola farine et blé de plus fort en plus fort,

C'était pour lui, de par St. Georges  
Le moment où jamais de bien faire ses orges.  
Le gardien grommela, mais lui notre Meunier  
L'envoya promener d'un ton fort cavalier.

Il y avait alors dans cette hostellerie  
Deux pauvres écoliers remplis d'espièglerie,  
Fort entêtés d'ailleurs, qui du soir au matin  
Demandaient au gardien, rétif à la prière,  
    Permission d'aller jusqu'au moulin  
Pour voir moudre leur blé,—disant que toute entière  
Ils auraient la mouture ; et pariant leur peau  
Qu'on ne leur volerait de quoi faire un gâteau,  
Pas même un picotin de blé par force ou ruse.

A la fin ce gardien leur dit : “ Ne vous refuse.”  
L'un avait nom Jehan, l'autre avait nom Alain,  
Tous deux nés à Strothir, au nord dans le lointain.

Ayant donc préparé tout pour leur équipée,  
Nos deux héros portant au côté leur épée,  
    Jettent le sac sur un cheval ;  
    Jehan connaissant bien la route,  
Ils arrivent bientôt près du seuil principal,  
Et déposent le sac du moulin sous la voûte.

Alain a parlé le premier :  
“ Salut à toi, Simon ! salut, notre Meunier ! ”  
A-t-il dit, “ comment vont et ta femme et ta fille ?  
Celle-ci, je le gage, est toujours bien gentille ? ”

“ Tiens ! c'est Alain ! ” a dit Simon, “ Jehan aussi,  
Soyez les bien-venus ! . . . qui vous amène ici ? ”



“ Par Dieu ! ” repart Jéhan, “ ici qui nous amène,  
C’est la Nécessité . . . . de nous tous souveraine ;  
Lorsque pour nous servir manque le serviteur,  
C’est mon avis, du moins, on doit s’aider soi-même ;  
Or, comme notre pourvoyeur  
Est en train de mourir, et qu’il souffre à l’extrême,  
Ici je viens avec Alain  
Faire moudre ce blé qu’ emporterai soudain,  
Activez donc la besogne, mon brave ! ”

“ Oh ! je n’y mettrai nulle entrave, ”  
A dit Simon, “ mais là que ferez-vous tous deux,  
Tandis que le moulin moudra le blé ? ” — “ Je veux, ”  
Repart Jéhan, “ me mettre auprès de la trémie,  
Pour m’amuser à voir comment entre le blé ; ”  
“ Puis qu’il en est ainsi, ” dit avec bonhomie  
Alain, “ pour voir comment le froment est pilé,  
Et si c’est vrai ce qu’on nous en raconte,  
En bas je me tiendrai, près de l’auge, vraiment,  
Cela fera pour moi nouvel amusement,  
Car Jéhan, par ma foi ! je l’avoue à ma honte,  
Ne suis meilleur Meunier que vous au bout du  
compte ! ”

Ce Meunier se dit à part soi,  
Je vois, vous vous croyez beaucoup plus fins que moi,  
Mes futés écoliers, votre désir suprême,  
Est de me dépister, et de me faire au même,  
Moi je vais vous donner un plat de ma façon  
Au lieu de farine . . . . du son.  
Le plus grand Clerc n’est pas des hommes le plus sage,  
Témoin de la Jument au Loup le dur langage.

Par la porte secrètement  
Il s'en va quand il voit propice le moment ;  
Apperçoit le cheval, et détache sa bride,  
Puis vers les Clercs revient d'un air candide,  
Pendant qu'en hennissant s'enfuit vers les marais  
Où paissaient cavales sauvages,  
Le cheval faisant route au milieu des herbages,  
Et s'énivrant de ses excès.  
Quand le blé fut moulu, que pour eux tout exprès,  
Le Meunier dans un sac eut placé la farine,  
Jéhan sortit en quête du cheval,  
Quand voyant qu'il était décampé l'animal,  
Il se mit à crier de sa pleine poitrine :  
" Le cheval est perdu, vite Alain, viens à moi,  
Hélas ! notre gardien n'a plus de palefroi ! "

Cet Alain oublia tout-à-coup la trémie,  
Et de leurs beaux projets toute l'économie.  
" Où donc est-il allé, Jéhan, dis, le cheval ? "

La ménagère entrant : " Vers les marais, " dit-elle,  
" Mais c'est en vain que je l'appelle,  
Qui donc a pu l'attacher aussi mal ? "

" Las ! " dit Jéhan, " voilà belle équipée !  
Voyons Alain ici dépose ton épée,  
Ainsi que je le fais, et puis courons, par Dieu !  
Nous le rattraperons, fut-ce couvert de fange ;  
Que diable n'as-tu mis le cheval dans la grange,  
C'est être triple sot d'avoir joué ce jeu ! "

Ces deux benêts de Clercs vers le marais de fuite  
De leur courfier perdu s'en vont à la poursuite,

Quand le Meunier les vit si bien mordre au grappin,  
De la farine il prit moitié d'un picotin,  
Qu' à sa femme il donna pour faire une galette.  
" Ces deux Clercs," se dit-il, " d'une façon discrète,  
Ils croyaient m'attraper ! . . . les enfants font joujou,  
Et là bas bien au frais courent le guilledou !  
Ils n'auront pas facilement je gage  
L'humide prix du courre au marécage."

Cependant nos deux Clercs couraient de ci de là,  
Criant en vain : " Arrête animal ! halte-là !"  
Pour être bref, disons, que ce fut à nuit close,  
Qu'ils prirent ce cheval tombé dans une fosse.

Fatigués et mouillés, poussant de gros hélas !  
Nos écoliers tantôt grands faiseurs d'embarras,  
S'en reviennent penauds ; Jehan, dans sa détresse,  
Difait : " Maudite soit notre folle simplesse,  
Nous ferons désormais des objets de mépris,  
Et pour notre gardien, et pour tous nos amis,  
Surtout pour ce Meunier que le diable confonde  
Qui, le voleur ! se rit de nous le mieux du monde !"

Ainsi tenant Bayard en main,  
Se lamentait Jehan regagnant le moulin.

Il trouva le Meunier près de la cheminée  
Affis, c'était le soir, la fin de la journée ;  
Nos deux Clercs ne pouvaient retourner au logis,  
Donc pour l'amour de Dieu le père et de son fils,  
Au Meunier ils firent requête,  
Les héberger tous deux moyennant tant par tête.  
" Tope ! je le veux bien," répondit le Meunier,

•

2 OF 2  
HIO

Le souper fut joyeux, chacun but l'*ale* forte  
A qui mieux mieux ;

“ S’il est possible, car ma maison est étroite,  
 Mais vous autres savants dont le docte métier  
 Est d’amplifier tout, qui feriez d’une boîte  
 Au moyen d’un discours au besoin un grenier,  
     Voyez, messieurs, de cette place  
 Si par votre science aggrandirez l’espace.”

“ Bien répondu ! Simon ! par St. Cuthbert ! ”  
 Reprit Jéhan, “ ce propos est disert !  
 Quand à moi j’ai pour loi qu’aux humains il importe  
 Savoir à toute table accepter son couvert,  
     Se contenter ou de ce qu’on apporte,  
 Ou des mets que l’on trouve, et tels qu’on vous les sert !  
     Et maintenant voyons mon très cher hôte,  
     Un bon souper !—nous n’y ferons pas faute,  
 Main vide ne pourrait pas leurrer un faucon,  
 Nous avons de l’argent . . . . faisons fête au flacon ! ”

Ce Meunier envoya sur ce fait à la ville.  
     Sa fille,  
 Pour de l’*ale* et du pain, leur rôtit un dindon,  
 Et leur fit un bon lit garni d’un edredon  
 A douze pieds du fien, dans sa chambre à lui-même,  
     Où se trouvait, qu’on ne dise anathème !  
 De sa fille le lit ; ne pouvant faire mieux,  
     Tant exigus étaient les lieux.

Le souper fut joyeux, chacun but l’*ale* forte  
     A qui mieux mieux ; si bien que l’on rapporte  
 Qu’il était bien minuit quand on fut se coucher.

Notre Meunier, cela, ne pouvait se cacher  
 N’était rouge, ma foi ! très ivre, il était pâle,

Il avait le hoquet, une espèce de râle,  
Et parlait à travers le nez.  
Il va donc se coucher avec sa ménagère.  
Elle comme un pinson était vive et légère,  
Ayant bu gentiment, c'est vous en dire assez.  
Elle mit toutefois de l'enfant la couchette  
Au pied du lit, voulant pouvoir à l'aveuglette  
Ou le bercer, ou bien lui donner à têter.  
Quand tout fut bu, la fille aussi fut s'abriter  
Dans son dodo la bachelette !  
Alain, Jehan repus furent sans trébucher,  
Tous les deux aussi se coucher.

Ce Meunier tellement avait imbibé d'*ale*,  
Qu'il vous ronflait comme un rouffin,  
Ne s'inquiétant mie, alors, c'est bien certain,  
Si dans son lit était mâle ou femelle.  
La femme aussi ronflait ; la fille aussi ronflait,  
Si que de ce trio burlesque était l'effet.

Alain en entendant ce chant plus que baroque,  
Coudoyant son ami : " Jehan," dit-il, " dors-tu ?  
Entendis-tu jamais à trois tel soliloque  
Et pareil concert impromptu ?  
Eh bien ! tant pis pour eux ; d'eux tous moi je me  
moque,  
De cette fille là, le dis sans équivoque,  
De la vertu,  
Foi d'homme ! cette nuit je veux faire une loque !  
Car Jehan, tu le fais, il existe une loi  
Qui suit son cours sur cette terre,  
C'est qu' advient mal à qui manque de foi :  
Or nous avons été de la bonne manière

Floués, bernés, volés, éreintés, et mouillés,  
 Et bêtement entortillés,  
 Par ce Meunier que le diable confonde !  
 Je veux me revancher, honni soit qui me fronde !”

“ Alain,” reprit Jéhan, “ le Meunier est rageur  
 S’il vient à s’éveiller, prends garde,  
 Il pourrait bien nous arriver malheur !”

—“ Mon ami, cela me regarde,  
 Et je n’ai pas la moindre peur.”  
 Et sur ce, se levant, il dit, narre l’histoire  
 Ce vers ronflant, en foi, qui porte sa grandeur :  
 “ A vaincre sans péril on triomphe sans gloire !”  
 Puis il se glissa crânement  
 Près de la fille qui dormait profondément,  
 Fut en peu de temps, si près d’elle,  
 Que n’eut pas le loisir de crier la pucelle,  
 Bref ils dirent d’accord : “ Vive la bagatelle !”  
 Et jouèrent ce jeu, sans papa, sans maman,  
 Qui plus est sans chandelle !  
 Mais ils sont occupés ; revenons à Jéhan.

Ce Jéhan très long-temps resta dans sa coquille  
 Puis avec lui se mit en état de bisbille :  
 “ Mons Jéhan,” se dit-il, “ pour le dire en un mot  
 En trois lettres tu n’es qu’un sot !  
 Tandis qu’avec la fille Alain se dédommage  
 Des ennuis de ce vilain jour,  
 En lui faisant deux ou trois doigts de cour,  
 Toi tu futes ton pouce à sec, comme un vrai sage,  
 C’est beau peut-être ! mais c’est fort peu troubadour.  
 Tu ne seras jamais, mon cher, qu’un pauvre fire ;  
 Qui n’ose rien risquer aux autres prête à rire.”



Jéhan vers le berceau se dirige, et sans bruit  
Le prenant doucement le met près de son lit.

Il achevait, alors que la Meunière  
Se levait pour porter à son petit moutard  
Le doux tribut de la laitière,  
Dans la crainte d'être en retard.  
Elle cherche à tâtons, encor toute endormie,  
Et de berceau d'abord ne trouve mie,  
Elle le tient enfin ; mais le cher enfant dort,  
Réveiller un enfant, pense-t-elle, est un tort,  
Donc dans le lit du Clerc elle entre et se faufile,  
Croyant entrer dans son vrai domicile,  
Et se dispose à s'endormir ;  
Mais elle avait compté cette fois sans son hôte,  
Car de la caresser Jéhan ne se fit faute,  
Et sans lui dire un mot, fut si bien discourir,  
Qu'à cette causerie elle prit grand plaisir.

Nos deux Clercs fort gaiement menaient leur existence,  
Lorsque le coq enfin vint troubler le silence.  
A ce soudain coricoco  
Alain se leva subito.  
" Adieu Malkin," dit-il, " adieu, gente mignonne,  
L'aube du jour nous espionne,  
Il me faut te quitter, mais partout où j'irai  
Je suis ton Clerc, et ton Clerc resterai !"  
—" Adieu, mon bel ami," soupira la donzelle,  
" Mais avant de partir encore un mot," dit elle,  
" Quand tu retourneras chez toi par le moulin,  
Prends soin de regarder derrière le pétrin,  
Tu trouveras cachée une belle galette

Encore fraîche ; elle fut faite  
 Hier au soir d'un demi picotin  
                                 De ton grain,  
 Qui te fut dérobé, quand tu courais, Alain,  
 Pour chercher ton cheval là bas au marécage ;  
 N'ai pas le temps d'en dire davantage ;  
                 Adieu, mon bel ami, que Dieu  
                 Te garde et te conserve ! adieu !"  
 Et sur ce, cette ex-pucelle  
 Sentit que se mouillait sa sensible prunelle !

Alain se leva donc. " Avant le point du jour  
 Près de Jehan il faut que je sois de retour,"  
 Se dit-il, et sa main errant à l'aveuglette,  
 De l'enfant atteignit sur le champ la couchette,  
 " Oh ! pardieu !" pensa-t-il, " le travail de la nuit  
 M'a donc bien fatigué, que me tourne la tête,  
 Oh ! dans le bon chemin ce berceau me conduit,  
 C'est ici qu'est couché ce Meunier malhonnête,  
 Et sa digne moitié ; donc mon lit est là bas.

Voilà mon lit ! je ne me trompais pas,  
                 Et l'ai retrouvé sans lumière.

Puis, croyant se glisser auprès de son compère  
 Jehan, il entre en plein dans le lit du Meunier,  
 Vous le prend par le cou, lui disant à l'oreille :  
 " Réveille-toi, Jehan, fainéant casanier !

                Là bas vois-tu j'ai fait merveille !

La petite est jolie, et joue au corbillon  
 A ravir ; et si bien que par trois fois, écoute  
                 Dans cette nuit, de son lit sous la voûte,

                Nous avons fait le réveillon !

Par les clous ! par le sang ! c'est une bonne chasse,  
 Faites agréablement, tandis que toi couard

Piteusement tu dormais à l'écart ;  
Si le Meunier ce voleur, ce pendar  
L'apprend un jour, Dieu fait s'il fera la grimace !”

“ En as-tu fait ainsi ? traître !” . . dit le Meunier,  
“ Lors pardieu ! tu mourras, toi qui dans ton audace,  
Sous un prétexte hospitalier,  
Viens de déshonorer ma race !”  
Et par le gros du cou saisissant notre Alain,  
Il lui meurtrit le nez d'un revers de sa main ;  
Un flot de sang coule sur sa poitrine,  
Et du lit rougit la courtine ;  
Et les voilà l'un sur l'autre roulant  
Sur le parquet se bousculant,  
Tant que son pied heurtant contre une pierre  
Le Meunier trébucha, puis tomba par derrière  
De but en blanc sur la Meunière  
Qui s'était endormie, et ne se doutait pas  
Que de Jehan elle était dans les bras.  
“ Par la croix de Bromholme ! au secours !” cria-t-elle,

“ *In manus tuas, Domine !*  
Réveille-toi, Simon, entends-tu leur querelle,  
Il est tombé sur moi, ce Clerc, ce forcené  
Et m'étouffe ! au secours, main forte !  
Ils se battent, Simon, au secours ! je suis morte !”

Réveillé par le bruit, Jehan se lève aussi,  
Aussi se lève la Meunière,  
En quête d'un bâton, mais que cette dernière  
Connaissant mieux la chambre a bien vite saisi.  
Par un trou du volet, or filtrait la lumière  
D'un clair de lune obscur, elle vit donc les deux

Mais sans les distinguer, se chamaillant entr'eux.  
 L'un de ces Clercs portait, tout du moins le crut-elle,  
 Une blanche cornette, elle avance soudain,  
 Et du bâton qu'elle avait à la main.  
 Lui fait appercevoir d'un coup mainte chandelle ;  
 Mais au lieu de frapper Alain  
 Elle a frappé Simon sur son crâne tout chauve,  
 Le Meunier tombe à terre en criant : " Dieu me sauve !"  
 Les Clercs le rossent bien, puis d'un air triomphal,  
 Après s'être habillés vont prendre leur cheval,  
 Et la farine, et la galette,  
 Et quittent le moulin sans tambour ni trompette.

Ainsi notre orgueilleux Meunier reste battu,  
 Du grain il a perdu cette fois la mouture,  
 Il a payé les frais du souper d'aventure,  
 Sans le savoir sa femme a frôlé sa vertu,  
 Sa fille en le sachant a perdu sa ceinture.

Voilà donc ce que c'est qu'être homme aussi vilain  
 Que ce Meunier : jamais dit le proverbe,  
 Celui-là qui d'ivraie a semé son terrain  
 Ne verra pousser de bonne herbe,  
 Ne recueillera du bon grain.  
 Un trompeur est toujours aussi trompé lui-même.  
 Et maintenant, de Dieu la majesté suprême  
 Préserve ici chaque auditeur,  
 Au Meunier j'ai rendu son soufflet, — Serviteur !  
 Et sur moi, s'il vous plaît, ne dites anathème !



## PROLOGUE DU CUISINIER.

Le Cuisinier de Londres alors que le  
Bailli  
Parlait, était de joie, on peut dire  
assailli,  
Si que plus d'une fois dans son trop  
plein de vie,

De le frapper au dos lui démangea l'envie.

“ Oh ! ” dit-il, “ ce Meunier par le Christ et ses os !  
A loger le chaland ne sera plus dispos !

Oh ! Salomon discourait comme un sage  
Quand il disait : ‘ Garde dans ton ménage  
Introduire un quidam que tu ne connais pas ;  
Car héberger la nuit est toujours vilain cas. ’

Voyez-vous, moi ne suis qu'un pauvre hère,  
Mais aussi vrai que suis Roger de Ware,  
N'ai jamais entendu parler d'un tel Meunier  
Si battu, si vexé, nom d'un sac à papier !

Ce soir là sous la couverture  
De son grain ces deux Clercs ont fait assez mouture ;  
De l'obscurité le bon tour !

Il était temps vraiment que vint le jour !  
Mais sur ce conte là ne devons d'aventure

Nous arrêter trop long-temps, m'est avis,  
Donc maintenant, si vous voulez m'entendre  
Je vais vous raconter aussi bien que je puis  
Une petite farce, assez drôle à tout prendre,  
Arrivée en notre cité."

Notre hôte répondit : " Te donne la parole,  
Roger, raconte avec gaité  
Quelque chose de bien, et de la bonne école,  
Car maintefois tu soignas maint pâté,  
Tu vendis maint gâteau dans ta pharmacopole,  
Qui tantôt froid et tantôt échauffé  
N'était rien que du réchauffé.  
Aussi maint pèlerin te garde-t-il rancune  
D'avoir en ton échoppe osé tenter fortune.  
Mais raconte toujours, va mon gentil Roger  
Surtout ne m'en veux pas, c'est par pur badinage,  
Ce que je dis, on peut, et cela sans danger,  
Dire la vérité sans voir gronder l'orage !"

" Tu parles d'or," dit Roger, " par ma foi !  
Mais toutefois sérieux badinage  
Comme dit le Flamand, n'est amusant, ni sage :  
Donc Henry Le Bailli, ne sois pas en émoi,  
Ou quittons-nous ici, si ce que je raconte  
N'entre pas dans tes eaux, et ne fais pas ton compte !"  
Et là dessus ne prenant du souci,  
Il raconta le conte que voici :



## CONTE DU CUISINIER.

N apprenti jadis vivait, dans notre  
ville,

Des hôteliers c'était un membre  
utile,

Il était gai vraiment comme un  
chardonneret

Dans la fleur du printemps chantant dans un bosquet ;  
Aussi brun qu'un cassis, aussi vert qu'une pomme,  
Avec de noirs cheveux, c'était un fort bel homme.

Il était si gentil danseur,

Qu'on l'appelait Perkyn le gai viveur !

Il était aussi plein d'amour et d'amourettes,  
Qu'une ruche de miel, qu'un casier de tablettes ;  
Heureuse était la fille assez gentille . . . . pour  
Monopoliser son amour.

Il chantait, sautillait, aimait, faisait la noce,  
Et crânement roulait comme l'on dit sa bosse,  
Aimant bien mieux, dans sa joyeuse humeur  
La taverne que la boutique ;  
Aussi lorsque dans *Chepe* existait, par bonheur  
Quelque procession, quelque fête publique,

Bien vite il s'échappait avide de tout voir,  
 Et ne rentrait que tard, et lorsqu'il faisait noir.  
 Il avait ramassé clique de son espèce,  
 Non certes pour aller le dimanche à la messe,  
     Mais pour aller jouer aux dés  
     Dans des endroits aisément éludés ;  
 Car aucun apprenti n'existait dans la ville  
     Aux dés plus que Perkyn habile ;  
     Notez qu'il était généreux,  
 Et large en sa dépense, et cela dans tous lieux.  
 Si que son maître en dernière analyse,  
 Hors de chez lui trouva parfois sa marchandise,  
     Et puis sa caisse à sec  
                     Avec.

Car bien qu'il n'ait de part à la musique  
 Un maître doit souffrir d'avoir en sa boutique  
     Un apprenti si beau muguet,  
 Coureur d'amours, de dés, hantant le cabaret,  
 Car c'est la vérité, le vol et la débauche  
 Tinsent-ils à la main ou guiterne ou rebec,  
 De la vertu vous font prendre la route à gauche,  
 Et l'honneur est toujours mis par eux en échec.

Cet apprenti grand faiseur de tapage,  
     Bien que tancé matin et soir,  
 Et que Newgate dut parfois le recevoir,  
 Pour expier les torts de son libertinage,  
 Demeura chez son maître, et fut à son comptoir  
 Jusque—presqu'à la fin de son apprentissage.  
 Mais son maître un beau jour s'avisa de songer  
 Qu'en un troupeau parfois une brebis galeuse,  
     Plus que le loup est dangereuse



Pour le berger.

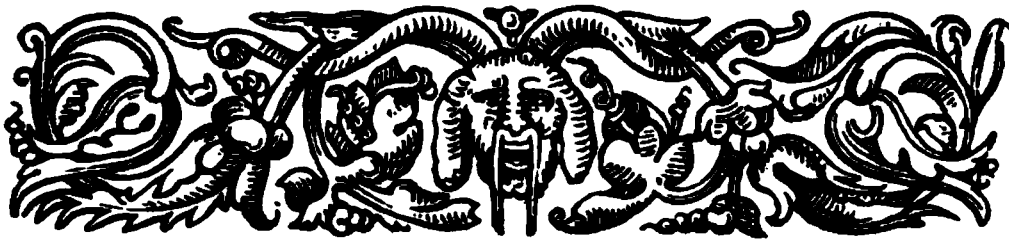
Si que du temps à faire en lui donnant quittance,  
Il envoya mon drôle ailleurs chercher sa chance.

Maintenant qu'il a son congé,  
Il peut toute la nuit courir cet enragé !

Mais comme oiseau de cette sorte  
A de vauriens nombreux une immense cohorte,  
Gens d'excellent conseil, l'aidant à gaspiller  
L'argent qu'il floue, emprunte ou parvient à piller,  
De suite il fit porter son lit, sa garde-robe  
Chez un viveur de son même acabit,  
Aimant les dés et l'orgie et la robe ;  
Ce viveur aimable bandit  
Exploitant une femme, en une pauvre échoppe,  
Faisant pour son profit métier de . . . . philanthrope.

Fi sur cela ! c'est laid ! fi ! ça sent le taudis,  
Vraiment à raconter c'est à mourir de honte,  
J'aime mieux vous narrer le conte  
D'un Chevalier et de ses fils.





# CONTE DE GAMELYN,

*raconté par le Cuifinier.*



'UN brave Chevalier oyez, oyez  
 l'histoire ; [deaux,  
 Il avait nom Sire Jean de Bor-  
 Il avait recolté passablement de  
 gloire [par vaux.  
 En chevauchant et par monts et  
 Ce Chevalier avait trois fils, si bien je compte,  
 L'ainé des trois, fort indiscipliné,  
 Etait un démon incarné ;  
 Ici dois le dire à sa honte,  
 De son père il obtint la malédiction,  
 Que certe il mérita dans mainte occasion,  
 Mais qui rien ne craint, tout affronte ;  
 Ses frères, au contraire, étaient respectueux  
 Envers le Chevalier, et l'aimaient bien tous deux.

Ce Chevalier avait si long-temps sur la terre  
 Vécu, qu'il se savait très près du cimetière,  
 Or, avait grand souci, sentant la mort venir  
 De ses trois fils assurer l'avenir.

Il possédait, nous dit l'histoire,  
De bons biens au soleil, butinés sur la gloire,  
Ou bien à beaux deniers acquis.  
Il eut voulu léguer part loyale à ses fils.

Or pour régler ses volontés dernières,  
L'aider entre ses fils à partager ses terres,  
Il envoya chercher de sages Chevaliers,  
Prescrivant à ses écuyers  
Leur dire : " A vous hâter, Monseigneur, vous convie,  
Si le voulez trouver encore en vie !"

Les Chevaliers oyant qu'il était presque mort  
Vinrent incontinent au chevet du malade ;  
Lui le bon Chevalier avec pénible effort  
Leur dit en leur donnant à tous une accolade :  
" Ne dois long-temps vivre en ce lieu,  
Ainsi le veut la volonté de Dieu."

Chacun des Chevaliers, oyant cette parole,  
Fit au bon Chevalier argument qui console :  
" Dieu pouvait envoyer un prompt remède au mal !"  
—" Sans doute, il le pourrait, mais ne le fera mie,"  
Reprit le Chevalier ; " et cela m'est égal,  
Quand on est par trop vieux la mort est une amie.  
Mais par amour pour moi," dit le bon Chevalier,  
" Je vous conjure allez partager en entier  
Entre mes trois enfants mon terrestre héritage,  
Mais faites entr'eux trois, équitable partage ;  
Et surtout, Chevaliers, gardez-vous, mes amis,  
D'oublier Gamelyn, le cadet de mes fils ;  
Aux intérêts de tous portez un œil sévère,  
Rarement héritier vient en aide à son frère !"

Laisant le Chevalier moribond sur son lit,  
Ils vont tenir conseil comme il leur est prescrit ;  
Mais leur pensée était de laisser l'héritage  
A l'un des fils, et sans autre partage ;  
Quant au plus jeune fils, (je suis historien,)  
Il ne devait posséder rien.  
Les voilà partageant en deux grands lots les terres,  
Ne réservant pour Gamelyn,  
Pas le moindre lopin ;  
Disant entr'eux que les deux frères  
A leur frère cadet pourraient donner plus tard  
Quelque portion de leur part  
Quand celui-ci saurait, ce qu'il ne savait guères  
Maintenant, la valeur des terres.

Quand ils eurent ainsi mis à fin leur mandat,  
Ils vinrent aussitôt dire son résultat  
A ce bon Chevalier qui gisait sur sa couche  
Et qui n'approuva mie : " Ah ! par St. Cyprien !  
Malgré ce partage un peu louche,  
Il est," s'écria-t-il, " encore à moi mon bien !  
Donc pour l'amour de Dieu, voisins que l'on n'y  
touche ;  
Puisqu'il le faut, selon ma volonté .  
Je vais le partager mon bien en vérité.  
A mon fils aîné, Jean, je lègue cinq charrues,\*  
Qui par mon père un jour me furent dévolues ;  
Au second de mes fils donne autant de terrain  
Pendant ma vie acheté de mon gain ;

---

\* Charrue.—Mesure de terre ; ce qu'on pouvait labourer en un jour avec une charrue.

Tous mes autres achats courriers, vassaux ou terres,  
Les lègue à Gamelyn et non à ses deux frères.

Et maintenant braves gens qui savez  
Sur les terres les lois, qui de plus connaissez  
Dans ce moment quelle est ma volonté dernière,  
A Gamelyn laissez le présent de son père."

Ainsi le Chevalier fut partager son bien  
Pendant que sur son lit il gisait tout malade,  
Et puis bientôt après il mourut en chrétien,  
Selon la volonté du Christ, que nul n'évade !

Et fitôt qu'il fut mort ce digne Chevalier,  
Et qu'il fut enterré profondément sous l'herbe,  
Le frère aîné dans sa superbe  
Fit Gamelyn au même, et prit dans leur entier  
En ses perfides mains sans aucuns commentaires  
Les chevaux, les troupeaux, les vassaux et les terres  
Du pauvre gars ; et l'avidé héritier,  
Pour l'héberger prit Gamelyn lui-même,  
Et le nourrit mal à l'extrême ;  
Et laissa dépérir ses terres, ses maisons,  
Ses bois, ses parcs et ses toisons.  
Et tant que Gamelyn demeura chez son frère  
Nul n'était qui ne prit en pitié sa misère.

Un jour que dans la cour se trouvait Gamelyn  
Et qu'à tâter sa barbe il occupait sa main,  
Il se mit à penser à ses terres en friche,  
A ses beaux chênes verts qui gisaient abattus,  
Au peu de pain qu'il avait sur la miche,  
A ses parcs en désordre, à ses chevreuils perdus,  
A ses bons destriers dont pas un d'aventure

Ne lui restait ; alors dans cette conjoncture  
Voyant se fondre ainsi son patrimonial,  
Gamelyn décida que tout allait fort mal.

Se promenant par là vint à passer son frère  
Qui lui dit : “ Gamelyn, le diner est-il prêt ? ”  
“ Ne suis ton Cuifinier, ” répondit en colère  
Gamelyn, “ ne suis point chargé de son apprêt ! ”

“ Tu me réponds, ainsi, Gamelyn, qu'est-ce à dire ?  
Tu me m'as jamais dit un mot pareil avant ? ”

“ C'est possible, ma foi ! mais tout va s'aggravant  
A chaque instant, pour moi ; tout va de mal en pire,  
Tous mes parcs sont brisés, mes chevreuils emmenés,  
N'ai plus de destriers, mes biens sont malmenés,  
Et tout ce qu'en mourant me légua notre père  
Se chercherait en vain, ne se trouverait guère ;  
Pour avoir tout laissé s'en aller à Satan,  
De par ton nom de Jean,  
La malédiction de Dieu t'attend, mon frère ! ”

Jean, qui n'était endurant ni courtois,  
“ Tais-toi vaurien, ” dit-il, “ et rengaine ta voix,  
Que me chantes-tu là de vassaux et de terres ?  
Te donne des habits et nourris tes viscères ! ”

Lors sans du tout trembler, Gamelyn dit et bien :  
“ Maudit soit-il celui qui m'appelle vaurien !  
Vaurien ou Chevalier, que toi ne le suis pire ;  
Mon père était le tien, beau fire ! ”

Jean n'osa s'approcher du jeune Gamelyn,  
Mais appella ses gens auxquels il dit soudain :

“ Battez-moi cet enfant, il faut qu’il le rengaine  
Son esprit turbulent, ou qu’il meure à la peine ! ”

Lors dit l’enfant, le jeune Gamelyn :  
“ Sois à jamais maudit vilain frère inhumain ! ”

Et voilà que le frère  
En sa grande colère,  
A sa mégnie a dit : “ Pour battre Gamelyn  
Vite allez-moi chercher des baguettes. ” . . . Enfin,  
Quand Gamelyn les vit s’approcher pour le battre  
Il avisa soudain un pilon sur un mur,  
Or il était léger, c’était un diable à quatre,  
Il l’eut saisi bientôt, et puis il tomba sur  
Le dos des hommes de son frère,  
Qui s’en furent criant de la belle manière.  
Ce que voyant le frère, aussitôt de plier  
Bagage, et de filer sans tarder au grenier  
Dont il eut soin sur lui de refermer la porte.  
Du champ clos demeuré maître de cette sorte,  
Gamelyn commença tous à les plaisanter :  
“ Beaux combattants, ” dit-il, “ qui s’en vont s’abriter  
Là bas derrière des murailles,  
Sitôt qu’ils ont peur les canailles ! ”  
Puis avisant son frère, ombrageant à l’écart,  
Son insolence et son courage,  
“ Approche un peu plus près, ” dit d’un air goguenard  
Gamelyn, “ et viens là, des sages le plus sage  
Moi je veux t’enseigner jouer au bouclier. ”

Son frère répondit, jurant par St. Richier :  
“ Si tu restes armé je n’approche pas, frère,  
Je le jure, par Christ ! la paix je veux la faire  
Rejète le pilon, et ne te fâches plus ! ”

“ Il le fallait pourtant me fâcher, mordicus ! ”

Dit Gamelyn, “ aussi bien ta mégnie  
Si ne l’eusse forcé de fausser compagnie,  
Par ton ordre m’aurait fait un mauvais parti. ”

“ De te voir maltraité n’aurais souffert, te dis-je, ”

Reprit le frère, “ ainsi sois averti  
Que si tout aussi loin j’ai poussé le litige,  
C’était pour éprouver ta force et ta vigueur. ”

“ Puisqu’il en est ainsi, descends donc, et m’accorde, ”

Dit Gamelyn, “ une seule faveur,  
Et bientôt entre nous renaîtra la concorde. ”

Ce frère astucieux, passablement félon,

Très défiant à l’égard du pilon,  
Descendit cependant. “ Gamelyn, ” dit-il, “ frère,  
Quelle est cette faveur ? ” — “ C’est que ce que mon  
père

M’a légué sur son lit de mort,  
Tu me le donnes, lors tous deux serons d’accord. ”

“ Tu l’auras, Gamelyn, par le Christ je le jure,  
Plus encor si tu veux ; tes terres sans culture

Qui gisent là, lesensemencrai,  
Et tes maisons, je les releverai. ”

Ainsi le Chevalier laissa parler sa bouche,  
Mais le fond de son cœur était diablement louche.

Gamelyn tout de suite alors ouvrit les bras

Et s’en fut embrasser son frère ;

Pauvre innocent ! il ne se doutait guère  
Qu’il recevait de lui le baiser de Judas !



Mes auditeurs sachez vous taire,  
Dans peu de Gamelyn, je n'en fais pas mystère,  
Vous apprendrez le savoir-faire.

A quelque temps delà, dans un endroit voisin  
De ce castel où vivait Gamelyn,  
On annonça que tel jour dans la plaine  
Une lutte aurait lieu : que son heureux vainqueur  
Gagnerait un béliet, plus un anneau d'honneur.  
Gamelyn résolut de tenter cette aubaine.  
"Frère," dit Gamelyn, "par le grand St. Richier  
Tu devrais bien ce soir me prêter un courfier,  
Il faut, non loin d'ici, que j'aïlle pour affaire."  
—"Parbleu ! des destriers choisis le meilleur, frère,"  
Dit Jean ; "mais où vas-tu ?"—"Je vais," dit Gamelyn  
"Pour essayer ma force au village voisin,  
J'ai tantôt entendu proclamer une lutte,  
Celui qui sortira vainqueur de la dispute,  
Aura pour prix un béliet, un anneau ;  
Ce ferait un honneur pour nous, n'est-ce pas, frère ?  
Si de cette petite guerre,  
Je pouvais ramener le butin au château."

Voilà qu'on selle un destrier rapide,  
Gamelyn, le jeune intrépide,  
A bientôt mis le pied à l'étrier,  
Et joyeux vers la lutte il court le cavalier.  
Sitôt que du castel il eut passé la grille,  
Le Chevalier félon son frère, un mauvais drille,  
A double tour ferma, priant le doux Jésus  
Que Gamelyn occis jamais ne revint plus !

Sitôt que Gamelyn vers le lieu de la lutte  
Arriva, de cheval il descendit soudain,  
Sur l'herbe il était là depuis une minute,  
Quand d'un Franc-tenancier il ouït le chagrin.

“ Pourquoi,” dit Gamelyn, “ vous désoler, brave  
homme ?

Voyons, ne pourrait-on vous consoler en somme ? ”

Dit ce Franc-tenancier : “ Las ! pourquoi suis-je né ?  
Mon Dieu, devais-je donc être ainsi chagriné ?  
J'ai perdu mes deux fils, deux fameux lurons certe,  
De par ce Champion qui dans la lice ouverte,  
Attend là bas, nouvelle occasion  
De triturer un homme à bonne intention ;  
Pour trouver un vengeur alerte  
Qui put le malmenier, donnerais par Jésus !  
Dix livres pour le moins, et même beaucoup plus ! ”

Dit Gamelyn : “ Si tu veux bien, mon brave,  
Que ce soit fait (ne te prends pour esclave :)  
Tiens mon cheval, pendant que mon garçon,  
M'ôtera mes fouliers ; et sans plus de façon,  
De mon bon destrier prends grand soin, je te prie,  
Avec ton Champion, veux lutter, par Marie ! ”

Dit le Franc-tenancier : “ Par Dieu, ce sera fait ;  
Je suis homme à t'ôter tes fouliers, s'il te plait ;  
Et puis va vers l'endroit, que le Christ te conduise,  
Moi j'aurai l'œil à tout ; — même à bien ton emprise ! ”

Pieds nus, et sans ceinture il entra Gamelyn.  
En le voyant entrer à lui chacun prit garde,

C'était sans doute par mégarde,  
Qu'il osait défier Champion si hautain.  
Voilà le Champion qui de suite se lève,  
Et s'approchant de Gamelyn :  
" De quel seigneur," dit-il, " jeune homme, es-tu  
l'élève ?  
Et quel est ton papa !—Venir en mon chemin,  
C'à me paraît d'un sot !" —Répondit Gamelyn :  
" Certes quand il vivait tu connaissais mon père !  
Sire Jean de Bordeaux, était par St. Martin !  
Son nom ; moi je suis Gamelyn."

" Gars !" dit le Champion, " je connus, je révère  
Le Chevalier ; toi-même je te vis,  
Petit garçon, être un vrai diable à quatre."  
" Eh ! bien," dit Gamelyn, " ne fais donc pas surpris,  
Si tu trouves en moi démon prêt à te battre !"  
" Ah !" dit le Champion, " point n'auras de bonheur,  
Si dans mes mains, tu tombes par malheur !"

Jà grande était la nuit, il faisait clair de lune,  
Lorsque les deux lutteurs tentèrent la fortune,  
En s'escrimant avec ardeur.

" Tu veux," dit Gamelyn, " je vois bien ton  
affaire  
Me faire à contre cœur embrasser notre mère,  
A tous, la Terre !  
Maintenant que de toi j'ai reçu la leçon,  
Moi je veux t'enseigner un tour de ma façon."  
Et, sur ce, Gamelyn s'approchant au plus vite  
Du Champion,  
Le jette de côté, si bien qu'il trouve gîte

Sur le sol qu'il embrasse avec affection :  
 Mais las ! le malheureux ! s'est enfoncé trois côtes,  
 Et s'est cassé de plus un bras,  
 Qui craque avec fracas.

“ Cela,” dit Gamelyn, “ rachète bien des fautes,  
 Et peut passer pour un tour.” — “ Serviteur ! ”  
 Reprit le Champion : “ Point n'aura de bonheur,  
 Qui dans tes mains tombera par malheur ! ”

Dit le Franc-tenancier, qui ne le plaignait guère  
 Le Champion : “ Béni soit Gamelyn !  
 Tu le vois Champion, — tu le trouves enfin  
 Ton maître, et ce n'est point du tout une chimère ! ”

De nouveau répondit le pauvre Champion,  
 Qui n'était pas content : “ C'est un bien vilain maître ;  
 Son jeu n'est pas aimable, et vrai son action,  
 Digne de louanges peut-être  
 Pour toi, — ne trouve en moi qu'animadversion.  
 Depuis des ans je fais ce que c'est qu'une lutte,  
 Mais malmené ne fus jamais,  
 Comme le suis par cette chute  
 Dont ne releverai certes de fitôt ouais ! ”

Gamelyn cependant toujours là sans chemise  
 Se tenait ; lors il dit : “ Quelqu'un veut-il venir  
 D'une lutte avec moi tenter nouvelle emprise,  
 Puisque le Champion ne veut plus discourir ? ”

Gamelyn resta là comme un terme immobile,  
 Attendant un lutteur ; il attendit en vain,  
 Le Champion broyé difait assez la pile  
 Que l'on pourrait recevoir de sa main.  
 Si bien que deux Messieurs du lieu propriétaires,

Vinrent vers Gamelyn : “ Tu n’as plus d’adversaires,”  
Lui dirent-ils, “ ainsi tu peux te r’habiller  
A cette heure on ne peut plus venir batailler.”

Dit Gamelyn : “ Il faut qu’à faire ainsi j’avise,  
Pourtant encor je n’ai vendu  
Que moitié de ma marchandise.”

Lors dit le Champion si brisé, si rendu :  
“ Celui-là m’est avis, ferait une sottise  
T’en acheter, car tu la vends trop cher !”

Dit le Franc-tenancier : “ Beau Champion d’enfer  
Pourquoi mécaniser ainsi sa marchandise ?  
Elle te coûte à toi trois côtes, plus un bras,  
De par St. Jacques de Galice !  
Je reconnais bien là ton avarice,  
Champion de mon cœur, parole ! tu payas  
La marchandise un prix beaucoup trop bas.”

Ce pauvre Champion, tandis qu’on le rebute,  
A Gamelyn les juges de la lutte  
Apportent le bélier et l’anneau du vainqueur,  
En lui disant : “ Ils sont à vous puissant lutteur !”

C’est ainsi que ce prix et de force et d’adresse  
Gamelyn le gagna. Le lendemain matin  
Il retournait chez lui tout en joie et liesse,  
Lorsque son frère Jean de loin sur le chemin,  
Le voyant arriver en grande compagnie,  
Contre lui mettant sa mégnie,  
Appella le portier qui certe avait bien peur  
De son seigneur,  
Et lui dit de fermer la grille  
Immédiatement à la grande cheville.

Et maintenant oyez, oyez jeunes et vieux,  
Si daignez me prêter une oreille attentive,  
Vous saurez les bons tours, qu'en prenant l'offensive  
Fit Gamelyn l'audacieux.

Gamelyn arrivé trouvant close la grille :  
" Viens, portier," a-t-il dit, " et défais la cheville,  
Car j'amène avec moi les fils de braves gens."

—" Ici tu n'entreras !" dit le portier.—" Tu mens !"

Dit Gamelyn : " Portier, vieil imbécile !  
Dussé-je s'il le faut, pour entrer dans la cour  
Renverser tout, briser la grille,  
J'entrerais, te le dis." Sur ce, comme un vautour  
Se buttant, en criant gare à vous à l'entour,  
D'un coup de pied, il fit, pour lui c'était vétille,  
Sauter le cran de la cheville.

Témoin de ce haut fait, le portier ayant peur  
S'enfuit ; mais Gamelyn : " Ton espérance est vaine,  
Tu ne m'échapperas, je suis un bon coureur,  
Et de ton insolence il faut porter la peine."

Et Gamelyn le rattrapa d'un bond,  
Le battit crânement, et dans un puits profond  
L'envoya promener et cuver son affront ;  
Si bien que toute la mégnie  
Se retira fort humblement.

Toujours la force imposée ; et puis la compagnie  
De respect commandait certes un supplément.

Cependant Gamelyn s'approcha de la grille,  
En ouvrit les vantaux, et puis en joyeux drille

A tous ces braves gens dit : “ Soyez Dieu merci !  
Les bienvenus, surtout soyez sans nul souci,  
Car nous voulons être maîtres ici,  
Par ce pouvoir que la force nous donne,  
Sans demander son plaisir à personne.

“ Quand je partis hier,” poursuivit Gamelyn,  
“ Etaient ici dessous cinq grands tonneaux de vin,  
Donc si vous m'en croyez, mes braves,  
Nous allons tous descendre dans les caves,  
Et tant qu'il restera du vin  
Assez, pour y tremper une croûte de pain,  
Nous boirons dà ! que si mon frère nous jalouse  
Tant pis ; il faut enfin qu'il en découfe !  
Laiïsons le dire et buvons frais,  
Je suis le pourvoyeur ; pour tous je fais les frais ;  
Laiïsons mon frère à ses ladres regrets,  
Pour sa grande avarice, il aura, le parie,  
La malédiction de la Vierge Marie !

Mon frère n'est qu'un pleutre, et je le dis, par  
Dieu !

C'est un cancre, un fesse-Mathieu !  
Dépensons largement sans la moindre vergogne  
Le bien qu'à tous il prend, ou rogne :  
Quand à ceux qui ne sont pas contents, moi je puis  
Les envoyer là bas rafraîchir dans le puits.”

Pendant sept jours, sept nuits Gamelyn fit ripaille ;  
On mangea crânement ; mainte et mainte futaille  
Fut mise noblement à sec ;  
Frère Jean se tenait caché dans sa tourelle,  
Et sans oser ouvrir le bec

Il voyait se vider, hélas ! son escarcelle.

Le huitième jour au matin,  
Ces si bien hébergés vinrent vers Gamelyn,  
Avant que de reprendre un chacun son chemin,  
Lui dire adieu. “ Pourquoi partir si vite ?  
Le vin n’est pas encor tout bu, je vous invite  
A prolonger notre joyeux festin ! ”

Ainsi leur a dit Gamelyn :  
Mais malgré ses désirs, et sa pressante instance,  
On se quitta, tristes du grand chagrin  
D’ainsi se séparer ; et la ripaille eut fin,  
Et tout rentra dans le silence.

Messeigneurs, taisez-vous, et vous allez soudain  
Apprendre en quels beaux draps se trouva Gamelyn  
Quand le castel fut veuf de son dernier convive.

Pendant que durait le festin,  
Le traître frère Jean était sur le qui vive,  
Etouffant de colère, et ruminant le mal.  
Quand ceux de Gamelyn tant à pied qu’à cheval  
Furent au loin, alors d’une façon discrète  
Le Chevalier félon sortit de sa cachette,  
Et Gamelyn qui n’avait plus d’amis  
Bientôt fut pris.

S’approchant donc de Gamelyn son frère,  
Lié bien fort, Jean lui dit en colère :  
“ Qui t’a permis piller ainsi mon grain,  
Et mes provisions, mon ménage et mon vin ? ”

“ Dit Gamelyn : “ Ne te fâches pas, frère,  
Ce qu’à son lit de mort m’a donné notre père,  
Depuis seize ans et plus tu le fais profiter ;



Or, vois-tu, ne saurais faire tort à personne,  
Cet énorme profit, moi, je te l'abandonne,  
Pour la viande et le vin, ne te faut lamenter,  
Que pendant ces huit jours on a pu déguster."

Lors dit le Chevalier félon : " Ecoute, frère,  
Pour toi ce qu'un jour je veux faire :  
Je n'ai point d'héritier, je te ferai le mien,  
Et jure par St. Jean de te laisser mon bien."

" Ma foi !" dit Gamelyn : " Frère que Dieu  
t'entende,  
Et dans sa bonté te le rende !"

Il ne se doutait pas l'innocent Gamelyn  
De la fourbe de Jean, qui lui dit : " Mon bon frère,  
Quand tu jetas d'un tour de main,  
L'autre jour mon portier dans le puits,—ma colère  
Fut grande, et je jurai,—si c'était à refaire  
Je ne le ferais pas, c'est sûr,—  
Que piés et poings liés tu ferais sur le mur  
Attaché ; maintenant pour n'être pas parjure  
Laisse-moi le remplir ce vœu, je t'en adjure."

" Frère," dit Gamelyn, " ne voudrais que par  
moi,  
Tu devinsses jamais infidèle à ta foi."

Lors Gamelyn fut assis d'accordance,  
On lui lia les mains et les pieds d'importance,  
Et comme malgré ce, Jean en avait par Dieu  
Une peur effroyable, il lui mit une chaîne,  
Pour mieux l'assujétir ; et debout contre un pieu  
Il le fit attacher sans peine.

Quand il fut là rivé, le félon Chevalier  
Difait aux arrivants : “ Voyez ! mon pauvre frère  
Est fou, je ne fais plus qu’en faire,  
Je suis au désespoir le faire ainsi lier.”

Ajoutez, c’est à n’y pas croire,  
Que le jour ni la nuit Gamelyn n’eut à boire,  
A manger encor moins. Lors pourtant Gamelyn  
Dit à Jean : “ Je le vois tu n’es frère qu’un traître,  
Oh ! si j’avais su ça lorsque j’étais mon maître  
Je t’aurais fait quelque chagrin ! ”

Depuis deux jours, deux nuits était là Gamelyn  
Mangeant ses sens, c’était sa seule nourriture.  
“ Adam,” dit-il, voyant venir le pourvoyeur,  
“ J’ai jeûné trop long-temps m’est avis, je t’assure.  
Voyons, viens à mon aide, et si sans avoir peur  
Tu peux te procurer les clés, et les défaire  
Ces liens odieux, je ferai de grand cœur  
De ma terre abandon à ton profit ;—mon père  
Tu le fais, t’aimait bien,—j’invoque ici son nom,  
Tu ne peux pas me dire non ! ”

Lors, dit le pourvoyeur : “ Je fers ici ton frère,  
Depuis seize ans, si donc à ta prière  
Je me rends, il dira, que suis un traître, moi ! ”  
“ Adam,” dit Gamelyn, “ Jean n’a ni foi, ni loi,  
Il est faux, archi-faux, grigou, de plus colère,  
Ote-moi mes liens, adonc Adam, mon frère,  
Et mes terres seront à toi ! ”

“ Puisqu’il en est ainsi,” dit Adam, “ je me risque  
Et tant pis pour l’autre s’il bisque ! ”

“ Adam,” dit Gamelyn, “ je te donne ma foi,  
Que tiendrai mon contrat, si le tiens avec moi.”

Sitôt que fut allé coucher le mauvais frère,  
Adam prenant les clés dégagea de l'ornière,  
Les pieds, les mains de Gamelyn,  
Dans l'espoir du profit, le fait est bien certain.  
“ Adam,” dit Gamelyn, tout entier à la joie,  
“ Merci de ce répit que le bon Dieu m'envoie !  
Lorsque j'aurai bu, mangé tout mon saoul  
Du diable ! si sur moi l'on remet le verrou !”

De suite Adam mena Gamelyn à l'office,  
Gamelyn mangea bien, et but avec délice.  
Le repas fait,—“ Adam,” dit Gamelyn,  
“ Donne-moi ton avis soudain :  
Dois-je aller vers mon frère et lui casser la tête ?”  
—“ Gamelyn,” dit Adam, “ qu'il n'en soit point ainsi !  
Il faut suivre plutôt le conseil que voici :  
Dimanche, je le fais, est ici jour de fête,  
Le seigneur Jean réunit en banquet  
Comme des fleurs en un bouquet,  
Des abbés, des prieurs, de saints hommes d'église ;  
Tu te tiendras debout de vers le pieu,  
Comme si ne pouvais te dégager par Dieu !  
Moi j'aurai soin, compte sur ma franchise,  
De laisser de tes fers  
Les cadenas ouverts,  
Afin qu'à ton vouloir tu puisses t'en défaire.  
Quand ils auront mangé tous ces paroissiens,  
Et puis lavé leurs mains, au nom de Dieu le père,  
Tu les prieras de briser tes liens ;  
S'ils accèdent au vœu, me voilà hors de blâme,

Et toi hors de prison ; mais s'ils refusent, dame !  
 Advienne que pourra !—muni d'un bon bâton,  
 Chacun, nous leur ferons vite changer de ton ;  
 Et maudit soit au nom du divin maître  
 Celui de nous qui pourrait être  
 Au vis-à-vis de l'autre un traître !”

“ Amen ! Adam !” dit Gamelyn,  
 “ Toutefois si devons lancer la contredanse,  
 Fais-moi savoir par un signe certain  
 Quand devra commencer la danse.”

“ Gamelyn,” dit Adam, “ quand je clignerai l'œil  
 Jette tes fers à bas, et comme un écureuil  
 Viens vite à moi.”—“ Ton conseil est fort sage,  
 Adam,” dit Gamelyn, “ je n'en dis davantage  
 S'ils sont rétifs gare à leur dos,  
 En attendant, Adam, que bénis soient tes os !”

Le dimanche venu, quand au banquet arrive  
 Chaque convive,  
 Il est bien accueilli : chacun sur Gamelyn  
 Jette un vilain regard tout empreint de dédain.  
 Le Chevalier félon son frère  
 Distille les poisons hideux de sa colère,  
 Et c'était un bien grand péché  
 Contre cet impuissant qu'il croit bien attaché.

Quand du repas advint le troisième service,  
 Gamelyn dit : “ Comment me traitez-vous,  
 Quand tout pour vous arrive de l'office,  
 Dites-moi, vertuchoux !  
 Pour me faire jeûner est-ce un moment propice ?”

Le Chevalier félon dit : “ Gamelyn est fou,  
De ce qu’il dit faut ne s’occuper prou ! ”

Gamelyn ne dit mot ; il avait confiance  
Aux paroles d’Adam et cuvait sa vengeance.

Quelque temps après toutefois,  
Gamelyn tristement s’adressant aux convives :  
“ Messieurs,” a-t-il dit, “ par le Christ et sa croix !  
Délivrez-le de ses souffrances vives  
Le pauvre Gamelyn ! ” — Lors un abbé lui dit :  
“ Que le malheur tout barbouillé de boue  
S’étale à plaisir sur ta joue ;  
Par la Vierge et le Christ celui-là soit maudit,  
Qui s’intéresse à toi ; mais que grand bien advienne  
A qui t’apportera le chagrin, la douleur ! ”  
Un autre abbé lui dit : “ Accepte pour étrenne  
Ce gentil souhait de mon cœur :  
Je voudrais, mon garçon, quand tu serais mon frère,  
Voir ta tête tranchée et placée en fourrière ;  
A qui te veut du bien qu’il arrive malheur ! ”  
“ A rebours puisses-tu prospérer ! ” assez ivre  
Dit en riant un gros prieur :  
“ Pourquoi donc te laisse-t-on vivre,  
Vilain chien enragé qui fait le raisonneur ? ”  
Ainsi parlèrent-ils en langage de halle  
Ces beaux messieurs peuplant la salle.  
“ Allez toujours mes bons ! par ma foi, m’est avis,”  
Se disait Gamelyn, “ que j’ai fort peu d’amis.  
Oh ! maudit soit celui qui peut dans sa bêtise  
Faire jamais du bien aux gens d’église ! ”

Il prit la nappe Adam le pourvoyeur,  
Et vit de Gamelyn l'indicible fureur.

Adam s'inquiéta bien peu de la desserte,

Mais en revanche il fut alerte

A chercher les bâtons,—aussitôt Gamelyn

Rompit ses chaînes, et soudain

Auprès d'Adam vint prendre place,

Et tous les deux déblayèrent l'espace,

Et jouèrent si bien leur jeu,

Que plus d'un tomba dans le feu.

Nul homme lai se trouvant dans la salle,

Pour Jean, à son profit n'eut relevé la balle ;

Donc chacun resta coi, les laissant tous les deux,

Sur tous et sur chacun s'ébattre à qui mieux mieux ;

C'est que nul ne plaignait tous ces hommes d'église,

Aussi prieur, abbé, moine dans cette emprise,

Furent battus, rossés, cassés,

Et par le bâton renversés.

“ Gamelyn,” dit Adam, “ de les taper ne cesse,

Moi je garde la porte, et vrai, comme à confesse,

De ce guichet aucun ne passera dessous

Sans être au préalable absous ! ”

“ Va ne doutes de rien, et gardes bien la porte,

Mon cher Adam,” dit Gamelyn,

“ Je m'en vais faire en sorte

Te dépêcher dans peu chaque coquin. ”

“ Gamelyn,” dit Adam, “ soigne la marchandise,

Reffouviens-toi, ce sont hommes de sainte église,

Ne leur tire du sang, ne leur fais des bobos,

Mais casse leur tout simplement les os ! ”

Ainsi prieurs, abbés, et moines,  
Sans en excepter les chanoines,  
Qui tous étaient venus gaillardement,  
Pour boire et pour manger gloutonnement,  
De Gamelyn, d'Adam, grâce aux coups de garcettes  
Retournèrent chez eux couchés dans des charrettes.

“ Hélas! seigneur Abbé!” dit un vieux frère gris,  
“ Eussions mieux fait, pour ma part m'est avis,  
De rester au couvent avec notre ordinaire,  
Plutôt que de venir ici faire grand' chère !”

Pendant que Gamelyn un chacun houspillait,  
Frère Jean était là, qui point ne sourcillait,  
Mais lui faisait mauvaise mine ;  
Gamelyn du bâton lui donna sur l'échine,  
Puis au cou le frappa si bien  
Qu'il ne lui cassa presque rien,  
Et c'était son vouloir ; puis le mit à la chaîne,  
Dont il sortait à peine.

“ Doux frère, reste-là, te rafraîchir le sang,”  
Dit Gamelyn, “ et fieds-toi sur ce banc,  
Tu me laissas debout, mais j'ai l'âme plus tendre,  
Et sur ce banc te permets de t'étendre !”

Dès qu'ils eurent ainsi broyé leurs ennemis :  
“ Pour nous débarbouiller de l'eau, mes bons amis,”  
Dirent-ils aux servants ; et toute la mégnie  
Soit par affection, soit par crainte, le dis,  
Se garda bien leur fausser compagnie.

Le shérif demeurait à cinq milles de là,  
Bientôt il fut requis de mettre le holà,

"Doux frère, reste-là, te rafraichir le sang,"  
Dit Gamelyn.

*Page 172.*





De prendre Gamelyn et son digne acolyte ;  
A ses fins le shérif voulut arriver vite.  
A l'horizon, tenez, regardez ! . . . le voilà ! . . .

Maintenant oyez tous : (En sa miséricorde  
Le bon Dieu vous accorde  
Une excellente fin,  
Dans la paix et dans la concorde !)  
Le bon tour que fit Gamelyn.

Vingt-quatre jeunes gens qui ne se mouchaient certe  
Du pié,  
Vinrent vers le shérif avec une ardeur verte  
Dire qu'ils prendraient sans pitié  
Adam et Gamelyn, et ce, sans malencontre.  
Vrai, comme je le dis, le shérif n'alla contre.  
Les voilà donc partis, ne voulaient lanterner,  
Car leur but était d'amener  
A bien leur entreprise,  
Et de venger la sainte église !

Aux lieux où se trouvaient Adam et Gamelyn  
Au seuil du vieux castel ils arrivent enfin ;  
Et frappent soudain à la porte,  
Si, qu'aussitôt le portier met,  
(Voyant qu'on ne frappait pas du tout de main morte)  
Par un trou, son œil au guichet,  
Et les reluque un tantinet.  
Or, ce portier n'étant pas une bûche,  
Aimant fort Gamelyn, et flairant une embûche,  
Leur dit soudain : " Que voulez-vous ?"  
L'un d'eux parlant au nom de tous :  
" Portier," dit-il, " défais ta porte,

Car ici, le diable m'emporte,  
Nous voulons tous entrer."—Dit le portier : " Tout  
beau !

Je ne veux pas risquer ma peau ;  
Avant d'entrer, vous me direz compère,  
Peut-être, s'il vous plaît, ce que vous venez faire ?"

—" Puisqu'il le faut, dites à Gamelyn,  
Ainsi qu'à son Adam, que nous voulons soudain,  
Avec eux deux parler affaire."

—" Hommes !" dit le portier, " restez-là ; pour  
vous plaire,  
Je vais aller trouver Gamelyn ; son vouloir  
Dans peu vous le ferai savoir."

Le portier donc s'en fut de suite  
Vers Gamelyn, lui disant : " Monseigneur,  
Tous les gens du shérif, le jure sur l'honneur !  
Sont à la porte, et si vous ne prenez la fuite,  
Adam et vous, ils vont vous happer tous les deux !"

" Portier," dit Gamelyn, " l'avis est généreux,  
Quand il en sera temps, je le suivrai, sans doute,  
Et dès à présent, je le goûte ;  
Mais retourne à ta porte, et bientôt, mon garçon,  
Tes yeux seront témoins d'un tour de ma façon."

" Adam," dit Gamelyn, " nous avons à la porte  
Du vieux shérif la vilaine cohorte,  
Qui nous attend pour tous deux nous faïfir,  
Et pas un seul ami, m'est avis, faut partir !"

“ Gamelyn,” dit Adam, “ si tu veux bien m’en croire,

A ces gens du shérif nous donnerons pour boire,  
Si quelques uns d’entr’eux se prennent trop de vin,  
Ils trouveront leur lit aux fossés du chemin.”

Gamelyn sur ces mots sortit par la poterne,  
Et dans sa main  
Prit le gourdin

D’un charretier pour sa gouverne ;  
Adam, lui, faisit un bâton,

Qui certes n’était pas un bâton avorton ;  
Et les coups de pleuvoir en grande compagnie,

Du vieux shérif sur la jeune mégnie ;  
Adam en rafla deux, Gamelyn jusqu’à trois,  
Les autres effrayés détalèrent pantois.

“ Eh quoi ! ” leur dit Adam, “ vous partez à la fois,  
Et vous voilà tous en déroute

Sans rester un instant pour boire ici la goutte !

J’ai du vin, foi de pourvoyeur,  
Que je vous offre de bon cœur ! ”

— “ Non pas parbleu, ton vin porte à la tête, ”

Lui dirent-ils, “ et c’est un trouble fête,

Qui ferait sauter le bouchon

D’un homme sous son capuchon.”

Gamelyn, cependant, dont l’œil guignait la route  
Aperçut le shérif qui se hâtait vers eux,

Suivi de gens assez nombreux.

“ Adam,” dit Gamelyn, “ écoute,

Mon avis est que nous filions là bas

De vers ce bois, avant qu’on ne nous prenne,

Car la prison en ville a pour moi peu d'appas,  
Aux bois la liberté, c'est meilleure hygiène !”

Adam prit par la main le jeune Gamelyn,  
Chacun d'eux but un bon lopin de vin,  
Et sur leurs destriers tous deux firent retraite,  
Au galop, au galop, sans tambour ni trompette ;  
Si bien que le shérif trouva tout chaud le nid,  
Mais quant à des oiseaux, nenni !

De cheval descendu notre shérif s'avance  
Vers le castel, y trouve le seigneur  
Garotté, le détache, et fait quérir d'urgence  
Pour le soigner le plus prochain docteur.  
Maintenant laissons là dans toute sa colère,  
Alité qui plus est, ce félon Chevalier,  
Et de notre vouloir courons sur le courfier,  
Voir comment Gamelyn fut se tirer d'affaire.

Tranquille, Gamelyn s'en allait vers le bois ;  
“ Par St. Richier !” dit Adam, “ je le vois  
Il m'est plus doux, sans aucun doute,  
De porter comme un pourvoyeur  
Un bon troufféau de clés, qu'en ce bois faire route,  
Aux ronces m'accrocher, ça me met en dérouté,  
Et de mes vêtements j'y risque le meilleur !”

“ Adam,” dit Gamelyn, “ point de désespérance,  
Beaucoup de braves gens tombent dans le malheur !”

Il avait dit. Adam au milieu du silence  
Crut entendre parler tout près nombre de voix ;  
Lors Gamelyn regarda sous le bois,

Et vit qui faisaient la dinée,  
Sept fois vingt jeunes gens bien mis,  
En cercle tous étaient assis.

“ Adam,” dit Gamelyn, “ maintenant te le dis,  
Nous n'avons pas perdu notre journée,  
M'est avis que je guigne et viande et boisson.”

Adam, risquant un œil à travers le buisson,  
A l'aspect de ces victuailles,  
Devint soudain joyeux, c'est que son estomac,  
Depuis long-temps faisait tic tac,  
C'est que le grondaient ses entrailles,  
Et qu'il lui tardait moult d'avoir un bon festin.

Comme il pensait ainsi, le chef de cette troupe  
De gars hors la loi tous, en disposant sa coupe,  
Sous le feuillage vit Adam et Gamelyn.

“ Par la mort Dieu ! Jouvenceaux,” dit le  
Maître,

“ Sous ces arbres je vois paraître  
Deux convives, ils sont bien habillés, ma foi,  
Mais sont-ils seuls ? La chose n'est pas sûre,  
Et mérite qu'on s'en assure ;  
Levez-vous, jouvencels, vite ! amenez-les moi,  
Je veux favoir ce qu'ils font d'aventure !”

Sur le champ sept ont quitté leur diner,  
De Gamelyn, d'Adam ils vont à la rencontre,  
Et l'un des sept leur dit : “ Ne veux vous chagriner,  
Mais jeunes gens, il faut, par contre  
Déposer en nos mains vos arcs et vos carquois.”

Lors reprit Gamelyn, qui, quoique jeune d'âge,  
Était de bon conseil et pensait comme un sage :

“ Ce sera pour une autre fois,  
Non, nous ne rendrons pas nos armes,  
Quiconque agit ainsi se prépare des larmes ;  
Ne voudrais offenser certes qui que ce soit,  
Mais fussiez-vous une douzaine,  
Au lieu de sept, je maintiendrais mon droit ! ”

Nul des sept n'eut voulu lui faire de la peine,  
Aussi dirent-ils : “ Ainsi soit !  
Mais maintenant venez parler à notre Maître  
Soudain ! ”

“ Sur votre loyauté, ” poursuivit Gamelyn,  
“ Jouvenceaux, me direz peut-être,  
Quel est de votre Maître et l'état et la foi ? ”

Dit l'un des sept : “ Il est couronné Roi  
Par ses sujets nombreux qui sont tous hors la loi ! ”

“ Adam ! ” dit Gamelyn, “ le dis sans antithèse,  
Vite allons vers sa Majesté,  
Si de bonne maison elle est, (par parenthèse,)   
Nous recevrons son hospitalité. ”  
“ Par St. Jacques, ma foi, quelque mal qu'il advienne  
Tant pis ! ” reprit Adam le pourvoyeur,  
“ Vers la salle à manger marchons, c'est mon antienne,  
Ventre affamé n'a pas de cœur ! ”

Gamelyn et Adam furent donc vers le Maître  
Le saluer.—Lui, le Maître, le Roi,  
De tous ces hommes hors la loi :

“ Sous l’ombre de ces bois, dites-moi, quel bien-être  
Cherchez-vous, mes beaux jouvenceaux ? ”

Gamelyn à ce Roi portant couronne en tête

Répondit en ces mots :

“ Quand pour la ville on est un trouble-fête,  
Qu’on n’y peut faire un pas sans risquer un danger,  
Sous les tilleuls il faut bien s’héberger.

Toutefois, croyez-le bien, sire,  
Nous ne venons ici pour faire mal ;  
Mais si quelque chevreuil nous le pouvons occire,  
Nous ne le manquons pas, car le point capital,  
Pour nous, c’est de manger ;—ma foi ! c’est cas vital ! ”

Le Maître se rendit à sa rude éloquence,

Et dit : “ Vous en aurez à votre suffisance ! ”

Puis il les fit asseoir et leur dit de manger,

De boire, et du meilleur, sans se décourager.

Et comme tous les deux de manger et de boire,

On se disait : “ Mais c’est à n’y pas croire,  
C’est bien Gamelyn dà ! ”—De ces gens hors la loi  
Lors le Maître appelé dit : “ Il vous faut, ma foi !  
Le prendre pour sous-chef. ”—Ce qui fut fait de suite

Vingt-quatre jours après, de ces gens hors la loi,

Le Roi

Apprenait qu’il pouvait sans danger de poursuite

Rentrer chez lui :—ce qui lui fit un grand plaisir.

Lors à ses jeunes gens, pour règle de conduite,

Il prescrivit sur le champ d’investir

Gamelyn plutôt que personne

De sa couronne,

Et Gamelyn fut proclamé le Roi

De tous ces hommes hors la loi.



Gamelyn Roi, de ces bois sous l'ombrage  
Se promena pendant un temps,  
Sans se douter qu'en haut se formait un orage,  
Et qu'il devrait bientôt faire face aux autans.  
C'est qu'il advint que Jean, ce vilain frère,  
Ce Chevalier félon, toujours vindicatif,  
Du Comté fait et seigneur et shérif  
Fit lancer un haro par haine et par colère  
Sur Gamelyn ; comme tête de loup  
Ce n'était promettre beaucoup,  
Horreur ! mettant à prix sa tête,  
A ses hommes disant : " Courez sus à la bête !"  
Faisant saisir ses biens, malmenant ses vassaux,  
Et l'accablant enfin d'un déluge de maux.

Quand ainsi Gamelyn était dans la tristesse,  
Advinrent ses vassaux lui portant une adresse :  
" Sire !" disaient ceux-ci, " par le Christ, par sa croix !  
Ne te fâches pas cette fois,  
Nous sommes messagers d'une nouvelle triste,  
Ton frère le shérif, (que le bon Dieu t'assiste !)  
Nous opprime ; de tous est devenu l'effroi,  
Et de plus fait crier tête de loup sur toi !"

" Hélas !" dit Gamelyn, " j'ai donc été bien bête,  
L'autre jour de ne point lui fracasser la tête !

" Grand merci de l'avis," poursuivit Gamelyn,  
" J'irai dans le comté voisin  
Bientôt, si Dieu me prête vie !"

Et Gamelyn s'en va, sans plus qu'on le convie

Dans le Comté voisin, où trônait sans égal  
Shérif, Maître et Seigneur le frère déloyal.

Gamelyn hardiment est entré dans la salle,  
Où du shérif était le tribunal :  
“ A tous salut ! ” dit-il ; “ mais toi qui dans ta stalle  
Te prélassé vilain shérif au dos cassé,  
Puisses-tu prospérer à rebours, insensé ?  
Toi, qui dans ton acrimonie,  
A fait crier sur moi haro !  
Tu me paieras un jour ta vilénie,  
*Memento ! Memento !* ”

Le Chevalier félon le cœur à la vengeance  
Pour mieux le réduire au silence  
Fit prendre Gamelyn, et sans plus de façon  
L'envoya de suite en prison.

Cependant Gamelyn avait pour second frère  
Sire Othon, Chevalier très brave, et très courtois ;  
Il lui députe en tapinois  
Un messager. Quand il fut sa misère,  
Sire Othon fit seller de suite un bon cheval,  
Et sans tarder fut droit au tribunal.

“ Sire ! ” a dit Sire Othon au shérif, “ nous ne  
sommes  
Que trois frères en tout, tous les trois gentilshommes,  
Et nous ne ferons jamais plus !  
Et tu t'avises, mordicus !  
De faire emprisonner dans ta sotte colère  
Le meilleur de nous trois ? Que sur toi tombe, frère !  
La malédiction du Christ notre seigneur ! ”

“ Rengaine, Sire Othon, ton souhait de malheur,”  
Dit le shérif; “ tiens ! pour cette parole  
A Gamelyn il en adviendra pis ;  
Dans sa prison qu’il se désole,  
Il y restera, m’est avis,  
Jusqu’à la session prochaine.”

“ Ah ! ” reprit Sire Othon, “ il faut que j’intervienne :  
De Gamelyn me porte caution  
Jusqu’au jour de la session.”

“ Puisqu’il en est ainsi, n’ai plus d’objection,”  
Dit le shérif, “ emmène-le donc, frère,  
Mais par l’âme de notre père,  
S’il n’est ici ton Gamelyn,  
Lorsque siégera la justice,  
Malgré ton esprit si malin,  
Tu le paieras le prix de ta malice ! ”

“ Ainsi donc fera-t-il, j’en donne ici ma foi,  
Et maintenant livre-le moi.”

Lors Gamelyn à Sire Othon son frère  
Fut délivré par le shérif colère,  
Et certes bien à contre cœur ;  
Puisse, sur lui tomber malheur !

Après la nuit : “ Frère, j’ai grande envie  
De te quitter,” dit Gamelyn,  
“ Au courtois Sire Othon, pour aller voir soudain  
Comment aux bois mes gens mènent la vie ! ”

“Par Dieu!” dit Sire Othon, “tu ne te gênes, toi,  
 Lorsque siègera la justice,  
 Si ne t’ai sous la main, clair est mon bénéfice,  
 A ta place on me prend, et l’on m’enchaîne moi!”

“Frère,” dit Gamelyn, “St. Jacques de Galice,  
 Je le prends à témoin que remplirai ma foi,  
 Lorsque siègera la justice,  
 Je ne ferai défaut, tu peux compter sur moi!”

“Alors,” dit Sire Othon, “va, Dieu te sauve-  
 garde,  
 Et d’arriver à temps prends garde!”

Oyez tous maintenant, et vous allez savoir,  
 Comme quoi Gamelyn accomplit son vouloir.

Gamelyn de nouveau des bois fut sous l’ombrage,  
 Et de ses gens heureux vit bientôt l’assemblage ;  
 Plaisir de se revoir est un bien grand plaisir,  
 De Gamelyn les gens charmés de discourir,  
 Contèrent à leur Roi mainte et mainte aventure,  
 Et Gamelyn leur dit quelle était la nature  
 De l’engagement pris par lui.  
 Gamelyn hors la loi du pauvre fut l’appui,  
 Et personne onc, c’est la vérité pure,  
 Ne fut molesté par son fait,  
 Hormis abbés, prieurs, moine et chanoine,  
 Quand il put écorner leur riche patrimoine,  
 Il ne s’en fit faute, en effet.

Tandis que Gamelyn et tous ses gentilshommes

Sous les tilleuls prenaient le frais,  
Le Chevalier félon voulant faire ses frais  
Chaque jour s'efforçait de soudoyer des hommes  
Alléchés par l'appât du gain,  
Prêts à parler en mal de Gamelyn,  
Car il voulait ce Chevalier colère,  
(Qu'il soit maudit !) faire pendre son frère !

Un jour que Gamelyn errait en tapinois  
Dans les taillis, au beau milieu des bois,  
Il se dit tout-à-coup : " St. Jacques de Galice,  
Je t'ai pris à témoin de bien garder mon jour,  
Et quand fiègerait la justice  
De vers le tribunal opérer mon retour.  
Le temps est arrivé : ça vous autres mes braves,  
Tenez-vous prêts à partir sans entraves,  
Car si n'arrivais point dans le temps indiqué,  
A ma place en prison certes serait flanqué  
Le Sire Othon, mon galant frère."

" Par St. Jacques alors," dirent les jouvenceaux,  
" Dis-nous ce qu'il nous reste à faire,  
Sommes à tes ordres royaux !"

Tandis que Gamelyn s'approchait,—la justice  
Avait son cours ; le félon Chevalier,  
N'avait eu garde d'oublier,  
Par maint et par maint artifice,  
De suborner lâchement des jurés,  
Car il voulait faire pendre son frère,  
L'un ou l'autre, il n'importait guère !  
Lors Gamelyn avec tous ses confédérés

Arriva, de ses bois ayant quitté l'ombrage.  
" Je vois," dit Gamelyn, " du peuple à l'assemblée,  
Que la justice siège—Adam va de ce pas  
Voir comment ça marche là bas ?"

Adam se rendit dans la salle  
Puis autour de lui regarda,  
Il vit nombre de grands et de gros seigneurs dà !  
Et le frère Othon, ô scandale !  
Garotté fortement. Adam ayant tout vu,  
Vint dire à Gamelyn : " Sire Othon, votre frère  
Sans doute pris à l'imprévu,  
Est enchaîné."—" Le ciel exauce ma prière,"  
Dit Gamelyn, " et dans peu je l'espère,  
De Sire Othon le tourmenteur,  
Pourra bien éprouver malheur !"

" Lors," dit Adam, dont blanche était la che-  
velure,  
" Tombe du Christ la malédiction  
Sur celui qui fit si cruelle injure  
Au Sire Othon, pour sa lâche action ;  
Et toi, cher Gamelyn, d'eux tous fais la conquête,  
Et de ces mécréants confisque moi la tête !"

" Adam !" dit Gamelyn, " nous ne ferons ainsi  
Nous tuerons le coupable, et prendrons en merci  
Le reste ;

Je m'en vais dans la salle preste,  
Parler au juge, et je veux me venger  
De ceux qui dès long-temps font tout pour m'enrager.  
Veille surtout Adam que personne ne forte,  
Et vous, mes Jouvenceaux, ayez l'œil à la porte ;

Car je veux être en ce jour le destin,  
Et les juger ces mécréants enfin.  
Dieu m'assiste aujourd'hui dans mon nouvel office !  
Adam, viens avec moi, de ma bonne justice  
Toi tu feras le clerc." — Alors ses Jouvenceaux  
Dirent : " Nous sommes prêts, dispose de nos os,  
Sur un signe de toi te prêterons main-forte,  
Et trouveras en nous ta fidèle cohorte !"  
—" Braves !" dit Gamelyn, " puis-je prospérer mal,  
Si ne trouvez en moi Maître bon et loyal !"

Or siégeait dans ce tribunal  
Ce qu'on est convenu d'appeler la justice ;  
Voilà que Gamelyn, trouvant l'instant propice,  
Entre au milieu d'eux tous ; aussitôt ordonnant  
De son frère d'ôter les liens : — cependant  
Que Sire Othon lui dit : " Tu t'es bien fait attendre,  
Gamelyn, car déjà, sans qu'on voulut m'entendre  
Ordre était donné de me pendre."

" Frère," dit Gamelyn, " me garde le bon Dieu !  
Aussi bien que ceux là qui, dans ce jour, morbleu !  
Ont désiré te faire pendre,  
Seront pendus par Alexandre !  
Ce que je dis est à l'impératif,  
Et regarde le Juge ainsi que le Shérif."  
Alors Gamelyn dit au Juge :  
" Ton pouvoir est fini, vite sans subterfuge,  
Il faut te lever dà ! — Tu rendis, c'est affreux,  
Des jugemens iniques, malheureux !  
Moi je vais siéger à ta place,  
Et de tes fots arrêts je changerai la face !"

Le Juge resta coi. Lors mon dit Gamelyn,  
En lui fendant l'os de la joue,  
Lui fit faire une rouge moue,  
Et puis il le jeta soudain  
Bien par dessus la barre,  
En criant : " Là dessous, messieurs, je le dis, gare !"   
Et lui rompit ainsi très crânement le bras,  
Sans faire attention à ses nombreux hélas !  
Et personne n'osa rien dire,  
Dans la crainte vraiment, tomber de mal en pire,  
Et puis de Gamelyn les gens,  
Etaient porte-respect, en dépit des cancans

Gamelyn s'affit donc à la place du juge,  
Sans s'inquiéter du grabuge ;  
A ses côtés Sire Othon vint s'asseoir,  
Adam vint à ses pieds sans plus se prévaloir.  
Quand Gamelyn du juge eut pris la place,  
Ecoutez ce qu'il fit de grâce.

Il fit charger de fers le Chevalier félon,  
Son frère, et puis le Juge un vil frélon ;  
Et tous les deux, c'était bizarre,  
Il les fit mander à sa barre.

Puis il s'enquit quels étaient les jurés,  
Qui de son frère Jean étant les fédérés  
Avaient sans la moindre indulgence,  
Pour Sire Othon, demandé la potence.  
Quand il les eut trouvé,—sans la moindre façon  
A sa barre il les fit ranger à l'unisson.



“ Par ma foi,” s’écria le Juge,  
“ Maudit soit le Shérif ! ”—Lors lui dit Gamelyn :  
“ A tes remords moi je t’adjuge,  
Tu rendis l’*injustice* et ne fus qu’un vilain !  
Et quand à ces jurés, je le crois, ils sont douze,  
Ils seront tous pendus sur la pelouse.”  
“ Alors,” dit le Shérif au jeune Gamelyn :  
“ Seigneur ! te dis merci, car moi je suis ton frère ! ”  
—“ Toi, tu n’es qu’un bourreau,—que le plus vil  
gredin !

Qui voulait te souler naguère  
Du plus pur sang que laissa notre père ;  
Si contre toi ne m’eut envoyé Dieu,  
Le sang de Sire Othon eut coulé dans ce lieu.”

Mais pour être concis, et ne pas davantage  
Lanterner, Gamelyn de ses gens fit usage,  
En forma son jury, c’en était un fameux !  
Le Juge et le Shérif furent pendus tous deux  
Haut et court sans miséricorde,  
Pour gigotter au vent, et danser sur la corde ;  
Et les douze jurés furent aussi pendus,  
Que celui qui les plaint sur eux dise *oremus*,  
Si ça lui fait plaisir, mais qu’il ne les décorde.

Ainsi finit ce félon Chevalier,  
Dont la vie en entier ne fut qu’une infamie,  
Il fut pendu comme un vil maltôtier  
Sans qu’aucun ne le plaignit mie ;  
Juste fut la punition

Et le châtiment exemplaire,  
Car de son digne et noble père,  
Il avait encouru la malédiction.

Le résultat de cette affaire  
Fut que le Sire Othon devint alors l'ainé,  
Car il était avant le second frère ;  
Mais Gamelyn resta toujours le dernier né.  
Avec tous leurs amis, ils furent, c'était sage,  
Faire leur paix avec le Roi,  
Et bien leur prit d'avoir entrepris ce voyage,  
Car cette paix fut du meilleur aloi.  
Le Roi pour Sire Othon ayant profonde estime,  
Le fit juge ; et plus tard il créa Gamelyn  
Sachant des lieux sa connaissance intime  
De toute sa forêt le juge souverain.  
De Gamelyn à tous les camarades  
Le Roi fit don  
De son pardon,  
Qui de suite effaça toutes leurs algarades ;  
Et depuis ce temps là le Roi  
Leur donna souvent de l'emploi.

Par ainsi Gamelyn regagna d'aventure  
Et ses terres et ses vassaux,  
Et se vengea d'une façon fort dure,  
De tous ses ennemis tyrans et tyranneaux.  
Le Sire Othon, son noble frère,  
Fit Gamelyn son héritier,  
Et sa fortune était princière.  
Depuis lors Gamelyn vint à se marier,  
Il prit pour femme une personne,

Vraiment aussi belle que bonne,  
Si, qu'ils vécurent en ce lieu  
Tout autant que le voulut Dieu.  
Après quoi Gamelyn fut enfoui sous terre,  
C'est là la fin de l'humaine poussière,  
Nul homme ne peut l'éviter,  
Donc à quoi bon s'en tourmenter ?  
Et sur ce, Dieu, vous amène à la joie  
Qui ne doit plus cesser, par une sainte voie !



DE LOI.

NOTRE hôte s'aperçut à son éclat  
vermeil, [le soleil,  
Que haut monté déjà se trouvait  
Que sur le quart du jour on était en  
avance [conférence  
De demi-heure et plus, vu la cir-

Du jour artificiel ; bien qu'il ne fut docteur  
*In utroque jure*, non plus observateur  
Dans la force du mot, de tous les faits et gestes  
Du soleil, de la lune et des astres célestes,  
Il remarqua pourtant, dans son esprit subtil,  
Que du jour le quantième était dix-huit Avril,  
De ce mois qui succède au mois du Dieu des armes,  
Et qui prépare Mai par ses humides larmes ;  
Et du soleil alors supputant la hauteur,  
Il vit que l'ombre était d'une égale longueur,  
Au corps resté tout droit d'où provenait cette ombre,  
Qu'en même quantité chaque objet était sombre,  
Ce qui fit qu'il conclut comme un savant en *us*,

Que pour briller si vif avec tant d'aptitude  
Vers le haut horizon avait grimpé Phœbus,  
Quarante-cinq degrés ; qu'à notre latitude  
Quarante-cinq degrés donnaient un temps égal  
A dix heures, sur ce, retournant son cheval :  
"Mes seigneurs," a-t-il dit : "je préviens qui m'écoute  
Que le quart de ce jour est passé ; donc il faut,  
Par Dieu ! par tous les saints ! utiliser la route,  
Et ne perdre le temps ; car c'est vilain défaut,  
Et la nuit et le jour le temps passe si vite  
Sans rebrousser chemin, que tous je vous invite  
A ne pas l'égrener ; car c'est perdre un trésor  
Que Sénèque nous dit valoir bien plus que l'or ;  
Car, dit-il, de troupeaux, vous pouvez très bien certe  
Parer le déficit ; mais non du temps la perte ;  
Le temps perdu, ma foi ! c'est un fait bien certain,  
Ne reviendra pas plus que le bijou qu' Alain  
Déroba l'autre nuit à Malkin la pucelle  
Ne fera son retour désormais à la belle.  
Dans l'oïfiveté donc, il ne faut pas moïfir ;  
Et je m'adresse à vous, tenez, pour en finir,  
Messire Homme de loi, dites-nous un bon conte,  
Et que Dieu vous bénisse ! . . . . au fait, au bout du  
compte,  
Vous vous êtes soumis à la commune loi,  
Acquittez votre dette, elle est de bon aloi."

"Hôte !" répondit-il, — "j'acquitterai ma dette,  
De par Dieu ! n'est besoin que l'on s'en inquiète,  
Accomplir sa promesse est un devoir sacré  
Dont un homme ne peut s'excuser à mon gré ;  
Et nous devons tenir en bonne conscience,  
Envers autrui la loi dont on ne le dispense ;

Pour moi c'est là mon texte, et ma façon de voir ;  
Toutefois ne saurais vous narrer aucun conte  
Autre que l'un de ceux que Chaucer nous raconte,  
Quoique dans l'art des vers soit mesquin son avoir  
Ainsi que l'on a pu parfois l'apercevoir ;  
Mais il les écrivit proprement dans des rimes  
D'anglais de l'ancien temps, sinon savantissimes ;  
Et de tous les côtés, ses narrés fort nombreux  
On les lit ; car il a de livres amoureux,  
Semé le monde plus qu'Ovide en son délire !  
Mais puis qu'ils sont écrits à quoi bon vous les dire ?  
Dans sa jeunesse il fit Ceys et Alcyon,  
Depuis il a tracé de son naïf crayon  
Les suaves portraits de bien d'illustres femmes,  
Et de bien des amants et de leurs belles flammes ;  
Et celui-là qui veut de monsieur Cupidon  
Chercher le grand volume, y verra de Didon  
L'admirable douleur pour le perfide Enée,  
Et de Lucrèce aussi la triste destinée ;  
L'amandier de Phyllis, de Damophon les pleurs,  
De Pyrame et Thisbé les tragiques malheurs ;  
La plainte de Diane, et celle d'Hermione,  
Celle aussi d'Hypsipyle, et l'îlot de Latone ;  
Léandre se noyant pour sa belle Héro ;  
Et les larmes d'Hélène, et les chagrins d'Ino,  
Et ceux de Briséis, et de Laodamie,  
Les fureurs de Médée, implacable ennemie,  
Tous ses petits enfans les pendant par le cou,  
Pour vexotter Jason, en amour un grigou.  
O belle Hypermenestre ! ô Pénélope ! Alceste !  
A l'univers charmé, c'est un fait qu'il atteste,  
Vous fûtes toutes trois modèles des vertus  
Que chercherions en vain dans ces temps, mordicus !

Mais Chaucer ne souilla certe jamais sa plume  
En montrant à nos yeux sujet si déplacé,  
Que cet infâme amour et de boue et d'écume,  
Du monstre incestueux appelé Canacé,  
Qui criminellement aima monsieur son frère  
Si bien, que de ses faits, fichtre elle devint mère !  
Non plus que sur la foi d'un Apollonius,  
Il ne nous raconta comment Antiochus,  
Ce roi libidineux ravit dès le jeune âge  
A sa fille innocente un jour son pucelage ;  
A ces contes affreux parole ! je dis fi !  
Pour les narrer, d'impur il faut être bouffi !  
Et ne veux en parler, comme vous pouvez croire,  
Mais pourtant, il vous faut, je le fais, une histoire :  
Ma foi tant pis pour moi si viens après Chaucer,  
Et si de la St. Jean je fais un conte en l'air,  
Moi je m'exprime en prose et ne suis magister ?"  
Ayant ainsi parlé, de grave contenance  
Notre homme commença ce conte . . . . on fit silence.



## CONTE DE L'HOMME DE LOI.

**D**ETESTABLE mal que mal de  
 pauvreté [froidure,  
 Si mélangé de faim, de soif, et de  
 Qu'on a honte vraiment, malgré  
 nécessité [d'aventure  
 De demander secours. Et pourtant

On est si bas percé, si plein d'anxiété,  
 Qu'il faut et malgré soi, pour subir l'existence,  
 Mendier ou voler, ou vivre . . . d'indigence !

Tu blâmes Jésus Christ, tu dis amèrement  
 Qu'il repartit bien mal la richesse en ce monde,  
 Tu blâmes ton prochain, et dit qu'il a vraiment  
 Beaucoup trop ; — toi trop peu sur la terre et sur l'onde :  
 Par ma foi ! tu te dis, il viendra le moment  
 Où ce vilain prochain aura, j'aime à le croire,  
 A compter avec Dieu dedans le Purgatoire.

Du sage, je te dis, entends le jugement :  
 Dix fois mieux vaut mourir qu'être dans l'indigence,  
 Si tu n'as pas le fou, ton voisin crânement  
 Te méprise mon cher, et se rit de ta chance !  
 Fais donc attention qu'indubitablement



Les pauvres sont méchants, c'est une chose fure,  
Gare toi d'être pauvre,—un pauvre est une ordure !

Oh ! malheureux atteint du mal de pauvreté !  
Ils te fuient tes amis, ton frère te déteste !  
Mais vous riches marchands pleins de prospérité,  
Il pleut sur vous le gain, aux dés n'êtes en reste,  
Vous avez tous les six et jamais l'unité.  
Vous pouvez à Noël faire parbleu bombance,  
Et de vos pieds joyeux risquer la contredanse.

Vous n'avez qu'à vouloir, car vouloir c'est pouvoir,  
Pour vous qui connaissez l'état de chaque chose ;  
La guerre est déclarée un matin, et le soir  
Déjà vous en savez—les effets et la cause ;  
Moi je me donnerais parole ! au diable noir,  
Pour un simple narré, si d'un marchand l'histoire  
Ne me revenait pas par hasard en mémoire.

En Syrie existait une société  
De riches commerçants, bien posés, bien honnêtes,  
Envoyant en tous lieux une diversité  
De draps d'or, de satins dont ils avaient requêtes.  
Ces objets étaient tous si beaux de qualité,  
Si durables, si bons, que c'était à la ronde,  
A qui ferait affaire avec eux dans le monde.

Voilà qu'il arriva que de cette maison  
Les chefs ont décidé de s'en aller à Rome,  
Était-ce pour affaire, ou pour autre raison  
Ne le fais pas trop bien ; ce que je fais en somme  
C'est qu'ils furent à Rome en la belle saison ;  
Et prirent un logis dans un endroit fortable,

Qui selon leurs projets leur parut convenable.

Or ces marchands étant ainsi dans leur logis,  
Entendirent parler de la rare excellence,  
Et du fort bon renom, aussi du tact exquis,  
D'une noble Beauté, de nom dame Constance,  
Fille de l'Empereur, et plus pure qu'un lys.  
Ces marchands Syriens et sans cesse et sans cesse  
Entendaient raconter beaux traits à son adresse.

De tous et d'un chacun c'était l'unique voix :  
" Il possède un bijou, notre Empereur de Rome,  
Comme jamais sur terre il n'en fut une fois,  
Ce bijou, c'est sa fille, à sa beauté la pomme !  
Heureux qui de son cœur un jour fera le choix !  
De son regard bénin le bon Dieu l'enveloppe,  
Je voudrais qu'elle fut la Reine de l'Europe !

" En elle est, sans orgueil, la touchante beauté,  
Sans alliage aucun le charme du jeune âge,  
Si rare en son haut rang la douce humilité,  
La modeste vertu, le vrai trésor du sage,  
Son cœur est un miroir de chaste sainteté ;  
Sa main s'ouvre en secret à la triste indigence,  
Qui l'approche, en un mot, renaît à l'espérance !"

Et vrai la voix du peuple était la voix de Dieu ;  
A tous ici présents j'en donne l'assurance.  
Maintenant ces marchands ayant frété dans peu  
Leurs vaisseaux, ayant vu cette belle Constance,  
A la cité de Rome un jour dirent adieu.  
Les voilà de nouveau de retour en Syrie.  
Que vous dire de plus, mes seigneurs, je vous prie ?

Maintenant il advint que ces marchands étaient  
Très en faveur auprès du Soudan de Syrie.  
De pays étrangers chaque fois qu'ils venaient,  
Ils étaient accueillis tous sans pédanterie,  
Et fort bien écoutés alors qu'ils racontaient  
Des pays parcourus les nouvelles merveilles,  
Ce qui toujours charmait du Soudan les oreilles.

Parmi nombre d'objets évoqués à leur tour  
Parlèrent ces marchands de la dame Constance,  
Elle était, disaient-ils, plus belle que le jour ;  
Ils en parlèrent tant, avec tant d'insistance,  
Que ce Soudan se prit à l'entourer d'amour,  
Si que son seul souci, son unique espérance  
Furent de l'adorer cette belle Constance.

Notez que du Soudan dans le bleu firmament  
(De notre Humanité le solennel grand livre,)   
Était depuis long-temps écrit très clairement  
Que par l'amour, hélas ! il finirait de vivre.  
Si nous savions au ciel lire un peu couramment  
L'heure de notre mort, nous la verrions sans voiles,  
Puisque, c'est bien certain, elle est dans les étoiles.

Dans les astres étaient écrits long-temps avant  
Leur naissance, ma foi, la mort du Grand Pompée,  
Et d'Achille et d'Hector, de Jules le savant,  
De Samson, de Turnus et de Calliopée,  
Et la lutte de Thèbe, et son sort décevant.  
Mais de l'homme l'esprit n'est qu'épaisse matière,  
Et le bout de son nez voilà quelle est sa sphère !

Ce Soudan convoqua de suite son conseil,

Afin de dépêcher au plutôt cette affaire.

“ Mon amour,” a-t-il dit, “ n'eut jamais son pareil,  
Il me faut son objet, c'est chose élémentaire,  
Ou suis un homme mort ; car n'ai plus de sommeil :  
Avisez donc vous tous, devoir vous y convie  
A trouver un moyen pour me sauver la vie !”

Autant de conseillers partant autant d'avis.  
La question chacun la tourne et l'analyse,  
L'un fait un argument, et l'autre un compromis,  
Mais rien de tout cela n'aboutit à la crise,  
Et le vrai résultat de ces divers conflits,  
Fut de prouver à tous que sans un mariage,  
Tous leurs moyens n'étaient rien que du verbiage.

Mais faire un mariage entre gens inconnus  
Est, soit dit en passant, chose assez difficile,  
Surtout quand des futurs différents sont les us,  
Pour l'amener à bien certe il faut être habile ;  
Or tous nos conseillers se disaient : “ Mordicus !  
Un Empereur chrétien sera toujours trop bête  
Pour donner sa fille à l'un des fils du Prophète !”

A cela le Soudan répondait carrément :  
“ Je me ferai chrétien s'il le faut pour Constance,  
Je la veux épouser, qu'il n'en soit autrement !  
C'est mon vouloir à moi, n'en faites pas doutance ;  
Et je ne veux languir mélancoliquement.  
Voyez donc, et bientôt à m'octroyer la belle  
Ou sinon, c'est certain, j'en perdrai la cervelle.”

Pourquoi sur ce sujet vous tenir plus de temps ?  
Sachez que par traités, et de par l'entremise

D'Ambassadeurs nombreux, de Rois omnipotents,  
De Papes et de Preux, et de toute l'Eglise,  
Pour la destruction de ces Mahométans,  
La sainte foi du Christ, et pour sa propagande,  
Du Soudan l'Empereur accueillit la demande :

A condition que seraient tous baptisés  
Le Soudan, ses Seigneurs et tout son Baronage,  
Que le Soudan aurait ses coffres arrosés  
De trésors, et de plus Constance en mariage ;  
Par cet octroi ses vœux étaient réalisés.  
Cette convention doit recevoir son gage,  
Maintenant donc partez Constance, et bon voyage !

Peut-être quelques uns parmi mes auditeurs  
M'est avis, comptent-ils, que je vais leur apprendre  
De la cour les détails, du trousseau les splendeurs,  
Je ne saurais pour eux à tel point condescendre,  
Et je dois de ce conte abréger les longueurs.  
D'ailleurs on sait fort bien qu'en si petit espace  
Si grands préparatifs ne sauraient trouver place.

La conclusion fut, tenez-vous le pour dit,  
Que l'Empereur nomma pour escorter Constance  
Une suite nombreuse ainsi qu'il est écrit  
Aux mémoires du temps, si j'en ai souvenance ;  
Et par la ville on fit proclamer un édit  
Ordonnant à chacun prier Dieu, c'était sage,  
Pour qu'il daignât bénir si lointain mariage.

Il luit enfin le jour fixé pour le départ,  
(Jour trois fois malheureux, le dis comme le pense,)

Il fallut s'apprêter à partir sans retard  
Et c'est bien tristement que s'habille Constance,  
De douleur accablée, et qui pleure à l'écart.  
Il est pénible voir venir l'instant suprême  
Où le devoir prescrit de quitter ce qu'on aime.

Hélas ! est-ce étonnant qu'elle versât des pleurs  
A la veille d'un long et d'un cruel voyage,  
En quittant des amis, des parents dont les cœurs  
L'aimaient si tendrement depuis son plus jeune âge,  
Pour aller d'un Soudan partager les grandeurs ?  
Les maris sont si bons, soit dit par apostille,  
Que leur bonté peut bien effrayer jeune fille !

“ Mon père,” a-t-elle dit, “ ton enfant malheureux  
Ta Constance par toi si tendrement aimée,  
Et vous ma mère aussi, mes délices tous deux,  
Que j'aimai comme Christ d'une amour innommée,  
Constance, votre enfant, en quittant ces beaux lieux  
Pour un séjour lointain, pour aller en Syrie,  
Se recommande à vous, oh ! son cœur vous en prie.

“ Vers cette nation barbare, ah ! je le fais  
Je dois partir, telle est votre volonté même,  
Jésus Christ qui mourut, lui Roi, pour ses sujets  
Me donnera la force en ce moment suprême  
De mourir s'il le faut, pour servir vos projets.  
Les femmes, leur destin n'est-il pas l'esclavage,  
Et de former l'appoint d'un traité ? . . C'est l'usage.”

— Lorsque sur Ilion se déchaînait Pyrrhus,  
Lorsque Thèbes brûlait, quand la cité de Rome  
Au seul nom d'Annibal jetait des cris confus,

Que trois fois les Romains fuyaient devant cet homme,  
Lorsque par le poison mourait Germanicus,  
Jamais on n'entendit chagrin et doléance  
Plus grands, qu'à ce départ de la belle Constance !

O premier des moteurs, ô cruel firmament,  
Qui sans cesse et sans fin, et bouscule et culbute  
Notre vaste univers par ton trémoussément,  
Et qui fait dévier de minute en minute  
Ce qui tout droit irait sans ce balancement,  
Dans le commencement de ce fatal voyage  
Ton vif remous de Mars a fait surgir la rage.

' C'est que Mars est cruel, son oblique ascendant  
Gêne les mouvements et la marche des astres,  
Il fait naître partout maint et maint accident,  
Et déchaînant les vents enfante des désastres,  
Rien ne peut conjurer la terreur qu'il répand :  
De la lune, en ces cas, piteux est le passage,  
Livide, elle se cache et fuit sous le nuage.

Imprudent Empereur de Rome, hélas ! hélas !  
N'avais-tu donc aucun philosophe en ta ville ?  
Et doit-on donc choisir la saison des frimas  
Pour se mettre en voyage ? Est-il si difficile  
Consulter les savants, et surtout dans le cas  
D'une illustre naissance, où sachant la racine  
On peut pronostiquer le futur, j'imagine ?

La triste et chère enfant est conduite au vaisseau  
Avec solennité par une foule immense,  
"Le Christ soit avec vous !" dit-elle au bord de l'eau :  
Et chacun de répondre : " Adieu, belle Constance ! "

Tandis que le navire emporte ce joyau,  
Venez voir avec moi, Messeigneurs, je vous prie,  
Ce qui se mijotait là bas dans la Syrie.

La mère du Soudan, vieil et méchant Argus,  
Apprenant de son fils le vouloir immuable  
D'abandonner bientôt Mahomet pour Jésus,  
A mandé son conseil à l'entour de sa table,  
Et quand ses conseillers au plus vite accourus  
Furent tous assemblés, de sa voix fort peu tendre  
Elle leur dit ce que vous allez tous entendre :

“ Vous êtes, Messeigneurs, convoqués en ce lieu  
Chacun,” a-t-elle dit, “ pour objet d'importance ;  
Vous savez que mon fils du messager de Dieu  
De notre Mahomet est, j'en ai l'assurance,  
Prêt à quitter la loi :—mais moi j'ai fait le vœu  
De mourir mille fois plutôt qu'autre croyance  
Ne me soit imposée, et j'ai bien fait, je pense.

“ Que nous adviendra-t-il de la nouvelle foi ?  
Sinon de notre corps l'horrible servitude,  
Pour être après la vie en enfer jetés, quoi !  
Parceque nous aurons, avec ingratitude  
Du Prophète un beau jour abandonné la loi ?  
Voulez-vous, Messeigneurs, conjurer cet orage ?  
De suivre mes conseils ayez tous le courage !”

Ils ont consenti tous, ils ont juré chacun  
De vivre et de mourir, et de tenir pour elle ;  
Et parmi tous ces gens certe il n'en est pas un  
Qui ne cherche d'amis lui trouver kyrielle,  
Pour amener à bien un but entr'eux commun.



Elle aussitôt se mit en tête de l'affaire,  
Et tous vous allez voir comment elle fut faire.

“ Nous ferons tous semblant de nous faire chrétiens  
D'abord,” a-t-elle dit : “ Que fait un peu d'eau fraîche ?  
Pour moi, comme je fais que souvent par des riens  
On empaume son monde, et très bien on l'allèche,  
Je donnerai gala pour mieux tromper ces chiens,  
Et pour tranquiliser le Soudan.—La drôleffe  
Elle aura besoin d'eau pour laver sa détresse ! ”

Oh ! vilaine Sultane ! oh ! puits d'iniquités !  
Vieille Sémiramis ! mégère abominable !  
Serpent des plus hideux, plein de difformités  
Au serpent de l'enfer à peine comparable !  
Oh ! monstre féminin, vase d'impuretés !  
Pour traquer la vertu, pour perdre l'innocence  
Le vice a de tes jours conservé l'existence.

O Satan envieux, oui dà depuis ce jour  
Où tu fus pourchassé du ciel, notre héritage,  
Tu connais, je le fais, très bien ton chemin pour  
Te glisser dans le cœur de la femme à tout âge.  
Tu nous jouas près d'Eve un assez méchant tour,  
Et tu veux aujourd'hui rompre ce mariage  
Par une femme encor que tiens en ton servage !

Cette Sultane dont voyez je dis du mal,  
Laissa ses conseillers opérer leur retraite,  
Vous en dire plus long ferait bête au total.  
Un jour vers le Soudan elle fut d'une traite  
Et lui dit : “ Par ma foi, je veux, ça m'est égal,  
Des mains de ces chrétiens prendre aussi le baptême,  
Vrai, cela me viendra, comme Mars en carême.

“ Seulement, mon cher fils, je reclame l'honneur  
 De donner à diner, comme étant votre mère,  
 A ces nombreux chrétiens, le dis du fond du cœur  
 Mon désir le plus grand est chercher à leur plaire.”  
 Enchanté le Soudan accepte avec ardeur.  
 Lors embrassant son fils, maman s'en fut chez elle  
 En disant à part soi : “ Je te tiens, fils rebelle ! ”

Les Chrétiens en Syrie enfin sont débarqués,  
 Amenant avec eux nombreuse compagnie,  
 En hâte du Soudan les gens sont convoqués,  
 Et tout d'abord sa mère, ensuite sa mégnie,  
 Pour aller au plus vite aux rendez-vous marqués,  
 Afin de recevoir cette belle Romaine  
 Qui s'en vient de ces lieux pour trôner souveraine.

Immense était la foule, et magnifique dà,  
 Syriens et Romains formaient un beau cortège,  
 La mère du Soudan en habits de gala  
 Reçut Constance avec ce doux air qui protège,  
 Mais qui dans une mère est bon malgré cela ;  
 Et tous de chevaucher vers la cité prochaine  
 Avec solennité,—sans se donner de peine.

Je ne crois pas vraiment que de Jules César  
 Le triomphe dont fait Lucain tant de tapage  
 Fut plus beau, plus royal, en dépit de son char  
 Que de tous ces gens là l'admirable assemblage.  
 Mais d'un vil scorpion l'abominable dard  
 Pourfuit souventefois, met à mort l'innocence . . . .  
 La Sultane était là caressant sa vengeance.

Le Soudan vint lui-même aussi bientôt après,  
Et si royalement que vrai, c'était merveille ;  
Il accueillit Constance avec mille souhaits,  
Et je les laisse ici se parler à l'oreille.  
C'est de la fin dont veux vous narrer les effets.  
Or, lorsque du repos doucement sonna l'heure,  
Chacun pour se coucher s'en fut dans sa demeure.

Enfin il arriva le jour du grand festin  
Offert à ces chrétiens par la vieille Sultane,  
Et tous jeunes et vieux, ces chrétiens vont soudain  
A ce royal banquet, et chacun se pavane,  
Car hanter le pouvoir est faire son chemin.  
A ce banquet était plus d'une bonne chose,  
Mais le dessert ne fut certes couleur de rose.

O mal soudain ! tu suis de bien près le bonheur !  
Car le bonheur terrestre il se perd dans la brume ;  
L'atonie est la fin de la gaité du cœur,  
Le plaisir le plus grand est suivi d'amertume,  
Et dans nos jours joyeux point déjà la douleur.  
Homme songes y donc dans tes heures de joie  
Le malheur suit ta piste, et marche sur ta voie.

Car pour le dire ici, Messieurs, en un mot,  
Le Soudan, les Chrétiens, c'est bien abominable  
Alors qu'ils banquetaient à tire larigot  
Sont occis, sont percés, et transpercés à table ;  
Tous excepté Constance. Or c'était le complot  
De la vieille Sultane, et déjà la mégère  
Croyait en son pouvoir de régenter la terre.

Parmi les massacrés nul ami du Soudan,  
Nul converti ne put échapper par la fuite,

Ces égorgeurs croyaient tous venger le Coran  
 Sans chercher à savoir quelle ferait la suite  
 De leur hideux forfait. Après cet ouragan  
 Ils vous prennent Constance, et puis sur un navire,  
 La placent, lui disant d'apprendre à se conduire.

Notons qu'on lui remit outre un certain trésor  
 Qu'elle avait apporté, nombre de victuailles,  
 Aussi des vêtements ; on lui remit encor  
 Tout le riche trousseau fait pour ses épousailles,  
 Et sur la mer salée, elle prend son effor.  
 O Fille d'Empereur, malheureuse Constance,  
 Le seigneur du hazard te prenne en sa guidance !

Elle implore du ciel la bénédiction,  
 Puis à la Croix du Christ dit d'une voix plaintive :  
 " Divine et sainte Croix, dans mon affliction  
 Fais qu'à la volonté de Dieu, ne sois rétive,  
 Et que porte mes maux avec soumission,  
 Afin que puisse en paix mourir quand viendra l'heure  
 Où devra s'engloutir cette frêle demeure.

" Arbre rougi du sang pur du divin agneau,  
 Qui de tous ses péchés lava ce pauvre monde,  
 Bois précieux, ô Croix qui d'un jour tout nouveau  
 A deversé l'éclat dans notre nuit profonde,  
 Contre l'esprit malin seul et puissant flambeau,  
 Donne-moi le pouvoir, oh ! mon cœur t'en convie,  
 De supporter mon sort, et d'amender ma vie !"

Pendant des jours, des mois, des ans, de par la mer  
 De Grèce, elle flotta la pauvre créature,  
 Tantôt de vers Maroc, tantôt de vers Alger

Selon que le destin la portait d'aventure.  
Elle eut pendant ce temps plus d'un penser amer,  
De bien tristes repas ; selon toute apparence,  
Elle se crut bien près de perdre l'existence.

Peut-être l'un de vous demandera pourquoi  
Aux meurtres du banquet elle échappa Constance ?  
A cette question, je lui répondrai moi :  
“ Dans la fosse aux lions qui sauva l'existence  
De Daniel ? alors qu'en Dieu mettant sa foi  
Tranquille il reposait du lion près la couche,  
Sans s'occuper en rien de ce monstre farouche.”

De même il plut à Dieu dans sa grande bonté  
Miraculeusement sauver la pauvre fille ;  
Souventefois le Christ, c'est fait incontesté,  
Par des moyens cachés, aux yeux une vétille,  
Sert de dictame aux maux, si c'est sa volonté :  
Et le vulgaire obscur grâce à son ignorance  
Ne devine jamais la sainte prévoyance.

Maintenant, dira-t-on, échappée au banquet,  
D'où vient que sur la mer elle n'ait fait naufrage ?  
A ce “ d'où vient,” ma foi, je répondrai tout net :  
“ Qui veilla sur Jonas du poisson dans la cage  
Jusqu'à ce qu'à Ninive il arriva de fait ?  
On fait que c'est Celui sans lequel rien ne bouge,  
Qui fut faire à pieds secs traverser la mer rouge.”

Qui donc a donné l'ordre aux esprits turbulents  
Qui sur terre et sur mer enfantent la tempête,  
Tant au nord qu'au midi de comprimer les vents,  
Et des arbres géants de respecter le faite !

Vrai, l'éternel moteur de tous les éléments :  
C'est lui qui préserva, dans sa haute sagesse,  
De périls cette femme et sans cesse et sans cesse.

D'où cette femme enfin pendant trois ans et plus  
Prenait-elle à manger, et prenait-elle à boire ?  
A Marie, au désert lorsque dardait Phœbus  
Qui donna tous les jours à manger ? . . . c'est notoire  
Personne en vérité, mais sans faute Jésus !  
Avec deux seuls poissons, et rien que cinq pains d'orge,  
Qui cinq mille mangeurs les nourrit par St. George !

A la dérive vint doucement le vaisseau  
Jusqu'en notre océan, et notre mer houleuse,  
Dans le Northumberland sous un bois assez beau  
Mais dont ne fais le nom ; la vague dédaigneuse  
Le poussa sur le sable et l'enterra dans l'eau,  
Si bien qu'il ne bougea quand revint la marée,  
Là l'arrêtait le Christ en dépit de Borée.

Ce naufrage avait lieu non loin d'un vieux castel.  
Vers le vaisseau tout seul s'en vient le Connétable,  
Y trouve cette femme en son chagrin mortel,  
Y trouve également le trésor—acceptable ;  
Cette femme en levant ses beaux yeux vers le ciel  
Semblait clamer la mort comme une délivrance  
D'ennuis prodigieux, d'une longue endurance.

Son parler quelque peu ressemblait au latin,  
Du Connétable mais elle se fit comprendre.  
Celui-ci n'ayant plus à chercher de butin  
La conduisit à terre ; et cette femme tendre  
Se jetant à genoux remercia soudain

Jésus son créateur ; mais ne voulut pas dire  
Qu'elle était née un jour princesse d'un empire.

“ Sur la mer,” disait-elle, “ elle avait tant souffert  
Qu'elle en avait perdu pour long-temps la mémoire ; ”  
Mais elle était si bonne, avait tant l'œil ouvert  
A tout, cherchant toujours à plaire, dit l'histoire,  
Que les deux châtelains pleurèrent de concert  
Sur son fort malheureux, ayant grand' pitié d'elle,  
Et la traitant en tout comme une damoiselle.

Le Connétable était, pour le dire tout net,  
Un payen, et partant sa femme une payenne ;  
Mais Hermengilde aimait Constance tout-à-fait,  
Et pour sauver sa vie, elle eut donné la sienne.  
Or Constance en prière a dit maint chapelet  
Pour sa conversion ; et la dame Hermengilde  
A pour Dieu maintenant le bon Dieu de Clotilde.

Dans tout ce pays là n'eussiez vu de Chrétiens,  
Ils n'osaient s'assembler, car toute la contrée  
Avait été conquise un jour par des payens,  
Et par terre et par mer ; ils avaient fait curée  
Sur leur appartenance, avaient saisi leurs biens,  
Si qu'au pays de Galle au milieu du grabuge,  
Les vieux Bretons Chrétiens avaient cherché refuge.

Cependant les Chrétiens Bretons n'avaient fui tous  
Dans le pays de Galle, et dans la solitude,  
Au milieu des payens quelques uns à genoux  
Honoraient Jésus Christ avec sollicitude ;  
Et près du vieux castel habitaient, entre nous,  
Trois d'entr'eux, l'un desquels privé de la lumière,  
Par les yeux de l'esprit voyait sous sa paupière.

Le soleil était chaud comme en un jour d'été,  
Si que le Connétable, et sa femme, et Constance  
Ont pris le droit chemin vers la mer. Leur santé  
Demandait du grand air quelquefois l'abondance,  
Il est si bon humer l'air de la liberté !  
Or alors qu'ils étaient à cette promenade,  
Ils rencontrent l'aveugle assez près de la rade.

“ Au nom de Jésus Christ,” dit lors le vieux Breton,  
“ Bonne dame Hermengilde, oh ! rendez-moi la  
vue ! ”

La Connétable fut à ces accents, dit-on,  
Effrayée, et se crut en cet instant perdue,  
Craignant que son mari ne l'occit tout de bon :  
Mais Constance eut bientôt ranimé son courage,  
“ Le Christ le veut ! ” dit-elle, “ achevez son ouvrage ! ”

Le miracle opéré, le Connétable dit :  
“ Voyons, expliquez-moi ce que cela veut dire ? ”  
Constance répondit : “ Seigneur, c'est Jésus Christ  
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire  
Qui des lacs du démon désentrave l'esprit.”  
Puis, du Christ elle dit la morale admirable,  
Si qu'était converti le soir le Connétable.

Ce Connétable là n'était pas le seigneur  
De ce lieu dont je parle où naufragea Constance,  
Mais il l'avait gardé certe avec grand honneur  
Contre les Ecoffais pendant la longue absence  
D'Alla, très sage roi, nous dit le chroniqueur,  
Qui de Northumberland gouvernait le royaume,  
Mais fus ! de mon sujet moi je reprends le tome.



Satan qui pour tromper est toujours à l'affût  
Vit toutes les beautés morales de Constance,  
Et se mit à chercher ce vilain Belzebuth !  
Le moyen d'ébrécher en Dieu sa confiance,  
Et fit pour parvenir promptement à son but,  
Qu'un jeune Chevalier sémillant de la ville  
L'aima de passion et bouillante et fébrile :

Si qu'il voulait l'avoir à sa discrétion  
Pour le moins une nuit, dût-il perdre la vie ;  
Il la courtisa donc, mais son aversion  
Pour lui, pour son amour lui fit naître l'envie  
De la faire mourir en expiation.  
Un jour donc où chez lui n'était le Connétable,  
Il se glisse en secret la nuit, le misérable !

Dans la chambre à coucher d'Hermengilde, et soudain  
Il lui coupe le cou ; cependant que Constance  
Ayant long-temps prié, dormait, c'est bien certain ;  
Puis il place le fer sanglant dans le silence  
A côté de Constance, et s'en va son chemin.  
A cet être félon que Dieu donne la chance  
D'être un jour suspendu bien haut à la potence !

Le lendemain matin revient avec Alla  
Le Roi de ce pays, chez lui ce Connétable,  
Il entre chez sa femme, et Dieu que voit-il là ?  
Sa femme assassinée . . . . oh ! c'est épouvantable !  
A côté de Constance est le fer, — le voilà !  
Hélas ! la pauvre enfant que pouvait-elle dire ? . . . .  
L'excès de sa douleur, mais c'était du délire !

Alors on fut narrer tout cet affreux malheur  
Au Roi, lui racontant comme on trouva Constance  
Sur le navire, enfin ce que votre conteur  
Vous a narré déjà, que vous savez je pense.  
Et de compassion du Roi frémit le cœur,  
Alors qu'il vit tomber dans cette conjoncture  
En malaise si grand si douce créature.

Car ainsi qu' à la mort se laisse aller l'agneau,  
Ainsi devant le Roi comparut l'innocente ;  
Ce Chevalier félon l'accuse, mais tout beau !  
Cette accusation ne jette l'épouvante ;  
Devant tant de candeur que prouve ce couteau ?  
Et le peuple murmure, il se refuse à croire  
Qu'elle ait jamais commis action aussi noire.

C'est qu'on savait partout quelle tendre amitié  
Unissait Hermengilde à la pauvre Constance,  
Chacun en témoignait que ça faisait pitié ;  
Hormis le Chevalier félon comme on le pense.  
Si que ce Roi courtois, à l'esprit délié,  
Pensa qu'avant porter jugement, c'était sage  
Pour découvrir le vrai de chercher davantage.

Pauvre innocente, hélas ! en ton adversité  
Tu n'as de champion qui prenne ta défense !  
Mais que celui-là qui sur la croix fut porté,  
Pour nous racheter tous, soit ton soutien, Constance !  
Il a vaincu Satan et sa malignité :  
Car à moins que pour toi Christ ne fasse un miracle,  
Tu vas faire les frais d'un bien triste spectacle.

Lors Constance à genoux levant au ciel ses yeux,  
Dit : " O Dieu tout puissant ! toi qui sauvas Suzanne,

Et toi vierge Marie au cœur si généreux,  
Au nom de ton doux fils, de ta mère Ste. Anne,  
Si je suis innocente, à mon sort malheureux,  
Oh ! daignez compatir, être ma providence,  
Car autrement, c'est sûr, mourra votre Constance."

Dans une grande foule avez-vous vu jamais  
Un condamné qu'on mène au lieu de son supplice,  
Quand ses recours en grâce ont été sans effets ?  
La pâleur du visage est le plus sûr indice  
Qui le fait reconnaître, — en effaçant ses traits.  
Telle Constance ici la noble damoiselle,  
Parait parmi la foule épandue autour d'elle.

O Reines qui vivez dans la prospérité,  
Nobles Duchesses et Dames du haut parage,  
Ayez toutes pitié de son adversité,  
Car fille d'Empereur et de si grand lignage,  
Elle est là, sans soutien, pleine d'anxiété :  
O sang impérial en si grande détresse,  
Tes amis sont trop loin pour calmer ta tristesse !

Alla ce sage Roi d'elle a si grand' pitié,  
Que coule sur sa joue un long ruisseau de larmes,  
Son cœur dans ce malheur semble être de moitié,  
Tant Constance est touchante, et tant sont grands  
ses charmes :

" Qu'on m'apporte le livre ; oui," s'est-il écrié,  
" Si ce Chevalier veut jurer qu'elle est coupable  
Lors nous aviserons à la peine applicable."

Sur les ordres du Roi le livre est apporté ;  
Le Chevalier félon jure qu'elle est coupable.

A ce même moment il est précipité  
A genoux sur le sol, d'un soufflet effroyable  
Une main l'a frappé ; si bien qu'en vérité  
Brusquement les deux yeux lui sortent de la tête,  
Les deux yeux effarés dont le regard hébète.

Dans l'auditoire alors on entend une voix  
Qui dit : “ Vil imposteur ! ce soufflet sur ta joue  
Est pour ta calomnie ; apprends donc cette fois  
Que ce n'est pas en vain que de Dieu l'on se joue :  
J'en pourrais dire plus Chevalier discourtois ! ”  
Et la foule craignit la céleste vengeance  
En voyant ce miracle en faveur de Constance.

Oui, grande était la crainte et la contrition  
De ceux dont les soupçons incriminant Constance,  
Ayant du Chevalier foi dans l'affertion,  
Avaient pensé souiller sa robe d'innocence :  
Toutefois ce miracle eut pour conclusion  
Que le roi converti par la grâce divine,  
Se fit Chrétien ainsi que d'autres, j'imagine.

Ce Chevalier félon fut pour son crime occis,  
Par jugement d'Alla ; c'était bonne justice ;  
Constance cependant en eut de grands soucis.  
Après le sage Alla crut le moment propice  
Pour épouser Constance, un pur et noble lys.  
C'est ainsi que le Christ rendit Constance reine  
De par sa volonté, du destin souveraine.

Mais de cette union qui, sans mentir, ma foi !  
Fut chagrine, ce fut la dame Domengilde,  
(La dame Domengilde était mère du Roi,

Et certes ne valait pas la bonne Hermengilde !)  
Elle crut que son cœur, sans s'expliquer pourquoi,  
Aller créver en deux, tant elle eut de colère,  
Quand elle vit son fils épouser l'étrangère.

Point ne me plais ici faire description  
Des *fi*, des *car*, des *mais* du royal mariage,  
Vous parler du banquet, de la procession,  
Ni vous dire non plus qui fit plus de tapage,  
La trompette, le cor ou le psaltérion.  
Vous le savez bien tous, la fin de chaque histoire  
Est de chanter, danser, rire, manger et boire.

Ils se mirent au lit, car cela va de droit,  
Même alors que la femme est on ne peut plus fainte,  
Il faut bien que la nuit, quand on mit à son doigt,  
Un anneau le matin, elle souffre l'étreinte  
De son nouvel époux. C'est l'usage, ainsi soit !  
Je passe là dessus, car ce serait sottise  
D'insister sur tel point avec trop d'analyse.

Il lui fit un enfant mâle cette nuit là.  
Puis à l'Evêque et puis à son bon Connétable,  
Il confia sa femme alors qu'il s'en alla  
Vers l'Ecosse combattre un ennemi capable.  
Et maintenant Constance en l'absence d'Alla  
Dans sa chambre attendit bien souvent en prière,  
La volonté de Dieu, le moment d'être mère.

Le temps roula des mois l'inévitable cours,  
Et Constance eut un fils que l'on nomma Maurice,  
Sur les fonds baptismaux ; au bout de quelques jours  
Le Connétable dut, c'était là son office  
Envoyer la nouvelle au Roi. Comme toujours

Il prit un messager lui confiant la lettre  
Qu'à son maître en Ecosse il lui fallait remettre.

Ce messager voulant se mettre bien en cour,  
Vers la mère du Roi s'en fut vite, bien vite :  
" Madame," lui dit-il, " je m'en viens ici pour  
Vous annoncer que Dieu, sa dextre soit bénite !  
Donne un fils à la Reine ;—et comme dans ce jour  
Je pars pour en porter au Roi le gai message,  
Je viens d'abord avant vous offrir mon hommage.

Et vous dire que suis entièrement dispos  
A prendre pour le Roi vos dépêches, Madame,  
Si daignez m'en charger."—" Ici prends ton repos,"  
Dit la mère du Roi, " cette nuit ;—sur mon âme  
De grand matin demain te donnerai campos.  
Je ne fais pas encor si j'aurai quelque chose  
A mander à mon fils ; vraiment ne le suppose."

Ce messager était ivrogne au premier chef.  
D'hydromel et de vin il but comme une éponge ;  
L'ivrognerie est mère, on le fait, de méchef.  
Or pendant que son vin il le cuve en un songe,  
La lettre on la lui prend subtilement ; et bref  
Cette mère du Roi fait, chose abominable !  
Une autre lettre . . . fausse au nom du Connétable.

Cette lettre disait : " que dans le vieux château  
Onc ne voulait rester ; que madame la Reine  
Avait fait un enfant aussi laid qu'un pourceau ;  
Constance," ajoutait-on, " n'est qu'un objet de haine,  
Et chacun vous la fuit, comme on fuit un fléau :  
En un mot, ce n'était qu'une vile forcière,  
Et sa présence était un opprobre à la terre."

En apprenant cela fut bien chagrin le Roi,  
Mais gardant ses douleurs sans les dire à personne,  
Il répondit soudain maîtrisant son émoi :  
“ Bien venu soit celui que Jésus Christ nous donne :  
Pour moi qui maintenant seigneur connais ta loi,  
Du fond du cœur je dis : ta volonté se fasse,  
De l'accepter toujours bon Dieu fais-moi la grâce.

“ Gardez donc cet enfant qu'il soit vilain ou beau,  
Et jusqu' à mon retour gardez aussi ma femme ;  
Lorsque le Christ voudra, par un bienfait nouveau  
Il pourra m'octroyer un plus bel enfant dame ! ”  
Et sur la lettre il mit de son glaive le sceau.  
Le messager bientôt remporta la réponse.  
A vous en dire plus sur ce, moi je renonce.

O messager rempli de rogomme et de vin,  
Tu vacilles toujours, et forte est ton haleine ;  
Te donner un secret, c'est le donner en vain,  
Ton esprit bat les murs et court la pretontaine ;  
Ton visage a perdu tout caractère humain :  
Alors que, n'importe où, règne l'ivrognerie,  
L'indiscrétion règne avec forfanterie.

Infâme Domengilde !—oh ! ne fais pas d'anglais  
De basse extraction, qui soit si méprisable  
Qu'il puisse s'appliquer à tes hideux forfaits :  
Voilà pourquoi ma foi je t'abandonne au diable !  
Fi, vilain être humain ! . . . fi, cruel serpent ! . . Mais  
Je mens, car en enfer, esprit diabolique  
Est ton séjour, quoique soit ici ta boutique.

Ce fufdit meffager revient de chez le Roi,  
Et descend à la cour de la Reine fa mère :  
On lui fait bon vifage, on lui donne ma foi  
De l'hydromel, du vin, et de bonne *ale* amère,  
Si qu'il farcit fa panfe à boire et manger quoi !  
Puis il cuve fon vin comme d'accoutumance  
La nuit durant, jufqu'à ce que le jour commence.

Mais fa lettre, on le penfe, eft volée à nouveau,  
Et remplacée enfuite avec cette ordonnance :  
“ Le Connétable doit, fi tenant à fa peau  
Ne veut être pendu, vite chaffer Conftance  
De fon royaume, car elle en eft le fléau :  
Donc dans trois jours, de plus le quart d'une marée  
Elle devra quitter pour jamais la contrée ;

“ Elle s'embarquera, c'est le défir du Roi,  
Elle, fon jeune fils, et fes appartenances,  
Sur le même vaiffeau qui nous en fit l'octroi,  
Et l'on s'arrangera dans telles circonftances  
A pouffer le vaiffeau bien loin, c'est là ma loi !”  
Conftance ! oh ! ce n'est pas étonnant fi ta tête  
Eft lourde, quand fur toi plane ainfi la tempête !

Ce meffager fans foin le lendemain matin,  
Pour aller au caftel prit la plus courte voie,  
Il vit le Connétable, et remit en fa main  
La lettre. En la lifant celui-ci fut en proie,  
Au plus grand défefpoir, au plus profond chagrin.  
“ O Seigneur Chrift !” dit-il, “ comment fe peut-il  
faire  
Que fi plein de péchés ce monde fublunaire



Puisse exister encore ? Est-ce ta volonté,  
Que sous l'iniquité périssent l'innocence,  
Que toujours le méchant règne en prospérité,  
Et qu' enfin la vertu soit par inconsistance  
Destinée à périr sous la perversité ?  
Et dire qu'il me faut persécuter Constance,  
Ou mourir d'infamie à l'infâme potence ? ”

Quand cette lettre advint, triste fut le tableau ;  
Chacun, jeunes et vieux versaient d'amères larmes,  
Le quatrième jour délaissant le château,  
Pâle comme la mort, mais belle de ses charmes  
Constance avec son fils s'en fut vers son vaisseau.  
Alors s'agenouillant : “ Ta volonté soit faite, ”  
Dit-elle, “ ô doux Jésus ! à partir je suis prête.

“ Celui qui m'a sauvé, quand j'étais parmi vous,  
D'une accusation infâme et déloyale,  
Peut me garder de mal, et même du courroux  
De la mer en fureur, du vent, de la rafale,  
Car son pouvoir s'étend sur chacun et sur tous.  
Je mets ma confiance en Celui qui console,  
Et sa mère sera ma voile et ma bouffole.”

Cependant son enfant pleurnichait dans ses bras,  
“ Tais-toi, mon cher petiot, ” s'agenouillant, dit-elle,  
“ Je ne te ferai mal ; oh ! petiot tu n'auras  
Jamais, si je le puis, étant sous ma tutelle  
A gémir, à pleurer.” Puis ôtant le madras  
Qu'elle avait sur la tête, elle essuya ses larmes  
Le berçant doucement pour calmer ses alarmes.

“ Bonne vierge Marie, ô mère du Sauveur, ”  
Dit-elle, “ il est bien vrai que ce fut par la femme

Qu'un jour l'humanité fut perdue, ô malheur !  
Si, que ton divin Fils, par une mort infâme,  
Expia sur la croix les crimes du pécheur,  
A ta douleur d'alors quelle douleur humaine  
Pourrait se comparer, et ne paraître vaine !

“ Toi tu vis ton enfant égorgé sous tes yeux,  
Tandis que mon petiot dans mes bras vit encore ;  
Maintenant belle vierge, espoir des malheureux,  
Blanche étoile du jour, du salut douce aurore,  
D'une mère éperdue écoute ici les vœux,  
Prends aujourd'hui pitié de l'enfant de Constance,  
Toi qui calmes les maux des pécheurs en souffrance.

“ Pauvre petit enfant quel est ton crime hélas !  
Toi dont la petite âme est blanche comme neige ?  
Et pourquoi donc le Roi le veut-il ton trépas ? . . .  
Connétable merci ! que ton cœur le protège !  
Permetts que mon petit je le mette en tes bras ;  
Et que si tu ne peux m'octroyer ma prière,  
Embrasse-le du moins une fois pour son père !”

Vers la terre à ces mots encor tournant les yeux :  
“ Adieu, cruel époux !” en s'éloignant, dit-elle ;  
Et puis de vers la plage à pas silencieux,  
Elle prit son chemin, apaisant avec zèle  
Les cris de son petiot, le berçant de son mieux.  
Le navire est déjà balancé par la houle,  
Elle y monte, et puis fait ses adieux à la foule.

Ce navire il était bien muni, c'est certain,  
De ces provisions que clame un long voyage ;  
Et très abondamment on avait à dessein

Mis linge et vêtements propres à son usage,  
En soit loué le Christ!—Elle est partie enfin!  
“ Dieu puissant pourvois-les,—c’est ce que je désire,  
Et conduis à bon port ce malheureux navire!”

Alla le Roi revint chez lui bientôt après.  
Il demande aussitôt son enfant et sa femme,  
Le Connétable alors témoin de ses regrets,  
Lui dit toute l’affaire, et jure sur son âme,  
Que c’est à contre cœur qu’il suivit ses décrets.  
Et puis il lui montra son cachet et sa lettre,  
Et l’ordre auquel il dut malgré lui se soumettre.

“ Car,” lui dit-il, “ Seigneur, de mourir au gibet  
Si je n’obéissais me faisiez la menace.”  
Ce vilain messager fut recherché. De fait  
Il avoua le gueur! tout en demandant grâce  
Comment de jour en jour il avait en effet  
Voyagé; les endroits où la nuit d’aventure  
Il s’était arrêté; si que, c’est chose sûre,

De l’action maudite on reconnut la main,  
Qui forgea cette lettre, en un mot la vipère  
Qui sur Constance avait distillé son venin :  
Et le résultat fut qu’Alla dans sa colère  
Occit la Domengilde un certain jour, afin  
Que chacun put savoir que son indigne mère  
Avait outragé Dieu, la hideuse faulsaire !

Quand au chagrin cuisant, à l’amère douleur  
Que nuit et jour Alla, pour son fils, pour sa femme,  
Eprouva, ne pourrais en exprimer l’ardeur.  
Mais je veux maintenant retourner vers Madame

Constance, qui vogua, l'ordonna le Seigneur,  
Sur mer, cinq ans et plus, avant que son navire  
Approcha de la terre ainsi que vais le dire.

Sous un castel payen, dont le nom jusqu'à moi  
N'est pas venu vraiment, advint qu'un jour Constance  
Et son fils par la mer furent jetés ma foi.  
O tout-puissant Jésus ! qui par bénévolence  
Sauva l'humanité qui périssait sans toi,  
Daigne prendre en pitié le fils avec la mère,  
Sur le point de périr par un bien vilain hère.

Plus d'un individu descendit du castel,  
Pour guigner le vaisseau, pour regarder Constance ;  
Mais du seigneur du lieu vint le bailli cruel  
Bientôt, et nuitamment : — Qu'il ait mauvaise chance !  
C'était un renégat à l'appétit charnel.  
" Bon gré, malgré," dit-il, " tu seras ma maîtresse,  
Cette nuit, avec toi, je veux dire la messe ! "

Constance fut alors réduite au désespoir,  
Son pauvre enfant pleurait, elle était sans défense ;  
Sur elle, heureusement, comme vous allez voir  
Attentive, d'en haut veillait la Providence ;  
Car ce cuistre en luttant du bord se laissa choir  
Dans la mer, et bientôt sous la vague écumeuse,  
S'ensevelit sa vie et son âme rageuse.

Voilà quelle est ta fin, vile lubricité !  
Non seulement toujours tu perds l'esprit de l'homme,  
Mais encore tu perds son corps en vérité ;  
Car d'aveugles désirs nous conduisent en somme  
Au dernier des malheurs, à la perversité !

Combien d'hommes occis par désir de luxure  
Sans avoir accompli ce forfait de l'ordure !

Comment si faible femme a-t-elle pu vraiment  
Contre ce renégat protéger sa faiblesse ?  
Philistin Goliath long demésurement  
Comment put te fronder avec tant de prestesse,  
Ce David si mesquin comparativement ?  
Comment osa-t-il bien regarder ta figure ? . . . .  
Par la grâce de Dieu . . . certes, la chose est sûre !

A Judith qui donna le courageux sang froid,  
Dans sa tente une nuit d'égorger Holoferne,  
Et délivrer ainsi par ce coup fort adroit  
Tout le peuple de Dieu priant sur la poterne ?  
C'est Celui qui là haut veille sur le bon droit :  
C'est donc lui qui dota de vigueur, de puissance  
Le bras, le faible bras de la belle Constance.

Tantôt à l'occident, tantôt à l'orient,  
Vers le nord, le midi, toujours à la dérive  
Se glisse le vaisseau ; quelquefois côtoyant  
Gibraltar ou Ceuta, sans en définitive  
En approcher, ou bien sans en avoir l'escient ;  
Jusqu'au jour bienheureux où de Jésus la mère,  
Par sa protection mit fin à sa misère.

Mais laissons là Constance, et venez avec moi  
Vers l'Empereur romain. Il a su de Syrie  
De par la renommée, et non pas sans émoi,  
Des envoyés Chrétiens l'infâme boucherie,  
Et de sa fille aussi le barbare renvoi,  
Le tout manigancé par la vieille sultane,  
Qui depuis ce moment du succès se pavane.

Notre Empereur romain fit aussitôt partir  
Son Sénateur avec une nombreuse suite  
De seigneurs, de soldats, selon son bon plaisir,  
Pour châtier ces gens de leur laide conduite.  
Arrivés en Syrie, ils pillent, font mourir  
Pendant de bien longs jours le vieillard, le jeune  
homme,  
Puis chargés de butin s'en reviennent à Rome.

Comme ce Sénateur voguait royalement  
Vers la patrie absente, heureux de sa victoire,  
Il advint qu'en ses eaux s'offrit subitement  
Le vaisseau de Constance, assise, dit l'histoire,  
Dans un coin, abattue, et moult piteusement.  
Il la fit, c'était bien, monter sur son navire,  
En ignorant son nom, qu'elle ne voulut dire.

En la cité de Rome aussitôt arrivé  
Ce Sénateur offrit à madame sa femme  
Et Constance et son fils. A la vierge un *ave* !  
Quand tel est son vouloir, elle peut Notre Dame  
Retirer du malheur. *Sancta virgo salve* !  
Donc chez ce Sénateur voilà notre Constance,  
Elle y vit en faisant œuvres de bienfaisance !

Du Sénateur la femme était sa tante dà,  
Mais ne la reconnut, n'en dirai davantage ;  
Vers Alla j'aime mieux enfourcher mon dada,  
C'est un bon Roi d'ailleurs, qui pleure son ménage,  
Sa femme et son enfant ; et sur mon agenda  
Je trouve que je puis laisser sous la guidance  
Du riche Sénateur notre aimable Constance.

Cet Alla, ce bon Roi, juste et sage pourtant,  
Mais qui, comme savez, avait occis sa mère,  
Depuis en ressentit un chagrin si constant  
Qu'il conçut le projet, et c'était exemplaire,  
De s'en aller à Rome, et comme un pénitent  
De demander au Pape avec grande vergogne  
Le pardon d'avoir fait si méchante besogne.

Or, d'un Roi ne se peut cacher l'incognito.  
A Rome on apprit donc le dit pèlerinage  
Par les courriers d'Alla qui s'en vinrent presto  
Préparer pour leur maître un logis, c'est l'usage.  
Si que le Sénateur à cheval subitò  
Fut au devant d'Alla. C'était une occurrence  
A déployer son zèle et sa magnificence.

Ce noble Sénateur fit grand accueil au Roi.  
Le Roi, de son côté, fut plein de politesse,  
Ne vous étonnez pas après cela, ma foi,  
Si deux jours écoulés, pour y faire lieffe  
Ce Sénateur s'en fut diner chez Alla quoi !  
Je ne crois pas mentir en cette circonstance,  
En disant qu'avec lui fut le fils de Constance.

Au festin, avec lui, dit-on, ce Sénateur  
Conduisit cet enfant, au désir de Constance ;  
Est-ce la vérité ? Ne le fais sur l'honneur,  
Et ne puis l'affirmer ; mais ce dont n'ai doutance  
C'est qu'il fut au banquet ; et que foi de conteur,  
Pendant tout le repas il regarda son père  
Le Roi, suivant le vœu de madame sa mère.

A l'aspect de l'enfant il s'émerveille Alla,  
Et dit au Sénateur : " Pourriez-vous bien me dire  
Quel est ce bel enfant qui debout se tient là ?"  
Celui-ci répondit : " Je ne le fais pas, Sire ;  
Sa mère cependant est chez moi, mais voilà  
Je ne connais son père ;" et sur ce, de lui dire  
Comment cet enfant fut trouvé sur un navire.

" Mais Dieu fait," poursuivit encor ce Sénateur,  
" Que jamais la vertu n'eut plus beau sanctuaire  
Que cette femme, ô Roi ! ne fais plus noble cœur !  
Pour ce charmant enfant, c'est la plus tendre mère ;  
Elle mourrait plutôt que forfaire à l'honneur :  
Pour ma part je la tiens en estime profonde,  
Plus de vertu ne peut se trouver en ce monde."

Or maintenant je dois dire à mes auditeurs  
Que ce charmant enfant ressemblait à Constance,  
Comme les pois aux pois ; les chou-fleurs aux chou-  
fleurs,  
Si bien que cet Alla qui dans sa souvenance  
Avait dame Constance et ses fraîches couleurs,  
Se mit à rechercher s'il ne pouvait se faire  
Que sa femme ne fut de cet enfant la mère.

" Par ma foi," se dit-il, " c'est une illusion,  
Un fantôme imposteur qui court dans ma cervelle,  
A mon jugement sain si prête attention,  
Je dois conclure hélas ! tout pour moi le décèle  
Qu'en mer elle a péri de destitution.  
Cependant si le Christ l'eut voulu, sur mon âme  
Il eut de ces dangers pu la sauver ma femme !"



Donc après le diner, pour lui long à finir,  
Chez le dit Sénateur le Roi s'en fut d'urgence  
De ce hazard pour voir que pourrait advenir :  
Vite le Sénateur fit mander à Constance  
Qu'elle lui fit l'honneur au plutôt de venir.  
Mais foyez en bien sûrs lorsqu'à la pauvre Reine  
Il parvint ce message, elle eut bien de la peine

A ne pas succomber à son émotion.  
A son aspect le Roi voyant que c'était elle,  
La salua soudain avec affection.  
Mais d'où vient que Constance et pâlit et chancelle,  
Et reste ainsi muette en son affliction ?  
C'est que de désespoir se soulève son âme,  
Devant ce Roi, l'auteur d'un complot bien infâme.

Elle s'évanouit par deux fois à ses yeux ;  
Lui le Roi de pleurer, c'était à fendre l'âme :  
" Que Dieu," dit-il enfin, " et ses saints radieux  
Soient ici mes témoins auprès de vous Madame,  
Que je suis innocent de tous les maux affreux  
Que vous avez soufferts ; j'en jure par Maurice,  
Qui de votre visage est la charmante esquisse !"

Longs furent leurs sanglots, amère leur douleur,  
C'était vraiment pitié voir si grande souffrance,  
Et voir se raviver un aussi long malheur,  
Qui paraissait hier encor sans espérance :  
En parler plus de temps me ferait mal au cœur.  
Je ne saurais narrer toute cette tristesse,  
Et d'être si chagrin suis las, je le confesse.

Mais quand finalement plus claire que le jour,  
De l'époux Roi parut la complète innocence,

M'est avis que tous deux de leur premier amour  
Retrouvèrent enfin une réminiscence,  
Et d'un bonheur parfait goûtèrent le retour ;  
Oh ! non jamais sur terre aucune créature  
Ne put avoir de joie une source aussi pure.

Constance alors pria son noble protecteur,  
Son époux, pour calmer sa vive impatience,  
D'inviter à dîner avec lui l'Empereur,  
Sans lui dire surtout que sa fille Constance  
Vivante était à Rome. Alla de très grand cœur  
Accomplit le désir de Madame sa femme,  
Et garda son secret dans le fond de son âme.

Les uns disent pourtant, mais vrai j'en doute fort,  
Que ce fut leur enfant qui porta le message  
A l'Empereur : au Roi je crois que l'on fait tort ;  
Alla savait trop bien ce que prescrit l'usage  
Des cours, pour y manquer ainsi de prime abord.  
Je crois donc qu'il s'en fut avec son fils Maurice  
Trouver cet Empereur pour lui donner notice

De l'invitation.—Ce susdit Empereur  
Courtoisement accepte. A part moi j'imagine  
Qu'il regarda l'enfant, que sa douce candeur  
Lui rappela sa fille et sa grâce divine.  
Alla lui s'en revint charmé d'avoir l'honneur  
De recevoir bientôt à dîner son beau-père,  
Et s'arrange à lui faire une royale chère.

Advint le lendemain. Avec sa femme Alla  
De l'Empereur s'en fut au-devant, plein de joie ;  
Quand le peuple cria : " Le voilà ! le voilà !"  
Constance de cheval descendit. Dans sa voie

A ses pieds se mettant, elle lui dit cela :

“ Mon père ! votre enfant, votre jeune Constance,  
Depuis long-temps n'est plus dans votre souvenance,

“ Vous la voyez encor pourtant à vos genoux,  
C'est moi qui fus par vous envoyée en Syrie,  
C'est moi, Père, qui fut par un pouvoir jaloux,  
Condamnée à mourir sur mer. O barbarie !  
Dans mon seigneur le Roi vous voyez mon époux,  
C'est à son noble cœur, Père, à sa bienveillance  
Que vous devez revoir ici votre Constance ! ”

Réunis maintenant tous les trois, leur bonheur  
Ne saurait s'exprimer, car il est sans limite :  
Mais je crois qu'il est temps que votre serviteur  
Termine son récit, car le jour s'en va vite.  
Ces gens joyeux à table ils sont là de bon cœur,  
Je les laisse à leurs mets, je les laisse à leur joie,  
Dans les épanchements où le plaisir les noie.

Maurice cet enfant depuis fut Empereur,  
Consacré par le Pape ; et c'est un fait notoire  
A l'église du Christ il rendit grand honneur,  
Mais je saute à pieds joints sur toute son histoire,  
Je ne saurais en être ici le narrateur.  
Qui veut en savoir plus peut consulter l'ouvrage  
*Gesta Romanorum*, je n'en dis davantage.

Cet Alla, ce bon Roi s'en fut certain matin,  
Après avoir quitté l'Empereur son beau-père  
Avec sa sainte femme, et par le bon chemin  
A son noble castel de la vieille Angleterre,  
Où dans la paix tous deux vécurent sans chagrin.  
Mais la joie en ce monde est de courte durée,

Elle tourne à tous vents, change à chaque marée.

•  
Qui vécut, fut-ce un jour en tel contentement,  
Qu'il n'ait été troublé soit par sa conscience,  
Soit par vilains désirs, ou soit tout uniment  
Par l'orgueil, la colère ou bien l'impatience ?  
Je le pose en principe : aucun assurément.  
Ne vous étonnez pas si de peu de durance  
Fut le bonheur d'Alla, fut celui de Constance.

Car la mort qui perçoit ses dîmes tour-à-tour  
Sur le palais des Rois, comme sur la chaumière,  
S'en vint au bout d'un an après ce doux retour  
Frapper le bon Alla. Grande fut la misère  
De la pauvre Constance en ce terrible jour ;  
Si, qu'en définitif, ayant perdu son homme  
Dame Constance, bref, prit son chemin vers Rome.

A Rome elle est enfin auprès de ses amis,  
Et se trouve bientôt dans les bras de son père,  
Après tant de malheurs il est doux, m'est avis  
Sous le toit paternel oublier sa misère,  
Et trouver un dictame à de cuisants soucis.  
Ce fut donc l'âme émue et pleurant de tendresse  
Qu'elle revit les lieux témoins de sa jeunesse.

En faisant mainte aumône, et vertueusement  
Elle vécut ainsi que sa sainte mégnie,  
Jusqu'à ce que la mort l'occit pour dénouement.  
Maintenant j'ai fini : bonsoir la compagnie !  
Que le seigneur Jésus ait le gouvernement  
De tous et d'un chacun ; sa grâce nous envoie,  
Au lieu du noir chagrin la plus suave joie !



## PROLOGUE DE LA FEMME DE BATH.

**Q**UAND il n'existerait nulle autre  
 autorité [tour habité,  
 Dans ce monde par nous tour-à-  
 Pour vous parler des maux issus du  
 mariage [avantage  
 J'aurais l'expérience, et c'est un  
 Que rien ne peut donner en dépit des cancons ;  
 Or Messieurs depuis l'âge heureux de douze ans,  
 Merci Dieu ! j'ai compté, partout qu'on se le dise !  
 Cinq maris, tous devant la porte de l'église ;  
 (Cinq maris, tout autant, et tous selon leur rang  
 Étaient de dignes gens, et d'un honnête sang ;)  
 Mais voilà qu'on me dit récemment dans un temple  
 Que puisque Jésus Christ n'est allé qu'une fois  
 A la noce en sa vie, à Cana, que je crois,  
 J'eusse dû m'enseignant de ce divin exemple  
 Ne me marier moi qu'une seule fois ; puis  
 On me dit, écoutez ! que Jésus Dieu fait homme,  
 A la Samaritaine un beau jour dit en somme,  
 En la reprimandant tout à côté d'un puits :  
 " Femme de cinq époux l'homme qui te possède,

Maintenant n'est du tout ton mari, je le plaide !”

Ce texte est controuvé, Messieurs, m'est avis ;

Vertuchoux ! si Jésus eut parlé de la forte

Il eut dit une bourde ou le diable m'emporte !

Car bon jeu, bon argent je vous demande, moi,

Comment le cinquième homme, oui, dites moi pour-  
quoi,

Pour vous poser ce cas, je ne prends de mitaine,

N'eut été le mari de la Samaritaine ?

Combien en pouvait-elle avoir donc de maris,

Je voudrais le savoir de par le Crucifix ?

Ce que je fais très bien, c'est que Dieu nous com-  
mande,

Croître et multiplier ; cet ordre m'affriande.

Je fais très bien aussi qu'il dit que mon mari

Pour me suivre en tous lieux doit quitter père et mère ;

De quitter ses parents l'époux n'est pas marri ;

Mais il n'est question dans l'écriture entière

De bigamie, ou bien d'octogamie, ou bien

Du nombre de maris, le bon Dieu n'en dit rien,

D'où viendrait donc que l'homme en dirait vilénies ?

Des maris, en pouvons avoir des litanies !

Voyez plutôt le sage et grand Roi Salomon,

Comme nous il était fait de même limon,

M'est avis que ce sage avait plus d'une femme !

(Plut-à-Dieu, je le dis du fin fond de mon âme,

Que fusse rafraîchie aussi souvent que lui,

Qui peut boire à sa soif n'engendre pas d'ennui !)

Nul autre que ce roi n'eut par divine grâce,

Autant de femmes pour son appétit vorace ;

Et Dieu fait si ce roi passa joyeux déduit

Avec elles souvent, et la première nuit

Surtout. Dieu soit béni ! Salomon était sage !

Et je n'insisterai sur ce point davantage.  
J'ai dépensé déjà pour ma part cinq maris,  
Tout sera pour le mieux si j'en dépense fix.  
Moi j'ai du célibat une haine profonde,  
Donc puisque mon dernier a quitté ce bas monde,  
J'espère bien trouver quelque jour un Chrétien  
Tout prêt à m'épouser ; car ainsi, dit l'apôtre,  
Mon cinquième étant mort, est brisé tout lien,  
Et je suis tout-à-fait libre d'en prendre un autre.  
Se marier n'est pas un péché, nous dit Dieu,  
Mieux vaut se marier, c'est une chose sûre,  
Que de vices hideux épouser la souillure,  
Que d'un maudit Lameth brûler du vilain feu.  
M'est avis qu'Abraham fut jadis un saint homme,  
Jacob aussi pardieu ! maint autre qu'on renomme,  
Eh ! bien tous ces messieurs avaient des Abigails,  
Des Sarahs, des Agars qui peuplaient leurs bercails ?  
Dites en quel endroit, dites dans quel ouvrage  
Le bon Dieu défendit jamais le mariage ?  
Se fit-il champion de la virginité ?  
Non ; et l'apôtre aussi nous laisse en liberté  
De la garder intacte ou bien d'en faire usage ;  
Il nous conseille alors, et c'est ma foi plus sage  
Que de nous commander ; si la virginité  
Le bon Dieu l'ordonnait, par cette ordre sauvage,  
Il damnerait, c'est sûr, le fait du mariage ;  
Si ne semiez le grain, en bonne vérité  
En recolteriez-vous de la virginité ?  
Paul n'osa pas au moins condamner une chose  
Que son maître jamais n'ordonna ; qu'on ne glose !  
De sa virginité se targue qui voudra,  
N'ai pas l'ambition de ce *nec plus ultra*.  
Je fais bien que l'apôtre était lui-même vierge,

Et que dans ses écrits il dit qu'il désirait  
Que chacun comme lui fut ; cela le goberge :  
Si l'on pensait ainsi le monde finirait !  
Mais c'était un conseil donné, non pas un ordre,  
C'est clair comme le jour, ne saurais en démordre.  
Donc si mon homme meurt, je puis, et j'ai le droit  
Moi, de prendre un autre homme, et dirai-je ainsi soit !  
Et je le dis ici ne m'occuperai mie  
Si l'on vient me taxer alors de fixgamie.  
" A femme ne touchez ! " disait l'apôtre Paul,  
" De sa voix douceureuse évitez le bémol, "  
Dites que voulait-il par là nous faire entendre ?  
Que la chair est fragile, et que le cœur est tendre,  
Et que si fut entrée une femme en son lit,  
Sur sa sagesse on eut bien pu mettre un " ci-gît ! "  
En fin de compte, Paul tient en plus grande estime,  
Celui qui sous verrou met sa virginité,  
Qui croit que s'en servir serait commettre un crime,  
Plutôt que celui-là qui par fragilité,  
Selon lui Paul, s'en sert au champ du mariage,  
A brouter de l'hymen le gentil pasturage.  
J'appelle franchement de la stupidité,  
Moi, l'obstination de vivre en chasteté,  
Qui sans nulle raison s'empare de deux êtres  
Complets, qui ne sont dà ni capucins, ni prêtres ;  
Donc moi, je vous le dis, avec sincérité,  
Je ne suis pas du tout pour la virginité.  
Permis à tout puceau, voire à toute pucelle  
D'être purs et de corps et d'esprit ;—bagatelle  
Pour moi !—Vous le savez, seigneur ou châtelain  
N'ont pas que des vaisseaux d'or, ils en ont en airain,  
En bois même, souvent, et qui font leur service  
Mieux que d'autres, ma foi, je le dis sans malice.



Dieu de bien des façons appelle l'homme à lui,  
Les uns par le plaisir, les autres par l'ennui :  
Que la virginité soit vertu par essence,  
Et la dévotion, aussi la continence,  
Je l'admets ; mais le Christ qui fait le fond des cœurs,  
Ne nous a dit à tous, sachez-le, Messieurs,  
De vendre notre bien, de le donner aux autres,  
Et de le suivre, ou bien de suivre ses apôtres !  
Il parla seulement pour ces esprits de choix,  
Qui, parfaits, vivaient tous, dociles à sa voix ;  
Je ne suis pas si sainte, et la fleur de mon âge  
Je la jette au labeur, aux fruits du mariage.  
Dites-moi, Messieurs, dites à quelle fin  
Le bon Dieu fit à l'homme un si parfait engin ?  
Pour servir, n'est-ce pas, de canal à la vie ?  
De rire, par ma foi, vous me donnez l'envie  
En parlant de la sorte ! . . Et Messieurs tout beau !  
Ce n'est pas seulement pour répandre de l'eau,  
Ou bien pour distinguer la femelle du mâle,  
Du gouvernail humain c'est pour être le pale,  
C'est pour multiplier, faites en donc l'aveu ;  
Qu'est-ce multiplier ? Suivre la loi de Dieu.  
Autrement mettrait-on dans maint et maint ouvrage,  
Qu'envers sa femme, un homme a durant mariage,  
Redevance à payer ? . . Et comment ce paiement  
Se ferait-il ? . . Sinon avec son instrument ?  
C'est donc pour engendrer que dame la Nature  
A donné cet engin à chaque créature ;  
L'homme peut s'en servir selon sa volonté,  
Qui ne fait s'en servir, fait . . . de la chasteté !  
Vierge, le Christ était façonné comme un homme,  
Et plus d'un saint aussi que l'univers renomme,  
Ils ont vécu, dit-on, en pleine chasteté,

Moi j'en rends grâce au ciel ; mais la virginité  
N'est pas du tout mon fort ; que l'on donne aux  
Pucelles

Du pain blanc de froment, n'en ferai de querelles,  
Le pain d'orge me va, c'est avec ce pain là  
Que le seigneur Jésus certain jour régala  
Cinq mille hommes, je crois, et nombre de commères  
Qui s'en lèchaient les doigts les bonnes ménagères !  
Dans mon ménage donc veux libéralement  
Prêt à jouer toujours tenir mon instrument,  
Afin que mon mari, sans la moindre dispute,  
Puisse faire avec moi, s'il veut, avec sa flûte  
Un duo, soir, matin, même au milieu du jour,  
Cà m'va si ça lui va, je le dis sans détour.  
J'ai pouvoir sur son corps durant toute ma vie,  
Non pas lui sur le mien ; mais je n'ai nulle envie  
Lui jamais refuser de mon corps l'usufruit,  
Il faut qu'on l'ensemence un sol . . pour porter fruit !”

Mais voilà que surgit le Vendeur d'indulgences,  
“ Vrai, dame,” lui dit-il, “ par St. Jean et par Dieu !  
Vous avez pour prêcher de rares éloquences,  
Plus d'un prédicateur envierait votre feu.  
Moi j'étais sur le point, hélas ! de prendre femme,  
Mais je suis indécis maintenant sur mon âme,  
Et préfère d'un an ajourner mon hymen  
Plutôt . . . .”

“ Attends un peu,” dit soudain la Commère,  
“ Mon histoire n'est pas commencée, et j'espère  
Que tu l'écouteras avec profit . . . “ Amen !”  
“ Nenni dà, mon cher fils,” en poursuivant, dit-elle,  
“ Tu boiras d'un tonneau de moins bon goût que l'*ale*,

Lorsque de mon histoire auras pu voir la fin ;  
Et quand j'aurai narré d'après expérience  
(Et j'ai tenu le fouet, de cela sois certain,)   
Les tribulations du ménage, je pense,  
Qu'alors tu pourras voir si tu veux firoter  
De ce tonneau que vais devant toi brouetter.  
Car je te citerai d'exemples un bon nombre ;  
Qui veut se corriger doit en rechercher l'ombre.  
Ptolemée en ce sens a parlé, m'est avis,  
Et dans son *Almageste* on lit ces mots écrits."

" Si vous le voulez bien," dit ce Vendeur, ô Dame  
De votre histoire dà défilez-nous la trame,  
N'épargnez aucun homme, entre nous ce sera  
Leçon du plus haut goût, et le *nec plus ultra*  
Pour nous tous jeunes gens ;—c'est une rhétorique  
Que savoir *ad unguem*, Dame, votre pratique."

La Dame dit : " Très bien ! puisque cela vous va,  
Mais j'engage chacun de vous par Jehova !  
A ne pas s'offusquer de mon franc bavardage,  
Mes paroles ne sont que simple badinage.

" Maintenant, Messieurs, et sans crainte d'errer,  
Mon histoire, oui dà, je vais vous la narrer,  
Sur mes maris dirai la vérité—le jure :  
Trois de bons, deux mauvais, c'est la nomenclature ;  
J'aimerais mieux toujours ne boire que de l'eau  
Que de dire un mensonge,—et l'eau c'est mon fléau !  
Deux d'entr'eux furent bons, vieux c'est vrai, mais  
fort riches ;  
Mais si vieux en effet qu'ils en étaient godiches,  
Et qu'ils avaient grand' peine à faire leur devoir

Envers moi, vous savez le devoir du dortoir.  
Aussi Dieu m'est témoin, et je ris quand j'y pense,  
Comme leur demandais la nuit ma redevance ;  
Comme pour la payer ils suaient sang et eau,  
Mais je m'en battais l'œil d'user ainsi leur peau,  
Ces braves gens m'avaient donné leur or, leurs terres,  
De gagner leur amour ne me souciais guères,  
Eux ils m'aimaient beaucoup ces satanés grigoux,  
Je me fichais pas mal de leurs feux vertuchoux !  
Ecoutez donc, Messieurs, une femme avisée  
S'efforcera toujours, fut-elle une épousée,  
D'obtenir de l'amour de ceux qui l'aiment peu ;  
Mais lorsqu'elle est aimée, elle se fait un jeu  
De l'amour qu'elle inspire ; or aimant les déduits  
J'usais de mes maris, moi pour charmer mes nuits ;  
Je ne laissais jamais les choses prendre rouilles,  
Et ne leur permettait pas de me chanter pouilles ;  
Aussi je les plaignais parfois ces malheureux,  
Le bacon de Dunmow n'était pas fait pour eux !  
Je gouvernais ces vieux parbleu par ma méthode,  
Toujours mon bon plaisir était leur loi, leur code,  
Si qu'ils étaient heureux pour calmer mes vapeurs  
De m'apporter souvent des présents, Messeigneurs.  
Dieu fait si durement je leur frayais la voie,  
Et que leurs jours n'étaient filés d'or et de soie.  
Femmes qui m'écoutez, ainsi devriez-vous  
Parler aux hommes, car, ceci c'est de l'histoire,  
Rien de moins malaisé que leur en faire accroire,  
La femme ment si bien sous son petit air doux,  
Qu'elle peut aisément, si tel est son caprice,  
Leur faire accroire que la vache a la jaunisse,  
Et prendre de son dire, et sans chercher bien loin,  
Pour le certifier sa servante à témoin.

Mais écoutez comment je traitais ces beaux fires,  
A leur égard voici quels ils étaient mes dires :  
—“ Sont-ce là tes façons, voyons, dis vieux cagnard,  
Pourquoi de mon voisin la femme avec tant d'art  
Se met-elle ? partout où va cette donzelle  
On admire à l'envi ses bijoux, sa dentelle,  
Tandis que je n'ai moi que de vieux oripeaux,  
Ou des habits tout noirs comme ailes de corbeaux.  
—Que faisais-tu là bas, voyons, chez la voisine ?  
Est-elle donc si belle ?—Et dans notre cuisine  
Que vas-tu chuchoter à la bonne ? . . . Tu-Dieu !  
Monsieur Chauffe la couche appaise un peu ton feu !  
Et voyez le brutal ! si je vais, c'est licite,  
En tout bien tout honneur, moi, faire une visite  
Chez un ami, voilà que monsieur le jaloux  
Vient faire du scandale et du bruit ? vertuchoux !  
—Tu reviens au logis aussi saoul qu'une grive,  
Et bien souventefois, et quand cela t'arrive,  
Tu viens me sermonner, mauvais prédicateur !  
Tu dis qu'un homme a tort qui se fait l'épouseur  
D'une femme qui n'a que fort peu de fortune,  
Que ça coute beaucoup, oui beaucoup de pecune ;  
Que si, riche au contraire, et de plus de haut lieu  
Souffrir son sot orgueil est un tourment pardieu !  
Que si la femme est jeune et gracieuse et belle,  
Tu dis, toi vieux gredin, qu'immanquablement elle  
Ne restera pas chaste, étant de tout côté  
Affaillie, et devant céder par vanité !  
Oui, tu dis en un mot que l'homme nous désire  
Pour notre or, notre taille, ou bien notre sourire,  
Parceque nous chantons, dansons ou caquetons,  
Parceque nous avons d'admirable petons,  
Donc, selon ton tarif, et c'est peu charitable,

Même nos qualités feraient la part du diable !  
Tu dis que l'on ne peut conserver un château,  
Quand l'assiégeant l'entoure et par terre et par eau ;  
Que si dans ta pensée, elle est vive et lubrique  
De chaque homme elle ira convoiter la boutique,  
Et comme un épagneul se jettera sur lui  
Jusqu'à ce qu'elle ait pu soulager son ennui ;  
Car il n'est, poursuis-tu, dans le lac si laide oie  
Qui n'ait son compagnon pour la tenir en joie ?  
Ainsi dis-tu, vaurien, en entrant dans ton lit,  
Prêcher le célibat, le voilà ton zénith !  
D'un éclair furibond, d'un éclat de tonnerre,  
Puisses-tu vilain homme aller baiser la terre !  
Tu dis que la fumée et son exhalaison,  
Et la maison qui tombe, et puis hors de raison  
La femme qui grondotte, —ont l'unique avantage  
De mettre l'homme en fuite, et dehors le ménage . .  
Il est bouffon, ma foi, de voir un décrépit  
De la sorte grogner, cela passe crédit.  
Les femmes, d'après toi comme sainte n'y touche,  
Ont de la modestie, et se pincent la bouche  
Tant qu'elles chassent l'homme . . . insolent ! nous  
dis-tu,

Mais l'ont elles happé, leur masque de vertu  
Tombe, et sans se gêner elles montrent leurs vices . . .  
Ce propos d'un grognon prouve bien les malices ! . .  
Tu nous dis que les bœufs, les ânes et les chiens,  
Chiens de chasse s'entend, avant d'en faire usage  
On les prend à l'essai pour savoir leurs moyens ;  
Qu'on essaie un bassin, que l'on goûte un fromage  
Avant de l'acheter, mais dans le mariage,  
De la femme qu'on prend la veille on ne fait rien,  
Et trop le lendemain . . . C'est ton penser, vaurien :

Puisque le lendemain si j'en crois tes indices  
Nous nous déboutonnons et laissons voir nos vices !  
Tu dis encor qu'à moins de louer sa beauté,  
Chaque jour lui donnant de la divinité,  
Ta femme, vieux grigou, ne sera pas contente,  
Qu'il faut la regarder toujours, que ça l'enchanté ;  
Qu'il te faut la fêter, qu'il te faut faire honneur  
A ses parents, amis, à tout son serviteur,  
Qu'il te faut, en un mot, passer bien des éponges  
Sur ses travers, ses cris, et sa mauvaise humeur ;  
Oui, tu dis tout cela, vieux tonneau de mensonges !  
Et cependant mort Dieu ! de ce pauvre Jacquin,  
Notre jeune apprenti, tu médis vieux coquin,  
Et le pourquoi ? C'est que belle est sa chevelure,  
Et que deci delà parfois il s'aventure  
Etre mon cavalier. Tu serais mort demain  
Que ne l'épouserais quand il me ferait offre.  
Et puis pourquoi toujours garder les clés du coffre ?  
Ton or il est à moi comme à toi, c'est certain !

“Quoi ! penserions-nous donc faire de notre femme  
Une sotte ! Tu-Dieu ! de par la Notre Dame !  
St. Jacques le mineur, St. Jacques le majeur,  
Ainsi point ne seras notre Maître et Seigneur !  
Quand même sous ta peau se chaufferait le Diable,  
De mon corps, de mon bien ne seras le comptable !  
Pourquoi m'espionner, avoir sur moi ton œil ?  
Voudrais-tu donc me voir dans ton coffre-cercueil ?  
Grigou ! tu devrais dire à ta femme, au contraire :  
“ Alice, je te fais fidèle ménagère,  
Où te conduit ton goût va prendre tes déduits,  
De mon estime ainsi va récolter les fruits.”  
C'est que nous n'aimons pas le mari qui prend note  
De nos gestes et faits ; honny soit qui s'y frotte !

“ Parmi les anciens béni surtout soit-il  
Cet astrologue sage, à l'esprit si subtil,  
Cet illustre savant, le seigneur Ptolemée,  
Dont si juste à toujours sera la renommée,  
Qui dans son *Almageste* a consigné ceci :  
' L'homme le plus sage est celui qui n'a souci  
Chaque jour, hors chez lui, de ce que fait son monde.'  
De ce dicton comprends la sagesse profonde ?  
Lorsque l'on a chez soi plus que suffisamment,  
Faut-il priver autrui s'ébattre allégrement ?  
La nuit, vieux radoteur, tu trouves ta pitance,  
Puisqu'à peine tu peux payer ta redevance ;  
C'est être trop avare et trop fesse-Mathieu  
Qu'empêcher un autre homme en recherche de feu  
D'allumer sa chandelle à ta vive lanterne,  
La lanterne te reste y verras-tu plus terne ?  
Puisqu'il te reste trop de quoi te plaindrais-tu ?  
Thésauriser du trop, crois-moi, n'est pas vertu !

“ Tu dis également que si je me fais belle  
Ce n'est que du prochain pour guigner la prunelle,  
Que la femme devrait s'habiller de pudeur,  
Et non de vêtements d'éclat et de splendeur,  
Que l'apôtre l'a dit : au diable soit ton texte,  
Cela pour me vexer n'est qu'un mauvais prétexte.  
Tu dis encor, vilain, et c'est fort insolent,  
C'est à ma modestie un outrage sanglant,  
Que dans tous mes atours je suis comme une chatte,  
Si sa robe on la brûle, aussitôt on constate  
Que l'animal félin de la maison ne fort,  
Mais si sa robe lisse est soyeuse et brillante,  
Elle sort du logis, va poser en amante  
Sur le toit, d'un matou quêtant le doux transport :



Ce qui veut dire que si moi j'étais pimpante  
Pour montrer mes atours, je m'en irais vieux fou  
Avec n'importe qui courir le guilledou.  
Impertinent jaloux que ta langue est méchante !  
Quand tu prierais Argus, Argus et ses cent yeux  
De me garder, dût-il me garder de son mieux,  
Quelque futé qu'il fut, je le ferais au même,  
Et de le tromper net résoudrais le problème.  
Jésus ! vieux radoteur ! raccourcisse tes jours !  
Toi qui viens nous prêcher dans de vilains discours  
Que ce qu'on peut trouver de pire sur la terre,  
Le plus grand des fléaux, c'est une ménagère  
Qui point ne sympathise avec ton caractère !  
Et puis lors te lançant dans des comparaisons,  
Et des comparaisons ne sont pas des raisons,  
Tu compares l'amour des femmes, mon beau fire,  
A l'enfer, au tissu de feu de Déjanire,  
Au sol stérile où l'eau ne saurait séjourner ;  
Enfin tu dis encor, c'est à faire damner,  
Que tout comme les vers s'infiltrant dans un chêne  
Le rongent sans pitié tant qu'il meurt à la peine,  
De même aussi la femme au logis se glissant  
Ruine le mari par son art tout puissant,  
Et que tous les maris affligés d'une femme,  
Savent cela fort bien, et qu'ils pestent dans l'âme !

“ Mes bons seigneurs, ainsi que bien vous le pensez,  
A messieurs mes maris j'en ai dit plus qu'assez ;  
Car je leur soutenais, c'était effronterie,  
Qu'ils m'avaient dit tout ça, dans leur ivrognerie,  
Tout était faux pourtant, mais prenais à témoin  
Ma nièce et Jacquin. O mon Dieu ! quel tintouin !

J'ai donné jour et nuit à tous ces pauvres diables !  
Et que leur ai causé de tourments effroyables ?  
Comme un cheval savais très bien mordre et hennir,  
Et je savais me plaindre, aussi crier, honnir,  
Presque toujours alors que moi j'étais fautive,  
Que me croyais perdue, au moins en perspective.  
Le premier au moulin certes moud le premier,  
Je me plaignais d'abord,—et j'avais le dernier.  
Ils étaient trop heureux s'excuser au plus vite,  
De faits certes auxquels ils auraient fait faillite ;  
Ainsi les accusais, c'était malignité,  
De courir la grisette alors qu'en vérité  
Les pauvres vieux pouvaient à peine sur leurs jambes  
Se tenir ; mais cela c'était des dithyrambes,  
Qui bien doucement allaient bercer leurs cœurs  
De croire qu'à leur âge étaient si grands vainqueurs !  
Je leur jurais de plus que si dans les ruelles  
J'allais le soir, c'était pour guetter leurs donzelles,  
Et sous cette couleur, Dieu fait ce que j'ai fait,  
Et si de fils épais j'ai tissé leur bonnet.  
Mais le bon Dieu nous a doté nous autres femmes  
De larmes au besoin, et de ruses infâmes,  
Ainsi je vous le dis, car c'est la vérité,  
J'ai toujours gouverné de par ma volonté !  
Mais par exemple au lit leur tenais la dragée  
Haute, là je trônais, c'était mon apogée,  
Et lorsque le calin m'entourait de son bras  
Pour causer de plus près, ou prendre ses ébats,  
J'avais soin lui chanter ennuyeuse homélie,  
Je faisais la bégueule, et de lui j'obtenais  
Pour complaire à ses fins ce que je désirais.  
Ce point là décidé d'en faire à sa folie  
Je le lui permettais : il faisait chère lie,

Et pouvait contenter alors son appétit.  
Pour vous autres, messieurs, donc je dis cette histoire,  
Si vous la méditez, c'est un fait bien notoire,  
Vous saurez plus ou moins en retirer profit.  
Qui n'a bourse garnie, on le fait, n'a pas suiffes,  
Pour le gain je passais moi par tous ses caprices,  
J'aurais feint au besoin vraiment d'y prendre goût ;  
Mais en fait de bacon ne l'aimant pas du tout,  
J'ai toujours grommelé morbleu, dans mon ménage,  
Et de ce procédé su tirer avantage.  
Le pape se fut-il à leurs côtés assis,  
Que ne les eusse pas épargné ces maris ;  
Par ma foi, leur rendais parole pour parole,  
Et n'eusse point cédé, fut-ce pour une obole ;  
Si qu'ils ont filé doux comme le plus prudent,  
Ayant toujours grand soin ne tomber sous ma dent.  
Aussi moi, leur disais-je : " Approchez-vous chère  
âme !

Baisez, voilà ma joue, apaisez votre flamme,  
Du miel de mes appas là gavez-vous du rob,  
Mais soyez mon ami patient comme Job ;  
L'un de nous doit céder, c'est le plus raisonnable,  
Soyez donc le plus sage, et mettons-nous à table.  
Qu'avez-vous maintenant à grogner, à gémir ?  
Faites-moi donc connaître où voulez en venir ?  
De ma vertu, voyons, est-ce le monopole  
Qui vous tient tant au cœur qu'en faites votre idole ?  
Prenez-la par St. Jean, qu'elle soit tout à vous,  
Et si vous désirez mettez la sous verroux.  
Pourtant si je voulais vendre la belle chose,  
Je me pavanerais fraîche comme une rose,  
De beaux ajustements et j'aurais le crédit !—  
Mais je veux la garder pour orner votre lit.



Mais par Dieu ! je le dis, vous êtes très blâmable,  
Egoïsme si grand est toujours condamnable !”

Avec ces deux maris ainsi je disputais,  
Mais à mes fins toujours moi je les amenais.

Je viens de vous offrir de mes maris la crème,  
Me voilà maintenant parlant du quatrième.

Ce quatrième époux, las ! c'était un viveur,  
C'est dire qu'il avait en ville une maîtresse,  
Moi cependant j'étais dans ma verte jeunesse,  
Lubrique, opiniâtre et voulant du bonheur !  
Je dansais galamment au son d'une harpette,  
Et chantaïs aussi bien certes que l'alouette,  
Lorsqu' un peu de vin doux m'avait mis en goguette.  
Ce vil Métellius, ce rustre mauvais ton  
Qui certain jour occit d'un grand coup de bâton  
Madame son épouse, et cela sous prétexte  
Qu'elle préférerait l'an quand il était bissextile  
Pour boire un jour de plus ce cher vin qu'elle aimait,  
Si j'eusse été sa femme, au même eût été fait :  
Certe il n'aurait jamais pu m'empêcher de boire,  
Ni de fêter Vénus, car Vénus j'en fais gloire,  
Est, ce qu'après Bacchus, d'honneur j'aime le mieux :  
Car aussi sûrement que l'hiver quand il gèle,  
Engendre les frimas, les glaçons et la grêle,  
Une bouche friande attire l'amoureux.  
Sur l'homme la femme a bien plus d'une excellence,  
Elle a, pleine de vin, grand appétit de danse,  
Danse d'amour s'entend, et plus d'un libertin  
Aime la femme encor plus quand elle a du vin !  
Oh ! Jésus ! mon bon Dieu ! . . . lorsque je me rappelle



Mes déduits, ma jeunesse et toute la sequelle  
De ces gentils plaisirs, cela me fait au cœur,  
Un bien qui porte encore avec foi son bonheur.  
Le temps m'a par malheur effleuré de son aile,  
Ma vigueur est un mythe, et je ne suis plus belle,  
De ma farine j'ai passé la fine fleur,  
Et n'ai plus que du son à vendre à l'amateur,  
Je le vends de mon mieux, c'est vrai, mais je regrette  
Les jours où l'on venait me conter la fleurette,  
Cependant je ne veux engendrer de chagrin,  
Et reviens à l'époux qui lors moulait mon grain.

J'ai dit que j'avais eu grand dépit, le confesse,  
De ce qu'il prit plaisir avec une maîtresse ;  
Par St. Josse et par Dieu, je lui fis une croix,  
Allez ! rude à porter ; ce fut du même bois ;  
Non pas que de mon corps fîsse vilain usage,  
Mais je faisais aux gens si gracieux visage,  
Qu'il crevait dans sa peau le malheureux jaloux.  
Par moi sur cette terre il fit son purgatoire,  
Voilà pourquoi son âme est là haut dans la gloire,  
Il me doit ce bonheur, qu'il le garde, entre nous.  
Je l'ai turlupiné de la bonne manière,  
Car dans sa propre graisse il cuifait sa colère.  
Il mourut, par ma foi, quand de Jérusalem  
Un beau jour je revins, sur ses os *requiem* !  
Sous la croix maintenant il gît le pauvre hère,  
Son tombeau ne vaut pas celui de Darius  
Si bien historié par défunt Appellus,  
Mais, parole d'honneur, il ne méritait guère  
Pour le mieux enterrer que je me misse en frais.  
Bon voyage à son âme, et qu'il repose en paix !



Mon cinquième mari, c'était par parenthèse  
Des cinq le plus rageur, et tant que je vivrai  
Certes de ses méfaits je me ressentirai  
Tout le long de mes reins où j'ai bien grand malaise ;  
Mais il était au lit si gaillard, si dispos,  
Et quand il désirait avoir ma belle chose,  
Savait m'entortiller si bien, que par Paphos !  
Quoi qu'un instant avant il n'eut broyé les os,  
M'eut battu comme plâtre, et sans la moindre cause,  
Je me laissais aller, je le dis, sans détour,  
En l'aimant avec rage aux vœux de son amour.  
C'est que de cet amour il n'était pas prodigue  
Avec moi, je l'avoue ; . . . il avait une intrigue,  
Et portait, c'est certain, sans rime ni raison  
Son ardeur que j'aimais, ailleurs qu'à la maison.  
Or, si je ne mens pas, avons nous autres femmes  
Donné cours, sur ce point, à bien des épigrammes  
Que certes méritons ; c'est qu'estimons le plus  
Les choses, palsembleu ! dont on nous fait refus.  
A grand' peine au marché vendons la marchandise  
Et pouvons y gagner si le prix se tient fort ;  
Mais un trop bon marché nous fait le plus grand tort,  
Et ne nous revaut pas parfois la peine prise.  
La femme un peu futée à part soi fait cela,  
Et s'arrange de forte à se tirer de là.

Ce cinquième mari, Dieu bénisse son âme !  
Que je pris par amour, j'en jure Notre Dame !  
Et non pour son argent, avait été d'Oxford,  
Clerc pendant un moment ; ce n'était pas son fort,  
Il le paraît du moins, puisque quittant l'école  
Il était revenu loger sur ma parole

Dans notre ville chez ma commère Alifon,  
Dieu de son âme ait pris en bien la livraison !  
De mon cœur Alifon savait le pot aux roses,  
Et mieux que mon curé les effets et les causes.  
Mes secrets, mes penfers je les lui dévoilais,  
Ce que faisait mon homme aussi le lui contais,  
Je le disais encor, parbleu, je le confesse  
A certaine commère, aussi bien qu'à ma nièce,  
Sans m'inquiéter mie alors si mon mari  
De ces propos ma foi serait ou non marri.  
Si que souventefois je pus voir son visage  
Rougir d'avoir donné prise à mon bavardage.

Voilà qu'il arriva qu'un carême, une fois  
(J'allais chez ma commère, oh ! bien souventefois,  
Car j'aimais la gaité, j'aimais la causerie.  
En Mars, Avril et Mai surtout la flânerie,  
Et porter des cancons de maison en maison),  
Le clerc Jacquin et moi, la commère Alifon  
Fûmes tous trois aux champs. Pendant tout ce ca-  
rême

Mon quatrième époux était à Londres même,  
Si que pour m'amuser j'avais plus de loisir  
Et volontiers courais de plaisir en plaisir.  
Alors j'aimais à voir, aussi bien qu'être vue,  
Savais-je de mon fort quelle serait l'issue ?  
Donc souvent je faisais mes visitations  
Aux prêches, aux festins, veilles, processions ;  
Aux fêtes comme aux jeux, à des pèlerinages,  
Aux miracles joués, et voire aux mariages,  
Et fière je portais dans ces occasions  
Mes robes d'apparat à grandes passions !  
Et savez-vous pourquoi ni les vers ni les mites

De mes hardes n'étaient habitans illicites ?  
C'est que ces vêtements, morbleu je les portais,  
Et que dans mes tiroirs ils ne chômaient jamais.

Maintenant je reviens à ce que voulais dire :  
Je vous disais donc que nous étions dans les champs,  
Badinant gentiment, souvent pouffant de rire  
Ce clerc et moi, si bien qu'à point prenant mon temps,  
Prévoyant l'avenir, de façon assez neuve,  
Je lui dis que pourtant si je devenais veuve,  
Il pourrait m'épouser.—Ce n'est pour me vanter,  
Je vous engage tous à ne pas en douter,  
Mais jamais je ne fus en fait de mariage  
Au dépourvu :—J'estime une souris peu sage  
Lorsque pour se sauver elle n'a qu'un seul trou,  
Si ce trou là lui manque elle risque son cou.  
Je lui persuadai donc qu'il avait su me plaire ;  
(Cette subtilité je la dois à ma mère !)  
Et je lui dis aussi qu'avais rêvé de lui  
Toute la nuit durant, qu'il voulait m'occire, oui,  
Comme j'étais couchée en mon lit, sur la droite,  
Et que le sang coulait tant que j'en étais moite,  
Mais j'eus soind'ajouter : "Oh ! si j'en crois mon cœur  
Ce rêve là, vraiment, doit me porter bonheur,  
Le sang dénote l'or, je fais ça dès l'enfance ;  
Donc ce rêve en lui-même indique de la chance."  
Or le tout était faux, je n'avais nullement  
Rêvé de ce Jacquin, mais instinctivement  
De ma mère suivais en cela la doctrine,  
Car ma mère en son temps savait jouer son quine.

Mais maintenant, voyons, où donc en suis-je, quoi ?  
Oh ! par Dieu, m'y voici, messieurs, excusez-moi !



Lorsque mon quatrième était là dans la bière  
Je pleurai cependant, je n'avais mieux à faire,  
C'est l'usage en ce cas ; puis avec mon mouchoir  
Je cachai mon visage, afin qu'on n'y put voir.  
De chagrin, entre nous, moi je n'en n'avais guère,  
J'avais un autre époux, fûtôt fait l'inventaire.  
A l'église on porta le lendemain matin  
Mon défunt, ses voisins, et notre clerc Jacquin  
Pleurant, suivaient le deuil. Moi, comme en Dieu  
j'espère

Quand des pieds de Jacquin je vis l'aimable paire,  
Sa jambe façonnée au tour, oh là, d'honneur !  
Dès ce même moment lui donnai tout mon cœur.  
C'est qu'il avait vingt ans, moi j'en avais quarante,  
Mais de lubricité j'étais étincelante,  
Cela me seyait bien, et par sainte Vénus !  
A mes piquants attraits donnait un chic de plus ;  
J'étais d'ailleurs en tout une franche luronne,  
Belle, riche, encor jeune en toute ma personne,  
Et je savais fort bien par mes défunts maris  
Que de mon instrument tirais des sons exquis.  
A madame Vénus j'appartiens sans conteste,  
Par mes sensations, mon ardeur, et le reste,  
Mais s'il s'agit du cœur, vrai j'appartiens à Mars.  
Vénus m'a fait cadeau des appétits épars  
De la lubricité, voire de la luxure,  
Mais de la force Mars m'a fait l'investiture.  
Mon ascendant était, quand je naquis Taurus,  
Et Mars était dedans. Mais pourquoi, mordicus !  
L'amour ferait-il donc un péché ? . . C'est stupide !  
Moi je suivais toujours mon inclination,  
Et pour excuse j'ai ma constellation,

Qui fait que ne saurais point tolérer le vide;  
Et que quand par hazard ma chambre de Vénus  
N'a plus un occupant, cela fait hiatus.  
Sur ma lèvre d'ailleurs de Mars on voit l'empreinte,  
Et dans un autre endroit du regard hors l'atteinte.  
Car aussi sûr vraiment que mon salut est Dieu,  
Je n'ai jamais d'amour éprouvé le doux feu  
Par calcul, intérêt, discrétion, prudence,  
Au contraire toujours j'ai raisonné, je pense,  
Suivant l'heur du moment, suivant mon appétit,  
L'objet de l'appétit fut-il grand ou petit,  
Habitât-il d'ailleurs ou palais, ou manfarde,  
Fut-il court, noir ou blanc, je n'y prenais pas garde.  
Que vous dirai-je enfin ? . . sinon que fin du mois  
Ce gentil clerc Jacquin, si galant, si courtois,  
Glorieux m'épousait en grand' cérémonie,  
Et que je lui donnais tout sans parcimonie,  
Les terres et l'argent que de tous mes maris  
J'avais jadis reçu. Mais je m'en repentis  
Après, et joliment. C'est qu'il ne voulait faire  
Rien à mon gré ; si bien qu'un jour en sa colère  
Il me gratifia d'un si beau coup de poing  
Que pendant fort long-temps dà je n'entendis point ;  
Et pourquoi ce courroux ? Parceque d'un ouvrage  
Moi j'avais déchiré, le grand mal ! une page.  
J'étais opiniâtre, il est vrai, c'est un fait,  
Et ma langue assez bien faisait le moulinet,  
Et puis je persistais dans mon indépendance  
Vouloir me promener nargue de sa défense !  
Aussi pour m'enseigner garder le décorum  
Me poursuivait-il des "*Gesta Romanorum*."  
Comme Simplicius Gallus (un homme infâme !)  
Ayant surpris un jour à sa porte sa femme

Tête nue, aussitôt l'abandonna ma foi,  
Et pour toute sa vie, et sans le moindre émoi.  
Comme un autre romain d'une humeur aussi noire,  
Dont il me dit le nom, mais n'en ai plus mémoire,  
Abandonna sa femme un jour le lourd pansu  
Pour être dans l'été sortie à son insçu.  
Et puis il me cherchait dans sa bible néfaste  
Ce proverbe malsain du vieil ecclésiaste,  
Où l'écrivain défend et très expressement  
Qu'un époux à sa femme accorde seulement  
Permission d'aller où son désir la porte ;  
Alors il concluait son sermon de la sorte :

“ Celui qui sur du fable établit sa maison,  
Qui pousse son cheval aveugle, hors de saison  
Dans un champ labouré,—qui sans plus de raison  
A sa femme permet du grand air le poison,  
Est digne du gibet et de la pendaïson ! ”

Mais il prêchait envain ; et pas plus qu'une figue  
Ne prisais les sermons dont il était prodigue,  
Et son proverbe faux, et son vilain dicton  
Ma foi ! je m'en fichais comme d'un vieux totton.  
Par lui je ne voulais pas être corrigée ;  
Je déteste celui qui comme une dragée  
Veut me faire avaler l'amère vérité,  
Et la seule ne suis ; j'en ai velléité.  
Or ceci le mettait contre moi fort en rage  
De ne pouvoir mater mon indompté courage.  
Maintenant je vous vais dire par St. Thomas !  
Pourquoi je déchirai cette page à son livre,  
Ce qui le vexa tant que bien qu'il ne fut ivre  
Il me battit au point que mon oreille, hélas !

Après ce traitement qui n'était du tout tendre  
Pendant un fort long-temps ne put plus rien entendre.

Vous saurez qu'il avait un livre favori,  
Qu'il aurait volontiers lu, ce très cher mari  
Et la nuit et le jour. D'un format assez vaste,  
Ce livre il l'appelait je pense Théophraste.  
Ce large et vieux bouquin fort gros, en vérité,  
Avait toujours le don d'exciter sa gaité.  
Il y avait aussi dans ce monstrueux tome  
Un ancien clerc de Rome, un nommé St. Jérôme  
Cardinal, qui jadis, écrivit, je crois bien,  
Un livre assez hardi contre Jovinien.  
Il y avait encore arrangés à sa guise,  
Tertullien, Crisippe, aussi Dame Héloïse,  
Qui fut un jour abbesse aux portes de Paris,  
Tertula, Salomon, Ovide et ses houris,  
En un mot comme en cent bien des plaisanteries  
Sur les femmes, leurs tours et leurs finasseries.  
Ce livre il y lisait dès qu'il avait loisir  
Sans se lasser jamais de s'en bien divertir,  
Tout ce que ces auteurs dans leurs vilaines âmes  
Ont entassé d'affreux contre les pauvres femmes ;  
En sorte qu'il savait les légendes-cancans  
Ecrites sur la femme aussitôt nés les ans,  
Bien plus qu'il ne savait des femmes exemplaires  
De la Bible, les mœurs et les beaux caractères.  
Car un clerc, voyez-vous, ne dit jamais du bien  
Des femmes, c'est déjà beaucoup s'il n'en dit rien.  
Si les femmes, Messieurs, eussent écrit l'histoire  
Comme les clercs l'ont fait, l'humanité peut croire  
Que les hommes, ma fine, eussent été traités  
Comme anges fort déchus, comme des éhontés.

Ces enfants de Vénus, et de Monsieur Mercure  
Dans leurs œuvres sont peu d'accord, je vous assure.  
Mercure aime, on le fait, et Sagesse et Savoir,  
Vénus aime l'argent, l'orgie et le Pouvoir.  
Ces dispositions entièrement diverses  
Font qu'ils ont tous les deux des qualités inverses.  
Par ainsi, dans Pisces Mercure est peu saillant  
Et même il est tout-à-fait défaillant,  
Quand Vénus au contraire est alors exaltée ;  
Et Vénus défaillit, lorsque dans sa montée  
Mercure est élevé. Donc pour conclusion,  
Pour un clerc une femme est . . . . . défillusion.  
Le clerc quand il vieillit, et qu'il ne peut plus faire  
Les œuvres de Vénus, ne vaut pas une paire  
De savates ma foi ; c'est alors qu'il écrit  
Que les femmes ne sont que des joujoux de lit,  
Qui ne sauraient garder le vœu du mariage,  
Et l'univers entier croit un tel radotage !

Mais vrai je perds mon temps ici à discourir,  
Et dois pourtant au fait à la fin en venir,  
A savoir que ce fut pour avoir d'une page  
Arraché le feuillet que je fus de sa rage  
La victime,—d'abord, car me vengeai par Dieu !

Un soir donc Mons Jacquin lisait au coin du feu.  
De notre grand-mère Eve, il lut d'abord l'histoire ;  
D'Eve, qui par son fait, a, si devais l'en croire,  
Impitoyablement damné le genre humain,  
Et fait mourir plus tard Jésus :—Est-ce certain  
Que le genre humain fut perdu de par la femme ?  
On pourrait en douter, je le crois sur mon âme !  
Puis il lut que Samson d'une femme amoureux

Par elle fut d'abord privé de ses cheveux,  
Ce qui lui fit bientôt après perdre ses yeux :  
Puis il me lut encor comme quoi Déjanire  
Pour capter Mons Hercule, en sa peau le fit frire !  
Il n'oublia non plus les peines, les tourments,  
Les terribles émois, tous les embêtements  
Qu'eut Socrate à souffrir avec ses ménagères  
Qu'il ne se gênait pas d'appeler des mégères :  
Comme Xantippe un jour lui jeta, quel affront !  
Son pot rempli d'urine, et cela sur le front,  
Ce qui fit que Socrate, en philosophe austère  
S'essuyant, dit : " La pluie apaise le tonnerre !"  
Il riait d'un fou rire, en sa méchante humeur,  
De la Pasiphaé, cette reine de Crète  
Qui pour servir les feux d'une amour malhonnête  
Dans une vache creuse emprisonnait son cœur,  
Afin de mieux jouir du charmant tête à tête  
De son beau taureau blanc. Abominable horreur !  
Il n'oubliait non plus la belle Clytemnestre  
Qui sur Agamemnon mit un jour le sequestre  
En le faisant mourir désagréablement,  
Pour plaire à son complice, Egiste, son amant.  
Puis il me dit comment, et de quelle manière  
Amphiaraus fut englouti dans la terre,  
Quand par Périclymène il était poursuivi ;  
Comment traîtreusement, par le sort desservi  
Aux Grecs qui le cherchaient, son épouse Eriphile  
Pour un beau collier d'or révéla son asile.  
Puis il me raconta l'histoire de Luna,  
Qui n'aimant son époux un soir l'empoisonna ;  
Puis il me raconta celle de Lucilie,  
Lubrique, elle aimait mieux l'amour qu'une homélie,  
Or, pour que son mari fut plus aimable au lit

Elle lui fit un philtre avec de l'aconit,  
Si que le lendemain c'était du dernier somme  
Qu'il dormait dans ses bras ce trop aimé cher homme !  
Puis il me dit comment certain Latynius,  
Parlant à son compère un certain Arrius,  
Lui dit qu'en son jardin existait, c'était drôle !  
Un arbre sur lequel, chacune à tour de rôle  
Ses trois femmes avaient au dessus du gazon,  
Accompli crânement un jour leur pendaïson.  
" Oh ! " dit cet Arrius, " la bizarre aventure !  
Promets-moi de cet arbre une bonne bouture,  
Et je la planterai, sois sûr dans mon jardin ! "  
Puis il me raconta des histoires sans fin  
Ayant trait à des faits de plus récente date,  
Et contre moi c'était autant de coups de patte,  
Des femmes vous tuant leurs maris dans leur lit,  
Et laissant leurs amants faire à leur appetit,  
Lorsque sur le plancher gisait chaud le cadavre ;  
Ou bien d'autres encor, et ce spectacle navre !  
Enfonçant aux dormeurs dans leurs cerveaux un clou,  
Ou les empoisonnant ; ou leur tordant le cou.  
Il vous affaisonnait tout cela de proverbes  
Plus nombreux qu'en ce monde il n'en pousse des  
herbes !

" Bien mieux vaut, " disait-il, " ton habitation  
Etre avec un dragon, un vautour, un lion,  
Qu'être avec une femme à l'humeur atrabile,  
Qui du matin au soir t'échauffera la bile !  
Bien mieux vaut, " disait-il, " être en un coin  
couché,

Ou dans une soupente au haut d'un toit juché,  
Que d'être en un logis, fut-ce au premier étage,  
Et dans un lit soyeux, — avec femme qui rage ;

Toutes les femmes sont sans une exception,  
De méchants esprits pleins de contradiction,  
Qui détestent toujours ce qui parfois peut plaire  
A leurs maris, tant est vilain leur caractère !”  
Il disait qu’une femme en mettant de côté  
Sa chemise le soir, y met sa chasteté ;  
Que la plus belle femme et la plus magnifique  
A moins qu’elle ne soit, par grand hazard, pudique,  
Est moins qu’un anneau d’or dans le nez d’un cochon,  
Et que qui court après agit en cornichon !  
A ces propos hargneux je ne saurais vous dire  
Le fiel qui dans mon cœur infiltra son délire,  
Et quand je m’aperçus qu’il lirait sans répit  
Toute la nuit durant ce livre archi-maudit,  
J’en arrachai soudain une, deux ou trois pages,  
Et de mon déplaisir pour qu’il reçut des gages,  
De mon poing tout fermé je lui fichai par Dieu  
Un coup qui l’étendit au beau milieu du feu.  
Lui, vexé, se rua sur moi comme un vampire,  
Et me donna des coups de poing de mal en pire,  
Aussi dans peu d’instants tombai sur le carreau  
Comme une morte quoi !—Mon fatané bourreau,  
Me voyant à ses pieds là gisant immobile,  
Fut saisi de terreur, et rengaina sa bile,  
Si qu’il eut bien voulu n’être pas dans sa peau.  
Cependant m’éveillant : “ Ah ça, beau jouvenceau !”  
Dis-je, “ tu devais donc m’égorger pour mes terres,  
Et pour ces biens mondains que te donnai naguères ?  
Cruel ! et cependant avant que de mourir  
Je voudrais t’embrasser, c’est un dernier désir !”  
Lui de s’agenouiller et d’assez bonne grâce,  
Disant : “ Mon Alison que faut-il que je fasse  
Pour te convaincre ici que ne te battrai plus ?



En ce piteux état te voir me rend confus !”  
Cependant il s'avance, et soudain je lui flanque  
Un soufflet sur la joue :—“ A toi vil saltimbanque !”  
Lui dis-je, “ et maintenant ma foi je veux mourir,  
Je ne puis plus parler, au diable l'avenir !”  
Mais à la fin pourtant, ce ne fut pas sans peine,  
Nous parvinmes tous deux à porter notre chaîne,  
Il me rendit la bride, et dès lors gouvernai  
A mon gré la maison, et sa main et sa langue,  
Nos terres et nos biens ; une seule harangue  
Lui fit jeter au feu son livre au forcené,  
Et lorsque j'eus enfin surpris par mon adresse  
Le pouvoir, et que fus au logis la maîtresse,  
Qu'il m'eut dit : “ Mon bijou fais à ta volonté,  
Prends soin de ton honneur, à toi l'autorité !”  
Depuis ce jour jamais nous n'eûmes de querelles,  
Et notre maison fut un nid de tourterelles.  
Je lui fus très fidèle, et fus bonne envers lui,  
Que le bon Dieu là haut le préserve d'ennui !  
Et maintenant, Messieurs, ajouta la Commère  
Si vous voulez l'ouïr, si cela peut vous plaire,  
Je vais narrer mon conte . . . . .”

“ Oh là,” dit le Quêteur,  
“ Madame aussi vrai que désire mon bonheur,  
Pour un conte voici, le jure par Catulle !  
Un long commencement, un bien long préambule !”

“ Que vient nous chanter là ce Frère de malheur !”  
A dit soudain l'Huissier, “ par les bras du seigneur !  
Voyez donc bonnes gens ! comme une mouche un  
Frère  
Vient fourrer son vieux nez, où ce nez n'a que faire ?

Ici que parles-tu d'un long commencement ;  
Ce commencement là nous plait infiniment,  
Fiche nous donc la paix, ou va faire ta quête  
En enfer si tu peux,—maladroit trouble-fête !”

“ Oui dà, sur ce pied là, vous le prenez, Huissier,”  
Dit le Frère Quêteur, “ ça dût-il vous scier  
Il vous faudra pourtant avant que je ne parte,  
Entendre un conte ou deux dont vous paierez la carte,  
Ce sont contes d'Huissiers, qui mettront les rieurs  
De mon côté, vous qui vous moquez des Quêteurs !”

“ Eh ! bien !” dit l'Huissier, “ soit maudite ta  
figure !

Que fois maudit ainsi que ma progéniture,  
Si moi je ne raconte à tous ces auditeurs,  
Avant que nous ayons passé par Sittingbourne,  
Deux ou trois contes sur de laids Frères Quêteurs  
Qui te feront bisquer ; tiens la tête te tourne,  
Je le vois et te plains ! . .”

—“ Paix ! plus vite que ça !”

Interrompit notre Hôte ; et puis il dit : “ Or ça  
Que cette femme enfin nous dise son histoire :  
Frère Quêteur, Huissier, c'est à ne pas y croire,  
Comme gens ivres d'*ale* agissez, ce n'est beau ;  
Allons, Dame ! narrez, et tirez le rideau  
De votre conte, c'est le mieux que puissiez faire !”

“ Ainsi soit-il, Messire !” a repris la Commère,  
“ Si j'ai permission de ce Frère Quêteur ?” . . . . .  
—“ Parlez, Dame,” fit-il, “ je suis votre écouteur !”



## CONTE DE LA COMMERE DE BATH.

UAND Arthur était roi de la  
Grande Bretagne,  
Alors un pays de cocagne,  
Régnaien<sup>t</sup> aussi la Fée et le Lutin,  
Qu'on rencontrait souvent par voie  
et par chemin,

Chantant, riant, dansant dans plus d'une prairie.  
Ce bon vieux temps était le temps de la féerie.  
Car depuis que partout vont les frères quêteurs,  
D'autres frères aussi, de Dieu les serviteurs,  
Côtayant les ruisseaux, visitant les cuisines,  
Les cités et les bourgs, les castels, les chaumines,  
Les granges et les lieux hantés au temps jadis,  
La fée et le lutin tous deux semblent occis :  
Car où se promenait par le passé la fée,  
Souvent quelque peu décoiffée,  
Maintenant vous voyez un bon frère quêteur,  
Tout glorieux de sa besogne,  
Dans sa limite allant mendier . . . . du bonheur,  
C'est à dire les biens qui lui font rouge trogne.  
Les femmes peuvent donc seules aller au bois  
Sans craindre les lutins comme au temps d'autrefois.

Or il advint d'Arthur pendant le règne  
 Qu'un Chevalier tout gai, tout pimpant et tout frais,  
 Et qui logeait à telle enseigne  
 Du Roi dans le propre palais,  
 Revenant de chasser rencontra d'aventure  
 Seule au bois jeune fille à gentille tournure,  
 Si que d'un tel morceau tenté,  
 Malgré ses cris, malgré sa volonté,  
 Il lui prit sa virginité.

Cet abus déloyal de la force brutale  
 Fit à la cour d'Arthur tant de bruit, de scandale,  
 Que le gai Chevalier, fut, telle était la loi,  
 A mourir condamné. Mais de la Reine au Roi  
 Fut si fervente la prière,  
 Pour ce félon, qu' Arthur ne crut mieux faire  
 Que lui donner la vie, à la Reine laissant  
 Le soin de le punir ou non l'adolescent !

“ Grand merci, seigneur Roi,” soudain a dit la  
 Reine,  
 “ Toi, Chevalier,” dit-elle, “ esencore en grand'peine,  
 Et ta tête n'est pas solide sur ton cou,  
 Et qu'elle y tint long-temps je n'en répondrais prou.  
 Toutefois je veux bien moi t'accorder la vie  
 Si tu réponds au gré de mon envie  
 A cette question : ‘ Quelle chose ici bas  
 La femme plus désire et dont fait plus de cas ? ’  
 Si tu ne peux répondre à la minute,  
 Prends ton temps ; je t'accorde un an avec un jour,  
 Va chercher cette énigme, et reviens ici pour  
 M'en apporter le mot ; va point ne te rebute ;

Au jour nommé fois dans ce lieu  
Me délivrer ton corps ; tu le promets . . . . adieu !”

Quand on ne peut faire à sa tête,  
Il faut se résigner à subir la tempête,  
Notre gai Chevalier bien moins gai que chagrin,  
Prit congé tout penaud, et fila son chemin.

Le voilà donc allant, frappant à chaque porte,  
Et cherchant à savoir d'une façon accorte

“ Quelle chose ici bas  
La femme plus désire et dont fait plus de cas ? ”  
Mais d'accord sur ce point ne rencontrant personne.  
L'une eut aimé le mieux le sceptre et la couronne,  
Une autre les bijoux, une autre gros profit,  
D'autres de beaux habits, ou les plaisirs du lit,

D'autres d'être bien souvent veuves,  
Pour avoir et maris nouveaux et robes neuves.  
Les unes soutenaient qu'on gagnait notre cœur,  
Alors qu'adroitement on était bon flatteur,

Le fait est que la flatterie

De l'amour est l'artillerie.

D'autres enfin disaient que ce qu'aimons le mieux,  
C'est dominer sur tous, et d'en faire à nos têtes,  
D'un homme n'être pas le sujet des conquêtes,  
Mais qu'il dise à chacun au contraire en tous lieux

Que nous sommes sages commères,  
Point légères du tout, mais bonnes ménagères.

Car pour dire la vérité,

Qu'à l'endroit où le bât nous blesse

Un homme nous écorche, et sa brutalité  
Nous la paierons d'un coup de pied, je le confesse,  
Qu'on essaie on verra. Plus nous sommes au fond

Vicieuses, et plus d'un respect très profond  
 Toutes voulons qu'on nous entoure,  
 De sublimes vertus nous aimons qu'on nous bourre,  
 Et prétendons que sous notre bonnet  
 Nous pouvons garder un secret.  
 A cette blague là, messieurs, n'allez pas croire,  
 Femme ayant un secret ne le gardera pas,  
 Tant cancaner pour elle a des appas ;  
 Témoin Midas : en voulez-vous l'histoire ?

Ovide nous dit quelque part  
 Dans ses mille et une merveilles  
 Que sous ses longs cheveux, certe avec beaucoup d'art  
 Midas, le Roi Midas cachait ses deux oreilles ;  
 (C'étaient oreilles d'âne ;)—et sa difformité  
 Était si bien célée en vérité,  
 Que nul ne s'en doutait, nul excepté sa femme ;  
 Comme il l'aimait de cœur et d'âme,  
 Un beau jour en effet  
 Il lui dit son secret,  
 La suppliant la bonne dame  
 Ne jamais souffler mot  
 Sur ce ridicule défaut.  
 La gente et douce créature  
 Vite a dit : “ Seigneur, je le jure,  
 Voudrais-je vous donner un si vilain renom,  
 Mais je porte aussi votre nom,  
 Et je vous trahirais par telle vilénie ?  
 Ce serait un péché, ce serait félonie ! ”  
 Et cependant elle en crevait  
 D'avoir à garder ce secret :  
 Et le cœur lui gonflait tant et tant la mignonne,  
 Ne pouvoir le dire à personne,

Qu'elle courut vers le prochain marais,  
(Tel un butor patauge en ses roseaux épais,)  
Et près de l'eau mettant sa bouche,  
Au risque de prendre une douche,  
"Belle eau," dit-elle, "oh ! ne me trahis pas,  
Entre nous, mon mari, le puissant Roi Midas,  
A deux longues oreilles d'âne  
Qu'il dissimule à chacun sous son crâne !  
Et maintenant enfin je puis respirer . . ouais !  
Sur ma parole j'étouffais !"  
Que cette histoire vous confirme  
Dans ce fait que je vous affirme :  
"C'est que dût-elle attendre un tantinet,  
Femme ne peut long-temps poitriner un secret."  
Si quelqu'un d'entre vous par hasard est avide  
Savoir la fin du conte, il n'a qu'à lire Ovide !

Ce Chevalier, de mon conte héros,  
Quand il vit qu'il avait en vain usé ses os  
A courir le pays narguant et vent et bise  
Sans pouvoir amener à bien son entreprise,  
C'est-à-dire à savoir "Quelle chose ici bas  
La femme plus désire, et dont fait plus de cas ?"  
Eut le cœur tout penaud, fut dans grand embarras.  
Mais quoiqu'à noirs penfers son esprit fut en proie,  
Vers le castel d'Arthur il dut prendre sa voie,  
Car le lendemain de ce jour  
Etait le temps fixé pour le retour.  
Comme avec ses foudis il chevauchait, par chance,  
Le long d'une forêt, il aperçut en danse  
Vingt-quatre dames, oui, peut-être plus encor,  
Près d'elles vivement comme il prenait l'effor,  
Dans l'espoir énivrant gagner de la science,







Pourtant sur le gazon, dans un noir carrefour,  
Il aperçut assise en un coin une femme . . .

*Page 267.*

Il fut tout attrapé, ne trouver tout autour

Que le silence,

Elle avait disparu la danse ;

Pourtant sur le gazon, dans un noir carrefour

Il apperçut, assise en un coin, une femme ;

Plus vilaine, je crois, ne se vit sur mon âme.

Se levant, cette vieille a dit au Chevalier :

“ Sire, vous chevauchez dans un obscur sentier

Qui ne conduit à rien ; dites-moi, je vous prie,

Que cherchez-vous ici ? . . Puis, sans forfanterie,

Vous être utile, car, on fait, les vieilles gens

Ont un certain acquis, et beaucoup de bon sens.”

—“ Ce que je cherche ici, je ne saurais le taire,

Le voici, ma très chère mère :

C'est de savoir : ‘ Quelle chose ici bas

La femme plus désire, et dont fait plus de cas ?’

Du mot de cette énigme, oh ! si pouvez m'instruire ;

Je ne saurais vous dire

Combien je paierais largement

Cet opportun enseignement.”

—“ Engage toi donc par serment

Ici, sur ma main,” lui dit-elle,

“ Que ce que je voudrai, si c'est en ton pouvoir,

Tu le feras,—et dès avant ce soir

Sur cette obscurité, je mettrai la chandelle !”

—“ Ainsi soit-il !”—a dit le Chevalier,

“ Ma parole est à vous ; pouvez vous y fier !”

“ Pour lors,” a-t-elle dit, “ elle est sauve ta vie,

La Reine n'aura nulle envie

A la chose que t'apprendrai

Dire nenni. Ta réponse à son gré

Sera, n'en doute pas ; et mesdames ses femmes

T'admireront les bonnes âmes !

En avant donc !” Et sans plus de discours,  
Du chemin lors dans le parcours,  
Elle lui glisse au tuyau de l’oreille  
Une courte leçon, qui fit vraiment merveille,  
Et rendit allègre et dispos  
Notre héros !

A la cour arrivé, le cœur plein de lieffe,  
Ce Chevalier a dit que selon sa promesse  
Il vient tenir son jour, et qu’il est prêt  
De la Reine à subir l’arrêt.  
Mainte gentille et noble dame,  
Et mainte damoiselle étaient là sur mon âme,  
Maintes veuves aussi, dit-on,  
A la cour qui donnaient le ton,  
Par la haute excellence  
De leur expérience.  
Embrassant tout d’un œil altier,  
Comme juge trônait la Reine.  
On obtint le silence avec un peu de peine,  
Puis on dit à l’Huissier  
D’introduire ce Chevalier.  
Et la Reine lui dit de dire à l’auditoire :  
“ Quelle chose ici bas  
La femme plus désire, et dont fait plus de cas ?”

Ce Chevalier on peut le croire  
Ne se fit pas prier ; d’une voix de stentor,  
Que par toute la cour on entendait encor  
Quand il ne parlait plus, répondant à la Reine :  
“ Ma gracieuse Souveraine,”  
Dit-il, “ la chose qu’ici bas  
Femme le plus désire et dont fait plus de cas,  
C’est d’être en tout, et pour tout la maîtresse,

Souveraine du cœur ainsi que du logis ;  
 Belles dames c'est là pour vous le Paradis,  
 Et votre suprême lieffe.  
 En un mot comme en cent et malgré nos clameurs  
 La femme veut toujours dominer sur nos cœurs.  
 Et maintenant j'ai dit, et dussiez-vous m'occire  
 Je ne rétracte en rien mon dire !”

Dans la cour il se fit un long frémissement,  
 On chuchottait ; et femme, fille et veuve  
 Disaient : “ Ce Chevalier est un impertinent,  
 Mais il est galamment sorti de cette épreuve,  
 Il mérite la vie . . .” A ce même moment  
 Se leva lourdement

Comme un cauchemar, la vieille,  
 Que notre Chevalier avait trouvé la veille.  
 “ A vous,” a-t-elle dit, “ merci,  
 Ma Souveraine, Dame et Reine,  
 Avant que votre cour ne soit levée, ici

Daignez compatir à ma peine,  
 Et rendez-moi justice :—Ai dit au Chevalier  
 Cette réponse qui vous a paru d'un sage,  
 Et qui lui vaut la vie ;—or, ne le peut nier  
 Il m'a donné sa foi pour gage  
 Qu'il m'accorderait mon vouloir,  
 Si ce que demandais était en son pouvoir,  
 Or, devant cette cour, Chevalier, je te prie  
 De me prendre pour femme, et ne fais vespérie,  
 Je t'ai sauvé la vie, et le fais comme moi  
 Si je mens, dis non, sur ta foi !”

“ Hélas ! trois fois hélas ! telle fut ma promesse,  
 Le reconnais et le confesse,”  
 A dit le Chevalier, “ mais pour l'amour de Dieu

Demandez autre chose au lieu  
De me punir par un tel mariage,  
Prenez mon bien, prenez mon héritage,  
Je ne me plaindrai pas, mais oh ! laissez mon corps  
En paix.” — “ Nenni,” dit-elle alors,  
“ Nenni, quoique je sois immonde, vieille et pauvre,  
Pour tous les trésors du Hanovre,  
Pour tout le minerai que nous cache en son sein  
Notre mère la terre  
Ne voudrais pas ne pas être ta ménagère !  
Et voire tes amours, moi qui t’aime si bien !”  
— “ Mes amours !” a t-il dit ; “ oh ! pour ça non,  
mégère !

Et dire qu’il me faut hélas !  
Moi Chevalier, m’unir dans un rang aussi bas !”  
Mais il eut beau dire et beau faire,  
Malgré son dépit, sa colère,  
Et bien qu’il en fut très marri,  
Force lui fut d’être enfin son mari,  
Et le soir arrivé, pour comble de disgrâce  
Avec elle au lit prendre place.

Peut-être quelques uns pourraient-ils m’accuser  
De ne pas leur analyser  
La joie et l’appareil qu’on vit à cette fête.  
A cela ma réponse est prête :  
Il n’y eut point de fête, encor moins de festin,  
Notre Chevalier moult chagrin,  
Bien penaud, et baissant l’oreille,  
Secrètement le lendemain  
Epousa son horrible vieille,  
Et tout le jour comme un hibou  
Se cacha, ne fais dans quel trou.

Les voilà dans le lit.—Quel horrible supplice  
 Pour notre pauvre Chevalier !  
 Il était là, comme dans un guêpier,  
 Et se tournait de ci, de là . . —“ Dieu vous bénisse !  
 Mon cher mari, mon noble époux,  
 Mais dites-moi donc, entre nous,  
 Des Chevaliers d’Arthur est-ce là la méthode,  
 Ce ferait un drôle de code,  
 Se retourner de ci, de là, sans aucun but,  
 Sans offrir à l’hymen le plus léger tribut ;  
 Moi je suis votre amour, qui plus est votre femme,  
 Je vous ai sauvé de la mort,  
 Et jamais, non jamais ne vous ai fait de tort ;  
 Pourquoi donc vous conduire ainsi quand mon cœur  
 brâme  
 Après vous la première nuit ?  
 De mon amour, pour vous, est-ce donc là le fruit ?  
 Dites-le moi, quel est mon crime ?  
 Et s’il est réparable, il fera réparé !”

—“ Réparé ! . . non jamais, car je suis la vic-  
 time  
 De ton astuce, à toi, qui de naissance infime  
 As su te faire prendre, et ce, contre mon gré,  
 Odieuse mégère, être dénaturé !  
 Est-ce donc étonnant que si laide et si vieille  
 Auprès de toi, si mal je veille ?  
 Oh ! plutôt à Dieu que je puisse mourir !”

“ Ah !” dit-elle, “ voyons, car il faut en finir,  
 Et jusqu’au fond, fouiller la chose,  
 Est-ce donc là vraiment la cause  
 De votre manque de repos ?”

—“ Certes,” fit-il, “ par Atropos !”

—“ Eh bien ! seigneur,” lors reprit-elle,  
“ Si je voulais, pourrais amender tout cela,

Avant trois jours, pour moi c'est bagatelle,  
Mais si vous conduisiez d'une autre façon dà !  
Toutefois bel époux trouvez bon, je vous prie,  
Que contre ce grand mot de gentilhommerie  
J'entre d'abord ici ma protestation :

D'être bon gentilhomme avec prétention,

Parceque vos ayeux, par chance,

Ont été grands, c'est de l'outrecuidance  
De votre part, très cher ; ça tombe sous le sens  
Que le propre mérite est ce qui fait les gens.

De la vertu celui qui sans faire étalage

Se conduit noblement partout comme un vrai sage,

Voilà mon gentilhomme, il n'en est de meilleur,

Celui-là n'est pas un hâbleur !

Je déteste la momerie,

C'est du Christ que nous vient la gentilhommerie,

Et non de nos ayeux, et non de leurs écus,

Les richesses jamais ne furent des vertus !

Certes de nos ayeux recevant l'héritage

Nous pouvons nous targuer d'être de haut parage,

Mais dites-moi, ces bons ayeux,

Peuvent-ils les léguer à leurs petits neveux,

Ces vertus, qui, vivants, en firent de grands hommes,

Et qui les fit depuis appeller gentilshommes ?

A vous permis d'accaparer leur rang,

Mais sans vertu que sert de sortir de leur sang ?

Il parle dans ce sens l'oracle de Florence,  
Dante s'exprime ainsi dans sa rare éloquence :  
L'héritier d'un beau nom rarement le grandit,

Difficile à porter, c'est déjà grand crédit  
 Pouvoir le soutenir avec honneur et gloire :  
 L'arbre n'envoie aux cieux une branche accessoire ;  
 La gentilhommerie elle a sa source en Dieu,  
 Des ayeux ne pouvons revendiquer que peu,  
 Et ce peu quel est-il ? . . . Des choses temporelles  
 Qui peuvent s'amoin drir et s'écorner entr'elles.

Chacun fait aussi bien que moi  
 Que si la gentilhommerie  
 Devait de père en fils se transmettre, ma foi,  
 Comme se transmet une hoirie,  
 Gentilshommes seraient entr'eux  
 Non vicieux, mais vertueux.

Prenez du feu, dans une maison sombre  
 Portez-le, puis fermez les portes à l'entour,  
 Et puis vous en allez en emportant votre ombre,  
 Il brûlera là jusqu'au jour,  
 Ou plutôt jusqu'à ce qu'il meure,  
 Aussi pur, aussi vif que si dans la demeure  
 Nombre de gens se groupaient tout autour.

Vous voyez par là que la gentilhommerie  
 N'est pas comme le feu qui remplit son devoir ;  
 Partout dans la chaumine aussi bien qu'au manoir,  
 Parmi ses desservants toujours l'humeur varie,  
 Et Dieu fait si souvent le fils d'un haut seigneur,  
 S'abaisse à des méfaits indignes d'un grand cœur.  
 Du nom de gentilhomme, oh ! celui qui se targue

Parcequ'il compte au rang de ses ayeux,  
 Des cœurs nobles et vertueux  
 Qui loin de suivre en bien feu son père, le nargue  
 Et se pavane vicieux,  
 Celui là n'est pas gentilhomme,  
 Fut-il Duc ou bien Comte il est à peine un homme,



D'infâmes actions en ont fait un crétin,  
Un manant, un rustre, un vilain !  
La gentilhommerie, oh ! c'est la renommée,  
Par les ayeux laissée au sénat, à l'armée,  
C'est le nom qui nous vient de Dieu,  
Mais de vertus pour nous qui jamais ne tient lieu.

Consultez l'histoire ancienne,  
Tenez voilà Valérius,  
Il montre avec orgueil la grandeur plus qu' humaine  
De ce Tullus Hostilius,  
Qui pauvre s'éleva par ses seules vertus  
A la pourpre romaine.  
Lisez Sénèque, aussi Boethius,  
Là vous verrez écrit que la noblesse  
La vertu la confère, et non pas la richesse.  
Donc très cher mari je conclus  
Que quand bien même mes ancêtres  
Eussent été de rudes êtres  
Très peu favoris de Plutus,  
Cependant lorsque Dieu peut me faire la grâce  
De vivre sans péché, quoique l'on dise et fasse,  
Dès que vis vertueusement  
Dès cet instant je suis noble vraiment.  
Je passe à cet autre reproche  
Que je suis pauvre, mais pauvreté nous rapproche  
De la Divinité ;—vous savez que Jésus  
Fils du Dieu Tout Puissant pauvre a vécu sur terre,  
Il eut pu vivre au milieu des écus,  
Pourquoi préféra-t-il vivre dans la misère ?  
Pour mieux se rapprocher de l'homme, rien de plus !  
La pauvreté contente est une honnête chose,  
Qui fait vivre de peu, de soi-même disposé ;

Qui s'estime content malgré sa pauvreté  
 Est riche, quand bien même il n'aurait de chemise ;  
 Mais celui dont la vie est une convoitise,  
     Et qui voudrait en vérité  
 Avoir tout ce qu'il voit, ce n'est qu'un pauvre hère  
 Dont la richesse même est abjecte misère.  
 Seul celui qui n'a rien, qui ne convoite rien,  
 Est riche, car il a la pauvreté pour bien.  
 Voyons, croyez-vous donc que la pauvreté vraie  
     Du froment soit l'ivraie ?

“ Juvenal en riant, fait de la pauvreté  
 Un éloge ma foi digne d'être cité :  
 Il nous dit que le pauvre est toujours joyeux drille,  
     Que lorsqu'il va par monts par vaux,  
 Il peut jeter à l'air tous ses esprits vitaux,  
 Folâtrer en un mot, sans crainte qu'on le pille.”  
 “ La pauvreté,” disait Adrien l'Empereur  
     Causant avec un philosophe,  
 “ Est un bien détestable ; et cependant l'étoffe  
     En est bon teint ; c'est un fort grand moteur  
 D'activité pratique ; et souvent la sagesse  
 Dans son tissu grossier a trouvé la richesse.”  
     La pauvreté c'est cependant,  
     Quoique cela paraisse étrange,  
 Une possession qui ne craint accident,  
 Que personne n'envie, et qui rarement change  
 De mains.—La pauvreté, j'en fais ici l'aveu,  
 Nous fait connaître à nous,—nous fait connaître Dieu.  
 La pauvreté, mais c'est un lorgnon ce me semble,  
 Par son tout petit bout nous voyons nos amis,  
 Nos vrais amis !—Ils sont peu nombreux tous ensemble ;  
     Par son gros bout voyons ces ennemis

Que contre nous misère assemble.  
Donc, mon seigneur, puisque je ne vous lèse en rien,  
Ne me reprochez pas ma pauvreté,—mon bien !

“ Et maintenant voyons, venons à ma vieillesse :  
Vous me la reprochez comme acte de bassesse,  
C’est fort mal, savez-vous ? . . . Si n’ai de grands  
auteurs  
Qui s’inscrivent pour moi, vous autres mes Seigneurs  
Qui dites que : “ Noblesse oblige ! ”  
Serez de mon côté, dans l’espèce, vous dis-je !  
Vous croiriez vous manquer à vous mêmes d’égards  
Si n’incliniez vos fronts à l’aspect des vieillards.

“ Or quand vous dites que je suis immonde et vieille,  
Eh bien ! tant mieux pour vous, ne serez point cocu,  
Car vieillesse et laideur, et ce n’est pas merveille,  
Sont les plus sûrs veilleurs, dit-on, de la vertu.  
Toutefois connaissant vos goûts et vos délices  
Je dirais même vos caprices  
Je ne décline pas votre appétit mondain,  
Et le fatisferai dans ce qu’il a d’humain.  
Choisissez maintenant une de ces deux choses,  
De m’avoir vieille et laide, et ce, jusqu’à la mort,  
Mais fidèle et soumise en tout état de causes,  
Et ne vous donnant jamais tort,  
Ou bien de m’avoir jeune et belle,  
Et de prendre chance,” dit-elle,  
“ De recevoir chez vous des gens qui, par ma foi,  
Viendront très peu pour vous, viendront beaucoup  
pour moi :  
Je vous donne à choisir, choisissez, mon beau sire,  
Et de votre pensée au moins daignez m’instruire.”

Ce Chevalier avise, et puis moult tristement :  
 “ Ma dame, et mon amour, et mon épouse chère,  
 Je me mets,” a-t-il dit, “ de mon consentement,  
 Et je crois bien que je ne puis mieux faire,  
 Sous votre entier gouvernement.  
 Voyez donc, avisez et choisissez vous-même,  
 Ce qui vous semble mieux, résolvez le problème,  
 Ce que ferez sera bien fait  
 Et me tiendrai pour satisfait.”

“ Alors j’obtiens sur vous,” dit-elle, “ la maîtrise,  
 Puisque puis gouverner et choisir à ma guise ? ”

“ Certes femme,” a-t-il dit, “ le tiens pour le  
 meilleur ! ”

“ Eh bien donc baise-moi ! toi mon gentil seigneur !  
 Et ne nous fâchons plus ; tiens, vrai, je te pardonne,  
 Et pour toi je veux être à la fois belle et bonne.  
 Dieu me fasse mourir sans avoir ma raison  
 Si je ne suis l’honneur de ta maison,  
 Si je ne suis demain au moins toute aussi belle  
 Qu’ impératrice ou reine, ou noble jovencelle,  
 Qui fait jabot de ses attraits divers  
 Entre les deux confins de ce vaste univers.  
 Ma vie elle est maintenant à ta garde,  
 Tire les rideaux et regarde ! ”

Et quand le Chevalier vit, de tous ses yeux vit  
 Qu’elle était si jolie avec autant d’esprit,  
 Et qu’elle était si jeune, il eut immense joie,  
 Et comme un vautour sur sa proie

Fondit en l'étreignant dans ses bras follement,  
Et lui donna tant de baisers vraiment  
Qu'elle faillit mourir sous ce débordement.

Elle, en toutes choses, fut sage,  
Et jamais, non jamais ne lui donna d'ombrage.  
Ils vécurent ainsi dans grand contentement,

En paix, jusqu'au dernier moment ;  
Et que Jésus Christ vous envoie  
Pour que vos jours soient tous filés d'or et de soie  
De bien jeunes maris, ayant vif appetit

Au lit,  
Soumis, frais et dispos, qui vous tiennent en joie ;  
Et jamais en amour ne demandent crédit !

Jésus aussi daigne abréger la vie  
De ces vilains époux qui poussés par l'envie,  
Veulent nous gouverner, et dominer vainqueurs ;  
Quand à ces vieux grigous avarés de dépenses,  
De nos actions contrôleurs,  
Nous entourant de défiances,  
Que la peste les happe, et que dans son charnier  
Elle entasse leurs os, et leurs impertinences  
Pour le bonheur du monde entier !



## PROLOGUE DU FRÈRE.

E l'ordre des Quêteurs le digne et  
noble Frère  
Contre l'Huissier toujours avait  
fourde colère,  
Bien que jusqu'à présent, mû par  
respect humain,

Il n'eut à cet Huissier rien dit de trop vilain.  
A la fin cependant il dit à la Commère :  
" Dame ! Dieu vous accorde, et c'est là ma prière,  
Bonne vie !—Aussi bien que puisse prospérer !  
Ce que vous avez dit mérite de durer,  
Vous avez touché là matières scholastiques  
Avec un fort grand sens, et des mots sympathiques,  
Mais comme chevauchons ici sur le chemin,  
Et causons pour causer, laissons là le latin,  
Et les citations, et sous aucun prétexte  
Surtout, des livres saints ne commentons le texte ;  
Commenter l'écriture et les livres de Dieu,  
Du clergé c'est le lot, mais dans un autre lieu.  
Mais si cela vous plait, mes seigneurs et mesdames,  
Je veux vous raconter, n'y voyez d'épigrammes  
Untour d'Huissier ; pardil ! vous savez très bien, ouais !  
Qu'on ne peut d'un Huissier dire grand bien jamais !

Un Huissier c'est connu s'en va de ville en ville  
Traquer fornicateurs jusqu'en leur domicile,  
Et porteur de mandats, pour prix de sa vertu,  
Est berné bien souvent, et bien souvent battu !”

“ Ah ! Seigneur ! devriez,” interrompit notre  
Hôte,

“ Etre poli, courtois, ne tomber dans la faute  
Par de vilains propos d'attaquer le prochain ;  
Nous ne voulons ici ni débats, ni disputes,  
Vraiment se chamailler est le plaisir des brutes ;  
Laissez là votre Huissier, et nous narrez soudain  
Votre histoire.” — “ Nenni,” fit l'Huissier, “ qu'il me  
dise

Tout ce qui lui plaira ; je n'en fais casardise,  
Et lui dis à son nez : lorsque viendra mon tour,  
Je lui dirai son fait, et cela sans détour ;  
Je lui dirai tout net quel il est son office,  
Pour lui faire plaisir et lui rendre service ;  
Je lui ferai toucher du doigt en quel honneur  
Est un Frère Quêteur, faux, rampant et flatteur !”

Notre Hôte répondit : “ Paix là, pas davantage !”  
Et puis après il dit au Frère : “ Il est plus sage ;  
Immédiatement cher maître nous narrer  
Votre histoire, plutôt, que de la différer.”



## CONTE DU FRERE.

ADIS, dans mon pays, possédant  
plus d'un acre,  
Homme de rang, vivait un noble  
Archidiacre  
Qui faisait crânement bonne exécution

Contre la fornication,  
Contre la diffamation

Et la forcellerie, et voire l'adultère,  
Et ces crimes hideux en horreur à la terre ;  
Contre les marguilliers, contre les testaments,  
Et contre les contrats, manque de sacrements,  
Contre l'usure, aussi contre la simonie,  
Et des péchés nombreux la sequelles infinie ;  
Il sévissait surtout contre les débauchés,  
Et lorsque sur le fait ils étaient accrochés,  
Il leur fallait de la finance  
Pour se laver de leur incontinence,  
Et ceux qui payaient peu dans telle circonstance  
Étaient bafoués, mal menés,  
Et leurs biens, qui plus est, fortement écornés ;  
Et quand contr'eux on portait plainte,  
De la justice alors ils ressentaient l'étreinte.



Payer dîme mesquine était crime envers Dieu,  
Et l'avare avec lui certes n'avait beau jeu ;  
Car avant que l'évêque eut semoncé le drôle,  
Du dit Archidiacre il était sur le rôle,  
Alors de par sa juridiction  
Il avait infligé verte correction.

Il avait un Huissier là tout prêt dans sa manche,  
Dont l'âme, je le crois du moins, était peu blanche ;  
Garçon futé s'il en fut toutefois,  
Et qui faisait fort bien ses coups en tapinois.  
Pour le mettre au courant, et lui tracer la voie  
Il avait pour limiers fils et filles de joie,  
Un ou deux, trois ou quatre au plus ;  
Par eux il savait mordicus,  
Du gibier quel était à tel jour le repaire,  
Et Dieu fait s'il usait alors son savoir-faire.  
Car quand même ce gueux d'Huissier  
Comme un bouc ou comme un béliet  
Serait méchant, ne veux pas par cajolerie  
Le ménager pour sa putasserie.  
Les Huissiers n'ont sur nous droit de correction,  
N'ayant pas juridiction,  
Et ne l'auront jamais quelque'en soit leur envie !"  
—" Par St. Pierre ! ainsi sont filles qui font la vie,  
Nous n'avons pas le droit d'entrer dans leur sénat,  
Ni de troubler leur saint apostolat !"  
—" Paix là," dit l'Hôte, "ou que dans sa justice  
Dieu vous fasse le don de quelque maléfice,  
Pour vous punir de l'interruption !  
—Vous reprenez votre narration,  
N'épargnez rien cher maître, et si l'Huissier tempête  
Que son courroux ne vous arrête !"

“ Cet Huissier, ce voleur, cet insigne pendard  
 Ne fais trop comment avait l'art  
 D'avoir sous main,” reprit le Frère,  
 “ De vils courtiers d'amour pour le moins une paire,  
 Comme on garde un faucon dans la vieille Angleterre  
 Pour chasser l'oiseau, le leurrer,  
 Et puis enfin s'en emparer.  
 Ces vils courtiers d'amour lui contaient à l'oreille  
 L'épisode du jour, le cancan de la veille,  
 Et de chaque récit  
 Notre drôle savait tirer un grand profit,  
 Dont il taisait le chiffre à son honoré maître,  
 Qu'il dupait crânement le traître !  
 Sans mandat maintefois citer un libertin,  
 Le menacer du Christ, et de son anathème,  
 Pour lui c'était d'ordinaire un bon thème  
 Qui rapportait à son gosier du vin,  
 Et sans reproche  
 De nombreux écus à sa poche.  
 Il avait pris pour modèle Judas,  
 Et de voler son maître il faisait ses choux gras ;  
 Pour tout dire en un mot dans un seul amalgame  
 Il renfermait, ce cœur sans âme,  
 Un Huissier, un voleur, un débaucheur infâme.  
 A sa suite il avait encor  
 Des marchandes d'amour, et de par ces donzelles,  
 Il savait le matin qui, la nuit, avec elles  
 Avait couché, Ralph, Jean, Robert, ou bien Hector,  
 Et pour lui c'était mine d'or ;  
 Avec un feint mandat, une voix de rogomme  
 Au chapitre il citait et la donzelle et l'homme,  
 Et puis de l'homme après quelque façon,

Par pitié recevant une grasse rançon,  
Il avait soin encor que de quelque vétille  
Ce plumé se laissa carotter pour la fille ;  
Avec l'argent d'autrui c'est ainsi qu'il payait  
L'achat du scandaleux secret.  
Il en savait plus long cet Huissier malhonnête  
Dans l'art de soutirer d'énormes pots de vin  
Sans soulever grande tempête,  
Qu'en deux ans ne pourrais vous en conter enfin ;  
Il flairait la luxure, il flairait l'adultère ,  
Comme un vaillant limier fait flairer un repaire,  
Tous ses efforts étaient mettre le vice à nu,  
Car en cela gifait son plus clair revenu ;  
Exploiter la concupiscence,  
Epier jour et nuit cet univers cornu,  
C'était où cet Huissier adroit trotte-menu  
Mettait son savoir-faire, et son intelligence.

Or il advint un certain jour  
Que cet Huissier toujours à l'affût d'une proie  
Chevauchait, ruminant sa joie,  
Pour citer une veuve un peu sur le retour  
Dont il espérait bien, et cela non sans cause,  
Obtenir un pour-boire, ou bien quelque'autre chose,  
Qu'il vit devant lui s'avançant,  
(C'était d'un bois sous la lisière,)   
Un gai Bailli portant un bel arc reluisant  
Et plus d'une flèche légère.  
Court et de gros drap vert il avait un manteau,  
Frange noire ornait son chapeau.

“ De tout là bas, Monsieur, moi je vous voyais  
poindre,”

Dit cet Huissier, "salut ! charmé de vous rejoindre."

—"Soyez le bien venu !" répondit celui-ci,

"Vous, et chaque gaillard se promenant ainsi !

Chevauchez-vous bien loin sous ce feuillage ?

Il est si doux goûter la fraîcheur de l'ombrage,"

Dit ce Bailli :—"Non pas !" dit cet Huissier,

"Je vais très près d'ici, non loin de ce hallier,

Je vais là lever une dîme

A mon seigneur acquise, et par droit légitime."

—"Es-tu donc un Bailli ?" . . —"Certes," dit cet Huissier !

(Il n'osait pas, sachant de son état l'ignoble,

Et c'était un sentiment noble !

Avouer tout crûment un si hideux métier.)

"Par Dieu," dit le Bailli, "cher frère !

Nous sommes tous les deux Baillis,

Mais je suis inconnu de par tout ce pays,

Et si tu veux bien mériter, bien faire,

Tous deux nous deviendrons amis.

J'ai de l'or, de l'argent par là bas dans ma caisse,

Si donc un jour, tu viens dans mon comté,

Chez moi tu seras à ton aise

A te bien recevoir mettrai ma vanité !"

Dit cet Huissier : "Merci, grand merci, soyons frères,

Sommes-nous pas déjà confrères !"

Et leurs mains d'un commun accord

S'unissant dans un beau transport,

Ils se jurèrent l'un à l'autre

D'être pour chacun d'eux sur leur foi, bon apôtre

Jusqu' à la mort.

Cet Huissier venimeux était de plus jacasse  
Et bavard comme une bécasse,  
Cherchant toujours à tout savoir ;  
“ Frère,” dit-il, “ où donc est ton manoir  
Afin qu’un jour ou l’autre on puisse t’aller voir ? ”  
Ce Bailli lui répond d’une voix douceuse :  
“ Frère, il est du côté du nord . . .  
Ma maison sera bien heureuse  
Te posséder en son ressort ;  
Et je t’indiquerai si bien, si bien la route  
Avant de nous quitter,—que je n’en fais pas doute  
Tu la trouveras sans effort.”

“ Tandis que cheminons ensemble  
Tous deux à l’amble,”  
Dit cet Huissier : “ Cher Bailli de mon cœur,  
Enseigne-moi quelque tour de voleur,  
Quelque bonne et fine rouerie,  
Quelqu’acte de gredinerie,  
Qui puisse à flots, par un moyen nouveau,  
Au moulin faire arriver l’eau.  
Et ne va pas surtout user de réticence,  
Par crainte de péché, par cas de conscience,  
Nenni dà, dis-moi chaftement  
Le secret de ton rudiment.”

“ Voici donc,” dit-il, “ très cher frère.  
L’aperçu de mon savoir-faire :  
Mes gages sont très exigus,  
Mon maître est dur, et dur est mon office,  
Il me donnerait mordicus  
Honnêtement fort peu d’écus,

Si je n'exploitais l'injustice :  
Je vis d'extorsions ; je prends un peu partout,  
Par adresse ou par violence,  
Et fin de l'an j'arrive à gagner ma dépense  
En faisant ainsi bois de tout !”

“ Ah ! doublement nous sommes frères !”  
Dit cet Huissier, “ ainsi moi je fais mes affaires ;  
A moins que ce ne soit ou trop lourd ou trop chaud  
A prendre ne suis pas manchot !  
Quand à ce que je puis grappiller en cachette  
J'en ai bien la conscience nette,  
Sans mes exactions certes ne vivrais pas,  
Aux confesseurs ne dis le cas,  
Car en ce monde il faut que chacun vive,  
Sur ce chapitre là j'ai la foi très active.

Par St. Jacques et par Dieu !  
Que nous avons bien fait nous trouver en ce lieu !  
Mais dis-moi ton nom, je te prie ?”  
Dit cet Huissier. Pendant cette flagornerie  
Notre Bailli se prit à rire un peu.

“ Tu veux savoir,” lui dit-il, “ Frère  
Qui je suis et quel est mon nom ?  
Qui je suis ? . . je suis un Démon ;  
Mon manoir est l'enfer, je chevauche sur terre  
Pour acquérir ce que l'on veut bien me donner,  
Ce que parfois je puis glaner.  
Ma richesse est ce que j'agrippe,  
Car, mon ami, voler, c'est là mon seul principe.  
Tu chevauches, très cher, à même intention,  
Ne t'occupant jamais d'une bonne action ;  
Ainsi je fais, et pour obtenir une proie  
J'irais au bout du monde avec plaisir et joie !”

“ Ah ! *Benedicite !* ” dit cet Huissier soudain ;

“ Je vous croyais un Bailli, c’est certain.

Mais c’est que vous êtes fait comme

Un homme !

Avez-vous donc aussi quand vivez en enfer

Une forme d’os et de chair ? ”

“ Oh non ! certes, ” dit-il, “ nous n’avons forme  
aucune,

Mais quand cela nous plait, nous pouvons en prendre  
une,

Etre homme ou finge tour-à-tour,

Ou quelquefois ange un beau jour,

Le tout pour tromper l’homme ;

Un poulleux de jongleur le mystifie en somme,

Et j’en fais bien plus long ma parole d’honneur,

En fait de ruse qu’un jongleur ! ”

Dit cet Huissier : “ Pour quelle cause  
Ne conservez-vous pas même métamorphose

Pour courir ainsi les chemins ? ”

— “ Parce que, ” lui dit-il, “ nous prenons telle forme

A nos vœux plus conforme,

Pour mener à bien nos desseins

Et finir sûrement par happer notre proie. ”

— “ Mais qui vous force à ce labeur sans joie ? ”

— “ Bien des causes, messire Huissier, ”

Dit le Démon ; “ mais cher fais trêve à ton gosier,

Chaque chose a son temps. Reçois donc mes excuses

Ne pouvoir t’expliquer ici toutes mes ruses ;

Frère, ton esprit est borné,

Et près du mien est trop disproportionné ;

Tu ne pourrais donc pas comprendre  
Ce que voudrais te faire entendre,  
Le jour est court, son premier quart  
Est passé, je te quitte, et sans plus de retard ;  
Car si je puis je veux accrocher quelque chose,  
Quelque vilaine fleur à défaut d'une rose ;

Je dois te dire, toutefois,  
Que nous travaillons maintefois  
De par l'ordre de Dieu dont sommes d'aventure  
Les instruments auprès de toute créature.

Sans Dieu n'avons aucun pouvoir certain,  
L'homme toujours étant sous l'ombre de sa main.

Quelquefois à notre prière  
Nous pouvons harceler, affliger la matière,  
Mais sur l'âme ne pouvons rien,  
Témoin feu Job que nous traitâmes en vrai chien :  
Quelquefois nous pouvons sur le corps et sur l'âme  
Nous déchaîner, et nous le faisons dame !

Avec double plaisir ; et quelquefois aussi  
Il nous est accordé de faire mal à l'âme,  
Mais sans toucher au corps ; à Dieu disons merci !  
Si l'homme dans ce cas sort vainqueur de la trame,  
Et qu'il résiste à la tentation  
Il est sauvé ; c'est malédiction

Sur nous, car nous voulions sa perte,  
Avec le genre humain étant en guerre ouverte !  
D'un homme, d'autrefois nous nous faisons valet,  
Pour mettre son âme au traquet,  
Ainsi de St. Dunstan je fus le domestique,  
Comme on le lit dans sa chronique !”

“ Mais, dites-moi sincèrement  
Les corps que vous prenez sont-ils réellement



Des corps," dit cet Huissier, " faits de cette substance  
Qui de l'homme forme l'essence ?"

—"Nenni," dit le Démon, " nous sommes quelquefois  
Des apparitions,—ou prenons le minois

D'un mort de façon étonnante,  
Si que parlons raison d'une voix si puissante  
Que l'on peut supposer que nous venons du ciel,  
Témoin feu Samuel,

Causant avec la Pythonisse ;  
Car, entre nous, je crois qu'il est officiel  
Je te le dis sans artifice,

Qu'il n'était pas réel  
Ce Samuel !

Je ne veux pas à ta croyance  
En imposer, ni faire violence,  
Mais t'avertis, que plus tard tu sauras  
(Crois bien que ne plaisante pas),  
Quelles formes nous prenons, frère,  
Et tu pourras alors prêcher sur la matière  
Mieux que Virgile en son vivant,  
Et que Dante lui-même ; et c'était un savant !  
Maintenant chevauchons compère,  
De bons amis comme une paire,  
Jusqu'à ce que bientôt,  
Tu me laisses tout seul à croquer le marmot."

—" Non pas," dit cet Huissier, " oh ! non sur  
ma parole

Cela n'arrivera ; ne suis pas si frivole,

Je suis Bailli, partant homme d'honneur,  
Je tiendrai ma promesse aussi vrai qu'ai du cœur ;  
Car encor que tu sois le Diable  
Si te manquais de foi me croirais misérable,

Nous nous sommes tous deux juré fraternité  
 Serai ton frère avec sincérité.  
 Nous cherchons tous les deux à faire nos emplettes,  
 De ton côté fais tes recettes,  
 Moi je m'occuperai du mien ;  
 Et si l'un de nous deux meilleur praticien  
 Que l'autre, obtient meilleure chance,  
 Entre nous deux partageons la balance."  
 — "C'est parler comme un livre, ou comme Salomon,  
 Qu'il en soit donc ainsi !" répondit le Démon.

Sur ce sans tarder davantage,  
 Chacun a repris le voyage,  
 Ils marchaient tout pensifs, quand près de la cité  
 Où cet Huissier allait tenter une recette,  
 Ils rencontrent une charrette  
 Pleine de foin, qu'avec brutalité  
 Conduisait un roulier tout rouge de colère,  
 C'est que profonde était l'ornière,  
 Et la roue embourbée au moins jusqu'à l'essieu  
 Mettait en danger le moyeu.  
 " Hue ! oh ! vieux Céladon ! et toi pouffive Grise,  
 Le Diable vous ragaillardise,  
 Ou corps et os qu'il vous emporte au loin,  
 Vous vilains animaux, la voiture et le foin,  
 Tant je trime avec vous par votre couardise ! "

Cet Huissier se dit à part soi :  
 " Ici nous aurons une proie."  
 Puis auprès du Démon se frôlant tout en joie :  
 " Frère," dit-il, " écoute, écoute par ta foi !  
 N'as-tu pas entendu l'homme de ce charroi ?  
 Il vient de te donner, oh ! la bonne aventure  
 Le foin et les chevaux, qui plus est la voiture ! . . "

—“ Nenni dà ! ” dit le Diable ; “ et pour cela,  
crois-moi !

Ce charretier ne veut le moins du monde  
Me donner sa voiture, encor moins ses chevaux,  
Son foin non plus, ni tous ses oripeaux,  
Ce qu’il dit, c’est l’effet de sa faconde,  
Attends un tantinet, et parbleu tu verras ! ”

Alors ce charretier pour sortir d’embarras  
Du timonier frappa la croupe ;  
“ Tire donc, animal, ou sinon je te coupe  
Le flanc avec mon fouet. ” La voiture soudain  
De l’ornière sortit, et reprit son train-train :  
“ Hue ! eh ! bravo ! Jésus Christ nous bénisse !  
Et qu’il bénisse aussi l’ouvrage de sa main !  
Bien tiré, Céladon, te faisais injustice ;  
Hue ! eh ! la Grise ! . . A toi merci, mon Dieu !  
A toi bon St. Eloi ! — De cette fondrière  
Je suis enfin sorti ! . . Christ à toi ma prière !  
Sain et sauf reste mon effieu ! ”  
Dit le Démon : “ Que t’avais-je dit, frère ?  
Ce charretier qui jurait comme un chien,  
Dans le fond de l’âme est chrétien.  
Continuons notre voyage,  
Ce n’est pas pour nous son fourrage. ”

De la cité quand ils furent dehors  
Du Démon s’approchant alors,  
Cet Huissier lui dit : “ Mon cher frère,  
Ici tout près demeure une vieille mégère,  
Qui plutôt de ses biens donner le moindre sou,  
Préfererait, je crois, qu’on lui tordit le cou.

J'en veux tirer sur ma parole  
Douze fous,—quand bien même elle en deviendrait  
folle,

Ou je la citerai demain  
Devant notre fabrique, et j'aurai de son grain,  
Quoique, le dis avec franchise;  
Réellement je n'ai sur elle aucune prise.  
Puisque dans ce pays tu ne fais pas tes frais,  
Sur moi prends bon exemple, et vois comme je fais."

Cet Huissier frappe au logis de la veuve.  
" La vieille ici," dit-il !—" parierais que je treuve  
Dans un tête-à-tête avec toi  
Un Frère, un Prêtre, un Curé quoi !"  
—" A ce moment de la journée,  
Qui frappe là ?" . . dit la veuve étonnée.

" Dieu vous garde, messire, et *Benedicite* !  
Daignez me faire part de votre volonté !"  
—" J'ai," dit l'Huissier, " pour vous, mandat de  
comparaître

Demain, devant notre archi-prêtre  
Pour répondre à la cour, sur certaine action  
Qui rentre dans sa juridiction :  
Demain, entendez-vous, ne manquez de paraître ;  
Ce serait cas de malédiction !"

" Que Jésus Christ, le Roi des Rois," dit-elle,  
" Ou bien le St. Esprit me prenne sous son aile,  
Ne puis aller si loin; monsieur l'Huissier,  
Sans risquer de mourir, je suis encor malade,  
Mes pauvres reins sont en capilotade,  
Ne pourrais me traîner au delà du sentier.  
Ne pouvez-vous me donner un libelle  
De l'accusation ?" dit-elle,

“ Je répondrai par un procureur  
A mon accusateur.”

—“ Oui,” reprit cet Huissier, “ mais finance, ma  
chère,

Donne-moi douze sous, j’arrangerai l’affaire,

Sous l’éteignoir je mettrai le délit ;

N’aurai de cet argent qu’un bien faible profit,

Ce que reçois, c’est pour mon maître,

Car tu le fais, de l’autel vit le prêtre.

Allons fus ! donne-moi bien vite douze sous,

Je veux filer mon nœud, et retourner chez nous.”

“ La sainte vierge me protège !

Douze sous !” dit la vieille, —“ Huissier où les pren-  
drai-je ?

Savez-vous pas quelle est ma pauvreté ?

Envers moi devriez faire la charité !”

—“ Eh bien !” dit-il, “ je veux que le Diable m’em-  
porte,

Si pour river ton clou je n’irai de main morte !”

—“ Las !” dit-elle, “ Dieu fait que je n’ai pas péché !”

—“ De tes hélas ! ne suis touché,

Finance,” reprit-il, “ ou par Dame S<sup>te</sup> Anne

J’emporterai de ta cabane,

La poêle que j’apperçois

Pour me couvrir des frais que tu me dois !

Lorsque tu fis cocu feu ton mari, mégère,

De ta correction j’ai payé l’étrivière ! . . . .”

“ Oh !” dit-elle, “ tu mens, sur mon propre salut,

A ta cour, non jamais, moi n’ai payé tribut,

N’ai jamais paru devant elle,

Et fus toujours à mon mari fidèle.

Au Diable rude et noir et qui sent le roussi

Je le donne ton corps et la poêle aussi.”

Au Diable rude et noir et qui sent le roussi,  
Je le donne ton corps et la poêle aussi !

*Page 294.*



En entendant ces mots le Diable  
 A genoux se mit vite, et puis d'un air affable :  
 “ Mabilles,” lui dit-il,—“ tout de bon est-ce là  
     Votre vouloir ? . . . ” C'est ainsi qu'il parla.  
 —“ Oui, c'est là mon vouloir, auparavant qu'il meure  
 Que le Diable l'emporte au loin dans sa demeure,  
     Et la poêle, et tout le bataclan,  
     A moins pourtant que ce tyran  
 De ses méchants propos sur moi ne se repente ! ”  
 —“ Me repentir ! non pas ! vieille bête puante ! ”  
     Dit cet Huissier, “ non certes pas :  
     Vois-tu si j'avais ta chemise,  
     Tes cotillons, tout cet amas  
 De nippes, de chiffons défiant l'analyse,  
 Ne me repentirais ; non de par Satanas ! ”  
 —“ Allons, frère, mon bon, ” —toujours d'un air af-  
     fable

Lui dit très gentiment le Diable,  
     “ Voyons là, ne nous fâchons pas :  
     Ton corps, tes os jusqu'à la moëlle,  
 M'appartiennent de droit, ainsi que cette poêle,  
 En enfer dès ce soir avec moi tu viendras ;  
     Et nos secrets tu les sauras,  
     Et tu pourras alors, cher frère,  
         Prêcher sur la matière  
     Mieux que Virgile en son vivant,  
 Et que Dante lui-même, et Dante était savant ! ”

Et ce disant, le Diable immonde,  
 Comme pauvreté sur le monde,  
 Tomba sur cet Huissier maudit,  
 Et faïfit en lui corps et âme,  
 Et l'emporta, tout interdit



Où brûle une éternelle flamme,  
Où les Huissiers depuis les temps jadis  
Ont tous, hélas ! eu leur logis.  
Que Dieu qui fit à son image  
L'homme, et non pas l'Huissier,  
D'une aussi triste fin, d'un aussi laid voyage  
Sauve aujourd'hui le monde entier.  
Dieu peut tout, il peut faire en somme  
Qu'un Huissier devienne honnête homme !

“ Sans cet Huissier qui chevauche avec nous,  
J'aurais pu vous parler, mes seigneurs,” dit le Frère,  
“ Le texte en main, et vous prouver à tous  
Le grand besoin d'une vie exemplaire.  
Jésus Christ, Paul et Jean, nombre de saints docteurs  
M'eussent permis de les toucher vos cœurs,  
En vous traçant l'horrible image  
De cet océan sans rivage,  
Séjour affreux de Lucifer,  
Et dont vous garde Dieu,—la maison de l'enfer !  
Mais pour vous Jésus veille et prie,  
Et si de vos devoirs n'avez pas incurie,  
Chacun de vous évitera vainqueur  
Tomber aux mains du Tentateur.  
Le lion aux aguets se tient dans sa cachette  
Pour happer l'innocent, brebis ou brebiette.  
Donc échec au Démon ! Avez pour chevalier  
Notre seigneur Jésus qui fera votre force ;  
Et priez tous que ce vilain Huissier  
A la si rude écorce,  
Regrette les méfaits de son hideux métier,  
Avant que pour l'enfer le Démon ne l'amorce ! ”

## PROLOGUE DE L'HUISSIER.

EBOUT sur l'étrier, un fauve  
éclair aux yeux,  
Se tenait cet Huissier écumanant,  
furieux,  
Tout son corps frissonnait de co-  
lère et de rage

Comme feuilles des bois pressentant un orage.

“ Messieurs,” a-t-il dit, “ j’attends une faveur

De votre courtoisie.—A ce Frère menteur

Vous avez laissé dire un bien sale grimoire,

Souffrez que je raconte à mon tour mon histoire.

Il se vante,” dit-il, “ de connaître l’enfer,

Ce n’est pas étonnant, on sait que Lucifer

N’a de meilleurs suppôts que Moines et que Frères,

Qui grouillent tous ensemble au fond de ses cratères.

Pardi ! vous avez tous entendu raconter

Ce qu’à regret je vais de nouveau vous conter,

Qu’aux enfers, en esprit, une fois de la terre

Par une vision fut porté certain Frère ;

Un Ange de ces lieux lui faisait les honneurs,

Lui montrant tour-à-tour, tourmentés, tourmenteurs ;

Notre homme s’étonnant dans ce lieu de misère

Parmi tant de damnés de ne voir aucun Frère,

‘ Seigneur Ange,’ a-t-il dit, ‘ les Frères, de par Dieu !  
Sont-ils si protégés qu’ils ne hantent ce lieu ?’

— ‘ Que si ! ’ repartit l’Ange, ‘ ils y viennent par  
mille

Et par milliers, l’enfer ! mais c’est leur domicile !’

Lors vers Satan menant son interrogateur :

‘ Satan, vous le savez,’ dit notre Ange au Quêteur,

‘ A, pardonnez le mot, une queue au derrière

Plus large mille fois que d’un vaisseau de guerre

N’est la plus large voile ; allons vite Satan

Au Frère que voici, montre ici ton cadran,

Il désire entrevoir le nid où sont ses Frères ?’

Satan, en rechignant, laissa voir ses ulcères,

En soulevant sa queue ;—et du vilain endroit

Sortit un vil essaim grouillant, quoiqu’à l’étroit,

Au nombre, m’est avis, de vingt mille exemplaires,

D’Evêques et d’Abbés, de Moines et de Frères.

Puis un instant après tout ce hideux amas

En rampant se glissa sous Satan en un tas,

Et sur eux tous Satan laissa tomber sa queue,

Abominable et longue à peu près d’une lieue.

Lorsque ce Frère eut vu de ce hideux séjour

Le réceptacle affreux, et son affreux contour,

Dieu laissa son esprit revenir sur la terre,

Et soudain en sursaut se réveilla le Frère ;

Mais malgré lui long-temps il palpita de peur,

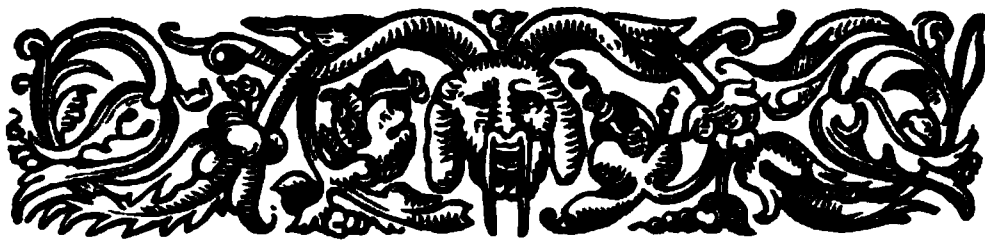
De Satan il sentait la malfaisante odeur,

Le dessous de la queue,—hélas son héritage !

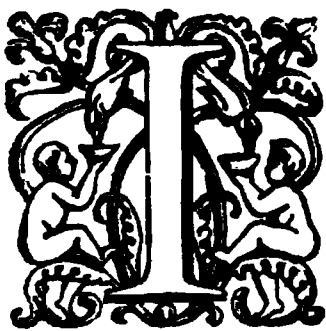
Car des Frères l’enfer est l’unique apanage.

Dieu vous garde sur ce, hors ce Frère maudit !

Mon prologue est fini. Mes Seigneurs, j’ai tout dit.”



## CONTE DE L'HUISSIER.



L y a, m'est avis, au nord de l'An-  
gleterre

Un pays très marécageux  
Holderneffe est son nom. Un cer-

tain jour un Frère

De l'ordre des Quêteurs, se trouv-  
ant dans ces lieux

Pour prêcher, et surtout pour demander l'aumône  
S'en fut dans une église, et voici de son prône

Le plus ferré de l'argument :

“ Que l'on devait tout spécialement  
Donner beaucoup, mais à ceux de sa robe,  
Qui faisaient vœu de pauvreté,

Et non pas certe enfler la garde-robe

De ces moines vivant tous en communauté

Dans le luxe et dans les richesses.”

Il fallait, selon lui, faire dire des messes,

Et trente pour le moins, pour sortir de l'enfer

Les âmes des pécheurs prises par Lucifer ;

“ Il est dur,” disait-il, “ d'être en une chaudière

Rôti par devant, par derrière,

Désagréablement consigné dans un four

Pour y griller et la nuit et le jour ;

Trente messes pouvaient éteindre bien des flammes,  
Et rafraîchir assez bon nombre d'âmes ;  
Donc on devait bien vite s'abonner,  
Et pour l'amour du Christ se presser de donner."  
Et quand il eut ainsi dit son dire, ce Frère  
Avec un *cum patre*, c'était là son affaire,  
Quitta ses auditeurs, comme péroraïson  
S'en allant fureter de maison en maison,  
Un petit sac en main, la robe retroussée,  
Plus un bâton ferré, c'était son caducée,  
Demandant à chacun du fromage, du blé  
Le tout d'un ton bien emmiellé.  
Son compagnon à l'aspect triste et morne,  
Avait un long bâton garni de corne,  
Des tablettes d'ivoire, un stylet bien poli,  
Et notait de crainte d'oubli  
Les noms de tous les gens qui donnaient quelque chose,  
Prier pour eux c'était la glose.  
" Donnez-nous," disait-il, " un boisseau de froment,  
De drêche ou bien de seigle, ou bien tout uniment  
Un gâteau du bon Dieu, ce que par aventure  
Vous avez là, quelqu'en soit la nature,  
Un demi sou, du lard ou du cochon,  
Ou bien encor un dessous de bouchon ;  
Oh ! notre chère sœur, donnez-nous quelque chose  
Du bœuf, du mouton, une alose,  
Je l'inscris votre nom, voyez sur mon calpin,  
Donnez n'importe quoi, mais donnez-nous enfin !"  
Un ribaud, gros gaillard, et pas du tout bancroche  
Suivait ces deux coquins et portait la sacoché  
Où venait s'engloutir, venait fraterniser  
Tout ce que produisait leur grand art de gueuser.  
Et sitôt qu'on était tout-à-fait hors de vue

On effaçait les noms, c'était chose entendue,  
Et le tour au complet  
Était fait, et parfait !

—“ Tu mens ! vilain Huissier, halte-là ! ” . . dit  
le Frère.

—“ Paix pour l'amour du Christ et de sa sainte  
mère ! ”

Dit notre hôte . . . . . “ Malgré cette interruption,  
Huissier, reprend le fil de ta narration ;

N'épargne rien, si ce Frère tempête

Que son courroux point ne t'arrête ! ”

—“ Ainsi soit ! ” dit l'Huissier, “ c'est mon intention ! ”

De logis en logis il poursuivit sa route,

Toujours gueusant, cela ne fait pas doute,

Jusqu'à ce qu'il advint à certaine maison

Où de le bien gaver on avait l'habitude ;

Si que, de manger à foison,

D'avance il caressait la douce certitude.

Le mari, maître de céans,

Gardait le lit malade, et ce, depuis long-temps.

“ *Deus hic !* ” a-t-il dit ce Frère

De la plus courtoise manière :

“ Bon jour, mon bon ami Thomas !

Que j'ai mangé de succulents repas,

Oh ! que de mets exquis j'ai vu sur mon assiette,

Sur ce banc que voici, magnifique sellette !

Ami Thomas, que le bon Dieu

Te rende un jour le bien que reçus en ce lieu ! ”

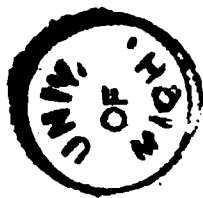
Et de ce banc chassant la chatte

Qui cuvait de lait une jatte,

Il y mit son bâton, il y mit son chapeau,  
Et même ment son petit sac de peau,  
Et puis alors s'affit tranquille,  
Tandis que son Pylade allait de par la ville  
Avec le besacier, regagner le réduit  
Où tous les trois devaient passer la nuit.

Dit le malade : " O très cher maître,  
Depuis ce mois de mars, ne vous ai vu paraître,  
Dites, comment vous portez-vous,  
Pourquoi ne plus venir chez nous ?"  
" Dieu fait ! " dit le Frater, " si j'ai travaillé rude !  
Pour ton salut surtout ! sur ma béatitude !  
J'ai dit mainte et mainte oraison,  
Et pour d'autres amis jusques à pâmoison.  
Aujourd'hui suis allé prêcher à votre église,  
Et je n'ai pas eu la sottise  
D'aller m'embarasser du texte de la loi,  
D'autres sont plus bêtes que moi !  
A quoi bon vous jeter au nez les écritures,  
Vous n'y comprenez rien à toutes ces figures,  
La lettre tue, oui, c'est la vérité !  
Mais l'esprit vivifie, et c'est fait attesté,  
Voilà pourquoi toujours, je ne saurais m'en taire,  
J'aime à prêcher le commentaire.  
J'ai prêché, mon ami Thomas,  
Qu'il faut envers chacun être bon, charitable,  
Et dépenser son bien de façon raisonnable,  
J'ai vu ta femme là ;—mais je ne la vois pas  
La dame de céans ? . . Dis où donc peut-elle être ? "

" Sans doute elle est dans la cour par là bas, "  
Dit cet homme, " et ne peut pas tarder à paraître. "





“ Dieu garde mon orgueil de ce propos trop doux,  
Mais par ma foi soyez le bien venu,” dit-elle.

1. The first part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

2. The second part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

3. The third part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

4. The fourth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

5. The fifth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

6. The sixth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

7. The seventh part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

8. The eighth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

9. The ninth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

10. The tenth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

11. The eleventh part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

12. The twelfth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

13. The thirteenth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

14. The fourteenth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

15. The fifteenth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

16. The sixteenth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

17. The seventeenth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

18. The eighteenth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

19. The nineteenth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

20. The twentieth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

21. The twenty-first part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.



1. The first part of the document is a list of names and addresses, which is followed by a list of names and addresses.

P. 6-303.

“ Eh ! mais, de par St. Jean ! c'est lui, c'est le  
cher maître ! ”

Dit cette ménagère, “ il est enfin venu !  
Allez-vous bien au moins ? . . Soyez le bien venu ! ”

De façon très courtoise il s'est levé le Frère,  
Et dans ses bras étreint la ménagère,  
L'embrasse doucement, puis avec bonne humeur :  
“ Dame, ” dit-il, “ je suis votre humble serviteur,  
Et me porte très bien ;—mais Dieu sauve mon âme !  
A l'église, tantôt, je n'ai pas vu de femme  
Aussi jolie, aussi fraîche que vous ? ”

“ Dieu garde mon orgueil de ce propos trop doux,  
Mais par ma foi soyez le bien venu, ” dit-elle.

“ Grand merci ! de bontés vous êtes un modèle !

Mais, vous voudrez bien, n'est-ce-pas ?

Qu'un tantinet je parle à notre ami Thomas,  
Ces curés sont très lents, très inaptes, je pense,

A fouiller une conscience,

A la purger, à la débarbouiller,

A l'effuyer, à la ravitailler ;

De l'avouer j'ai la faiblesse,

Je suis un aigle moi dans la confession,

Ainsi que dans la prédication,

Et chaque fois que je confesse,

Je fais si bien tous mes auteurs,

Et Pierre et Paul, tous les docteurs,

Que la canne à la main vraiment je me promène

Dans l'âme du pêcheur comme dans mon domaine,

Afin d'obtenir à Jésus

Une dîme de plus ! ”

“ Eh bien ! donc, tancez le vertement,” lui dit-elle,

“ A tout moment il me cherche querelle,  
Il est colère ainsi qu’une fourmi,  
Et quand il grogne, hélas ! ce n’est pas à demi :  
Il a pourtant en tout ce qu’il désire,  
J’ai soin de lui, je lui tiens chaud la nuit,  
Enfin, que pourrai-je vous dire ?  
J’étends sur lui ma jambe et tout ce qui s’en suit ;  
Mais rien ne fait, il est brusque et maussade  
Comme notre pourceau me paye en rebuffade,  
Et pour tout le bien que lui fais  
De lui je n’obtiens rien jamais !”

“ Thomas ! Thomas ! c’est un ami sincère  
Qui vous parle aussi bien qu’un Frère,  
Il faut amender ça, Thomas !  
Cela sent trop son Satan.

Dieu nous a défendu de nous mettre en colère.  
Et là dessus je veux  
Vous dire un mot ou deux.”

“ Ah ! mais, à propos,” dit la femme,  
“ Avant de lui chanter sa gamme  
Et quelque peu le ramoner,  
Dites ! que vous ferai-je aujourd’hui pour dîner ?  
Parlez ! je vais à la cuisine !”

—“ Eh ! bien ! Dame,” dit-il, “ je n’ai point faim canine,  
Si vous me donnez seulement  
D’un fin chapon le foie,  
A défaut d’un chapon, mettons celui d’une oie,  
Un peu de ce bon pain que fites fraîchement,

Puis d'un cochon rôti la tête ;  
(Pour moi pourtant, ne tuez une bête !)  
J'en aurai bien assez, mon Dieu !  
Car je vis de si peu !  
Mon esprit lui, vit de la bible,  
C'est son unique comestible !  
Aussi mon corps toujours si prompt  
Craque et se rompt ;  
Mon estomac ne vaut pas une maille  
Il se déraille !

Ne prenez pas à mal, Dame, ce que je dis,  
Pardieu ! ne parle ainsi qu'à de rares amis !"  
"Maintenant," dit-elle, "Messire,  
Avant de vous quitter, un seul mot à vous dire !  
Il y a quinze jours mon cher enfant est mort,  
Comme de ce canton vous quittiez le ressort."

"Par révélation, du pauvre petit hère  
J'ai vu la mort," reprit le Frère :  
"Oui, c'était au dortoir, l'ai vu porter au ciel  
Vers le séjour du bonheur éternel,  
Aussi bien que Dieu me dirige !  
Et cette vision prodige  
Notre digne infirmier, et notre fossoyeur,  
Qui depuis cinquante ans, nos frères,  
Ont fait leur jubilé, l'a permis le seigneur  
Pour mettre plus au jour leurs vertus exemplaires,  
En ont aussi vu la splendeur !  
Voilà que je me lève, et tout le monastère  
Ainsi que moi,  
Et tous à l'œil un pleur, au cœur un saint émoi,  
Nous allons adorer ce sublime mystère.  
*Te Deum* fut chanté, le Chant du Paradis !

Et non pas le *de profundis* ;  
Le tout sans bruit, sans le son d'une cloche,  
Et sans faire medianoche ;  
Hormis que comme de raison,  
A Jésus fis une oraison  
Pour le remercier de m'avoir fait connaître  
Qu'il donnait le bonheur à ce cher petit être.  
Car croyez-moi bien mes amis,  
Grâce à nos oraisons les célestes lambris  
S'ouvrent pour nous ; nous voyons la lumière  
Et les choses de Dieu, mieux que Rois de la terre.  
C'est que vivons de pauvreté,  
C'est que vivons de charité,  
Et dans la plus humble abstinence,  
Lorsque les porte-drap, ces impurs, font bombance ;  
C'est que nous, nous tenons les plaisirs en mépris,  
Et n'aspirons qu'au Paradis.  
Mais du pauvre et du riche on fait la différence  
Au ciel, et de tous deux juste est la récompense.  
Celui qui veut prier, doit jeûner, être pur,  
Et prendre soin de l'âme et non du corps, c'est sûr !  
Nous vivons nous selon l'apôtre,  
Avec mauvais habits et n'ayant bien souvent  
Rien qui soit nôtre,  
Rien à nous mettre sous la dent ;  
Mais nous les supportons les humaines misères  
Avec esprit d'humilité ;  
Les jeûnes et la pureté  
De nous, quoique de pauvres frères,  
Font que le Christ accepte les prières !  
  
Moïse, voyez-vous, jeûna quarante jours,  
Et puis quarante nuits, en prière toujours

Avant que le Très Haut dans sa bonté suprême,  
Prenant en pitié son émoi,  
Lui confia les Tables de la loi.  
Elie, on fait cela, se conduisit de même,  
Et sur le mont Horeb il ne visagea Dieu,  
Qu'après avoir jeûné bien long-temps dans ce lieu.

Aaron qui du temple avait lui l'intendance,  
Et les prêtres de sa croyance,  
Quand ils devaient au temple aller tous prier Dieu  
Certes n'auraient pas bu, parbleu !  
Ils priaient, ils veillaient, rien que dans l'abstinence,  
Notez ce que je dis, ayez-en souvenance !  
Notre Seigneur Jésus, l'écriture en fait foi,  
Nous fit de la prière et du jeûne une loi ;  
Donc nous qui mendions, nous autres pauvres frères,  
Sommes voués à toutes les misères,  
Tout d'abord à la pauvreté,  
Puis ensuite à la charité,  
Et de plus à l'humilité,  
Et puis encore à l'abstinence,  
De tout vilain désir de la concupiscence,  
Même à la persécution,  
Parce que parmi nous vit la tentation  
Qui fit persécuter hélas ! nombre d'apôtres,  
D'être utile au prochain, oui d'être utile aux autres  
D'être toujours au vice en opposition ;  
Concluez donc que les prières  
De nous autres Quêteurs, les plus humbles des frères,  
Vont bien plus vite au tribunal de Dieu,  
Que vos salamales à vous tous gens de peu !  
Qui vous abandonnant aux plaisirs de la table  
Êtes chair à pâté dont se nourrit le Diable !



L'homme fut tout d'abord chassé du Paradis,  
 Pourquoi ? . . Parbleu, pour sa gloutonnerie,  
 Il était chaste avant ce, m'est avis !  
 Ecoute, mon Thomas, ce n'est pas moinerie,  
 Ne prêche sur le texte, en vérité le dis,  
 Mais m'en vais te prouver avec le commentaire,  
     Vois-tu, Thomas, c'est ma manière,  
     Que notre doux Seigneur Jésus  
     Pensait bien à nous, mordicus !  
 A nous Frères Quêteurs, à nous, à chaque Frère,  
     Quand il disait : ' Bénis soient sur la terre  
 Tous les pauvres d'esprit ! '—Ce n'était des heureux  
     Qu'il parlait d'à ! ni des ambitieux !  
 Nargue de leur éclat, de leur libertinage !  
     Oh ! que bien mieux vaut être sage !  
     Semblables à Jovinien,  
 Gras comme une balcine, au fantasque maintien,  
     Vineux ainsi qu'une bouteille,  
 Leurs prières, hélas, trébuchent avec eux,  
     Et certes, ce n'est pas merveille,  
 Si, tombant en enfer, elles ne vont aux cieux.  
     Quand de David ils récitent le psaume  
     Pour les âmes, selon le rit,  
 Ils disent, c'est vraiment honteux ! . . pour épitome  
     *Le Cor meum eructavit !*

Qui mieux que nous du Christ suit le St. Evan-  
     gile,  
 Que nous qui travaillons à la vigne de Dieu,  
     Qui jeûnons à chaque vigile,  
 Et qui de pauvreté tous avons fait le vœu ?  
     Nous qui sommes humbles et chastes

Et dont les devoirs sont si vastes !  
Avec vitesse aussi s'élancent dans les airs  
Et vont frapper tout droit au séjour des éclairs  
Les prières  
Des Frères ;  
Thomas ! Thomas ! ô mon ami Thomas !  
Par ce seigneur nommé St. Yve,  
Tu n'as pas d'autre alternative  
Que rester avec nous, te jeter dans nos bras,  
Autrement, non jamais tu ne prospéreras.  
Nuit et jour nous prions le bon Dieu qu'il t'envoie  
Un remède à tes maux, santé, puissance et joie,  
Afin qu'il te permette alors  
A ton gré gouverner ton corps."

— "Dieu fait !" dit-il, "que ne m'apperçois  
guère  
Du résultat de la prière ;  
Aussi vrai que m'aide le Christ !  
Aux Frères j'ai donné des sacoches de vivres,  
Pour eux j'ai dépensé ne fais combien de livres,  
Et ne m'en porte mieux, car suis toujours au lit.  
Le fait est que l'argent et l'or me font lacune,  
Et que je n'ai presque plus de pécune !"

"En est-il donc ainsi, Thomas ?"  
Tout-à-coup répondit le Frère ;  
"Donner à d'autres ! mais quel galimatias !  
Je ne fais que dire et que faire ?  
Quel besoin a celui qui possède un trésor  
De médecin, — courir après d'autres encor ?  
Thomas, vous manquez de prudence,  
Et contre vous votre inconstance

Tournera, j'en donne ma foi !  
Pour qui nous prenez-vous et mon couvent et moi ?  
Pour gens qui ne pouvons à force de prières  
Vous obtenir la fin de vos misères ?  
Ce tour, maître Thomas, ne vous fait pas honneur ;  
Etonnez-vous après cela, si la douleur  
Prend ses quartiers chez vous, et s'installe en maîtresse ?  
Votre mal, voyez-vous, vient de votre faiblesse,  
Tous vos biens vous les dispersez,  
Et ne nous donnez pas asiez.  
A ce couvent donnez un demi quart d'avoine,  
A l'autre un bon morceau de votre patrimoine,  
A ce Frère qui vient le bon Dieu seul fait d'où,  
Allègrement vous accordez un sou,  
Et vous croyez Thomas, bien faire ?  
Nenni dà, je ne puis le taire,  
Vous faites mal, on ne peut pas plus mal,  
Je vous le dis d'un ton brutal,  
Mais c'est qu'en vérité je n'ai pas patience  
Quand je vous vois ainsi faire acte d'ignorance.  
En douze partagé, dis, que vaut un liard ?  
Et qu'en vaudrait même le quart ?  
En faisceau réunie est forte chaque chose,  
Eparpillée . . . oh ! partout on en glose,  
Chaque chose sans un lien  
N'est rien.

Thomas, je te le dis, avec toute franchise,  
Et ne veux être ton flatteur,  
Tu voudrais, mais pour rien, avoir notre labeur,  
Mon ami, c'est une bêtise.  
Le Dieu puissant, de Tous le Créateur  
Dit que sur cette terre,

L'ouvrier a droit au salaire.

Pour moi, Thomas, ne veux rien de votre trésor,  
Mais pour notre couvent, oh ! c'est une autre affaire !  
Parce que le couvent prie et reprie encor

Soir et matin pour vous, cher Frère ;  
Et pour édifier l'église de Jésus.

Thomas ! je ne vous en dis plus !  
Si vous voulez favoir comment au Christ un temple  
Est élevé, consultez par exemple,  
Ne vous en repentirez pas,  
L'histoire de Ste. Clorinde,  
Ou bien celle de St. Thomas  
De l' Inde !

Vous êtes alité, plein d'un ressentiment  
Que maître Satanas vous souffle incessamment  
Contre votre innocente femme,  
Si patiente, et si bonne âme !  
Oh ! Thomas ! mon ami Thomas !

Avec ta femme cesse avoir des altercas ;  
Retiens ce précepte du sage :  
‘ Dans ta maison n'agis pas en lion,  
Sur tes sujets ne fais oppression,  
Ne force tes amis à fuir devant l'orage ! ’  
Et maintenant, Thomas, je te le dis, d'honneur,  
Gare-toi du serpent qui sommeille en ton cœur,  
De ce hideux serpent qui sur toi prend empire  
L'Ire !

Serpent insidieux qui très traîtreusement  
Se glisse en ton esprit, le mord assidument ;  
Vingt mille hommes, mon cher, ont tous perdu la vie,  
Pour s'être laissés prendre au démon de l'envie  
D'avoir maille à partir et la nuit et le jour

Avec femme ou maîtresse autrefois leur amour.  
Et puisque par hazard, Thomas, ta ménagère,  
Est si sainte, si bonne, et si faite pour plaire,  
Pourquoi sans rime, ni raison  
Mettre en désarroi ta maison ?  
Il n'est vilain serpent, il n'est laide vipère,  
Il n'est animal si hargneux,  
Qui soit pis que la femme une fois en colère,  
La vengeance pour elle est le plaisir des Dieux !  
C'est un rude péché, mon cher Thomas, que l'Ire,  
Des péchés capitaux, je crois que c'est le pire ;  
Abominable à Dieu, de l'homme c'est l'écueil,  
C'est en un mot le bourreau de l'orgueil ;  
Chaque curé fait ça ; je pourrais bien encore  
T'en dire là dessus jusqu'à demain l'aurore  
Que n'aurais pas tout dit : moi je demande à Dieu  
De n'envoyer de pouvoir que fort peu  
A l'insensé qui se met en colère,  
Car un maître irascible est un fléau sur terre.

Au dire de Sénèque il existait jadis  
Un magistrat en chef, homme très irascible.  
Pendant qu'il régissait sous son joug inflexible  
Villages et cités d'un assez grand pays,  
Deux Chevaliers un jour par aventure  
Sortirent à cheval pour hûmer la nature.  
Or le hazard voulut que l'un rentra bien las,  
Et que l'autre ne rentra pas.  
Voilà que le rentré fut cité par le juge,  
Qui lui dit : ' Chevalier, n'admets de subterfuge,  
Ton compagnon par toi fut occis ;—c'est un tort :  
Pour ce méfait, je te condamne à mort ;  
Et sans vouloir quoique ce fut entendre,

‘ Si tu dis un seul mot, ma foi, je te fais pendre !’

Dit-il ; puis avisant un autre Chevalier,

‘ Va !’ lui dit-il, ‘ et ne te fais prier,

Le conduire à la mort ; vite je te l’ordonne !’

C’était ordre de juge, il fallait obéir !

Voilà donc qu’en allant où devait s’accomplir

Ce jugement brutal, la première personne

Qu’on rencontra, ce fut le Chevalier cru mort.

On avisa, tous d’un commun accord,

Témoins du mal jugé, témoins de ce grabuge,

Qu’il fallait à nouveau mener devant le juge

Le Chevalier, condamné bien à tort,

Et puis le Chevalier qui n’était du tout mort.

‘ Seigneur !’ a dit celui qui menait au supplice

La victime de la justice :

‘ Le Chevalier n’a pas tué son compagnon,

Car voici le tué frais comme un champignon

Et sain et sauf !’—‘ Trêve à ce soliloque,’

Dit le juge soudain ; ‘ vous battez la breloque,

Devant mon tribunal ici n’avez pas voix,

Et vous mourrez un, deux et trois !

Toi d’abord,’ s’écria le juge,

En s’adressant au premier Chevalier,

‘ Toi je t’ai condamné : jamais ne me déjuge,

Partant tu dois mourir.—Tu ne peux le nier,

Toi !’ dit-il au second, ‘ tu dois perdre la tête

Puisque sans toi, ton compagnon

De mourir aujourd’hui n’aurait pas le guignon ;

Et quand à toi là bas Chevalier trouble-fête

Qui n’a pas accompli ce que t’ai commandé,

Pour un si vilain procédé

Tu mourras :’—là dessus sans rien vouloir entendre,

Il les fit égorger, et tous les trois pourfendre.

L'irascible Cambyse était un grand buveur,  
Et lorsqu'il buvait trop il devenait rageur.

Or, un seigneur de sa mégnie,  
Qui par hasard était un seigneur vertueux,  
Un jour lui tenant compagnie,  
Quand ils étaient seuls tous les deux,

Lui dit avec une noble franchise :

‘ Un seigneur est perdu quand il est vicieux ;  
La colère est un vin capiteux qui vous grise,  
Et vous rend tout-à-coup insensé, furieux ;  
C'est un vilain péché, vrai, que l'ivrognerie,  
Pour un seigneur c'est pis que la gloutonnerie.  
Un seigneur est en vue, on l'épie en tout lieu,  
Oh ! je vous en supplie, oh ! pour l'amour de Dieu  
Buvez plus modérément, Sire,  
Le vin fait perdre à l'homme et l'esprit et l'aplomb,  
A l'œil aussi son point de mire,  
Aux membres leur souplesse, et n'est qu'en mal fécond.’  
— ‘ Tu verras le contraire, et cela tout à l'heure, ’

A dit Cambyse, ‘ ainsi demeure  
Je veux te donner preuve, et par un fait certain  
Que le vin n'a pouvoir sur mon œil ni ma main.’  
Puis ce Cambyse but, mais but outre mesure,  
Par bravade, et bien plus, c'est une chose sûre,  
Qu'il ne buvait habituellement,  
Puis son ire monta, mais démesurément,  
Si bien que ce tyran, que cette bête brute  
De ce seigneur fit amener le fils,  
Et puis bandant son arc en moins d'une minute  
Occit le jeune enfant.— ‘ Hein ! pour un homme gris,  
C'est pas trop mal visé, ’ dit-il, au pauvre père ;  
‘ Et maintenant, vous comprendrez, j'espère,

Que du vin je suis maître ; et vous ne viendrez plus  
M'ennuyer de morale, et de vos *oremus*.'

Le malheureux seigneur, hélas ! comment décrire  
En voyant son fils mort quel il fut son martyre !

Avec les rois gardez la critique *in petto*,  
Chantez leur au contraire à l'envi *Placebo*,

Dussent-ils tous, ces misérables,  
A la fin de leur vie aller aux cinq cents diables ;  
Mais ne l'oubliez pas, devez la vérité

Aux pauvres, aux petits, c'est bonne charité

Que de chercher à corriger leurs vices,  
Pour qu'ils puissent du ciel obtenir les délices ;

Mais quand aux grands, quand à la Royauté  
Laissez-les s'abrutir dans leur prospérité !

Voyez Cyrus, ce Persan irascible  
Qui du fleuve Gyson fit un ruisseau possible

A traverser par des femmes, à gué,

Parce qu'un beau jour, tatigué !

Comme il allait conquérir Babylone

Ce grand fleuve avala sa jument trop poltronne.

Un tel acte est l'acte d'un fou.

Aussi ne chevauchez avec la gent colère,

Par monts ni par vaux, n'importe où,

Et d'un rageur craignez le caractère !

Maintenant Thomas, mon cher frère,

Laisse là tes emportements,

Il faut mater tous ces débordements,

Car le couteau du diable, il faut que je l'arrête,

Il est près de ton cœur, je t'assure il est temps ;

Voyons, réponds à ma requête,

De tes péchés fais-moi confession complète,



Et certes tu me trouveras  
Indulgent et juste, Thomas !”

“ Nenni, par St. Simon ! nenni,” dit le malade,  
“ Je ne dis cela par bravade,  
Mais ce matin à mon curé,  
Je me suis confessé, je m’e suis récuré,  
Comme disiez tantôt, à fond la conscience,  
Et l’ai fort propre, en ce moment je pense ;  
Car mon curé m’a dit en m’absolvant,  
Je te pardonne au nom du Dieu vivant.”

“ Donne-moi donc un peu de ton bien pour  
construire  
Notre cloître,” dit-il ; “ car je dois te le dire  
Pour mener l’édifice à bien,  
Parole ! nous ne mangeons rien,  
Nous n’avons vécu que de moules,  
Ces derniers temps, et c’est un mets de goules ;  
Tandis que mon Dieu, tant de gens  
Vivent de truffes, d’ortolans !  
C’est qu’à notre couvent il reste fort à faire,  
Et nous devons déjà rien que pour de la pierre  
Quarante livres, c’est beaucoup  
Pour des gens qui n’ont rien du tout.  
Donc pour l’amour du Christ, Thomas, viens à notre  
aide,  
Ce n’est pour moi, c’est pour le couvent que je plaide,  
Ah ! si la charité ne nous prête secours,  
Il nous faudra sous peu de jours  
Hélas, vendre nos livres,  
Et de vos cœurs à tous, nos livres font les vivres ;  
Eh ! mon Dieu, sans nos saints discours,  
Nos prédications, notre puissant concours,

Le monde irait à sa ruine,  
Tout n'y serait plus que bruïne,  
Car du monde moral nous sommes le soleil,  
Sans nous il croupirait dans le plus lourd sommeil.  
Et ce n'est pas d'hier qu'il existe des Frères,  
Car dès le temps d'Elie, et c'est un grand bonheur,  
Dont on ne saurait trop rendre grâce au seigneur,  
On en voyait : ce sont des vérités vulgaires.  
Et maintenant, Thomas, de ton bien donne-nous..."  
Et ce disant, de tomber à genoux.

De ce Frère en voyant l'hypocrite bassesse  
Et la diffimulation,  
Le malade soudain se prit d'aversion  
Pour l'espèce moinesse,  
Et dans sa passion :  
"Tel quel, tout ce qui reste en ma possession,  
A vous seul, à nul autre, et pour vous satisfaire  
Je vous le donnerai," dit-il, " (attention !  
Vous dites, n'est-ce pas que je suis votre frère !)"  
—"Oui, certes," dit le Frère,—"à preuve qu'ai remis  
Ce matin même à votre ménagère,  
La lettre du couvent scellée *in extremis*."  
—"Eh bien donc," reprit-il, "donnerai quelque chose  
A votre saint couvent, n'importe qu'on en glose,  
Et dans ta main tu vas le recevoir,  
A la condition, te le dis en fourdine,  
Que tu partageras ce que je te destine  
De mon avoir,  
Avec tant de justesse, et de telle manière,  
Que part égale en aura chaque Frère ;  
Cela tu me le jureras  
Par ta robe de Frère et par Ezéchias !"

Le Frère a dit : “ Sur ma foi, je le jure !  
Et je tiendrai mon serment, je t’assure ! ”  
— “ En ce cas, mets ta main, vers le bas de mon dos, ”  
Dit naïvement le malade,  
“ Cherche tu trouveras, à fouiller fois dispos,  
Pour toi garde une régalade. ”  
“ Ah ! ah ! ” pensa le Frère, “ à la fin le magot  
Je l’aurai, ne suis pas si sot ! ”  
Il avance la main jusqu’au bas de l’échine,  
Espérant y trouver l’objet de sa rapine ;  
Mais comme raconter le cas ?  
Le malade sentant la rude main du Frère  
Tout près de son derrière,  
Fit soudain un gros patatras :  
D’honneur un cheval de charrette  
N’eut ainsi pu sonner de la trompette ;  
Le Frère en treffaillit, en recula d’horreur,  
Et transporté d’une sainte fureur :  
“ Par le Christ notre divin Maître !  
Oh ! tu me le paieras, vieux traître !  
Car tu l’as fait exprès pour moi, pour mon couvent  
Ce vent ! ”

Ces imprécations amenant la mégnie,  
Le Frère fut forcé de fausser compagnie.  
Les yeux injectés de fureur  
Il s’en fut donc l’outrage au cœur,  
Chercher son compagnon de vers l’hostellerie  
Rendez-vous de leur industrie ;  
Puis comme un sanglier agitant son boutoir,  
Grinçant les dents, suant la rage,  
D’un pas fiévreux il fut droit au manoir  
Où demeurerait le seigneur du village,

Homme très respecté, même en fort grand honneur,  
Il en était toujours le confesseur.

Le Frère arrive écumant de colère,

D'un pas vif et léger,

Jusque dans la salle à manger

Où le seigneur faisait son ordinaire.

Il veut d'abord parler, mais c'est en vain ;

D'un " Dieu vous garde !" il accouche à la fin !

" Amen !" dit le seigneur, tout en levant la tête.

" Le temps est donc à la tempête,

Que vous êtes ainsi, Frère Jean, dites-moi !

Vous avez une mine où se peint un effroi,

Qui ferait supposer que la forêt voisine

Est pleine de voleurs. Dites, qui vous chagrine ?

Voyons, asseyez-vous, s'il est en mon pouvoir

De calmer vos chagrins, le ferai sans surseoir."

" J'ai reçu," reprit-il, " tout à l'heure un outrage  
Auquel ne puis penser sans un accès de rage,

Qui n'a besoin d'être excité :

Dieu vous accorde ici dans ce joli village

N'avoir jamais hère assez éhonté,

Pour causer à quelqu'un un aussi grand dommage

Que j'ai reçu là bas dans la cité.

Vrai, ce qui cause encor ma peine davantage

Ce qui me paraît aggravant,

C'est que ce chenapan aux cheveux blancs par l'âge

Ait blasphémé notre couvent !"

Dit ce seigneur : " Maintenant maître . . ."

—" Non pas maître, mais serviteur,

Bien que dans le collège autrefois j'eus l'honneur

D'être maître en effet ;—mais le Souverain Etre

N'aime pas qu'au marché, non plus qu'en ce castel  
Nous nous parions des plumes de l'autel."

"Passons," dit ce seigneur, "voyons quelle est  
la cause  
De ce chagrin cuisant qui vous métamorphose?"

Le Frère dit : "Un odieux affront  
Qui me suffoque, et dont rougit encor mon front,  
On me l'a fait, on l'a fait à mon ordre,  
Donc à la sainte Eglise ; aussi je fais le vœu  
De ne souffrir un tel désordre  
Et d'arriver bientôt à venger Dieu."

Dit ce seigneur : "N'ai besoin de vous dire  
Ce que devez faire, Messire,  
Car vous êtes mon confesseur,  
Vous êtes de ce fol le fel et la faveur,  
Donc pour l'amour de Dieu daignez me satisfaire,  
Et laissant là votre colère,  
Racontez-moi soudain  
Le sujet de votre chagrin."

Sur ce le voilà qui raconte  
Le fameux patatras qui fit si mal son compte !

La dame du logis impassible écoutait  
Ce que Frère Jean racontait.  
"Par la mère du Christ ! est-ce là tout ?" dit-elle.  
—" Dame ! qu'en pensez-vous ?" fit-il.  
"Ce que j'en pense moi ! par la vierge immortelle !  
Que d'un manant c'est l'acte peu civil :  
Que voulez-vous de plus dire sur la matière,

Sur ce vilain fujet je préfère me taire.  
En sa tête malingre est, c'est fait avéré,  
La vanité montée à haut degré,  
Ne dis cela pour vous, par courtoisie,  
Mais je le crois atteint de frénésie !”

“ Certes, Dame,” dit-il, “ je ne mentirai pas,  
Mais je puis me venger de la bonne manière,  
En racontant partout le cas,  
Je salirai partout son hideux caractère,  
A ce vilain méchant blasphémateur,  
Qui m'a chargé de faire le partage  
De l'affreux patatras qu'avec tant de tapage  
Il a mis dans ma main : sur lui malheur ! malheur !”

Le seigneur cependant dans un sombre silence  
Demeurait, ruminait, et puis se demandait  
Comment un tel manant, avait eu l'impudence  
De soumettre à ce frère un problème ainsi fait.  
“ Jamais,” se disait-il, “ jamais semblable chose,  
Le grossier résultat d'un grossier abdomen,  
Ne fut prise, je le suppose,  
Pour le fujet d'un examen.

M'est avis vraiment que le Diable  
A seul soufflé ce texte à ce rustre exécrationnel.  
Qui pourrait démontrer la proposition  
Qu'un chacun dût avoir égale portion  
Du son ou de l'odeur, du mélange adultère  
D'un affreux patatras, de sa vie éphémère !  
O manant orgueilleux ! sans esprit, érudit !

Sois maudit ! sois maudit !

Voyez un peu,” poursuivit-il, “ messires,  
Oùtes-vous jamais, fut-ce par des ouï-dires

Pareille chose à ce que maintenant  
 Nous apprenons de ce manant ?  
 N'est-ce pas, cela ne peut-être  
 Donner égale portion  
 D'un patatras, qui plus vif que salpêtre,  
 Eclate et fait explosion ?  
 Un brouhaha de cette sorte  
 Alors que frais il sort de par l'humaine porte,  
 N'est, de par Jupiter !  
 Que le déplacement, le sous écho de l'air ;  
 Et toujours cela va de seconde en seconde,  
 Et par degrés, mourant piano, piano, piano,  
 S'effaçant, s'épandant sans bruit de par le monde  
 Et s'éteignant incognito.  
 Il n'est pas d'homme sur la terre  
 Qui soit apte à juger si ce son délétère,  
 Peut être ou non bien partagé  
 Du moment qu'il est dégagé.  
 Quoiqu'il en soit, convenons en, ce rustre  
 A posé ce matin, d'honneur,  
 A mon très digne confesseur,  
 Un problème, ma foi, que bien plus d'un illustre  
 Ne résoudrait pas, j'en ai peur ;  
 Ce manant certe, est possédé du Diable !  
 Et maintenant il faut enfin vous mettre à table,  
 Cher frère Jean ; mangez, et surtout buvez frais,  
 Et laissez ce manant en paix !”

Voilà que l'écuyer tranchant oyant la chose :  
 “ Si Monseigneur voulait me donner, je suppose  
 Une robe de drap, je crois que je pourrais,”  
 Dit-il, “ enseigner à ce frère  
 S'il ne se fâchait pas, comment il se peut faire

Qu'un patatras furtout quand il arrive frais,  
Puisse être partagé, — comme un nanan bien rare  
Parmi tout un couvent, sans qu'en route il s'égare."

" Parle," dit le seigneur, " par St. Jean et par  
Dieu

Je réaliserai ton vœu ;  
D'une robe de drap, et de beau drap fin même,  
Te ferai cadeau, si tu résous le problème !"

" Monseigneur," reprit-il, " lorsque le temps est  
beau,

Qu'il fait tant plaisir être au monde,  
Lorsqu' aucun vent n'agite le bouleau,  
Que la Nature enfin dans une paix profonde  
S'endort au glougou du ruisseau,  
Veuillez faire apporter de charette une roue,  
Mais avec tous ses douze rais  
Dans cette salle, et puis après  
(En disant cela je ne joue),  
Douze frères amenez-moi,  
Douze, dis-je, et sachez pourquoi :  
C'est qu'un couvent se compose de treize,  
Or, votre confesseur, Dieu le guide et l'apaise !  
Complétera le nombre du couvent.  
Lors chaque frère avec maintien fervent  
S'agenouillant, mettra son nez, sa joue  
Au bout de chaque rais de la susdite roue.  
Le noble confesseur, que le protège Dieu !  
Tiendra son nez tout droit, en plein, sous le moyeu.  
Alors il sera bon, soit dit par parenthèse,  
D'amener le manant, ici, ne vous déplaise ;  
Avec son ventre enflé comme un tambour



Au moyeu de la roue, il fera hissé pour  
Répéter devant vous sa primitive offense,  
Et lâcher à nouveau son affreux patatras :

Alors je ne m'en dédis pas,  
Sur péril de ma vie, oui, vous verrez, je pense,  
Et l'action

Sera ma démonstration,  
Que le son aussi bien que l'odeur infectante,  
Tout comme un écureuil autour de chaque jante  
Après avoir tourné, vite ira tout exprès  
Egalement au bout de chaque rais ;  
Hormis que ce digne homme, et très illustre frère,

Votre vénéré confesseur,  
Du couvent étant la lumière  
Aura du patatras la sève et la verdeur ;  
Et c'est là bien noble coutume  
Chez les frères, mes bons seigneurs,  
Que le premier d'entr'eux à chaque repas hume  
De leurs plats les primeurs !

Et certes, je le dis, du fin fond de mon âme,  
Il l'a bien mérité ce frère tout de flamme,  
Lorsque ce matin il prêchait  
Dans la chaire de notre église,  
Où chacun si bien l'écoutait ;  
Et je le dis avec franchise  
Le parfum de trois patatras  
Ne ferait pas de trop pour le frère en tel cas :  
Et de son saint couvent la modeste cohorte  
Le voudrait comme moi, tant bien il se comporte !”

Le seigneur et sa dame, aussi chaque seigneur  
Et chacun, excepté le frère,  
Tous dirent en un mot que dans cette matière

Jankyn avait parlé, d'honneur !  
Sur la diffusion du patatras fluide  
Tout comme Ptolémée, ou bien le grand Euclide.  
Puis se rabattant maintenant  
Sur le manant,  
On trouva qu'après tout, il n'était pas si bête,  
Et qu'un esprit très fin meublait sa tête ;  
Qu'il n'était pas possédé du démon,  
Mais qu'il avait parlé comme feu Salomon.  
Voilà comment Jankyn eut dans sa garde-robe  
Une nouvelle robe.  
Maintenant mon conte est conté.  
Tenez, ma foi, nous voyons la cité !

## PROLOGUE DU CLERC D'OXFORD.

“ **ESSIRE** Clerc d'Oxford,” tout  
 à coup dit notre Hôte,  
 “ D'être silencieux ne vous faites  
 pas faute, [mier festin  
 Comme une mariée à son pre-  
 Vous n'avez soufflé mot, hier ni ce matin.  
 Sans doute étudiez quelque nouveau sophisme,  
 Mais Salomon très fort sur le Philosophisme  
 A dit que chaque chose a son heure, a son temps,  
 Et ce fut, m'est avis, parole de grand sens ;  
 Donc pour l'amour de Dieu soyez d'humeur joyeuse,  
 Et sortez de l'étude un peu trop caverneuse ;  
 Dites-nous, par ma foi, quelque conte entre nous  
 Fort amusant, il faut hurler avec les loups,  
 N'allez pas nous prêcher comme on prêche en carême,  
 Nous aimons la gaité, qu'il soit gai votre thème ;  
 De vos termes choisis réservez les couleurs

Pour les grands, pour les rois, et pour les empereurs ;  
Et parlez-nous enfin d'une façon si claire  
Que nous puissions comprendre, et ce, sans commen-  
taire."

Ce digne Clerc d'Oxford répondit gentiment :  
" Messire l'Hôte, suis, l'avoue, en ce moment  
Sous votre verge ; alors vous dois obéissance,  
Autant que la raison le demande, je pense.  
Donc vais vous raconter, sans me faire prier,  
Un conte que j'appris d'un sublime écolier,  
Quand je dis écolier, mieux voudrait dire maître,  
Qu'à Padoue un beau jour, j'eus l'honneur de con-  
naître.

Il est mort maintenant, cloué dans le cercueil,  
Dieu donne à sa grande âme et paix et bon accueil !  
Ce maître il se nommait le lauréat Pétrarque,  
Ses vers, de l'Italie en ont fait le monarque ;  
Il fut de son pays le lumineux flambeau,  
Et comme Linian y fait trôner le Beau !  
Mais la mort à nos vœux toujours inexorable,  
De sa faux a brisé leur destin périssable,  
Nous devons tous mourir, des humains c'est le sort,  
Chaque instant les conduit dans les bras de la mort.  
Mais pour en revenir à ce cher et digne homme  
Qui m'a conté ce que je vais vous dire en somme,  
Il construisit d'abord dans un style élevé  
Un superbe fronton avec art achevé,  
Qu'il imposa sublime à son vaste édifice,  
A l'ouvrage en entier il sert de frontispice.  
C'est ainsi qu'il décrit le Piémont, ses abords,  
Le pays de Saluce, en montrant les trésors,  
Et puis les Appennins aux cimes gigantesques,

De leur front déchirant des cieux les arabesques,  
Le Mont Vésule aussi d'où presque incognito  
Doucettement bruït ce grand fleuve le Pô,  
Qui toujours s'augmentant s'en va jusqu'à Venise  
A travers des vallons que son eau fertilise.  
Tout cela, m'est avis, est quelque peu longuet,  
Mais il avait besoin, cela parait notoire,  
Par ces quelques détours, d'amener son sujet ;  
Au surplus mes seigneurs, oyez, voici l'histoire."



## CONTE DU CLERC.

## PREMIERE PARTIE.

E la belle Italie au bout occidental,  
Où le Vésule froid asseoit sa base  
                  immense,                   [val  
Il existe une plaine, un admirable  
Où la nature épand sa corne d'a-  
                  bondance,

Où l'on peut voir trôner le castel féodal,  
Et nombre de cités ; . . . cette noble contrée  
Qu'on appelle Saluce, est beaucoup admirée.

Or, un Marquis, jadis, vivait dans ce pays,  
Dès long-temps habité par ses nobles ancêtres,  
Et ses nombreux vassaux les grands et les petits,  
De père en fils étant dévoués à leurs maîtres,  
L'entouraient à son tour, respectueux, soumis ;  
Si qu'il vivait heureux ayant la conscience  
D'être aimé, d'être craint de tous les siens, je pense.

Ajoutez à cela qu'il était beau, bien fait,  
De la plus grande race, et fort jeune d'années,

Qu'il était plein d'honneur, et de plus qu'il avait  
Tout ce qu'il fallait pour régir les destinées  
De son pays qu'il eut su conduire en effet.  
Il avait nom Gautier : mais en certaines choses  
On le blâmait. Il est des épines aux roses.

Je le blâme en cela qu'il ne pensait jamais  
A ce que l'avenir peut soudain faire naître ;  
Les plaisirs du moment étaient les seuls attraits  
Pour son esprit actif ; il trouvait son bien être  
A chasser au faucon, ou bien au courre, mais  
Le reste il le laissait périlcliter ; et dame !  
Le pis de tout c'est qu'il ne voulait prendre femme !

Or, sur ce dernier point les fujets du Marquis  
Entendirent si peu, mais si peu raillerie,  
Qu'en masse un jour vers lui les grands et les petits  
S'en vinrent pour avoir sur l'objet parlerie,  
Et le plus avisé de tous, le mieux appris  
Qui sur un tel sujet pouvait le mieux s'étendre,  
Dit au Marquis ce que m'en vais vous faire entendre :

“ O très noble Marquis, c'est votre humanité  
Qui nous donne toujours hardiesse et courage  
Chaque fois que le veut las ! la nécessité  
D'apporter près de vous dans un humble langage  
Nos chagrins,—le tribut de notre loyauté :  
Daignez donc accueillir de par votre clémence,  
Seigneur ! l'expression de notre doléance.

“ Que si je n'ai pas moi, mon bon et cher seigneur,  
Plus qu'un autre à parler touchant cette matière,  
Cependant pour autant que me fites faveur

Et grâce bien souvent, je vous fais la prière  
De donner audience à votre serviteur,  
Afin que de ce peuple entendiez la requête ;  
Après ça, Monseigneur, ferez à votre tête.

“ Car certes, Monseigneur, tous nous vous aimons  
tant,

Vous, et vraiment aussi ce que vous daignez faire,  
Que nous ne pourrions pas, si le voulions pourtant  
Inventer par exemple un joug plus débonnaire  
Pour vivre plus heureux chacun, et plus content ;  
Sauf une seule chose, et cela fort nous touche,  
C'est que vous vouliez bien la meubler votre couche !

“ Daignez courber le cou sous ce joug bienheureux  
De souveraineté, non pas de servitude,  
Que l'on appelle hymen, ou le bonheur à deux,  
Et de tous vos sujets aurez la gratitude :  
Daignez penser, seigneur, que nos jours peu nombreux  
Passent avec le temps qui lui n'attend personne,  
Profitez des moments que jeunesse vous donne.

“ Et de l'âge bien que vous soyez dans la fleur,  
Songez que la vieillesse à pas de loup arrive,  
Se glissant lentement jusqu'aux parois du cœur  
Pour arrêter son cours ; et que la mort active  
N'épargne ni le rang, ni même la verdeur ;  
Nous devons tous mourir, le lisais tout à l'heure,  
Mais quand devons quitter la terrestre demeure

“ Nul de nous ne le fait ; accueillez donc, seigneur,  
De vos humbles sujets la très humble requête,  
A savoir que cédant au vœu du Créateur,



De vous voir marié vous nous donniez la fête ;  
Et que si vous daignez combler notre bonheur,  
Nous vous choisirons femme, et du plus haut lignage ;  
Très agréable à Dieu fera ce mariage.

“ Vous nous délivrerez en devenant époux  
D’un bien cruel souci, d’une crainte sans trêve,  
Car las ! s’il advenait qu’au dernier rendez-vous,  
Vous conviât la mort avec sa façon brève,  
Sans qu’ayez eu d’enfants ;—oh ! quel malheur pour  
nous !

Un étranger viendrait clamer votre héritage,  
Et d’un maître nouveau nous ferions l’apanage.”

A ces vœux formulés fut ému le Marquis,  
De ses pauvres sujets tant triste était la mine ;  
“ Vous voulez,” leur dit-il, “ vous voulez, mes amis,  
Me contraindre à l’hymen quoique je l’abomine,  
Et poser sur ma vie un lourd *de profundis* ;  
J’étais libre, il me faut tâter de l’esclavage,  
Et m’imposer pour vous la croix du mariage.

“ Cependant vous fais gré dans mon cœur *in petto*  
De votre intention, elle est bonne et loyale,  
Voilà pourquoi ne veux opposant mon veto  
A vos humbles désirs, vous renvoyer la balle ;  
Il le faut, en avant donc l’affreux *conjungo* !  
Toutefois ne prenez la peine, je vous prie,  
De faire un choix pour moi :—pour soi l’on se marie,

“ Que Diable ! . . . Et puis Dieu fait que souvent  
les enfants  
A leurs dignes ayeux sont assez peu semblables ;

La bonté vient de Dieu, non pas des ascendants ;  
A mes yeux ces points là ne sont plus contestables ;  
Donc à Dieu je me fie, et dans mes soins prudents  
Je remets en ses mains mon futur mariage,  
Mon rang et mon repos ;—Dieu plus que nous est sage !

“ De mon futur fardeau donc laissez-moi le choix,  
Je veux, entendez-vous me choisir une femme ;  
Je veux bien plus encor, je veux, ce sont mes droits,  
Vous voir jurer ici, par Dieu, par Notre Dame !  
D’être envers cette femme et polis et courtois,  
D’avoir pour elle enfin autant de déférence  
Que si d’un Empereur elle avait pris naissance ;

“ De ne vous opposer à mon choix quelque’il soit,  
Car si ma liberté pour vous je l’abandonne,  
D’épouser qui me plaît je dois avoir le droit ;  
Où mon cœur est placé ma volonté se donne.  
Formuler un veto, serait fort maladroit,  
Car si ne jurez pas ce que de vous j’exige,  
Mon hymen pour long-temps est à vau-l’eau, vous  
dis-je ! ”

Les sujets du Marquis jurèrent de tout cœur  
Ce qu’il exigeait d’eux, avec grande lieffe ;  
Priant et suppliant leur gracieux seigneur  
De daigner désigner le jour où son Altesse  
Voulait combler leurs vœux : un chacun ayant peur  
Que le jeune Marquis n’égara sa promesse,  
Tant pour le mariage il avait de paresse.

Et séance tenante, il fixa ce Marquis  
Le jour assez prochain, où sans nulle remise

Il finirait enfin leurs chagrins, leurs soucis,  
En prenant une femme, et ce devant l'église.  
Pour le remercier tous ses vassaux soumis  
Se mirent à genoux malgré leur braverie ;  
Ainsi se termina la longue parlerie.

Là dessus ce Marquis à tous ses officiers  
Commande d'apprêter pour la future fête  
Le nécessaire ; et puis venus les Chevaliers,  
A l'un il donne un ordre, à l'autre il fait requête,  
Ils jurent d'obéir eux et leurs écuyers ;  
Si que chacun d'eux tous s'arrangea de manière  
A prouver de son mieux, ma foi, son savoir-faire.

## SECONDE PARTIE.

Non loin de ce palais où le jeune Marquis  
Promit à ses vassaux entrer en mariage,  
Se trouvait un hameau charmant, vrai paradis,  
Où tous les pauvres gens de ce gentil village  
Avaient et leurs bestiaux, et voire leur taudis.  
Tous ils se soutenaient par un labeur immense,  
A la terre arrachant sa corne d'abondance.

Parmi ces pauvres gens le plus pauvre de tous  
Était Janicula, bien gueux, mais bien brave homme ;  
Mais le Dieu tout-puissant quand il veut, vertuchoux !  
Du plus ignoble Job peut faire un gentilhomme  
Capable de primer d'à sur chacun de nous.  
Ce bon Janicula possédait une fille  
Grifildis, de son nom, ma foi ! plus que gentille :

Sous le soleil c'était la plus belle beauté,  
Et comme avait été très pauvrement nourrie,  
Elle n'avait au corps lascive volupté,  
Ni pour le déguiser aucune braverie :  
Sa devise en un mot était sobriété,  
Pratiquant le labeur, non pas l'oïfive aisance,  
Le puits pour elle était la tonne d'abondance.

Quoique de l'âge tendre encor dans la primeur,  
Cependant elle avait la jeune ménagère  
Sous la mamelle gauche et courage et grand cœur ;  
Avec tant de respect elle soignait son père,  
Pauvre vieux, tout courbé, sous le poids du malheur !  
Filant, tout en gardant brebis au paturage,  
La nuit seule mettait un terme à son ouvrage.

Quand elle revenait à la maison le soir,  
Elle apportait souvent des choux et des légumes,  
Qu'elle faisait bouillir au mieux de son pouvoir,  
Et se faisait un lit qui n'était pas de plumes ;  
Mais de soigner son père elle avait le savoir,  
Et pour lui déployait et zèle et diligence,  
Tout en lui témoignant respect et déférence.

Quand à la chasse au loin s'en allait le Marquis  
Ou bien qu'il chevauchait non loin de son domaine,  
Son regard remarquait maintefois Grifildis :  
Et quand il la voyait un sentiment de peine  
Se glissait en son cœur incertain, indécis ;  
Son regard n'était pas celui de la folie,  
Mais celui d'un amour plein de mélancolie ;

Et souvent en pensant à sa douce bonté,  
A son beau caractère, à sa vertu modeste,

A ses devoirs remplis avec humilité,  
A sa sagesse exquise, à sa candeur céleste,  
Il se promettait bien, c'était la vérité,  
S'il devait un beau jour subir le mariage,  
De l'épouser ma foi ! quoique née au village.

Advint enfin le jour où le jeune Marquis  
Avait à ses sujets promis de prendre femme,  
Et dans tout le pays chacun était surpris  
De ne savoir encor rien du nom de la dame,  
Aussi quand on était seul à seul, entre amis,  
Se disait-on tout bas : “ Mais sans une épousée  
Contracter un hymen est chose malaisée ? ”

Cependant, entre nous, ce jeune et beau Marquis  
Je ne dis point cela sur des propos trop vagues,  
Car je le fais, a fait faire pour Grifildis  
Des broches en or pur, de magnifiques bagues,  
Et de beaux vêtements où brillent les rubis ;  
Une fille à peu près de même taille qu'elle  
Pour ces ajustements a servi de modèle.

Neuf heures ont sonné de ce jour solennel . . .  
Et l'immense palais est dans le plus bel ordre,  
Car ici ce n'est point une tour de Babel  
Où règne le conflit, où bruit le désordre,  
Salles, chambres, salons, on ne vit rien de tel,  
Et jusques aux fourneaux de l'immense cuisine  
Tout est en ordre, tout a la meilleure mine.

Richement habillé ce seigneur, ce Marquis,  
Avec dames, seigneurs qui lui font compagnie,  
Avec ses Chevaliers, et ses vaillants amis,  
Avec ses Ménestrels et toute sa ménie,

De son noble palais a quitté le parvis,  
Doucement cheminant vers le gentil village  
Dont je vous ai parlé tantôt ; . . . un vert bocage.

Grifildis qui, Dieu fait ! ne s'imaginait pas  
Qu'à son intention était ce beau cortège,  
S'en revenait du puits accélérant le pas,  
Car à part elle-même, elle avait fait le pleige  
De ranger ce jour là tout dans son galetas  
Plutôt que d'habitude, afin que le spectacle  
De la noce, elle put l'admirer sans obstacle.

Grifildis s'était dit : " Si plutôt je finis  
Aujourd'hui de vaquer aux devoirs du ménage,  
J'aurai beaucoup de temps devant moi, m'est avis,  
Et je verrai tantôt passer le mariage,  
Quand il regagnera le castel du Marquis ;  
Et de ma porte ainsi pourrai voir à ma guise,  
Et le royal cortège et la jeune Marquise."

Et comme de sa porte elle atteignait l'auvent,  
Le Marquis l'appela, si qu'elle mit à terre,  
La cruche qu'elle avait sur son épaule avant,  
Et puis s'agenouillant de très humble manière,  
Attendit en silence avec un air fervent,  
Que le jeune Marquis lui fit enfin connaître  
Quel était son vouloir à lui seigneur et maître.

Ce Marquis tout pensif parla très gravement  
A cette jeune fille, et lui dit : " Jeune fille  
Où votre père est-il, dites, dans ce moment ?"  
Grifildis rougissant, et plus encor gentille,  
Répondit : " Monseigneur, il est chez nous vraiment !"

Et sans plus de parole entrant dans la chaumière  
Au Marquis amena tout aussitôt son père.

Par la main il a pris soudain le bon vieillard,  
Et vers lui l'attirant lui parle de la sorte :  
“ Janicula ne veux mettre plus de retard  
A te dire l'amour qu'à Grifildis je porte,  
Que si tu le permets, te le dis à l'écart,  
Je veux prendre ta fille, oui la prendre pour femme,  
Jusqu'à son dernier jour, le jure sur mon âme.

“ Tu m'aimes, je le crois, j'en suis même certain,  
Etant né mon vassal, mon fidèle homme-lige,  
Et tout ce qui me plaît, cela te plaît soudain,  
Dis-moi donc vite sur ce point en litige  
Quel est ton sentiment ? Me donnes-tu la main  
De ta fille, et veux-tu sans plus tarder m'apprendre  
Si, bon Janicula, tu veux de moi pour gendre ? ”

Mis à brûle pourpoint devant ses yeux, ce cas  
Etonna tellement ce vieillard, ce brave homme,  
Que tout d'abord honteux, il ne sourcilla pas ;  
Mais en se remettant il répondit en somme :  
“ Monseigneur, sur ce point n'ayez nul embarras,  
Contre votre désir je n'ai rien à connaître,  
Car vous fûtes toujours mon seigneur et mon maître ? ”

— “ Pourtant je veux, ” reprit doucement le Marquis,  
“ Que toi, ta fille et moi, tous trois dans ta chaumière  
Nous ayons parlerie ? — et là dans ton logis  
Je veux lui demander à ta fille si chère,  
Si c'est sa volonté que nous soyons unis.

Je veux que cet accord soit fait en ta présence,  
Et ne veux lui parler qu'avec ton adhérence."

Et pendant qu'ils étaient dans la chambre en dedans  
S'occupant du traité, dont dirai le sommaire  
Plus tard, foyez en sûrs, voilà que tous les gens  
S'en vinrent au dehors entourer la chaumière,  
Admirant à la fois le bon goût, le bon sens  
Qui présidaient aux soins donnés au bon vieux père  
Par l'humble Grifildis, la douce ménagère !

Grandement étonnée elle était Grifildis,  
Voyant tel visiteur entrer dans la chaumine,  
Car jamais d'aussi près n'avait vu le Marquis,  
Soudain elle pâlit, rougit, ça se devine ;  
Mais pour ne m'écarter point de ce que je dis,  
Voici les quelques mots que ce Marquis modèle  
D'une agréable voix dit à la jeune fille :

" Grifildis," lui dit-il, " vous le devez savoir  
Que cela me convient ainsi qu'à votre père,  
Que je sois votre époux ; que c'est là mon espoir  
Si vous y consentez, je vous le réitère ;  
Donc notre hymen devant avoir lieu dès ce soir,  
Je viens vous demander ce qu'il faut que je fasse,  
Et si, d'y consentir vous m'octroyez la grâce.

" Je dis êtes vous prête, et cela de bon cœur,  
A faire mes vœux, ma volonté suprême,  
A recevoir de moi la joie ou la douleur  
Selon mon bon plaisir, et mon caprice même,  
Sans vous plaindre jamais, ni montrer de l'humeur ?



Si me jurez en tout parfaite obéissance,  
Avec vous, Grifildis, ici fais alliance."

Surprise à ce discours, et tremblante de peur,  
La jeune fille a dit : " Monseigneur, quoiqu' indigne  
Que déversez sur moi d'un aussi grand honneur,  
Je chercherai du moins par mon humeur bénigne  
Faire votre vouloir, faire votre bonheur :  
Et jure que n'aurai jamais une autre envie,  
Oui, sous peine de mort, quoique j'aime la vie."

" C'est bien," dit le Marquis, " c'est bien, ma  
Grifildis ! "

Et gravement alors il sortit par la porte,  
La belle Grifildis le suivant, m'est avis,  
Puis à son peuple alors il parla de la sorte :  
" Voici ma femme qui se tient là, mes amis,  
Que celui là qui m'aime, aussi l'aime, l'en prie,  
Et qu'il en soit ainsi ! "—Ce fut sa parlerie.

Pour qu'elle n'apportât dans son riche palais  
Aucuns des vêtements portés dans la chaumine,  
Le Marquis semonça des dames tout exprès  
Pour changer ses habits :—cet ordre, on le devine,  
S'il fut exécuté, ce ne fut sans regrets,  
Les dames n'employant leurs beaux doigts qu'avec  
peine  
A toucher à la bure, à toucher à la laine.

Toutefois Grifildis fut habillée, et puis  
On treffa gentiment sa longue chevelure,  
Qu'on étoila soudain de perles, de rubis,  
Et rien d'aussi charmant ne fut que sa parure.

Mais pourquoi vous parler de ses atours exquis ?  
Le peuple en la voyant si superbement belle,  
Surpris, se demandait si vraiment c'était elle !

Donc ce Marquis l'épouse et lui donne un anneau,  
Sur un beau cheval blanc, puis la plaçant, à l'amble,  
Ils vont vers son palais. C'était un gai tableau  
Que de voir ces époux qui chevauchaient ensemble  
Au milieu des bravos du peuple. C'était beau !  
Bref le jour se passa dans la joie et les fêtes,  
Jusqu'à ce que des monts l'ombre envahit les faîtes.

Et pour continuer cette histoire en courant,  
Je dis que le bon Dieu donna tant de noblesse  
A cette jeune enfant, charme si pénétrant,  
Attraits si séduisants, aussi tant de sagesse,  
Que l'on n'eut jamais cru son père au demeurant  
Un simple payfan ; mais qu'on l'eut cru la fille  
D'un Empereur romain, ou d'un Roi de Castille.

Car elle avait pour tous si grand fond de bonté,  
Tant de discrétion, de si douce éloquence,  
Savait avec tant d'art faire la charité,  
Sans imposer le poids de la reconnaissance,  
Et si bien consoler aussi l'adversité,  
Que rien qu'en regardant son gracieux visage,  
Un chacun l'adorait à la ville, au village.

Et notez que son nom ne resta renfermé  
Dans Saluce, ses bourgs et dans leur vaste enceinte,  
Il grandit chaque jour de plus en plus aimé,  
Et s'étendit au loin ce doux nom d'une sainte,

Si que jeunes et vieux venaient à point nommé  
A Saluce la voir, les hommes et les femmes,  
De sa vertu jaloux se retremper aux flammes.

Ainsi Gauthier uni dans un bien pauvre lieu,  
Mais très royalement avec l'humble indigence,  
Vit doucement chez lui dedans la paix de Dieu,  
Récoltant du dehors la bonne intelligence ;  
Et comme il avait su choisir le beau milieu  
Où se tient la vertu — il passait, je le pense,  
Pour un homme doué d'une rare prudence.

Et quand à Grifildis par son esprit charmant,  
Elle savait régir comme une ménagère,  
Par Dieu ! non seulement son beau palais vraiment,  
Mais même elle savait, quand c'était nécessaire  
Amener un chacun au sain raisonnement ;  
Faisant à la discorde et souvent à la haine  
Succéder l'amitié, quelquefois non sans peine.

Quand il était absent pour un temps son époux,  
Et que de beaux messieurs de la cour, de la ville,  
Se mettant en colère exhalaient leur courroux,  
Les apaiser pour elle était peu difficile,  
Tant son langage était à la fois juste et doux.  
Du ciel elle semblait un messager céleste  
Sur la terre envoyé pour régler tout conteste.

Non trop long-temps après l'hymen de Grifildis,  
Elle donna le jour à très gentille fille,  
Certe on eut préféré que l'enfant fut un fils,  
Mais c'était un grand pas jà que d'être en famille,

Et de l'évènement fut heureux le Marquis,  
Et par suite son peuple . . . —on disait par la ville  
Un garçon lui viendra puisqu'elle n'est stérile.

TROISIEME PARTIE.

IL arriva pourtant comme arrive parfois  
Quand la saine raison le cède au vain caprice,  
Que lorsque cet enfant eut tété quelques mois  
Le Marquis eut envie, (et telle envie est vice,)  
D'éprouver Grifildis pour lui la fleur des pois !  
Dieu sait que telle épreuve était fort inutile,  
Mais ce jour il était d'une humeur peu facile.

Il l'avait éprouvé jà souvent, je le fais,  
Et toujours et toujours elle avait été bonne ;  
A quoi servait-il donc l'éprouver désormais  
Pour arriver à mettre en défaut sa personne ?  
On le trouve subtil ce susdit Marquis . . . . Mais  
Moi je m'inscris en faux contre cette épithète,  
Tourmenter la vertu, n'est pas du tout honnête !

Ce Marquis à l'effet d'accomplir le dessein  
Qui l'inquiétait fort, s'y prit donc de la sorte :  
Un soir avec un air sévère, un front hautain  
De sa chambre à coucher il a poussé la porte :  
“ Grifildis, vous n'avez oublié, c'est certain ;  
Le jour où vous tirai d'un état fort précaire  
Pour vous placer ici de toutes la première.

“ Je dis, comprenez bien, je vous dis, Grifildis,  
Que le rang actuel que de moi vous reçûtes,

Ne peut vous rendre vaine," ajouta le Marquis,  
" Ni vous faire oublier la cabane où vous fûtes  
Pauvrement élevée, et d'où moi je vous pris.  
A ce que je vous dis Grifildis prenez garde,  
Nous sommes tous deux seuls, et nul ne nous regarde.

" Comment vîntes ici, vous le savez très bien,  
Et bien que me foyez agréable, assez chère,  
Que point ne me repente enfin de notre hymen,  
Mes nobles, entre nous, envisagent l'affaire  
D'un œil moins favorable et moins doux que le mien.  
Ils disent que pour eux c'est un cruel servage  
Que d'être les sujets de toi, née au village.

" C'est depuis que ta fille est née en ce palais  
Qu'ils ont surtout parlé, cela ne fait pas doute ;  
Mais comme je désire avec eux vivre en paix  
Comme l'ai fait déjà, je dois, coûte que coûte,  
Ne pouvant les narguer essayer d'un biais ;  
Il me faut donc, lavant notre linge en famille,  
Non comme le voudrais agir avec ta fille.

" Et cependant Dieu fait ! que c'est à contre cœur,  
A votre insçu pourtant je ne veux pas le faire,  
Voici ce que je veux," dit-il avec hauteur,  
" Que vous consentiez à toute cette affaire :  
Montrez donc maintenant patience, douceur,  
Vous promîtes cela dans votre humble village,  
Le jour où je vous pris là bas en mariage !"

Grifildis tout au long entendit ce discours  
Sans changer de visage, et sans en être émue,  
Elle dit seulement : " Seigneur, tout gît toujours

Dans votre bon plaisir, c'est chose reconnue :  
De mon enfant, de moi vous avez le concours,  
Nous vous appartenons, faites de votre chose  
Ce que vous désirez, à rien je ne m'oppose.

“ Le jure par Jésus ! en ce monde il n'est rien  
Qui, s'il vous plait à vous, me soit désagréable,  
Je n'ai point de désirs, vous êtes mon seul bien,  
Tout, excepté vous seul, me paraît misérable,  
C'est la loi de mon cœur du jour de notre hymen ;  
Et jamais ni la mort, ni le temps, ni l'espace,  
Ne pourront effacer ce sentiment vivace.”

De la réponse fut satisfait le Marquis,  
Bien qu'il ne daigna pas le faire en rien paraître,  
Et lorsque de la chambre il quitta le parvis  
Son regard froid était plus triste encor peut-être.  
Bientôt après pourtant ferme dans son empris,  
Il envoie en secret devers la pauvre mère  
Un homme qu'il a mis au courant de l'affaire.

Cet homme qui faisait le service secret,  
Était un écuyer d'une espèce à tout faire,  
Un homme d'action, et dont il se servait  
Quand il avait besoin d'un fidèle émissaire ;  
Il savait qu'il l'aimait, de plus qu'il le craignait.  
Lorsque cet écuyer eut reçu le mot d'ordre  
Il s'en fut à la chambre, et ce sans en démordre.

“ Madame,” a dit cet homme, “ il faut me par-  
donner  
Si je fais une chose à vos yeux déplaisante,  
Vous ne l'ignorez pas ne puis examiner

L'ordre que je reçois que point je ne commente :  
Je puis le déplorer, mais non récriminer.  
Je dois donc obéir à mon seigneur et maître,  
Autrement ne ferais qu'un misérable traître.

“ Or on m'a commandé de saisir cet enfant.”  
Sans ajouter un mot il prit avec colère  
L'enfant, et tout à coup, cet homme s'échauffant  
Comme pour le tuer sous les yeux de sa mère,  
L'entoura d'un regard cruel et triomphant.  
Grifildis sans bouger, sans dire une parole  
Vit maltraiter ainsi son enfant, son idole.

Cet écuyer, cet homme avait renom vilain,  
Suspecte était sa mine, et suspect son langage,  
Suspecte l'heure aussi qui le trouvait soudain  
Avec tel sans façon remplissant son message.  
La pauvre Grifildis crut que ce spadassin  
S'en allait désireux de gagner sa pitance,  
Sur le champ de sa fille éteindre l'existence ;

Pourtant elle se tut pour plaire à son marquis.  
Cependant à la fin elle fit la prière,  
A l'écuyer suspect la pauvre Grifildis,  
De lui laisser baiser cette fille si chère ;  
Et sur son sein plaçant l'enfant pur comme un lis,  
Elle le dorlota les yeux pleins de tristesse,  
Puis après l'affoupit, le caressant sans-cesse.

Elle dit à la fin de sa plus douce voix :  
“ Adieu, mon cher enfant, adieu, bonne petite,  
Je ne te verrai plus, c'est la dernière fois  
Que dans mes bras tu dors,—mes bras ton dernier  
gîte ! . . .

Qu'il ait pitié de toi Celui qui sur la croix  
Pour nos péchés mourut ; qu'il ait soin de ton âme,  
Car c'est sûr tu mourras cette nuit, pauvre flamme !”

M'est avis toutefois que dans semblable cas,  
Un tel enlèvement dur pour une nourrice,  
Eut bien pu d'une mère exciter les hélas !  
Mais Grifildis porta noblement son cilice,  
Et dans l'adversité ne se démentit pas ;  
A l'écuyer disant de sa voix douce et tendre :  
“ Ce cher petit enfant vous pouvez le reprendre ;

“ Allez, exécutez l'ordre de mon seigneur.  
Mais du contraire si n'avez fait la promesse,  
Je viens vous demander une insigne faveur,  
En lieu saint enterrez l'objet de ma tendresse,  
Ce pauvre petit corps, cette gentille fleur.”  
Sans faire attention cet écuyer, cet homme,  
S'en fut avec l'enfant sans dire un mot en somme.

Cet écuyer revint retrouver son seigneur,  
Auquel il rapporta de madame sa femme  
Les gestes et les faits comme un bon serviteur,  
Sans en omettre rien, le portait le programme ;  
Ce qui parut toucher de ce Marquis le cœur ;  
Toutefois il tint bon dans son projet inique,  
Comme font les seigneurs à pouvoir despotique ;

Le Marquis donna l'ordre au susdit écuyer  
D'envelopper l'enfant avec un soin extrême,  
De bien l'entortiller, et de le bien choyer,  
Et puis sur ses genoux de le porter lui-même,  
Et de tâcher surtout ne le faire crier.



Telle fut du Marquis la bénigne requête ;  
Du secret l'écuyer répondait sur sa tête !

A Bologne il devait s'en aller de ce pas  
De vers sa chère sœur de Panago Comtesse,  
Lui porter cet enfant, et lui conter le cas,  
La priant d'élever au nom de sa tendresse  
Pour lui, le dit enfant. Elle ne dirait pas  
De qui l'enfant était ; c'était là la consigne :  
L'élèverait malgré d'une façon très digne.

L'écuyer est parti ;—l'ordre est exécuté.  
Mais avec moi, Messieurs, revenez à Saluce.  
Ce Marquis maintenant se donne en vérité  
Mission de savoir, s'il le faut par astuce,  
Envers lui si sa femme a quelque hostilité.  
Mais il ne put jamais découvrir dans la dame  
Le moindre changement, tant grande était son âme !

Aussi fercine, aussi charmante en son maintien,  
En son constant amour aussi tendre et fidèle  
A tout veillant toujours, faisant tout, et tout bien,  
Des femmes en un mot la perle et le modèle,  
Jamais en ses discours il ne put trouver rien  
Qui fit allusion à sa fille perdue,  
Ni dans son œil un pleur qui vint troubler sa vue.

QUATRIEME PARTIE.

Ainsi dans cet état il se passa quatre ans,  
 Avant que Grifildis ne redevint enceinte,  
 Mais le bon Dieu voulut enfin qu'après ce temps  
 Il lui vint un garçon à cette pauvre sainte ;  
 Enfant très gracieux, beau comme le printemps.  
 Quand on vint annoncer cette nouvelle au père,  
 Il en fut très heureux, et la contrée entière

Partagea son bonheur. Or quand ayant deux ans  
 Ce garçon eut quitté le doux sein de sa mère,  
 Voilà que ce Marquis un jour par passe-temps  
 De sa femme voulut, c'était là sa chimère,  
 Eprouver à nouveau le grand cœur, le grand sens.  
 Les hommes mariés n'ont jamais de mesure  
 Quand ils trouvent près d'eux trop bonne créature.

“ Femme,” dit ce Marquis, “ vous avez certe appris  
 Que mon peuple avec peine a vu mon mariage,  
 Depuis deux ans surtout que nous est né mon fils,  
 C'est bien pis que jamais, ça détruit mon courage,  
 Ça me navre le cœur, et double mes soucis.  
 Cette voix monotone arrive à mon oreille,  
 La nuit lorsque je dors, et le jour quand je veille,

“ Le peuple dit de moi : ‘ quand il ne sera plus  
 Il nous faudra pourtant, et ce coûte que coûte,  
 De ce Janicula prendre le sang obtus  
 Car nous n'en n'avons d'autre, oui, c'est bien hors  
 de doute.’

A ces vilains propos un chacun fait chorus.  
Je devrais cependant ne faire sourde oreille,  
Car la raison le veut, et même le conseille.

“ Avec ces gens voudrais, s’il se peut vivre en paix,  
Comme l’ai fait déjà ; voilà donc pourquoi femme  
Je suis ma foi d’avis, si ne trouvez mauvais  
De traiter ce garçon ainsi que sa sœur dame !  
Et de mon peuple ainsi contenter les souhaits.  
Si de ma volonté je vous donne le texte  
C’est pour que de gémir vous n’ayez pas prétexte.”

“ J’ai,” reprit Grifildis, “ dit, je dirai toujours,  
Votre vouloir, seigneur, sera ma loi suprême,  
Si donc de mes enfants vous éteignez les jours,  
C’est que probablement c’est là votre système,  
Vous ne me chagrinez ; que sert plus de discours !  
N’aurai, de mes enfants, à ce je suis réduite,  
Eu que le mal d’abord, et le chagrin ensuite.

“ Etant notre seigneur faites votre vouloir,  
Nous sommes, je l’ai dit, nous sommes votre chose,  
J’ai laissé mes habits chez moi, quand au manoir  
Je m’en vins avec vous ; or ma raison m’impose  
D’être en tout et toujours esclave du devoir.  
Avec vos vêtements j’ai pris votre livrée,  
Parlez, j’obéirai ; c’est pour moi loi sacrée.

“ Et certes si j’avais l’heureux don de prévoir,  
De votre bon plaisir si j’avais prescience,  
De suite accomplirais, seigneur, votre vouloir,  
Et pour le bien remplir je ferais diligence.  
Mais maintenant que fais ce que veut mon devoir,

Je m'en tiendrai, seigneur, de cœur à vous complaire,  
Et si ma mort pouvait avoir l'heur de vous plaire,

“ Je mourrais volontiers ; la mort n'est rien pour  
moi

Auprès de votre amour ! ” — Voyant cette constance  
Ce Marquis, malgré tout, fut content à part soi,  
Et s'étonna beaucoup de la persévérance  
Que déployait sa femme ; — il y avait de quoi !  
Toutefois il s'en fut comme au chagrin en proie,  
Tandis qu'au fond du cœur il nageait dans la joie.

Ce vilain écuyer s'en fut prendre le fils  
De la même façon qu'il avait pris la fille,  
Vrai, c'était bien affreux tout cela, m'est avis,  
Et faisait peu d'honneur au père de famille ;  
Mais toujours patiente elle fut Grifildis ;  
Et bien loin de montrer un signe de faiblesse,  
Elle bénit son fils, disant dans sa détresse

Au vilain écuyer, que, si, lui le pouvait,  
Il déposât son fils du moins en terre sainte,  
Afin que des nombreux hôtes de la forêt  
Ses membres délicats ne reçussent l'atteinte.  
Mais lui cet écuyer, ce mauvais paltoquet  
Sans dire un mot s'en fut paraissant sans vergogne :  
Mais il porta l'enfant avec soin à Bologne.

Ce Marquis s'étonnait toujours de plus en plus  
Que cette Grifildis eut tant de patience,  
S'il n'eut vraiment connu ses nombreuses vertus,  
Qu'elle aimait ses enfants sans aucune doutance,  
Il eut certes pensé que dessous ce dessus

De froide patience, il était quelque ruse,  
Quelque méchanceté peut-être sans excuse.

Mais il savait très bien cet indigne Marquis,  
Qu'elle aimait ses enfants, le mieux après lui-même ;  
Aux femmes le demande, est-ce que Grifildis  
Eut dû de ce Marquis être ainsi le dilemme ?  
Que pouvait inventer un époux mal appris  
De plus, pour éprouver aussi rare constance . . .  
Lui demeurant toujours dans son outrecuidance ?

Mais il y a des gens de tel tempérament,  
Que lorsqu'ils se sont mis une sottise en tête,  
Ils n'en veulent démordre, et font incessamment  
Ce qu'il faut pour venir à leur but déshonnête :  
Ainsi de ce Marquis qui voulait pleinement  
Eprouver Grifildis, et de mille manières  
Créer à son esprit de nombreuses chimères.

Il se mit à guetter sa femme à tout moment ;  
Tantôt dans ses discours, tantôt sur son visage,  
Cherchant à découvrir pour lui son sentiment,  
Et si ce sentiment était pur d'alliage ;  
Mais il ne put jamais trouver de changement.  
Plus sa femme avançait dans la vie au contraire,  
Plus elle paraissait s'attacher à lui plaire.

Aussi parmi ces deux un seul vouloir était ;  
Le vouloir de Gauthier était la loi suprême,  
Car tout ce qu'il voulait, Grifildis le voulait,  
Et c'était par instinct plutôt que par système :  
Aussi tout était-il pour le mieux, c'est un fait.  
Elle montrait ainsi qu'une femme doit faire  
De son époux toujours le vouloir sur la terre.

Cependant sur Gauthier couraient certains propos  
Comme quoi méchamment, il avait dans sa rage,  
Occis ses deux enfants,—ses deux enfants fort beaux,  
Parce que Grifildis était de bas lignage ;  
Et ce, pour protéger quelques collatéraux.  
En ces vilains propos chacun avait croyance,  
Et nul de ce Marquis ne prenait la défense.

C'est pour cette raison que son peuple jadis,  
Qui l'avait fort aimé pour sa bonne conduite,  
Se mit à le haïr cet infâme Marquis ;  
Car d'un vil meurtrier qu'attendre par la suite ?  
Mais malgré cette haine, et malgré ce mépris,  
Le Gauthier ne voulut jamais changer sa gamme,  
Car son idée était de tourmenter sa femme.

Quand sa fille eut atteint l'âge heureux de douze  
ans,  
Il envoya quelqu'un devers la cour de Rome,  
Instruit de son vouloir ; il s'agissait céans  
De fabriquer d'emblée un quelque chose comme  
Un faux, ni plus ni moins, un de ces instruments  
Par le moyen desquels à la loi l'on échappe,  
Et que l'on nomme à Rome une bulle du Pape.

Je dis qu'il commanda ce vertueux Marquis  
Qu'on contrefit pour lui fraîche bulle du Pape,  
Lui donnant faculté de quitter Grifildis ;  
Car il faut contenter tout un peuple qui jappe.  
Et la bulle fut faite avec un art exquis ;  
Si qu'on le publia partout dedans Saluce  
Cet acte abominable et fondé sur l'astuce.

Le gros et rude peuple, et ce n'est étonnant,  
Prit sans trop s'émouvoir cet acte assez infâme,  
Mais lorsque la nouvelle en vint incontinent  
A Grifildis, ce fut différent, pauvre femme !  
Mais elle était toujours d'un visage avenant  
Disposée à porter sans en garder rancune  
Toute l'adversité que nous fait la fortune.

Du Marquis subissant toujours le bon plaisir,  
Car à lui de tout cœur elle s'était donnée ;  
Et ne demandant rien qu'à faire son désir,  
Quand même ce désir brisait sa destinée.  
Mais avec ce narré, messieurs, pour en finir,  
Sachez que ce Marquis pour hâter la besogne  
En secret envoya vite à Bologne

Au Comte Panago, le mari de sa sœur,  
Tout spécialement un très pressant message,  
Priant très fortement cet illustre seigneur  
Ramener ses enfants dans un noble équipage  
Jusque dans son palais ; mais avec grande ardeur,  
Il insistait surtout pour qu'il ne dit quand même  
On voudrait le savoir, par un moyen extrême,

Quels étaient ces enfants, quels étaient leurs parents ;  
Mais qu'il dit que bientôt la fille serait femme  
Du Marquis de Saluce ; et sur ces mandements  
Ce Comte incontinent établit son programme,  
Si bien qu'un certain jour avec ses adhérents  
Et le frère et la sœur, il se mit en voyage  
En grand' procession, et fort bel équipage.

Cette jeune fillette avait riches joyaux,  
Et vêtements de prix dignes d'un mariage ;  
Aussi son frère avait ajustements fort beaux,  
Quoique ce jeune enfant n'eut que sept ans pour âge ;  
Ils chevauchèrent donc et par monts et par vaux  
Cheminant vers Saluce avec joyeux visage,  
Chaque instant avançait la fin de leur voyage.

### CINQUIEME PARTIE.

SELON ses vilains us, cependant ce Marquis  
Jaloux de mettre encor son épouse à l'épreuve,  
Et de pousser à bout la pauvre Grifildis,  
De l'amour de laquelle il avait mainte preuve,  
Lorsque de son palais sa cour sous les lambris  
Se trouvait rassemblée, un jour à l'audience,  
Lui décocha soudain cette rude sentence :

“ Grifildis,” lui dit-il, “ j'ai certe, eu grand plaisir  
Pour femme à vous avoir,—pour votre obéissance,  
Votre sincérité, votre façon d'agir,  
Et non pas pour votre or, ni pour votre naissance ;  
Mais maintenant, le fais, le dis pour en finir  
Que dans un grand état d'illustre seigneurie,  
Il y a servitude, et grand' taquinerie ;

“ Je ne puis agir, moi, comme mes laboureurs ;  
Mon peuple me contraint de prendre une autre femme,  
De jour en jour il crie, et j'entends ses clameurs,



Et le Pape lui-même, ici je le proclame  
Par sa bulle a permis ce qu'on défend ailleurs.  
Bref, pénible est l'aveu, mais il est nécessaire,  
J'attends nouvelle épouse, et ne saurais m'en taire.

“ Donc ayez bon courage et fermeté de cœur,  
Reprenez avec vous votre dot, je l'accorde,  
Et ce, de par bonté, car je suis grand seigneur.  
Au logis paternel trouverez la concorde,  
Nul ne saurait,” dit-il, “ avoir constant bonheur !  
A supporter ceci, ma foi, je vous engage,  
Le hazard conduit tout, s'y soumettre est d'un sage ! ”

Grifildis répondit avec grande douceur :  
“ Monseigneur le Marquis, je fais très bien,” dit-elle,  
“ Et je l'ai toujours su qu'entre votre grandeur  
Et la simplicité de pauvre jouvencelle  
Point ne faut établir comparaison. D'honneur  
Je ne me crus jamais digne, la chose est claire,  
Moi, d'être votre femme, ou votre chambrière.

“ Je prends à témoin Dieu que dans votre palais,  
Je ne me crus jamais ni dame ni maîtresse,  
Mais bien votre servante ;—et toujours je cherchais  
Faire votre vouloir, et sans cesse et sans cesse :  
Je l'ai fait jusqu'ici, le ferai désormais  
Autant que durera ma fragile existence,  
Je vous en réitère aujourd'hui l'assurance.

“ De ce que dès long-temps, de par votre bonté  
Noblement me tenez dans ce palais splendide,  
Où je n'avais pas droit m'asseoir en vérité,  
J'en rends grâces à Dieu, mon seigneur et mon guide,

Le priant vous le rendre en son aménité.  
J'irai donc volontiers de nouveau chez mon père  
Finir incognito mon obscure carrière.

“ Où je fus élevée alors qu'enfant je fus,  
Là je demeurerai jusqu'à ce que je meure,  
Veuve de corps, de cœur ; vous ai de par Jésus !  
De ma virginité fait le don à votre heure,  
Et je suis votre femme, ainsi n'en parlons plus.  
Dieu défend que qui fut comme moi votre femme,  
Prenne un autre mari ; ne serai point bigame.

“ Et que Dieu vous accorde en sa bénignité,  
Un long, bien long bonheur, le désire en mon âme,  
Soyez toujours heureux, ayez joie et santé,  
Que vous plaise toujours votre nouvelle femme !  
Pour moi je me conforme à votre volonté,  
Et puisqu'il vous convient qu' aujourd'hui je m'en  
aille,  
Où vous voudrez, j'irai vivre vaille que vaille.

“ Mais lorsque vous m'offrez de reprendre la dot  
Que je vous apportai, j'ai bien la souvenance  
Que ce fut, que c'était un misérable lot  
De pauvres vêtements de chétive apparence,  
Et dont je chercherais envain le subrécot.  
Oh ! que vous étiez doux de cœur et de langage  
Le jour, le jour si beau de notre mariage !

“ On le dit, et c'est vrai, du moins je crois le fait,  
Car de ce fait je suis l'exemple par moi-même,  
Que l'amour n'est jamais si vieux que quand il nait,  
Mais certes, Monseigneur, pour un malheur suprême,

Pour une adverfité dont sentirais l'effet,  
Il ne fera pas dit que jamais me repente  
De vous avoir un jour donné mon âme aimante.

“ Vous savez, Monfeigneur, qu'en quittant mon  
logis,  
Vous me fites quitter mes haillons, et ma robe,  
Et me fites couvrir de vêtements de prix ;  
Me donnâtes enfin nouvelle garde-robe.  
Ici je vous rends donc mon anneau, mes habits.  
Ne vous apportai rien, pas même habit de ferge,  
Non rien que ma foi nue, et mon état de vierge.

“ Dans votre chambre font rassemblés vos bijoux.  
Du logis de mon père en ce palais vins nue,  
J'y retournerai nue ; et, foit dit entre nous,  
A faire vos vouldoirs je fuis bien réfolve,  
Ce devoir à remplir toujours me fera doux :  
J'efpère cependant, il faut que je le dife,  
Que vous ne voudrez pas que nue et fans chemife

“ Je forte ; ce ferait contre toute pudeur  
Que vouldoir expofer aux regards de la foule,  
Ce fein, de vos enfants jadis le nouriffeur,  
Ce fein décoloré dont le lait plus ne coule :  
C'eft pourquoi je vous prie, ô mon très cher feigneur,  
De ne pas oublier que je fus votre femme,  
Quoiqu' indigne de l'être, ici je le proclame.

“ Donc feigneur en retour de ma virginité  
Qu'ici vous apportai, qu'en dernière analyfe  
Je ne remporte pas, c'eft bien la vérité,  
Daignez me concéder l'oétroi d'une chemife,

Qui puisse de mon sein cacher la nudité.  
Sur ce, je prends congé de vous et sans rancune,  
Et m'en vais de ce pas de peur d'être importune."

"La chemise," dit-il, "que portes sur ton dos,  
Garde-la—le veux bien."—Il les dit avec peine,  
Et s'en fut tout ému, tant lui coûtaient ces mots :  
Elle se dépouilla sans chagrin ni sans haine  
De ses beaux vêtements, sans pousser de sanglots ;  
Et tête et pieds tout nus, s'en alla pauvre hère  
Vers le logis très humble où demeurerait son père.

Le peuple la suivit en pleurant son destin ;  
Mais elle garda secs ses beaux yeux veufs de larmes,  
Et ne dit pas un mot durant le long chemin.  
Son digne père au fait de ces dures alarmes,  
Maudit l'heure et le jour où ce beau muscadin,  
Vint frapper à sa porte, et lui ravir sa fille,  
Sa fille, chère enfant, l'espoir de sa famille.

Car dans son gros bon sens ce malheureux vieillard  
Avait toujours pensé que de ce mariage  
Il ne résulterait rien de bon . . . . que plus tard  
Quand ce seigneur aurait de son libertinage  
Satisfait les désirs,—il mettrait à l'écart  
Tout sentiment humain, trouvant cette alliance  
Trop au dessous de lui dans sa fière arrogance.

Il s'empressa d'aller vite ce pauvre vieux  
Au devant de sa fille ; il savait sa venue  
De par le bruit public, par les propos fâcheux  
Qui couraient de la ville au village, à la rue,  
Et de son gros habit devenu bien crasseux,

Il voulut la couvrir ; mais las ! que le lainage  
Était devenu vieux depuis son mariage !

Avec son père ainsi, pendant un certain temps,  
Vécut cette humble fleur de patience immense,  
De conjugale foi : par aucun de ses sens  
En présence du monde, ou bien en son absence,  
Elle ne laissa voir aucuns ressentiments ;  
De son rang élevé n'eut non plus souvenance,  
Par l'orgueil de son port, ni par sa contenance.

Et ce n'est étonnant ; au milieu des grandeurs  
Son bon esprit était toujours resté modeste ;  
Elle ne cherchait pas des bons mets les douceurs,  
Non plus royale pompe, et renom, et le reste,  
Mais toujours patiente elle gagnait les cœurs.  
Discrète, sans orgueil, et d'air toujours affable,  
A son mari toujours elle était agréable.

On nous parle de Job, il est partout cité  
Pour son humilité pleine de patience ;  
Mais qu'il me soit permis de dire en vérité  
Que Grifildis sur Job a la prépondérance ;  
Qu'elle le fait échec, en fait d'adversité.  
A moins qu'un fait récent quelqu'un ici le nomme,  
Je soutiens que la femme a le grappin sur l'homme !

SIXIEME PARTIE.

De Bologne ce Comte est enfin arrivé,  
Le bruit s'en répandit à la ville, au village ;  
On fut qu'il amenait avec lui, fait prouvé,  
En grand' cérémonie, en superbe équipage,  
Une très jeune fille à l'esprit cultivé,  
Aux beaux ajustements, à la taille bien prise,  
Ce devait être dà la nouvelle Marquise.

Apprenant que ce Comte arrivait, ce Marquis  
Chargea son messager d'aller vers le village  
Mander incontinent la pauvre Grifildis ;  
Elle d'un humble cœur, d'un allègre visage,  
Sans montrer de dépit, sitôt reçu l'avis,  
En quittant son logis s'en vint à la requête,  
Salua le Marquis, puis dit : " Me voilà prête."

" Bien, Grifildis !" dit-il ; " c'est là ma volonté  
De recevoir ici d'une façon royale  
Cette fille qui vient demain dans ma cité,  
Et qui doit m'épouser ; et que chaque vassale  
Selon son attribut avec célérité  
Veille à ce que tout soit bien en ordre, fortable,  
Tenu très proprement, en un mot convenable.

" Je n'ai femme sur qui je puisse assez compter  
Pour nettoyer partout, et faire le service  
Des chambres, des salons, surtout sans rien gâter ;

C'est pourquoi je voudrais, toi qui n'es pas novice,  
Que de tous ces détails tu dusses t'acquitter.  
Quoiqu' assez mal vêtue, et fuant la misère,  
Fais au moins ton devoir du mieux qu'il se peut faire."

"Non seulement, Seigneur, selon votre plaisir  
Je ferai, mais aussi toujours serai bien aise  
Tant que je le pourrai vous complaire et servir,  
Sans broncher au travail, certe, ne vous déplaîse ;  
Car de mon cœur le souffle et son plus cher désir  
Dans l'heur ou le malheur, de l'hiver à l'automne  
Sera de vous aimer toujours plus que personne."

Ce disant, aussitôt elle orna le palais,  
Fit les lits, avec soin arrangea chaque chose,  
Aux servantes disant de se dépêcher, mais  
Elle faisait bien plus que toutes, qu'on n'en glose ;  
Si que tout à la fin parut et neuf et frais :  
Ensuite elle apprêta la salle principale,  
Qui du festin formait la salle spéciale.

Vers neuf heures ce Comte arrive en la cité,  
Amenant avec lui le garçon et la fille ;  
Et le peuple va voir le cortège, enchanté  
D'admirer quelque'il soit tout ce qui luit et brille ;  
Et chacun répétait à l'autre : " En vérité  
Ce Gauthier n'est déjà ni si sot, ni si bête,  
Que de changer sa femme ;—une telle conquête

" N'est pas à dédaigner ; bien mieux que Grifildis  
Elle est cette petite ; et d'âge bien plus tendre ;  
Ils auront tous les deux enfants d'un moule exquis,  
Et qui certainement ne se feront attendre :

Le petit frère aussi, fut trouvé, m'est avis,  
Très gentil de tournure, et très beau de visage,  
Si que chacun disait : " Ce Marquis est fort sage ! "

O peuple turbulent, indiscret, inconstant,  
A tous les vents tournant comme une girouette,  
Te complaisant toujours, en cela seul constant,  
A nouvelles rumeurs, à nouvelle fornette,  
Au cancan s'augmentant, et toujours s'augmentant,  
Qui tout-à-l'heure un rien par toi se tuméfie,  
A ta changeante humeur bien fol est qui se fie !

Ainsi parlaient les gens sensés de la cité,  
Quand le peuple se mit à courir par la rue,  
Pour happer un coup d'œil de cette nouveauté,  
Et de l'astre annoncé saluer la venue.  
Mais je laisse cela maintenant de côté,  
Et viens à Grifildis, à sa rare constance  
Qui ne se démentit dans cette circonstance.

Car elle était partout la pauvre Grifildis,  
Et se multipliait pour hâter le service,  
Elle n'avait du tout honte de ses habits  
Quelque peu déchirés ; pauvreté n'est pas vice ;  
Elle était même allée, et sans aucuns soucis  
Accueillir la Marquise arrivant de Bologne,  
Et depuis son retour était à sa besogne.

Elle reçoit si bien les hôtes du Marquis,  
Chacun selon son rang, et selon sa noblesse,  
Fait si bien à chacun les honneurs du logis  
Que l'on se demandait l'un à l'autre sans cesse,  
Qui donc ce pouvait être . . . et qu'on était surpris



De voir ainsi vêtue avec jupe de bure,  
Quelqu'un si méritant, si bon de sa nature.

Et pendant la journée, elle ne manqua pas  
Louer la jeune fille, et son plus jeune frère,  
Et ce, de tout son cœur, trouvant à chaque pas  
Un éloge à donner, un compliment à faire.  
Cependant à la fin quand l'heure du repas  
Vint, le Marquis avant que de se mettre à table,  
Appelant Grifildis, lui dit d'un air affable,

Et comme en plaisantant : “ Qu'en dis-tu ? Grifildis,  
Tu ne manques de goût, trouves-tu bien ma femme ? ”  
— “ Oh ! parfaitement bien, Monseigneur le Marquis ! ”  
Dit-elle, “ on ne saurait, je le dis, sur mon âme,  
Trouver beauté plus noble et plus charmant souris.  
A tout jamais que Dieu dans sa bonté lui donne  
Joie et prospérité, joyaux de sa couronne,

“ Ainsi qu'à vous, seigneur ! . . . seulement ferez bien  
De ne froisser jamais la douce sensitive,  
Pour elle devez être au contraire un soutien :  
Elle ne pourrait pas supporter, si chétive !  
Autant d'adversités que moi fille de rien  
J'en ai pu supporter, sans en savoir les causes,  
Mais moi ne fut bercée au beau milieu des roses.”

Et lorsque ce Gauthier entendit ce discours,  
Qu'il vit son air aimable, et sa mâle endurance  
A supporter sa croix, sa croix de tous les jours  
Sans souffler un seul mot de sa longue souffrance,  
Et dans sa fermeté se renfermer toujours,

Ce Marquis commença sentir enfin son âme  
De pitié s'émouvoir devant si noble femme.

“ Assez ! c'en est assez ! ” dit-il, “ ma Grifildis !  
Ne sois plus effrayée, et plus mal satisfaite,  
Ta douceur et ta foi toutes deux je les mis  
A dure épreuve, hélas ! mais plus rien ne souhaite,  
Pauvre ou riche je fais, chère, quel est ton prix : ”  
Et d'un baiser soudain, d'un baiser tout de flamme,  
La prenant dans ses bras, il embrassa sa femme.

Elle par un excès d'étonnement subit  
Parut et ne rien voir, et non plus rien entendre ;  
Et quelque temps encore, émue, elle craignit  
S'éveiller en sursaut . . . Mais lui d'un parler tendre :  
“ Grifildis, ” lui dit-il, “ par notre divin Christ,  
Qui pour nous tous mourut, par St. Jean son apôtre,  
Tu fus toujours ma femme, et n'en eus jamais d'autre.

“ Voici ma fille, tiens, dont toi tu supposais  
Que bientôt ton époux allait faire sa femme ;  
Et cet autre est ton fils, qui sera désormais  
Mon héritier chéri, le jure sur mon âme,  
Ce sont tes deux enfants, tous deux ils ont tes traits,  
Je les fis élever en secret à Bologne,  
Tandis qu'en ce palais tu faisais ta besogne.

“ Et ceux dont les propos pleins de déloyauté,  
Sur ma conduite ont fait circuler le scandale,  
Sauront que n'agissais lors par méchanceté,  
Mais qu'en toi j'éprouvais la vertu conjugale ;  
Que d'être un assassin n'eus la férocité,

Et que les deux seuls fruits de notre heureux ménage,  
A Bologne élevés sont à toi sans partage.”

Quand elle ouït ces mots la noble Grifildis,  
Elle s'évanouit dans l'excès de sa joie,  
Mais peu de temps après, revenant ses esprits,  
Dans ses bras elle prit, à son délire en proie,  
Ses deux jeunes enfants, et la fille et le fils,  
Les baissant tendrement, les baignant de ses larmes,  
Du bonheur maternel en goûtant les doux charmes.

C'était bien émouvant et bien piteux à voir  
Que ce touchant spectacle, et surtout de l'entendre  
Dire si gentiment : “ Merci, seigneur, d'avoir  
Sauvé mes deux enfants qu'aime d'amour si tendre !  
Maintenant puis mourir, si c'est Dieu ton vouloir !  
Puisque de mon époux suis rentrée en la grâce,  
Et que tiens mes enfants qu'en ce moment j'embrasse !

“ O mes jeunes enfants, mes amours, mes chéris !  
J'avais toujours pensé, moi votre triste mère,  
Que des loups dévorants avaient de vos débris,  
Fait leur affreux festin, dans leur affreux repaire ;  
Mais Dieu qu'il faut aimer, et votre père ont pris  
Bien tendre soin de vous ! ” — Sur ce, la bonne mère  
Suffoquée à nouveau s'affaissa vers la terre.

Dans cette défaillance elle enlaçait si fort  
Ses enfants dans ses bras, qu'on eut beaucoup de peine  
A les en détacher, malgré vaillant effort,  
C'était comme briser les anneaux d'une chaîne.  
Parmi les spectateurs de ce soudain transport,  
Bien que l'émotion eut certe un certain charme,  
Dans plus d'un œil alors roula plus d'une larme.

Ce Gauthier cependant rassure Grifildis,  
Adoucit son chagrin, gentiment la console ;  
Chacun la félicite, ainsi que le Marquis  
Qui lui prodigue aussi quelque bonne parole ;  
Si que c'était plaisir de les voir réunis,  
Savourer à longs traits leur nouvelle existence  
Pour eux deux désormais une longue espérance.

Ces dames profitant du répit d'un moment,  
L'emmenèrent bientôt dans la chambre voisine,  
Et lui firent changer son grossier vêtement,  
Contre habit de drap d'or, et contre blanche ermine,  
D'un diadème aussi ceignant son front charmant ;  
Puis attiféé ainsi dans ces beaux rhabillages  
D'un chacun elle vint recevoir les hommages.

Ainsi ce jour d'abord fort triste eut bonne fin,  
Car le peuple et la cour, un chacun fut en fête.  
Jusqu'à ce que la nuit de son bleu voile enfin  
De tous les monts voisins s'en vint couvrir le faîte ;  
Certes plus solennel il fut ce grand festin,  
Bien plus coûteux aussi, j'en ai le témoignage,  
Que ne le fut jadis celui du mariage.

Et mainte et mainte année, en grand' prospérité  
Vécurent ces époux dans un bonheur tranquille.  
Le Marquis désormais rempli d'aménité,  
Maria richement son adorable fille,  
A très noble seigneur de haute antiquité ;  
Il maintint en sa cour le père de sa femme  
Jusqu'à ce que ce vieux à Dieu rendit son âme.

Après qu'eut fait son temps ce père, ce Marquis,  
Arriva doucement par son droit d'héritage,  
Apte à lui succéder son noble et charmant fils,  
Qui fut également fort heureux en ménage,  
Bien qu'il ne fit trimer sa femme, m'est avis.  
Le monde d'autrefois, ici je le remarque,  
Valait bien mieux que nous. Or écoutez Pétrarque :

“ Ce conte est raconté,” nous dit l'illustre auteur,  
“ Non point de Grifildis pour qu'on prenne la dose  
De noble humilité ;—ce serait par malheur  
Aux femmes impossible ; au moins je le suppose ;  
Mais pour qu'à son exemple on devienne meilleur.”  
De Pétrarque voilà le but et la morale ;  
Quand à son style au monde il n'est rien qui l'égale !

Car de ce qu'une femme ainsi que Grifildis  
Montra tant de courage et tant de patience  
Pour un simple mortel comme était ce Marquis,  
Nous devons accueillir avec obéissance  
A plus forte raison, du bon Dieu les avis,  
Les épreuves aussi parfois qu'il nous envoie,  
Et recevoir ces maux dans un esprit de joie,

Car le bon Dieu permet que par l'adversité  
Nous soyons flagellés de diverses manières,  
Pour épurer nos cœurs et notre volonté,  
A nos péchés aussi pour tailler des croupières,  
Pour raffermir enfin notre fragilité :  
C'est pour notre bien seul toujours qu'il nous châtie,  
Tâchons donc mériter un jour son amnistie.

Mais écoutez un mot avant que d'achever  
 Messeigneurs ; il serait je le crois difficile  
 Même en furetant bien, de nos jours de trouver  
 Deux ou trois Grisildis dans la plus grande ville  
 Que l'on put tout comme elle avec chance éprouver.  
 Leur or brillant à l'œil, mais mauvais d'alliage  
 Se briserait plutôt que de ployer, je gage.

C'est pourquoi, pour l'amour, la joie et la santé  
 Des commères de Bath,—que tienne leur maîtrise !  
 Je veux avec un cœur frais, vert, plein de gaité  
 Vous dire une chanson qui me parait de mise,  
 Qui ne peut engendrer que la joyeuseté ;  
 Le sérieux plus tard ! bien : vous faites silence,  
 Ecoutez donc mon chant, le voilà, je commence :

### ENVOI DE CHAUCER.

GRISILDIS est morte, et sa patience !  
 L'une et l'autre sont aux rives du Pô,  
 Bien profondément dedans le tombeau !  
 C'est pourquoi je crie en pleine audience  
 Si quelque mari veut dans sa jactance  
 Éprouver le fat ! sa femme à nouveau :  
 Grisildis est morte, et sa patience,  
 L'une et l'autre sont aux rives du Pô,  
 Bien profondément dedans le tombeau !

Vous qui vous targuez de haute prudence,  
 Dames, mes amours, ne souffrez jamais

Qu'aucun Clerc ne puisse écrire en ses lais,  
 D'autres Grifildis nouvelle constance,  
 Ou bien Chichevache\* enflera sa panse  
 De vos gais souris, de vos frais attraits :  
 Grifildis est morte, et sa patience,  
 L'une et l'autre sont aux rives du Pô,  
 Bien profondément dedans le tombeau !

N'ayez foi vraiment au Dieu du silence,  
 Imitez plutôt le malin écho  
 Qui répond toujours, fut ce *ex-abrupto*  
 Au moindre cancan émis à distance.  
 Surtout qu'on ne touche à votre innocence !

\* Chichevache. Suivant une fable populaire qui paraît avoir eu son origine en France, La *Cbichevache* ou *Cbicheface*, était un monstre qui vivait seulement de femmes bonnes, ce qui fait qu'il était toujours représenté très fluet et très maigre, à cause de la rareté et de l'insuffisance de cet article de consommation. Achille Jubinal dans les notes de son ouvrage intitulé : *Myf-tères inédits du XVème siècle*, tome I, page 390, a imprimé une description en vers du dit animal d'après un manuscrit du XIVème siècle. Dans le miracle français de *St<sup>e</sup> Geneviève*, du XVème siècle (Jubinal, ib. p. 281) un homme dit satiriquement à la sainte :

Gardez-vous de la *chicheface*,  
 El vous mordra s'el vous rencontre,  
 Vous n'amendez point sa besoigne.

Je ne connais aucune allusion à cette fable en Angleterre avant Chaucer ; mais nos compatriotes ont poussé la satire encore plus loin, en ajoutant un autre monstre nommé *Bycorn*, qui vivant des maris bons et patients était aussi gras que l'autre était maigre vu cette fois l'abondance de sa nourriture. Un poème de Lydgate sur "*Bycorn et Chichevache*," est imprimé dans *Halliwel's Minor Poems of Dan John Lydgate*, p. 129. Une large gravure sur bois du temps d'Elizabeth conservée dans la bibliothèque de la Société des Antiquaires, donne le *fac simile* de ces deux monstres.

(*Edition de Chaucer, par Thomas Wright, Esq.*)

Mais le gouvernail prenez-le *presto* !  
 Grifildis est morte, et sa patience,  
 L'une et l'autre sont aux rives du Pô,  
 Bien profondément dedans le tombeau !

Femmes au cœur fort prenez assurance,  
 Vous, ayant vigueur comme un grand chameau  
 Traitez l'homme comme un godelureau ;  
 Femmes au cœur faible ayez la prudence  
 Du serpent ; du tigre ayez l'inclémence,  
 Et faites du bruit autant qu'un marteau :  
 Grifildis est morte, et sa patience,  
 L'une et l'autre sont aux rives du Pô,  
 Bien profondément dedans le tombeau !

Pour vos chers époux n'ayez révérence,  
 Quand même ils seraient cuirassés d'airain,  
 Vous leur percerez quand voudrez, foudain,  
 La poitrine par votre aigre éloquence ;  
 Par la jalousie aussi c'est d'urgence  
 Vous leur ravirez leur peu de cerveau :  
 Grifildis est morte, et sa patience,  
 L'une et l'autre sont aux rives du Pô,  
 Très profondément dedans le tombeau !

Si de la Beauté vous avez la chance,  
 Eparpillez la pour charmer les yeux,  
 Avec cette glu happez l'amoureux ;  
 Si vous êtes laide, aimez la dépense,  
 Et puis de la feuille ayez l'inconstance,  
 Laissez les maris créver dans leur peau :  
 Grifildis est morte, et sa patience,  
 L'une et l'autre sont aux rives du Pô,  
 Très profondément dedans le tombeau !

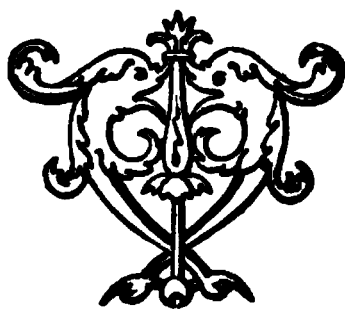


## PROLOGUE DU MARCHAND.

“ ES lamentations, des soucis et des larmes,  
Et d’immenses douleurs, et de vives alarmes,  
J’en connais, Messieurs, et du soir au matin,”

Dit le Marchand, “ et crois que, ce fait est certain,  
Les deux tiers des maris qui pullulent sur terre  
Sont marris plus ou moins d’avoir une commère.  
Quant à ma femme à moi, celle là, je le dis,  
De l’espèce est la pire ; et parbleu m’est avis,  
Que si pour compagnon elle eut reçu le diable,  
Elle l’eut maté dà, le fait est présumable.  
Pourquoi mes bons seigneurs, vous dirai-je en détail  
Les monstruosités de ce vilain bétail ?  
C’est méchant, c’est hargneux, c’est jaloux, c’est colère,  
Pour tout dire en un mot, ce n’est qu’une mégère.  
On ne peut inventer quelque chose de pis,  
C’est l’antipode enfin de cette Grifildis.  
Oh ! si jamais je sors vivant de cette chaîne,  
A témoin j’en prends Dieu, ce sera fière aubaine !

Ne remettrai jamais mon cou dans le licou,  
Autant que je vivrai pour tout l'or du Pérou.  
Oh ! les gens mariés pour eux que de misères !  
En tête qui voudra des maudites galères !  
Pourtant, Messire l'Hôte, il y a deux seuls mois  
Que je suis marié ; — mais j'ai porté ma croix  
Depuis ce temps, Dieu fait ! et le dis sur mon âme  
J'en ai souffert du fait de cette affreuse femme,  
Et j'en pourrais narrer de ses méchancetés,  
Et vous faire un long cours de ses perversités !”  
— “ Puisqu'en savez si long,” maintenant dit notre  
Hôte,  
“ De nous en raconter ne vous faites pas faute.”  
— “ Très volontiers,” dit-il ; “ mais ne parlerai plus  
De ma propre douleur, je serais trop diffus.”



## CONTE DU MARCHAND.

**N**digne Chevalier, né natif de Pavie,  
Jadis en Lombardie avait mené la  
vie [ans  
Joyeusement; et pendant soixante  
Sans femme avait vécu; sans femme  
légitime

Entendons-nous ; on fait que de tout temps  
Les séculiers font de l'escrime  
Avec le Dieu badin, tenans, aboutiffans,  
Selon l'appétit de leurs sens,  
Et que de par le monde, on ne leur en fait crime.  
Or, soit par radotage, ou bien par sainteté  
Lequel ? je ne saurais le dire en vérité,  
Ce Chevalier ayant passé la soixantaine  
Eut soif d'hymen : c'était si bonne aubaine  
Que d'avoir femme et vivre à deux,  
C'était avoir sur terre un avant-goût des cieux.  
Ainsi disait à Dieu ce Chevalier si sage,  
Le fait est que le mariage  
Est un morceau de roi pour un vieillard surtout,  
Car la femme est alors le fruit de son vatout.  
Il fait bon lors prendre jeune pucelle

Aimable et belle, avec laquelle  
 On puisse à son loisir engendrer héritier,  
 Et peupler un peu son vivier ;  
 Car voyez-vous, tous ces célibataires,  
 Vous chantent pouilles et misères,  
 Quand ils trouvent l'adversité  
 Dans leurs amours d'emprunt,—amours de vanité !  
 Et c'est bon qu'il en soit ainsi, je vous assure,  
 Car tous ces coureurs d'aventure  
 Bâtissant sur un sol plein de fragilité,  
 Comment y pourraient-ils trouver sécurité ?  
 Ils vivent ! . —mais comment ? . . . comme oiseaux,  
 comme bêtes,  
 Une à une entassant de faciles conquêtes,  
 Sans aucune contrainte, en toute liberté,  
 Sans nul souci faisant de la dépravité ;  
 Au lieu qu'un homme devient sage  
 Du moment qu'il entre en ménage ;  
 Et quand un homme est sage il est de fait heureux,  
 Car les plaisirs du cœur sont les plaisirs des Dieux.  
 Qui peut mieux qu'une ménagère  
 Se plier à ses goûts, parfois à sa chimère ?  
 Qui saura le soigner malade ou bien portant ?  
 Et qui saura l'aimer autant  
 Jusqu'à sa mort, fut-il perclus de quelque membre,  
 Et ne pouvant même quitter sa chambre ?  
 Et pourtant quelques Clercs, j'en ai bon souvenir  
 Ne pensent point ainsi, je dois en convenir ;  
 Et même le grand Théophraste  
 Est un de ces Clercs là ; mais baste !  
 Théophraste, entre nous, ne peut-il pas mentir ?  
 “ Femme,” nous dit-il, “ ne prends mie  
 Pour épargner tes sous ; par pure économie

Une bonne vaut cent fois mieux ;  
Elle saura garder ton bien plus que ta femme,  
Ta femme toujours te reclame  
Moitié de ton avoir, et c'est fort ennuyeux.  
Si tu deviens malade, aussi sûr que j'existe,  
Des amis, un valet, auront plus soin de toi  
Que ta femme qui parait triste,  
Mais qui sous ce perfide émoi  
Attend après tes biens, en calcule l'emploi.  
Si tu prends femme, gare en outre,  
Femme, souventefois, drôlement nous accoutre !”

Ainsi dit Théophraste, et même pis encor,  
Mais si vous m'en croyez, laissons là ce butor,  
Dieu maudisse ses os ! . . . Voyez-vous la fortune  
Nous donne terres, champs, paturages, pécune,  
Mais tous ces dons sont passagers morbleu !  
La femme, m'est avis, est le seul don de Dieu,  
Elle dure long-temps, et peut durer peut-être  
Plus que tu ne voudrais, et faire ton bien-être  
Malgré toi ; te le dis tout net, sincèrement ;  
Car le mariage est un très grand sacrement ;  
Je le tiens pour perdu celui qui n'a pas femme,  
Il mourra sans secours, et c'est bien fâcheux dame !  
Or, écoutez pourquoi je ne dis sans motif  
Que la femme doit être à l'homme un aide actif.  
Le grand Dieu quand il eut créé par aventure  
Adam, et qu'il le vit au nez de la nature  
Baillant tout seul et nu, s'ennuyant à périr  
Et ne sachant que devenir,  
Dans sa bonté se dit : faisons à ce brave homme  
Un quelque chose comme  
Un aide, et tout-à-coup, en un seul tour de main

Pour le bonheur du genre humain,  
 Et pour sortir l'homme d'un mauvais rêve,  
 Le Créateur fit Eve,  
 Prouvant par là ce que je dis  
 Que de l'homme la femme est le vrai paradis.  
 La femme est tellement modeste, obéissante !  
 Toujours égale, elle est d'une humeur si constante !  
 Qu'en un même volume ils sont ces deux époux !  
 Comment ne seraient-ils pas heureux vertuchoux ! ..

Une femme ! ah ! Sainte Marie  
 Comment un homme, je vous prie,  
 Qui possède une femme a-t-il chance jamais  
 Tomber dans le malheur ? . . je ne saurais le dire.  
 La joie ou plutôt le délire  
 Qui font de deux époux rien qu'un seul cœur en paix  
 Qui pourrait les narrer ? Est-il pauvre cet homme ?  
 Vite la femme l'aide, elle garde son bien,  
 En tout fait son vouloir en somme,  
 Et jamais ne gaspille rien.

O bienheureux état ! . . Précieux mariage !  
 Si gai ! si vertueux ! si louable ! si sage !  
 Chaque homme qui s'estime un peu plus qu'un poireau  
 Devrait vouloir toujours exister dans ta peau ;  
 Et remercier Dieu de sa bonne fortune,  
 Si pour sa part il a, femme blonde ou bien brune ;  
 Et s'il n'en a pas, par malheur !  
 Prier Dieu d'en donner une enfin à son cœur.  
 Car alors, m'est avis, si de la ménagère  
 Les conseils sont suivis, (elle est toujours sincère !)  
 L'homme peut hardiment vivre en sécurité  
 Sa femme étant pour lui verrou de sûreté.

Voilà pourquoi si tu veux être sage  
Fais ce que femme veut de toi, dans ton ménage.  
Vois comment ce Jacob, le moindre Clerc le lit,  
Si subrepticement a su tromper son père  
En suivant les conseils de madame sa mère ;

La peau de chèvre était un trait d'esprit !  
Vois Madame Judith, c'est encor de l'histoire,  
Tout le peuple de Dieu par son sage conseil,  
Fut sauvé ; la luronne eut l'art de faire boire  
Holopherne un peu trop, et pendant son sommeil  
Elle occit l'imprudent, et non pas de main morte,  
Et puis de Béthulie alla gagner la porte.

C'est par le bon conseil encore d'Abigail,  
Que fut sauvé Nabal, qui n'en fait le détail ?  
C'est par Esther aussi que l'oncle Mardochée  
Aux grandeurs fut admis, et de Dieu la nichée,  
Le peuple d'Israel, délivré des durs maux  
Que le coupable Aman sur lui versait à flots.  
Il n'y a nulle chose au dire de Sénèque  
Qui plus que femme soit, c'est un fait positif,  
Outre sa valeur intrinsèque,  
D'un degré plus superlatif ;  
Aussi Caton, qui fut un sage,  
Nous dit : " Souffre le caquetage  
De ta femme dans ton ménage ;  
D'abord elle commandera,  
Mais la laissant un peu faire à sa fantaisie,  
De fait elle t'obéira  
Par courtoisie."

Une femme, vois-tu, c'est le meilleur gardien  
De ta maison, de son économie ;

Le malade il doit pefter bien  
 Qui n'a de femme mie !  
 Si tu veux agir fagement  
 Aime ta femme et crânement,  
 Auffi bien que le Chrifte certe aime fon églife ;  
 Car il faut bien que te le dife,  
 Ta femme et toi font un ; on ne hait pas fa chair,  
 C'eft ce que l'homme a de plus cher ;  
 Aime donc et chéris ta femme,  
 Ou ne prospéreras jamais, c'eft certain, dame !  
 Femme et mari quelque foient les brocards  
 Et les propos malins de certains babillards  
 Prennent le bon chemin parmi les gens du monde,  
 Ils font accouinés l'un à l'autre ces deux  
 Par tant d'indiffolubles nœuds,  
 Qu'ils réfiftent à tout, honny foit qui les fronde !  
 Voilà pourquoi ce digne Chevalier  
 Qui, je dois vous le dire, avait pour nom Janvier,  
 A penfé que le mariage  
 Serait un baume à fon vieil âge,  
 Un baume auffi doux que le miel,  
 Et de fes vieux jours l'arc-en-ciel.

Voilà donc qu'un jour il envoie  
 Quérir tous fes amis ; fans affecter de joie,  
 Mais plutôt d'un air trifte, il leur dit : “ Mes amis,  
 Regardez-moi, je fuis vieux, je fuis gris,  
 Et prefque (Dieu le fait) fur le bord de la foffe,  
 Et ne ferai bientôt peut-être qu'un ‘ il fut ! ’  
 Il eft donc très grand temps que penfe à mon falut,  
 Et que ne faffe route fauffe.  
 J'ai gaspillé mon corps bien follement,  
 Mais je veux m'amender et très prochainement



Me marier avec fille d'un âge tendre

Belle à ravir, vous devez le comprendre.

Poussez donc à la roue, et hâtez mon hymen,

Et qu'il en soit ainsi mes bons amis . . . . *Amen!*

Moi je vais reluquer si je vois quelque chose

De variable, mais je n'ose

Espérer réussir tout aussi bien que vous ;

Pour moi, cherchez donc, entre nous,

Mais tenez-vous pour dit, ne veux une vieilleffe,

Il me faut au contraire une verte jeunesse,

Seize ans au plus, c'est positif,

Et point ne veux un plus vieil adjectif.

Vieux poisson, jeune chair, voilà moi ce que j'aime.

Mieux vaut un brochet à la crème

Qu'un brocheton, qu'un filardeau

Qu'à peine on peut manger à l'eau.

Mieux vaut quelque jeune veau tendre,

Qu'un vieux bœuf qui fait se défendre

Encore après sa mort souvent

Contre la dent.

Je ne puis donc vouloir une femme de l'âge

De trente ans ; c'est trop vieux fourrage ;

De veuves n'en veux point, elles sont tout sirop,

Mais pour moi je l'avoue, elles en savent trop.

A force de hanter et mainte et mainte école

Un Clerc devient futé ; femmes sur ma parole

Qui de maris nombreux ont été les moitiés

Sont des Clercs de la tête aux pieds.

Il est facile d'aventure

De guider jeune créature

Comme sans peine on peut façonner un joujou

Avec la cire, alors que le corps en est mou.

C'est pourquoi songez à ma clause,

Non je ne veux pas, et pour cause,  
 Epouser une vieille, en aucun cas vraiment ;  
 Car ne pouvant trouver avec elle agrément,  
 Je passerais ma vie en un long adultère,  
 Et j'irais droit au diable à ma mort, chose claire.  
 Je n'engendrerais pas des enfants, des Chrétiens ;  
 J'aimerais mieux pourtant donner ma langue aux chiens

Que de laisser aller mon héritage,  
 En dehors de mon parentage.

Je ne doute pas que je ne sache pourquoi  
 L'on doit se marier, et de plus je fais moi  
 Que maintes gens parlent de mariage  
 Qui n'en savent plus long que n'en saurait mon page,  
 Pour quelle cause ou bien pour quel emploi  
 Un homme doit prendre une femme quoi !

Que s'il ne peut mener une existence chaste,  
 Il prenne femme avec grande dévotion,  
 Avec elle il aura la procréation  
 Légitime d'enfants ; et cela vaut mieux baste !

Que par caprice ou par amour  
 Prendre une maîtresse d'un jour.

Quand on prend femme dà ce n'est je vous l'assure  
 Pour éviter tout-à-fait la luxure,  
 Mais pour payer sa dette à la nature  
 En beaux enfants *comptants* : ce n'est, en vérité,  
 Non plus comme une sœur pourrait aider son frère,  
 Pour s'aider à mal faire,

Ni vivre entièrement dedans la chasteté.  
 Dieu merci, Messeigneurs, je fais ce que puis faire,  
 Tous mes membres sont bons, et j'ai le nécessaire,  
 Cela soit dit en *a parte* !

“ Je suis gris, il est vrai, mais aux âmes bien nées

La vigueur est fidèle, et se rit des années.  
Je ressemble, voyez, cela jamais ne nuit  
A l'arbre qui fleurit avant de porter fruit ;  
Un arbre  
En floraison surtout n'est certe pas un marbre,  
Il n'est ni froid, ni sec, ni mort,  
Il est plein de sève au contraire ;  
Moi je ne me sens gris, en aucune manière,  
Si mes cheveux le font, mon cœur est resté fort ;  
Ainsi que le laurier, j'ai constante verdure,  
Et tous mes membres sont d'une bonne structure.  
Maintenant vous savez, mes amis, mon vouloir,  
Tachez de l'accomplir ; en vous est mon espoir !”

A ce discours saupoudré de jactance  
Beaucoup d'avis furent donnés,  
Des exemples cités pour ou contre la chance  
D'être maris plus ou moins encornés.  
Si qu'à la fin comme il arrive  
Lorsqu' entre amis la controverse est vive,  
Une discussion s'engagea subito  
De Janvier entre les deux frères,  
Dont l'un se nommait Placebo,  
L'autre Justin ; tous deux étaient d'avis contraires.

Placebo dit : “ O mon frère ! ô Janvier !  
Vous aviez peu besoin, croyez-le, Chevalier,  
De demander conseil en cette circonstance  
A nul ici présent ; mais plein de sagesse  
Sachant de Salomon le dicton familier,  
Vous avez mieux aimé, tant avez de prudence,  
Suivre de ce grand roi le précepte en entier.  
En effet Salomon dit que dans toute chose

D'un bon conseil il faut pour le moins se munir,  
Si l'on ne veut se repentir.

Or contre ce dicton je n'entre pas en cause,  
Mais bien que Salomon ait dit cela, d'honneur,  
Votre propre conseil le tiens pour le meilleur.

Apprenez de moi, mon cher frère,  
Que j'ai passé ma vie entière

A la cour, et vécu parmi les grands seigneurs ;  
Avec eux n'eus-jamais de débats chamailleurs,  
Ne les contrariai jamais, j'ose le dire,

Je fais trop bien que Monseigneur  
En fait plus long que moi ; ce qu'il dit je l'admire,  
Et suis toujours son serviteur.

Bien fou le conseiller qui dans son arrogance  
De son maître et seigneur croit surpasser l'esprit,  
Les seigneurs ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,  
Ce ne sont pas des fots, soit dit à leur crédit.

Vous parlâtes si bien tout-à-l'heure, mon frère,  
Si saintement aussi, que ne saurais m'en taire

Je me range en entier à votre opinion ;  
Par Dieu ! dans cette ville, et même en Italie,  
Personne n'eut dit mieux, ici je le publie,

Et le Christ même y donne adhésion.

Moi je dis et soutiens qu'il montre un grand courage

L'homme qui déjà riche d'âge

Prend jeune femme, et s'en fait l'épouseur ;

A bien joyeuse humeur il accroche son cœur !

Faites mon frère en cette grande affaire

Ce qui vous plaît le mieux, vous êtes sûr de plaire

A Placebo !”

Justin qui dans un coin bien soigneux de se taire

Etait resté muet comme un zéro,

Répondit de cette manière :

“ Soyez patient maintenant  
Que vous avez parlé, mon frère,  
Et m'écoutez incontinent.  
Parmi plus d'un sage aphorisme,  
Sénèque dit, ce n'est point un sophisme,  
Qu'un homme doit à deux fois regarder  
S'il ne veut pas récolter des tempêtes  
Avant de confier son bétail à garder,  
Ses terres ou ses biens, si les mains sont honnêtes.  
Or, c'est bien pis ma foi que de donner son corps,  
Et de gaité de cœur se créer des remords.  
Ce n'est pas jeu d'enfant que jeu de mariage,  
Et brusquer un hymen, ce n'est pas du tout sage.  
Avant de prendre femme, à moins que d'être fou,  
Il faut donc aviser si c'est un vrai bijou,  
Si c'est or, similor, du clinquant, de l'ordure,  
Enfin si bonne est sa nature ;  
Je fais qu'on ne peut pas compter sur un phœnix,  
Que la perfection est à l'état d'onix,  
Mais des femmes avant de brusquer les conquêtes,  
Faut-il un temps donné pour aller aux enquêtes,  
Dieu qui fait tout, fait bien que versai plus d'un pleur  
Depuis que d'une femme ai captivé le cœur.  
De l'homme marié vante qui veut la vie !  
Moi je n'y trouve rien qui soit objet d'envie ;  
Mais souci, mais dépense, un respect imposteur,  
Un joug enfin privé de tout bonheur.  
Cependant mes voisins et surtout mes voisines  
Disent que ma femme est la rose sans épines,  
Mais moi je fais fort bien où me blesse le bât,  
Et malgré les ' on dit ' ne mords point à l'appât.

A votre tête donc faites monsieur mon frère,  
Cela ne me regarde en aucune manière,  
Vous êtes homme d'âge, à vous donc d'aviser  
    Avant d'entrer en mariage,  
    Afin de ne pas vous bloufer,  
Surtout si prenez femme à jeune et beau plumage.  
Par Celui qui créa l'air, la terre et le feu,  
Le plus jeune de nous a ma foi fort à faire  
De garder pour lui seul sa femme de par Dieu !

Croyez cela, mon très cher frère :

—Votre fillette ayant seize printemps

Vous ne pourrez la contenter . . . . trois ans,  
C'est moi qui vous le dis ; car une femme exige  
Des devoirs réguliers qu'il faut qu'on ne néglige :  
Je vous ai dit ce que je crois la vérité,  
Frère, ne m'en voulez de ma sincérité !”

“ Eh bien !” dit ce Janvier, “ foin de Monsieur  
    Sénèque

Et de ses fots discours ; ma foi, je me rebéque  
Contre tous les pédants ; de plus sages que toi,  
Et dont, dans mon esprit l'opinion fait loi,  
Regardent mon projet comme fort raisonnable,  
Qu'en dis-tu Placebo ?” — “ Je dis qu'on est coupable,”  
Répondit Placebo, “ quand de gaité de cœur,  
De l'hymen on se fait sans pitié le frondeur.”

Sur ce mot un chacun se lève,  
Disant à ce Janvier : “ Prenez, mon cher, une Eve !”

L'imagination ce fantôme éveillé,

De ce Janvier tint l'œil écarquillé,  
Et le jour et la nuit, touchant ce mariage ;  
Mainte taille jolie, et maint charmant visage  
Traversaient tour-à-tour les replis de son cœur,

Lui souriant, lui promettant bonheur,  
De même que celui qui près de sa fenêtre  
Placerait un miroir afin de mieux connaître  
Les gentils minois du quartier,  
De la même façon ce digne Chevalier  
Dans son esprit se créait un mirage  
De chaque jeune et frais visage,  
Qui faisait naître en lui désir particulier,  
Sans oser faire un choix : l'une avait la figure  
Fort à son goût, mais l'autre avait meilleur renom,  
L'une était riche, mais on disait d'aventure  
Que son cœur avait eu son Christophe Colomb.  
A la fin cependant, sa patience lasse  
D'une aussi rude et difficile chasse,  
Lui fit poser son choix sur un certain objet  
Qui lui parut devoir être son fait,  
Tant cette jeune fille il la trouvait accorte.  
Aux autres, de son cœur, donc il ferma la porte ;  
Et quand il était dans son lit,  
On sait que l'amour n'y voit goutte,  
De son baldaquin sous la voûte,  
Il repassait dans son esprit  
Sa fraîcheur, son joli visage,  
Ses bras minces et longs, le duvet de son âge,  
Et grand nombre d' *et cætera*,  
De la Beauté *nec plus ultra*.

Sa résolution une fois étant prise,  
Il envoya querir à nouveau ses amis,  
Non pour les consulter, il eut trouvé sottise  
Tout avis qui n'eut pas été son propre avis,  
Mais pour les avertir en masse,  
Qu'il guignait le gibier but ardent de sa chasse.

Placebo vint bientôt ainsi que ses amis ;  
 Ce Janvier les pria chacun et tous, en grâce,  
     Sitôt entrés en son logis,  
 De ne pas l'ennuyer de propos hors de place ;  
 Sa résolution était prise morbleu,  
     Et de plus agréable à Dieu.  
 Il dit qu'il était par la ville  
 Miracle de beauté, certaine jeune fille,  
 Qui ferait son affaire, et qu'il couvait de l'œil,  
 Elle était d'un rang humble, il en faisait son deuil ;  
     Sa beauté, sa jeunesse  
 Valaient bien mieux que le rang, la richesse ;  
 Pour femme il la voulait ; c'était point arrêté,  
     Son immuable volonté :  
     En concluant sa parlerie,  
 " Maintenant, mes amis," leur dit-il, " je vous prie,  
     Aidez-moi donc, assurez mon succès,  
     Et je vivrai tranquille après,  
 Car alors rien," dit-il, " ne pourra me déplaire,  
 Sauf une chose qui me chiffonne l'esprit,  
 Me taquine, souvent même me désespère,  
     Et toujours me cause dépit.  
 Il y a bien long-temps je me suis laissé dire  
 Qu'aucun homme ne peut, qu'il soit serf ou Messire  
 Posséder deux bonheurs parfaits, tous deux égaux,  
     L'un dans le ciel, et l'autre sur la terre ;  
     Car bien que comme d'une pierre,  
 Il se gare avec soin des péchés capitaux,  
     Cependant dans le mariage  
 Se trouve un tel repos, un si grand avantage,  
 Que je suis effrayé quand je songe ici bas  
     Que je vais mener à mon âge



Existence si douce, exempte de tracas,  
De faire mon ciel sur la terre :  
Car puisque le vrai ciel coûte à gagner si cher  
Qu'y conduit, dit-on, la misère,  
La douleur ineffable, ou le chagrin amer,  
Comment, moi qui vais vivre en si grande plaifance,  
Ainsi que font tous les maris  
Avec leurs femmes dà, pourrai-je avoir la chance  
D'aller visager Christ là haut en Paradis ?  
Mes deux frères voilà ma crainte,  
A cette question, répondez-moi sans feinte."

Justin, qui détestait son aberration,  
De suite répondit à l'invitation,  
Et d'être bref sous le prétexte,  
Crut pouvoir se passer de citer aucun texte ;  
Mais dit : " Seigneur mon frère, il se peut bien que  
Dans sa grande miséricorde, [Dieu,  
Avant qu'à vos foyers vous n'ayez dit adieu,  
Laisse en votre logis se glisser la discorde,  
Et de ce monde avant que de partir,  
A temps par bonté vous accorde  
La grâce de vous repentir.  
Pour l'homme marié Dieu certes n'est sévère  
Plus que pour le célibataire.  
Donc le meilleur conseil que vous puisse infiltrer,  
C'est de ne pas désespérer,  
Mais d'avoir dans l'esprit, et toujours en mémoire  
Que cette femme dont aimez à vous parer,  
Peut-être ne sera que votre purgatoire,  
Que l'instrument, et que le fouet de Dieu.  
Votre âme alors sitôt que vous deviendrez *feu*  
S'en ira d'un seul bond au ciel faire une brèche  
Plus vite que de l'arc ne fort jamais la flèche . . .

J'ai l'espoir que plus tard vous apprendrez par vous  
 Qu'avec la qualité d'époux,  
 On ne moissonne pas félicité si grande,  
 Que vrai, de son salut, on risque la guirlande ;  
 Pourvu que vous usiez, mon très-cher Chevalier,  
 Ainsi que la raison d'ailleurs vous le commande,  
 Modérément, et non comme un affreux bélier,  
 Des désirs sensuels de votre jeune femme,  
 Et qu'amoureusement, je le dis, sur mon âme,  
 Vous n'alliez pas lui plaire trop  
 En courant au galop, au galop, au galop,  
 Et que vous gariez de péchés d'importance,  
 Sans contredit, oui, vous aurez la chance  
 D'aller un jour en Paradis.  
 J'ai fini mon sermon ; restez en paix, mon frère,  
 Je ne saurais parler plus long-temps sur l'affaire.  
 La commère de Bath, si vous avez compris  
 Ce que parler veut dire, en fort petit espace  
 A dit crânement son avis ;  
 Ainsi donc, maintenant, Dieu vous ait en sa grâce !”

Sur ce, Justin, qui plus est Placebo,  
 Ont pris congé tous deux ; enfin quand *in petto*  
 Ils virent que Janvier voulait, voulait sans cesse  
 Etre mari malgré . . . tous deux, avec adresse,  
 Firent tant et si bien que la gente Maïa  
 De ce Janvier le bel acacia,  
 Quoique peut-être au fond contrariée,  
 Fut au dit Janvier mariée.

Si vous analysais chaque écrit ou contrat  
 Par lesquels Maïa fut faite maîtresse fixe  
 De ses terres et biens, je serais trop prolix ;  
 Elle fut, croyez-le, bien arranger son bât :  
 Et si vous narraï la toilette,

Trop faible pour cela serait mon épithète ;  
Il me suffit de dire enfin qu'advint le jour,  
    Ou pour avoir brevet d'amour,  
    Tous deux allèrent à l'église,  
    Pour légaliser leur emprise.  
    Vint le prêtre une étole au cou,  
    Qui de l'hymen riva le clou.  
A l'épouse il prescrit d'être en son mariage,  
    Comme Rebecca douce et sage,  
Puis ayant marmotté les prières d'usage,  
Tous deux il les envoie et sans plus d'examen,  
    Au Dieu d'hymen,  
    Amen !

    Ainsi donc sont leurs épousailles.  
    Au festin gros de victuailles,  
    Tous deux ils s'asseoient sous le dais.  
De joie et de bonheur est rempli le palais,  
    Et quand à la musique  
    Elle est, on peut le dire, unique,  
    Car elle dame le pion  
    Au grand Orphée, au divin Amphion :  
A chaque entrée il vient si bruyante fanfare,  
    Que ni Joab, non plus Theodamas  
    Ne firent si beau tintamarre  
    Ne firent un pareil fracas.  
Bacchus leur sert le vin qui circule à la ronde,  
    Et Vénus qui connaît son monde  
    Sourit à tous ; tandis que ce Janvier,  
    S'improvisant son chevalier,  
    Libre encor dans le mariage,  
Danse devant Maïa, pour rajeunir son âge.  
Je le dis, entre nous, on ne vit sous les cieux  
    Onc un époux aussi joyeux.

Poète Martian, dont la joyeuse plume  
 Nous a légué le souvenir posthume  
 Des noces de ces deux amants,  
 L'un desquels se nommait Mercure,  
 L'autre Philologie, et qui, bien en mesure,  
 Chantèrent virelais charmants,  
 Tais-toi, mon cher, ton savoir est trop mince  
 Pour décrire un festin digne en tout d'un grand prince.  
 Quand la jeunesse unit ses doux, ses frais appas  
 Au vieil hiver, à ses tristes frimas,  
 Il y a je ne fais dans l'air quelle allégresse,  
 La nature paraît se pâmer de liesse ;  
 Marier la neige à l'été,  
 Vous riez, malgré vous de cette absurdité !

Maïa, figurez-vous, est gentiment affise,  
 Avec un air si bienveillant, si doux,  
 Que c'est plaisir à voir ; sa figure est exquise,  
 Jamais la Reine Esther sur le Roi son époux  
 Ne laissa tomber œil plus tendre,  
 Et qu'est-ce que la voir pour qui pouvait l'entendre ?  
 De ses beautés n'entreprendrai l'essai,  
 Mais dirai seulement, si vous voulez l'apprendre,  
 Elle était belle comme un beau matin de Mai.

En extase tombait ce Janvier, d'aventure,  
 Chaque fois qu'il voyait sa grâce, sa figure,  
 Puis il se disait à part soi,  
 Cette nuit ces trésors ils seront tous à moi ;  
 Je l'aurai dans mes bras, et dans plus vive étreinte  
 Que Paris n'eût Hélène, et n'aurai pas la crainte  
 En mes ébats,

D'être troublé par aucun Ménélas !  
Il se disait encore : " O tendre créature,  
Puisses-tu supporter sans trop grande blessure  
Mon appétit pour toi ; mais que me garde Dieu  
Pour te vaincre, ô cher cœur, en cette conjoncture  
De mettre contre toi tout mon pouvoir en jeu.  
Qu'elle tarde à venir cette nuit désirée,  
Qui, las ! n'aura jamais assez longue durée !  
Et que ces gens sont ennuyeux,  
De ne pas s'en aller coucher chacun chez eux !"  
Il profite à la fin d'un moment favorable  
Pour engager son monde à se lever de table,  
Mettant pour ce faire un esprit  
Jusqu' alors inédit !

Alors voilà qu'on danse, aussi que l'on boit ferme ;  
Du plaisir tous sentent le germe,  
Oui tous, hormis certain Damien  
Qui bisquait, non pas peu, mais bien.  
Ce Damien écuyer tranchant de notre fire  
Pour la douce Maïa s'était pris de délire,  
Il en était presque fou de douleur,  
Tant cette passion lui labourait le cœur.  
Il s'en va se coucher, car son ardeur est vaine,  
Et gémir tout bas son malheur ;  
Laissons le sur sa couche épandre plus d'un pleur,  
Jusqu'à ce que Maïa prenne en pitié sa peine.

O volcanique feu dans la paille d'un lit  
Qui trouve ton Etna, feu périlleux, maudit !  
Faux varlet de maison, ô traître domestique,  
Vil aspïc qu'on réchauffe, et dont le dard vous pique !

Créature sans foi ni loi,  
Dieu nous garde toujours de ta langue impudique !

O Janvier ! si rempli d'émoi,  
Si confit de bonheur par ce doux mariage,  
Vois comme ton Damien, c'est ton propre écuyer  
Amasse sur ta tête un gros vilain nuage,  
Dieu te tienne en éveil, ô digne Chevalier !

Car en ce monde il n'est de pire peste  
Qu'un ennemi caché qui tient à notre veste.

Le soleil, comme on dit, est allé se coucher,  
La nuit, au manteau rude et sombre,  
Sur le mont et sur le clocher,  
A pas de loup étend son ombre.

Voilà pourquoi les convives joyeux,  
A cheval très gaiement s'en retournent chez eux,  
Les uns au grand galop, et les autres à l'amble,  
Puis ils font un chacun,—tout ce que bon leur semble.

Bientôt après, ce Janvier si pressé,  
Voulut faire dodo ;—c'était ma foi sensé !  
Il but de l'hypocras, puis du vin de vernage  
Pour un hymen alors vin très fort en usage,  
Le tout pour augmenter ses désirs, sa vertu,  
Puis encor maint électuaire,  
Tel que Dom Constantin IN RE “ *de coitu*,”  
Le recommande à tous ce très pudique frère ;  
Et dit à ses meilleurs amis

“ Pour l'amour du bon Dieu sans trop leur chercher  
noïse,

Mais en leur donnant bons avis,  
Renvoyez-moi ces gens d'une façon courtoise,  
Et faites vider la maison.”

Or ses amis ont fait selon son oraison.

On boit, et puis bientôt dans la chambre voisine  
Passe la mariée ; on tire la courtine ;  
Enfin la voilà dans le lit  
Qui fait son introït !  
Le prêtre a béni tout ; pour lors chaque convive  
Aux deux époux a dit ; “ Que vous protège Dieu  
Adieu ! ”

L'impatient Janvier que cet adieu ravive,  
Vivement a pris dans ses bras  
Maïa, son paradis, sa fleur, son frais lilas,  
Il l'embrasse, il la berce, il la berce, il l'embrasse,  
Et de sa rude barbe il ne lui fait pas grâce,  
Car notre digne Chevalier  
Avait barbe velue autant que sanglier ;  
N'importe il frotte avec, son tendre et frais visage,  
Lui tenant tout bas ce langage :  
“ Je vais vous faire offense, et certes grandement,  
Mais pour avoir l'effet il faut vouloir la cause,  
Puis considérez une chose :  
Aucun sculpteur ne peut assurément  
Faire un travail exquis s'il travaille à la hâte,  
Souventefois il faut que la main à la pâte  
Il façonne les traits d'un portrait ébauché,  
Avant que ce portrait ne devienne Ppsyché ;  
Puis pour produire un bel ouvrage,  
Il lui faut avec soin s'occuper du moulage ;  
Bref, mon très cher amour, Maïa, mon beau bijou,  
Il n'importe le temps que nous ferons joujou,  
Nous sommes accouplés au joug du mariage,  
Occupons-nous tous deux de notre labourage,  
Nous en avons le droit ; et du matin au soir  
Personne ne peut y rien voir.

La loi pour toujours nous rassemble,  
 La loi nous autorise à nous ébattre ensemble,  
 Vivent la loi, ma femme et moi !  
 Nul ne peut se blesser avec son couteau . . . . quoi !”

Donc à bien labourer son champ ce Janvier vif,  
 Et s'en donne à cœur joie, à tel point qu'il s'épuise,  
 Si qu'aussitôt qu'advint le jour  
 Sur son séant il se met pour  
 Manger un peu de pain trempé dans un breuvage  
 Epicé, qui dit-on, donne cœur à l'ouvrage ;  
 Puis se met à chanter d'une stridente voix  
 Comme un coq enrhumé : “ Tu règues, sur mon âme,  
 Chère Maïa !” puis embrasse sa femme ;  
 Folâtre, encor qu'un peu pantois,  
 Comme un poulain ; bavard comme une pie  
 Qui tout en jacassant croit faire une œuvre pie.  
 Quand il chante, notez comme chante un matou,  
 Sa peau tremblotte flasque autour de son vieux cou.  
 Maïa ne le trouva pas beaucoup à sa guise,  
 Alors qu'elle le vit drapé dans sa chemise,  
 Avec bonnet de nuit, barbe de sapajou ;  
 Et ne crois pas qu'elle fut bien éprise  
 De la façon dont il faisait joujou.  
 Lors il dit ce Janvier : “ Maïa, le jour commence,  
 Je vais me reposer, je ne puis plus veiller.”  
 Et puis après cette sentence  
 Il se laissa tomber sur l'oreiller,  
 Et dormit jusques à sept heures.  
 L'aurore était déjà bien loin de ses demeures  
 Lorsqu'il se leva ce Janvier ;  
 Mais la fraîche Maïa, femme du Chevalier,  
 Dût pendant quatre jours après le mariage,



Ne pas quitter la chambre, ainsi le veut l'usage,  
Et vraiment dà, c'est pour le mieux,  
Un labeur rude, et même une foule de jeux,  
Veulent un temps d'arrêt ; on mourrait à la peine,  
Hommes, poissons, taureaux,  
Et même jusqu'aux tourtereaux,  
S'il fallait sans répit courir la pretontaine !

Mais je veux vous parler maintenant de Damien  
Qui n'étant platonicien,  
Se meurt d'amour le pauvre diable,  
Donc je lui dis ainsi que le trouve blâmable.  
Je dis : " Damien ! stupide mal appris,  
Comment pourras-tu donc quoique dans le logis  
A la fraîche Maïa la raconter ta peine ?  
Ta prière elle sera vaine,  
Elle dira toujours nenni ;  
Si tu parles seras honni :  
Mon cher que Dieu te soit en aide,  
A ton mal ne vois point remède ! "

De ce pauvre Damien que dirai-je de plus ?  
Que dévoré des feux de l'ardente Vénus,  
Haletant de désirs, ne pouvant plus attendre,  
Pour écrire il emprunte un étui mordicus,  
Puis dans un lai bien tendre  
A la dame Maïa raconte son amour.  
Espérant bientôt lui remettre  
La lettre,  
Il la porte avec lui la nuit comme le jour,  
Car c'est son espoir et sa joie ;  
Puis il enferme ce bonheur

Dans certaine bourse de soie  
Qu'il suspend en cachette aux portes de son cœur.

La lune qui le jour des épousailles  
A midi se tenait au milieu des broussailles  
De nuages nombreux, au dixième degré  
De Taurus, avait su d'un pas ferme, assuré  
    Passer pour faire son service  
    Dans le signe de l'Ecrévisse ;  
    Et pendant tout ce temps  
Dans sa chambre Maïa, selon l'antique usage  
Chez les nobles admis, était restée en cage  
    Pour y cuver ses sentiments.

Qu'il soit dit en passant, qu'une nouvelle épouse,  
D'inspirer le respect qui veut être jalouse,

Ne doit s'asseoir dans la salle à manger,  
Que quatre jours après que l'heure du berger  
Sonna pour son époux ; on peut, par parenthèse,  
Ne rester que trois jours ; mais c'est ne vous déplaire  
D'un bon ton fort douteux ; dans l'espèce ce jour  
Était le quatrième où Janvier du labour  
Pour la première fois commença sans vergogne  
    Avec Maïa l'agréable besogne.

Le prêtre a dit son "*Ite missa est !*"

    Ce qui fait que dans la salle est  
La charmante Maïa qui s'asseoit à la table  
    Près de Janvier qui fait l'aimable.

Voilà qu'il arriva que ce brave Janvier,

    Se rappelant Damien son écuyer,

Dit : " Comment se fait-il de par Sainte Marie !

Qu'il ne me serve pas, est-il quelque avarie

    Dans sa santé ? " — " Certe, oui, Monseigneur, "

Dit l'écuyer tranchant, " Damien est très malade,

Sans cela ce cher camarade  
De vous servir aurait l'honneur."

—“ Oh ! ” reprit ce Janvier, “ cela vraiment me vexe,  
Par ma foi ! s'il mourrait il me rendrait perplexe ;  
C'est un bon écuyer, discret, sage, courtois,  
Econome ; en un mot c'est un homme de choix.

Mais aussitôt que sortirons de table,  
Je veux avec Maïa, mon épouse adorable,  
Aller le consoler autant que je le puis.”

Et puis  
Chacun de le bénir pour cette courtoisie ;  
D'un noble cœur c'était en effet l'ambroisie.

“ Femme,” dit ce Janvier, “ faites attention  
Après notre diner, vous chère, et votre fuite,  
D'aller chez ce Damien ; ferez bonne action,  
C'est un homme courtois, et probe en sa conduite,  
Dites-lui que j'irai le voir  
Quand j'aurai pris un peu de repos . . . . à revoir !  
Et surtout faites vite, . . . a-t-il dit d'un air tendre,  
Dans la chambre à coucher car je vais vous attendre.”  
Et sur ce, d'appeler à lui son maréchal,  
Pour lui donner certain ordre verbal.

Cette fraîche Maïa, ses femmes avec elle,  
Vers Damien est allée ; et sur une escabelle  
S'asseoit auprès du lit de ce jeune Ecuyer  
Si bien dans les papiers de notre Chevalier,  
Et d'une façon bénévole  
Lui dit une bonne parole.

Ce Damien aussitôt qu'il en voit le moment  
Dans la main de Maïa remet adroitement,

Au risque de se compromettre  
La bourse de soie et la lettre,  
Avec un gros soupir, et marmottant tout bas :

“ Dame ! ne me trahissez pas,  
Car je suis un homme mort certe,  
Si cette affaire est découverte.”

Maïa cache la bourse, et la place soudain,  
Sous le satin de son corsage.

Pour le moment n'en saurez davantage.  
Elle se lève alors, et reprend son chemin  
Vers ce Janvier, qui le bras sur la couche,  
L'attendait. Il la prend, lui donne sur la bouche  
Plus d'un baiser, et puis pour en finir  
Nonchalamment il s'étend pour dormir.

Elle, Maïa tout doucement se lève  
Pour aller, soi-disant, en certain cabinet

Secret,  
Où la nature veut que chacun se dégrève.

Elle a dévoré le poulet,  
Puis en petits morceaux le déchire, et le met  
Dans ce puits très profond qu'on appelle une fosse,  
Je n'en dis pas plus long, vous comprenez la chose.

Maïa revient, se couche auprès du vieux Janvier,  
Mais en pensant certe au jeune Ecuyer.  
Cependant ce Janvier son catarrhe l'éveille,  
Et se sentant ne fais quelle puce à l'oreille,  
A sa femme il a dit : “ Je veux me divertir  
A te conter un peu fleurette,  
Ote, crois-moi ta gente colerette.”  
La femme soudain d'obéir,  
Si ce fut de bon gré, si ce fut avec peine  
Pour moi la chose est incertaine.

Aima-t-elle Maïa le conte et le conteur  
 De cette question n'ai la clé, j'en ai peur.  
     A causer je les laisse ensemble,  
     Puisque ce plaisir les rassemble :  
     Toutefois lorsque vint le soir  
     Ils durent quitter le dortoir.

Fut-ce effet du hazard, ou de la destinée,  
 Influence du jour, du mois, ou de l'année,  
     Etat du ciel, ou d'astres inconnus  
 Qui rendirent propice au culte de Vénus  
 Le moment où Damien fut à Maïa remettre  
     Sa lettre,  
 Je ne saurais le dire, et n'en soufflerai mot.  
     Il n'y a pas d'effet sans cause,  
     Donc je laisse à juger la chose,  
 Comme disent les Clercs au grand bon Dieu là haut !  
 Mais la vérité c'est que Maïa, cette belle,  
 A pris pour ce Damien tant de compassion  
 Qu'elle en est toute émue. A part soi, pensait-elle  
     " Pour lui j'ai plus d'affection  
     Que pour aucun ; me le dis sans feintise  
     N'eut-il pas d'autre bien que sa seule chemise !"  
 Admirez la pitié d'un cœur vraiment courtois,  
 Et que la femme est bonne en écoutant sa voix !  
 Il est vrai qu'il en est dont le cœur est de pierre  
 Qui laisseraient un homme aller au cimetière  
 Plutôt que concéder don d'amoureux merci,  
 Et qui de l'enterré ne prendraient nul souci,  
     Dans leur humeur triste et rigide  
     Se moquant bien d'un homicide :  
 Mais de ces femmes là point ne faut parler . . . fi !

Cette douce Maïa, pleine de bienveillance,  
De sa main propre écrit une lettre à Damien,  
Lui disant à peu près : “ Je ne refuse rien,  
Le lieu, le jour ils sont à votre convenance.”

Puis elle fait visite à ce Damien,  
Et sous son oreiller s'empresse de remettre  
Sa lettre ;

Il la lira, s'il le veut bien.

Puis elle prend sa main, tout doucement la ferre  
Avec mystère,  
Lui disant gentiment : “ Damien, il faut guérir !”  
Et puis s'en va :—Janvier jà l'envoyait querir.

Le lendemain matin notre Damien se lève,  
Maladie et chagrin sont passés comme un rêve ;  
Et puis  
Il se rase, il se peigne, il se plume, il s'épluche,  
Car de sa dame il veut être la coqueluche,  
Et va vers ce Janvier, comme un bon chien soumis ;  
Il se fait bien venir et fait capter son monde,  
Avec tant d'art, qu'on le vante à la ronde ;  
Si qu'auprès de Maïa son succès marche bien :  
Aussi le laisse ce Damien  
Prendre position pour gagner la victoire,  
Et je reprends le fil de mon histoire.

Quelques Clercs nous ont dit que la félicité  
Consiste en des déduits remplis de volupté ;  
Si ces “ on dit,” sont vrais, du plus fort de ses forces,  
Ce très noble Janvieren happa les amorces,  
En façon fort honnête, en tout bien, tout honneur,  
Comme il convient à noble et grand Seigneur.

Ainsi de sa maison toute la mise en scène  
Était celle d'un Roi, je dis mieux d'une Reine.

Il avait en outre un jardin  
De pierres tout mûré, non pas beau, mais divin.

Car moi, tout de bon, je suppose,  
Que le gentil auteur du Roman de la Rose  
N'eut pu décrire en vérité,

Son immense beauté ;  
Non plus Priape, encor qu'il fut Dieu des jardins,  
Tant étaient beaux son milieu, ses confins ;

C'est que c'était une merveille,  
Une merveille unique, et n'ayant sa pareille ;  
Notez qu'il y avait un puits à front ouvert  
Qui se tenait caché sous un grand laurier vert ;

Et du puits sous le frais portique,  
Proserpine et Pluton, la fée et sa clique,  
Venaient souvent danser et folâtrer,  
Et de doux plaisirs s'énivrer  
Aux sons joyeux de la musique.

Or, ce vieux Chevalier prise tant ce jardin,  
Il a tant de bonheur s'y promener sans fin,  
Qu'il en porte la clé sur lui, partout, n'importe,  
Afin que nul que lui n'en puisse ouvrir la porte.

Aussi dans la saison d'été  
Avec sa femme il va boire la volupté,  
Prendre le frais, et sans doute autre chose  
Sous ce puits enchanteur, et sous son laurier rose.

C'est ainsi que maint joyeux jour  
Vécut Janvier faisant l'amour,  
A sa jeune et gentille femme.  
Mais la joie a souvent le destin de la flamme,  
Elle brille et s'éteint. Or, ce pauvre Janvier  
Son long bonheur il devait l'expier.

Semblable au scorpion, ô changeante Fortune !  
 Tu flattes de la tête, et quand tu veux piquer  
 Ta queue en un instant en servant ta rancune,  
 Nous apporte la mort que viens nous inculquer !  
 O poison traître et doux ! joie absurde ! insensée !  
 Sous couleur de plaisir hébétant la pensée !

Pourquoi ce pauvre Chevalier  
 L'as-tu conduit dans si vilain guépier ?  
 De ses yeux maintenant tu lui reprends la vue,  
 Aussi si grande est sa déconvenue,  
 Qu'il se lamente et veut mourir.  
 Aveugle ce Janvier que va-t-il devenir ?  
 Lui qui, libre, faisait tout à sa fantaisie,  
 Sans un guide il ne peut désormais faire un pas,  
 Certes vaudrait mieux le trépas.

Le cœur brûlé de jalousie  
 Il appelle la mort, mais la mort ne vient pas.  
 C'est qu'il a si grand' peur que sa femme qu'il aime  
 Ne donne son amour à d'autre qu'à lui-même,

Durant sa vie, et même après sa mort,  
 Qu'il reclame en grâce du sort  
 Qu'elle meure avec lui de son amour pour preuve,  
 Afin de ne pas rester veuve.

Pourtant il faut le dire après un mois ou deux  
 Il se trouva moins malheureux.

Quand il fut convaincu que son malheur immense  
 Était sans aucune espérance,

Il devint philosophe, et ce faute de mieux,  
 Et prit son mal en patience ;

Excepté, toutefois, que restant fort jaloux  
 De sa femme, il se fit son ombre vertuchoux !  
 L'accompagnant partout et sans cesse et sans cesse,  
 Et comme un pauvre chien la retenant en laisse.



Ce qui fit que Maïa pleura souventefois,  
Car elle aimait Damien de façon si brûlante,  
Que l'heure loin de lui pour elle était bien lente,  
Et que son cœur était souvent pantois.  
De son côté Damien n'était pas plus à l'aise,  
A Maïa ne pouvant dire, par parenthèse,  
Son amour, car Janvier aurait tout entendu,  
Et ce Damien aurait été perdu.  
Toutefois ces amants (aucun d'eux n'était bête),  
Surent s'écrire,—ainsi s'affurant leur conquête.

O mon pauvre Janvier que t'eut servi ton œil,  
Eut-il été celui d'un écureuil ?  
Et ne vaut-il pas mieux quand morte est la rétine  
Etre trompé, sans bruit, à la fourdine,  
Que lorsque la lumière en plein, nous frappe Dieu !  
Et que nous n'y voyons bien souvent que du feu.  
Voyez plutôt Argus, chez lui c'était merveille,  
Il possédait cent yeux, mais n'avait pas d'oreille,  
Vous savez tous quel fut son sort,  
Partant je dis, qu'en mon dire n'ai tort.

Cette fraîche Maïa, ce n'était une sainte,  
De la clé du jardin a modelé l'empreinte,  
Ce Damien qui n'était non plus immaculé  
Secrètement a contrefait la clé.  
De la contrefaçon si vous voulez m'en croire,  
Dans peu vous apprendrez la véridique histoire.

Tu nous fais voir Ovide, gai conteur,  
Que l'amour se rit des obstacles,  
Qu'il fait opérer des miracles,  
Et que d'ennuis nombreux il fort toujours vainqueur.

Pyrame et sa Thisbé qui s'aimaient d'amour tendre  
Malgré papa, maman furent fort bien s'entendre  
En caufotant entr'eux à travers un vieux mur,

Moyen économique et sûr.

Mais laissons là Thisbé, mais laissons là Pyrame,

Et revenons à nos moutons.

Cet aveugle Janvier amoureux à tâtons,

Aussitôt que juillet eut ravivé sa flamme,

Un jour dit à Maïa : " Lève-toi, ma douce âme,

L'hiver n'existe plus, viens à notre jardin,

Nous pourrons y causer tous les deux à notre aise,

Sans craindre d'importuns, je me sens tout de braise

Ce matin."

En oyant de ce vieux les paroles lascives,

Pour elle offrant hélas ! de tristes perspectives,

A Damien Maïa fit un signe de la main

Qui lui disait d'aller en avant au jardin.

Avec sa clé Damien ouvre la porte,

Et si dextrement se comporte,

Que sans avoir fait entendre aucun son,

Le voilà gentiment assis sous un buisson.

Cependant ce Janvier dont la main est peu sûre,

Cherche de son côté le trou de la serrure,

Il ouvre, il est admis

Avec Maïa dans ce frais paradis.

"Maintenant," a-t-il dit, "que ce lieu nous rassemble,

Et que tous deux, sommes tout seuls ensemble,

Femme, je te dirai, ce que j'aime le mieux

Dans l'univers, c'est toi,—mon bijou précieux ;

Et plutôt que de te déplaire,

Et que de t'offenser femme fidèle et chère,

Préférerais mourir, fut-ce par un couteau.

De toi j'ai fait le choix, te le dis à nouveau,  
Non certes pas par avarice,  
Non pas non plus par un caprice,  
Mais par l'amour que te portais :  
Et bien que je sois vieux, que mes yeux déformais  
Restent fermés à la lumière,  
A toi dont en pensée encor je vois les traits,  
Je le redis, fais-moi fidèle Chère ;  
Tu gagneras trois choses par ma foi,  
Si de n'aimer que moi tu te fais une loi : [même,  
D'abord l'amour du Christ, puis l'honneur de toi-  
Et tout mon héritage, quoi !  
Ville et tour, et point ne blasphème,  
Te le jure par Dieu, demain t'en fais ferment,  
Le contrat sera fait aussi certainement  
Que désire que Dieu me rende l'âme heureuse !  
Pour sceller le marché viens ma belle amoureuse  
De suite embrasser ton époux,  
Et ne me blâme pas si suis un peu jaloux :  
Lorsque je songe à ta verte jeunesse,  
A ton gentil petit minois,  
A mon âge avancé qui frise la vieillesse,  
Je ne suis pas très rassuré parfois.  
C'est que lorsque l'on aime on a par abondance  
La défiance ;  
Maintenant femme," a-t-il dit d'un air doux,  
" Embrasse-moi ; tous deux promenons-nous."

Cette gente Maïa dont si frais font les charmes,  
A ces mots commença par répandre des larmes,  
Et puis avec douceur répondit à Janvier :  
" J'ai moi," dit-elle, " aussi Messire Chevalier,  
Ainsi que vous à préserver mon âme,  
Puis aussi mon honneur de femme,

Et qui plus est cette fidélité  
 D'épouse, que promis un jour devant le prêtre ;  
 Voilà pourquoi je prends la liberté  
 De vous répondre ainsi mon très honoré maître :  
 Dieu fasse que je meure, et de laide façon,  
 Et même sans que Christ m'obtienne ma rançon,  
 Si l'honneur de mon nom un seul jour je l'ébrèche ;  
 Si le vilain péché dont parlez, je le pêche,  
 Dépouillez-moi, mettez-moi dans un sac,  
 Et faites-moi jeter promptement dans le lac ;  
 Ne suis une catin, mais une femme honnête,  
 De reproches pourquoi me rompre ainsi la tête ?  
 Sans rime ni raison pourquoi parler ainsi ?  
 De me faire chagrin pourquoi n'avoir souci ?  
 Les hommes qui toujours sont assez peu fidèles,  
 Nous harcèlent toujours de jalouses querelles ?  
 Sur tous les tons pourquoi me chanter entre nous  
 Que de moi vous êtes jaloux ?"

Tandis que ce Janvier restait là comme un marbre,  
 Avec ses doigts Maïa fit un signe à Damien  
 Lui prescrivant de monter sur un arbre  
 Chargé de fruits, ce qu'il fit, et fit bien.  
 Vous saurez, Messeigneurs, que dans certaine épître  
 A ce Damien qui n'était pas une huitre,  
 Maïa très récemment avait fait la leçon.  
 Dans le poirier donc je le laisse,  
 Epiant ce gentil garçon,  
 Le vieux se promenant aux bras de sa princesse.

Le jour était brillant, et bleus étaient les cieux,  
 Sur la terre Phoebus avait versé ses feux  
 Pour rajeunir la fleur, en dorer le calice.

Phœbus entrait alors, je crois dans les Gémeaux

Qu'il paraît de tous ses joyaux,

Mais il était encor peu loin de l'Ecréville

En sa déclinaison,

Qui comme on fait, dans ce solstice

De Jupiter est l'exaltation.

Voilà que par cette belle journée,

Dans ce jardin s'en vient des bords du Phlegéon

Pluton,

Le Roi de la féerie, et de la plaine ignée.

A sa suite venait avec un grand concours

De ses dames d'honneur la Reine Proserpine,

Qu'il enleva jadis quand dans les alentours

Du mont Etna, flânant par un jour de bruine,

Cette belle cherchait la rose sans épine.

Claudien tout au long nous raconte le fait.

Dans ce jardin alors ce Roi de la féerie

Sur un banc de gazon pour faire causerie

S'affit, et de la forte à sa femme en effet

Soudain parla sa seigneurie :

“ Femme,” dit-il, “ c'est un point reconnu

Que la femme trahit l'homme et le fait cornu,

Je pourrais citer mainte histoire

En preuve de ceci, mais le fait est notoire.

O sage Salomon, des Rois le plus grand Roi !

Tu parles d'or, et dois être cru, sur ma foi,

Quand tu dis que parmi les hommes

Bourgeois, manants et gentilshommes,

Tu n'en trouvas sur un millier

Qu'un seul de bon ; mais que parmi les femmes,

Quoiqu'en cherchant avec un soin particulier

Tu n'en trouvas pas une exempte de tous blâmes :

Ainsi dit Salomon qui connaissait Mesdames  
 Votre méchanceté ; je crois être correct  
 En disant que Jésus dont sage est la parole,  
 Et le plus souvent bienveillant,  
 Parle bien rarement de vous avec respect.  
 Pour vous punir de cette humeur frivole,  
 Qu'un feu volage, et tout ce qui s'en fuit  
 Tombe sur vos corps cette nuit !  
 Vous devez bien le voir, si n'avez la berlue,  
 Cet honorable et digne Chevalier  
 Parce que vieux, il a perdu la vue,  
 Va se trouver cocu de par son Ecuyer ;  
 Cette chose est intolérable :  
 Voyez le libertin sur l'arbre il est assis,  
 Voyez le ce bel Adonis,  
 Pensant à son projet damnable.  
 De par ma Majesté maintenant Moi je veux  
 Rendre la vue à ce pauvre bon vieux,  
 Afin qu'il puisse voir le laid tour qu'on lui joue,  
 Et que sa femme et l'autre il les bafoue !”

“ Vous ! vous ferez cela ? c'est votre dernier mot !”  
 Repartit tout à coup aigrement Proserpine,  
 “ Eh bien ! je jure alors par ton âme divine,  
 O ma mère Cérès, de payer cet écot.  
 Je donnerai réponse à cette femme  
 Bien que prise *in flagrante delicto*,  
 Pour faire son mari plus sot par Notre Dame !  
 Qu'il ne l'avait été tout d'abord . . . *Memento !*  
 Ce sera pour le sexe un admirable exemple,  
 Et qui l'avertira *presto*  
 Quand bien même la preuve existerait très ample  
 De ne jamais céder, et de crier haro

Sur vous, sur vos deux yeux, enfin de faire esclandre  
Plutôt que de se rendre :

De tout ce brouhaha vous ferez hébétés ;

Parlez alors de vos autorités !

Je ne disconviens pas que ce soi-disant sage  
Votre juif Salomon put trouver du coulage

Parmi le sexe féminin,

Cela rend-il parfait le sexe masculin ?

D'autres hommes d'ailleurs ont trouvé dans le sexe

(Ne parle point ainsi pour que cela vous vexe),

Du très bon, du très beau, d'admirables vertus,

Témoin ces femmes qui furent avec Jésus,

Et qui jusqu'au martyre ont poussé la constance,

Elles étaient fidèles, que je pense !

Enfin je vous dirai pour mon *ultimatum*

Parcourez les '*Gesta Romanorum*,'

Vous y trouverez le modèle

De mainte épouse très fidèle.

Messire interprétez de ce roi Salomon

Un peu plus froidement le prétendu sermon,

Et ne le prenez pas trop au pied de la lettre,

Car ce serait vous compromettre.

S'il a dit, je veux bien l'admettre,

Qu'il ne trouvait en vérité

Aucune femme bonne,—un point fort contesté . . .

C'est que sans doute à bout d'argument, de ressource,

Il voulait exprimer que Dieu seul est la source

De la souveraine bonté,

Et non l'homme plus que la femme ;

Contre la pauvre humanité,

Ceci soit dit sans épigramme.

*Dunque* par ce vrai Dieu qui n'est qu'un seul en trois,

Pourquoi ce Salomon le vanter tant de fois ?

Pour le Très Haut, certe il a fait un temple,  
 Et c'était donner bon exemple ;  
 Mais il en a fait un aussi pour les faux Dieux  
 Que pouvait-il faire de plus affreux ?  
 Pardi ! vous aurez beau plâtrer son front jaunâtre  
 Comme son nom, pour les blanchir,  
 Vous n'en ferez jamais qu'un idolâtre,  
 Qui fut fort débauché,—qui ne fut pas vieillir ;  
 Laisant là le vrai Dieu lorsque vint la vieillesse ;  
 Et si ce Dieu n'eut fait à son père promesse  
 De l'épargner, resté seul sans appui,  
 Il eut perdu d'emblée et son royaume et lui.  
 Je n'estime pas plus qu'un fêtu, qu'une paille  
 Ce qu'il a dit de nous, et de lui je me raille ;  
 Mais je suis femme enfin, force m'est de parler,  
 Et ma foi de le sabouler ;  
 A l'écouter nous sommes des bavardes,  
 Pour peigner ses vertus lui prépare des cardes  
 Qui laisseront à jour ses vices plus nombreux  
 Que ne le sont mes beaux cheveux."

"Femme," dit ce Pluton, "ne sois plus en colère,  
 Décidément j'abandonne l'affaire,  
 Mais comme j'ai fait le serment  
 De lui rendre la vue, il l'aura sûrement,  
 Un Roi ne peut mentir et n'a que sa parole,  
 Et jamais il ne la viole."  
 —"Et moi," dit-elle, "n'en démors  
 Elle aura sa réponse alors ;  
 Car si vous êtes Roi, j'existe Souveraine,  
 Et la féerie en moi voit son auguste Reine :  
 Eh ! bien donc brisons la dessus !"  
 "Brisons !" a dit Pluton, "femme n'en parlons plus !"



Maintenant revenons à cette promenade  
Que fait Janvier avec sa belle camarade,  
Lui chantant comme un perroquet :  
“ Je t’aime, je t’aime, je t’aime,  
Je t’aime bien plus que moi-même,  
Plus que mon or, et mon coffret.”

Les voilà de retour juste à la même place  
Où se trouve le beau poirier  
Où ce Damien gaiement est perché dans l’espace  
Tout en haut, attendant ce gentil Ecuyer  
Avec ardeur nouvelle,  
Sa jeune tourterelle.

Cette fraîche Maïa commence à soupirer,  
Et crie : “ Oh ! mon côté ! ça ne fait qu’empirer !

Oh ! maintenant,” poursuit-elle, “ Messire,  
Il me faut à tout prix il n’y a pas à dire  
Des poires que je vois là haut,  
Au plutôt il m’en faut ;

Si vous ne me laissez contenter cette envie,  
C’en est fait de ma vie !

Une femme dans mon état  
On doit toujours la satisfaire,  
Ce serait un assassinat  
Lui refuser tout ce qui peut lui plaire.”

“ Que n’ai-je un serviteur ici,” dit ce Janvier,  
“ Il grimperait de suite à ce poirier,  
Car moi je suis aveugle.” — . . “ Oui, Messire,” dit-elle,  
“ Mais si vous voulez bien, oh ! pour l’amour de Dieu,

Vous mettre au pied de l'arbre, et puis m'aider un  
peu

En me faisant quasi la courte échelle,  
Je grimperai très bien, si puis sur votre dos  
Poser mon pied qui n'est ni lourd, ni gros."  
—"Certes," dit ce Janvier, "je vais t'aider, mignonne,  
Et de mon dos te faire un banc,  
Je voudrais donner tout mon sang  
Pour être utile à ta gente personne."

Il se baïsse, elle sur son dos  
Monte aussitôt d'un pied lesté et dispos,  
Et puis atteint de sa main blanche  
La branche.

Mesdames, ne vous fâchez pas,  
Excusez-moi, vétilleux est le cas ;  
Vite vous dirai donc, que Damien la soulève,  
(Le drôle était rempli de sève),  
Et puis dès qu'elle est dans ses bras,  
Immédiatement il en a fait son Eve ;  
Je tire le rideau sur leurs joyeux ébats.

Pluton témoin de cette grosse injure,  
Des yeux de ce Janvier a soudain fait la cure.  
Le Janvier voit, il est heureux,  
Mais pensant à sa femme, il a levé les yeux  
Sur l'arbre . . . et que voit-il ? . . hélas ! on le devine  
Il voit Damien, sa femme, à la fourdine  
Jouant avec ardeur un jeu pas mal ardu,  
Le jeu du Paradis perdu.  
Et le voilà qui pleure, et qui hurle et qui crie :  
"Que fais-tu là, catin ? . . Dis, par Sainte Marie ?"

Maïa soudain avec un grand sang-froid :  
“ Messire, qu’avez-vous ? quelle mouche vous pique ?  
Qui vous offusque à mon endroit ?  
Ayez quelque raison, foyez moins frénétique :  
Je cherche à vous aider pour vous rendre les yeux,  
Et de vos cris déjà vous fatiguez les cieux ?  
Si je mens que ce soit au péril de mon âme :  
Pour vous guérir on a prescrit à votre femme  
De lutter au haut d’un poirier  
Avec un homme,  
Comme  
Un démon dans un bénitier,  
Et j’ai lutté, Dieu fait, ma conscience est pure,  
De votre guérison en espérant la cure.”  
—“ Lutter dà,” reprit-il, “ vous appelez lutter  
Ce que j’appelle exécuter  
Tous les hauts faits du mariage,  
Merci, n’en veux pas davantage !  
Il s’est fait ton mari, je l’ai vu de mes yeux,  
Et par le cou je veux  
Etre pendu, si dans ma rage  
Je ne vous fais mourir tous deux.”  
“ Il faut,” dit-elle alors, “ que faux soit mon remède ;  
Car bien sûr, Dieu me soit en aide !  
Ne diriez pas cela, très cher, si pouviez voir ;  
Mais las ! vouloir n’est pas pouvoir,  
Vous avez quelque peu de vue,  
Mais étant imparfait cela devient berlue.”  
—“ Aussi bien que j’ai jamais vu,  
Je vois,” dit-il ; “ ne suis de bon sens dépourvu ;  
De mes deux yeux j’ai vu l’acte de cocuage,  
Comment rester paisible après un tel outrage ?”

“ Vous rêvez, vous rêvez, bon Sire, vous rêvez,  
Et n’y voyez encore au bout de votre nez ;

Hélas !” dit-elle, “ oh ! que j’étais bonasse,  
Pour vos yeux de chercher un remède efficace ?”

—“ Ores, Dame,” dit-il, “ me voilà convaincu

Que vous ne m’avez fait cocu ;

Que tout soit oublié, pardonnez-moi, ma vie !

Et descendez, à ce je vous convie ;

Mais je croyais avoir vu de mes nouveaux yeux

Qu’avec toi ce Damien qui n’était du tout sage

Était couché sous cet épais feuillage,

Et me faisait cocu devant l’astre des cieux !”

—“ Oh !” dit-elle, “ oui dà, Messire

Pensez tout ce que vous voulez,

Quand à moi je n’en pourrais dire

Pour vous, probablement assez :

Toutefois sachez bien qu’un homme qui s’éveille

Croit voir un arc-en-ciel dans un cul de bouteille,

Et ne voit qu’au même il s’est fait

Qu’alors qu’il est éveillé tout-à-fait.

Faut-il donc s’étonner vraiment qu’un ex-aveugle

En voulant regarder si haut,

Ait son œil si troublé, qu’il beugle

En se figurant être un sot ?

Jusqu’à ce que votre œil ait pris sa consistance,

Ne vous fiez à l’apparence.

Souventefois, de par le Roi du ciel

Un homme croit voir une chose

Qui ne la voit du tout comme elle est, . . et la cause,

C’est que son point de vue est superficiel ;

Avec ce principe on s’expose

En regardant ainsi tout de travers,

A croire le monde à l’envers.”

Sur ce, Maïa d'un bond de l'arbre saute à terre.  
Ce Janvier la reçoit, il l'appelle sa chère,  
L'embrasse, la caresse, admire ses attraits,  
Les loue, et la conduit joyeux dans son palais.  
Maintenant bonnes gens j'ai fait ma parlerie,  
Dieu nous bénisse ainsi que la vierge Marie !

FIN DU PREMIER VOLUME.





**LA FLEUR ET LA FEUILLE:**

**POEME**

**AVEC LE TEXTE ANGLAIS EN REGARD, TRADUIT**

**EN VERS FRANÇAIS**

**DE GEOFFREY CHAUCER.**

**PAR LE CHEVALIER DE CHATELAIN,**

**TRADUCTEUR DES "FABLES DE GAY."**

*Prix 2s.*

---

**LONDON:**

**BASIL M. PICKERING, PUBLISHER, 196, PICCADILLY,**

**Next ST. JAMES'S CHURCH. (W.)**

**1857.**



# LA FLEUR ET LA FEUILLE.

## OPINIONS OF THE PRESS

ON THE

FIRST EDITION, PUBLISHED IN 1854.

THE resonant and delicately finished French language would seem to be a very unfit and inappropriate medium for the conveyance of the grim melody and stern aptness of our old Chaucer—the Nestor of English Poetry—so grave and quaint, so sonorous and stately. Yet here we have a translation of “The Floure and the Leafe,” so exquisitely accurate, so classically precise, as to form an epoch in the history of translation. There is a perfect apprehension of the spirit, the *morale* of Chaucer’s poem, united to a delicate perception of the *epithetic* peculiarities of the quaint old philosopher. The little volume is deeply interesting to the technical taste of the curious in literature, and fascinating to a poetical mind. The masculine strength, the almost brusque energy of the grand old master finds a softened, melodized, but not enervated echo in this beautiful and artistic refrain. The execution of the design has all the minute beauty of some rare cabinet picture.—*British Army Dispatch* (December 29, 1854).

Who will doubt the completeness of the *entente cordiale*, when old Chaucer’s Poem of the Flower and the Leaf is translated into French verse? Our French friends are determined that the alliance shall be established upon a firm basis, and so set about understanding us, and direct their inquiries through the literature in which we are self-developed, even up to Chaucer. The earnest good spirit of the Chevalier de Chatelain will be appreciated in England; and we must add, that he has accomplished his task not only gracefully, but with a clear perception of the spirit and meaning of the father of English poetry.—*The News of the World* (December 31, 1854).

The admirers of our charming old poet will look with curiosity upon this novel literary labour, and the Frenchman desirous of making full acquaintance with our literature, or seeking to commune with a great spirit of a past time, will consult the pages with profit.—*The Court Journal* (January 6, 1855.)

The Chevalier has undertaken a difficult task, and has proved by the execution of it that he has not estimated his powers too highly. The poetry of Chaucer, even a native of

the country has a difficulty in understanding, and the Frenchman must, indeed, be naturalized in language as well as by law, who could attempt the translation of one of Chaucer's poems. The Chevalier de Chatelain has, however, preserved the spirit of the original "Floure and Leafe" with admirable fidelity and grace.—*The Britannia* (January 6, 1855).

The Chevalier de Chatelain has translated into French, with singular felicity, Gay's Fables, Charles Swain's poem of "The Mind," and many other pieces of modern authors. He has tried his hand at rendering some of the Scotch poetry of Burns into French verse; and now he applies himself to make the French reader acquainted with one of the most agreeable pieces of our oldest poet, whose thoughts are clothed in language which many English readers of the present day cannot understand without some practice. This elegant literary task the Chevalier has executed with an ability which shows the fitness of his qualifications for a work he is preparing for publication, entitled "Beautés de la Poésie Anglaise," which will comprise translations from more than two hundred English writers.—*The Era* (January 7, 1855).

The Chevalier begins to take a high place as a Minstrel, and ought to favour us with an original work; but in the meantime we are only too happy to possess anything so charming as the translation before us. This translation is in the same measure as the original, and yet exhibits all the facility of J. B. Rousseau.—*The Lady's Newspaper* (January 13, 1855).

The Chevalier must be an exceedingly erudite English scholar to be able to translate into French verse Chaucer's crude and almost obsolete vernacular. Very few of ourselves understand the "harsh Runic" of the fourteenth century, so Chaucer's language is as obscure to us moderns as that of *Le Roman de la Rose*, or of Rabelais is to the mass of Frenchmen. M. de Chatelain understands, however, the Gothic of the father of English poetry, and has proved that he does by a very accurate transcript of it into the quaint language and metre of Lafontaine. Chaucer's text is printed on one page, and on the other opposite is the Chevalier's pretty translation. The little book will afford a good exercise for Englishmen who comprehend modern French, but are not versed in the idiom that succeeded *les langues d'oc et d'oïl*. The translation is creditable to the scholarship and poetic taste of Le Chevalier de Chatelain, who is blessed with such a gentle spouse, that they are destined to be the recipients of the second Dunmow fitch of bacon awarded by Mr. Harrison Ainsworth.—*Bell's Life in London* (January 14, 1855).

It should be mentioned here, that the Chevalier de Chatelain has made an attempt to introduce our Chaucer to his countrymen, by publishing a translation of *The Flower and the Leaf*, with the English text in juxtaposition. If this should meet with the success it deserves, the Chevalier will next perform the same good office for *The Canterbury Tales*.—*Chambers's Journal* (January 27, 1855).

A singularly accurate translation, embracing the thought and embodying the spirit of the great English poet.—*The Monthly Home Review* (February 1, 1855).

The pressure upon our columns for several weeks past has precluded the possibility of our noticing till to-day this very charming translation of Chaucer's "Floure and the Leafe," into elegant French versè. Some months ago we had occasion to notice the translation of Gay's Fables into the French language, by the same gentleman, a task which was performed to perfection. Difficult as it was to give Gay a French face, it is still more so to turn the quaint fancies of the father of English poesie into that language; yet M. de Chatelain has been equally successful, and even more exact than in his first effort to make his countrymen know that there are elegancies in the English tongue, harsh as it is in pronunciation, and difficult for a foreigner to master. Happily, France and England have at last begun to understand each other. The peace of forty years has just terminated in a warm-hearted alliance, and nothing can tend more effectually to confirm that grand achievement than to make our illustrious neighbours understand the peculiarities of our poetic literature. Such an end will be very much advanced by the appearance of this volume, which is as creditable to the translator's talent, as it is to his good feeling. Chaucer in French is indeed a curiosity, but whoever reads him page by page with the original in this version will find that the spirit is beautifully preserved, and that the metre is as exact as could by any possibility be produced.—*Bell's Weekly Messenger* (February 10, 1855).

The translator has very wisely attempted to catch the spirit of the original, in preference to a literal rendering, and has succeeded very well in his task.—*The Atlas* (February 10, 1855).

It is printed rather appropriately, in the olden style of type, with decorated initials, and forms a very neat little volume.—*Birkenhead Guardian* (February 10, 1855).

A free and elegant translation of Master Geoffrey's well known tale; and evincing that true poetic genius we have long known M. de Chatelain to possess.—*The Essex and West Suffolk Gazette* (February 16, 1855).

This metrical version of "The Flower and the Leaf," shows that the Chevalier is an apt and elegant interpreter of the father of English poetry.—*The Weekly Times* (February 18, 1855).

Turned into French with a bold hand and much poetical taste.—*The Chelmsford Chronicle* (March 2, 1855).

The Chevalier de Chatelain, who here presents us with Chaucer's poem of "The Flower and the Leaf" in French, and with the English on the opposite page, is well known for his elegant rendering of Gay's Fables, which our teachers of the French language have found so useful a text book for schools. The learned translator understands and appreciates the peculiarities and the force of the English language, and secures a favourable introduction for English poetry to our continental neighbours by presenting it in a becoming French translation, in which much of the rhythm and point of the original is preserved. To our own countrymen studying the French language—and to those who move at all in the world, its acquirement is a necessity as urgent as reading and writing—the translations of the Chevalier de Chatelain will be pleasing and useful. The small work before us is not the least difficult of those which a translator attempts to render into another language. There are comparatively few amongst our own countrymen who can read and appreciate the full meaning of Chaucer in his quaint idioms and versification, and to render anything approaching to a remembrance in another language would increase the difficulty a hundred fold. Yet the Chevalier is wonderfully successful in his efforts, and much of the spirit of the original is preserved in his French translation.—*The Bridgewater Times* (March 29, 1855).

This is a clever production. Its author has attempted, and with much success, the formidable task of rendering into the French language one of the purest and sweetest of the productions of Chaucer,—his poem of *The Flower and the Leaf*. The difficulty of translating poetry is at all times great: the subtle beauties of structure which constitute half its beauty evaporate in the process of transmutation, and the student confused between his endeavours to be literal and his desire to preserve the spirit of his original, is too often tempted to give up the exercise in despair.

When to the ordinary obstacles is added that of the poem to be translated from English, requiring first to be rendered into the current English of the day, the work becomes proportionately discouraging. This is the case with M. Chatelain's undertaking. We are quite aware that the language of Chaucer is not anything like so barbarous as the folly of

many of his editors in insisting upon retaining his barbarous orthography has led many to believe; we can also understand that to a foreigner conversant with Norman French some difficulties may be smoothed away; still enough remain to warrant us in pronouncing this production highly creditable to its author's talent and enterprise.—*Oxford University Herald* (March 31, 1855).

A very clever translation of Chaucer's "Floure and the Leafe."—*The English Journal of Education* (April, 1855).

The accomplished Frenchman who has just put Chaucer's dainty poem, "*The Floure and the Leafe*," into a Gallic dress, is profoundly acquainted with our language as well as his own. It is matter of just surprise that a foreigner should have thoroughly mastered the antiquated orthography, the obsolete words, the quaint conceits, which characterize the productions of the ancient father of English poetry. . . .

The translator has succeeded in his undertaking à merveille.—*The Bath and Cheltenham Gazette* (April 18, 1855).

It is printed in quaint old fashioned type, and is quite a gem in its way.—*The Cheltenham Examiner* (April 18, 1855).

The Chevalier de Chatelain, who has already translated Gay's Fables, Tupper's Ballads, and other favourite works into the language of sunny France, has now done the same with respect to Chaucer's poem of "The Flower and the Leaf;" and the result of the Chevalier's labours in this instance has been equally successful with his former efforts.—*Cheltenham Journal* (April 21, 1855).

Our old acquaintance, the venerable Geoffrey, appears before us in a new suit of entire French manufacture, and we must confess that if he has not improved by the transmogrification, he has at least added the charm of novelty to his native attractions. M. de Chatelain is evidently an ardent votary of the muses, and offers his devotions at their shrine with his whole heart; consequently his voluminous productions are more than usually attractive from their earnestness. Many of our readers will doubtless appreciate the merit of this translation of our oldest English poet, and we recommend it to their perusal.—*Bell's News* (December 1, 1855).

It is truly wonderful how M. de Chatelain has conquered the difficulties of that "well of English undefiled," "the morning starre of English poesy"—Chaucer.—*Birmingham Daily Press* (August 27, 1856).

This is a beautiful little volume, printed in the antique style, containing a very good translation into the French language of Chaucer's sweet little poem, "The Flower and the Leaf." The great advantage to English students of French, or French students of English, is that the original is on the opposite page to the translation. The book is got up very neatly, and speaks well for the learning, care, industry, and taste of the well-known author of the translation.—(*The Bristol Advertiser*, January 26, 1856.)

We had almost begun to fancy Chaucer a sealed book to foreigners, and very nearly so to not a few natives. The Chevalier de Chatelain has read Chaucer to some purpose. He has drunk a deep draught from the very fountain of English literature—the well of Saxon undefiled—and given its beauties to his compatriots with wonderful fidelity. Bibliomaniacs will be gratified at the typography—a facsimile of the Louis Quatorze style: and the parallel pages of English and French render it an admirable study for the acquisition of either idiom!—*The Northern Times* (November 29, 1856).

---

## CONTES DE CANTORBERY.

*Traduits en Vers Français de Chaucer,*

PAR LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

Le second volume illustré d'après les dessins de H. S. MARKS, gravés par G. Dorrington, paraîtra le 1er février, 1858. Ce second et dernier volume contiendra les contes suivants :

Conte de l'Ecuyer—Conte du Franc-Tenancier—Conte du Médecin—Conte du Vendeur d'Indulgences—Conte du Patron de Navire—Conte de l'Abesse—Conte de Sire Thopas—Conte de Mélibée—Conte du Moine—Conte du Prêtre de l'Abesse—Conte de la Seconde Nonne—Conte du Vavas-seur du Chanoine—Conte du Pourvoyeur—Conte du Curé.

---

LONDRES :

BASIL M. PICKERING, PUBLISHER, 196, PICCADILLY,  
next ST. JAMES'S CHURCH. (W.)

*Pour Paraître, après la Publication de la Traduction  
des Contes de Cantorbery,*

**BEAUTES DE LA POESIE ANGLAISE.**

**PAR LE  
CHEVALIER DE CHATELAIN.**

---

**ONT DEJA SOUSCRIT AUX BEAUTES :**

**1852.**

	Exemplaires.
Robert Snow, Esq. (feu) . . . . .	1
Miss Dawbarn . . . . .	1
W. G. M. Reynolds, Esq. . . . .	4
Robert Potts, Esq. . . . .	6
Henry Lovell, Esq. . . . .	4
An Englishman . . . . .	4
Casimir Bonjour, homme de lettres (feu) . . . . .	1

**1853.**

Sir Henry Webb . . . . .	1
A. Sargood, Esq. . . . .	1
Dennecourt, A. homme de lettres . . . . .	1
Thomas Campbell, Esq. . . . .	1
Comte Molé, de l'Académie Française (feu) . . . . .	3
Monsieur Winthorp Sargent (Philadelphia) . . . . .	1
Madame Bérard . . . . .	12

**1854.**

Charles Swain, Esq. . . . .	1
Monsieur Delepierre, LL.D. F.S.A. . . . .	1
S. G. le Duc de Sutherland . . . . .	1
Edwin Arnold, Esq. . . . .	1

**1855.**

John Dobell, Esq. . . . .	1
Westland Marston, Esq. . . . .	1

**1856.**

Y. Z. (from New York) . . . . .	50
Miss Sophia Milligan . . . . .	5
J. A. Langford, Esq. . . . .	1
The Right Hon. the Earl of Ellesmere (the late) . . . . .	1
Mrs. E. M. Mackesie . . . . .	1

1857.

George Wilson, Esq.	.	.	.	.	.	.	1
D. W. Barker, Esq.	.	.	.	.	.	.	1
John Leekey, Esq.	.	.	.	.	.	.	1
J. E. Reade, Esq.	.	.	.	.	.	.	1

CET ouvrage contiendra outre des poésies d'auteurs anonymes la traduction de morceaux choisis des poètes dont les noms suivent :

ADDISON  
 Ainsworth, W. H.  
 Aird, Thomas  
 Akenside, Mark  
 Allingham, W.  
 Anderson, Rév. J.  
 Anthony, J. P.  
 Arnold, Edwin  
 Arnold, Matthew  
 Arnold, M. E.  
 Aytoun, W. E.  
 BACON, Lord  
 Bailey, P.-J.  
 Banks, G. Linnæus  
 Barbauld, Mrs.  
 Barbour  
 Barham, Rév.  
 Barker, J.  
 Barnard, Lady Anne  
 Barrick  
 Barry, M.-J.  
 Barton, Bernard  
 Bayley, J. H. R.  
 Bayliss, Wyke  
 Bayly, T. H.  
 Beattie, Dr. James  
 Beddoes  
 Bellamy, Thomas  
 Bennett, George  
 Bennet, Mary  
 Bennet, W. C.  
 Berenger  
 Bertrand, C.  
 Beveridge, Mrs.  
 Blacker, Colonel  
 Bloomfield, Robert  
 Boddington, Mrs.  
 Bowles, Miss  
 Bowles, Rév. W.-Lisle

Bowring, Sir John  
 Bradbury  
 Bradstone (Shine)  
 Brown, Frances  
 Browning, Mrs.  
 Bryant, W. C.  
 Burns, Rév. J. D.  
 Burns, Robert  
 Burrington, E. H.  
 Butler, Mrs. F. Kemble  
 Byron, Lord  
 CAMPBELL, Thomas  
 Capern, Edward  
 Carew, Thomas  
 Carpenter, J. E.  
 Cassels, W.-R.  
 Chatelain, Clara de  
 Chatterton, Thomas  
 Chaucer, G.  
 Chester, Rév. G. J.  
 Cibber, Colley  
 Clare, John  
 Cochrane, Baillie  
 Coleridge  
 Collins, W.  
 Conder, Josiah  
 Congreve, W.  
 Cook, Eliza  
 Cooper  
 Corbet, Richard  
 Cornwall, Barry  
 Cowley, Abraham  
 Crashaw, R.  
 Croly, Rév.  
 Cunningham, Allan  
 Curren  
 DALE, Rév. Thomas  
 Dalton, G. Stuart  
 Dana, H.



Darwin  
 Day, Julia  
 Denham, Sir John  
 Dennis, J.  
 Dillon, E. of Roscommon  
 Doane  
 Dobell, Sidney  
 Dryden, John  
 Dufferin, Lady  
 Dunbar, William  
 Dwhno  
 EAGLES, Rév. J.  
 Ellesmere, Lord  
 Elliot, Ebenezer  
 Elliot, Sir Gilbert  
 Elliot, Miss Jane  
 Elliot, Lucinda  
 Elrington, Stephen  
 Emerson, R. W.  
 FLATMAN, Thomas  
 Ferroll, Paul  
 Fletcher, H.  
 Fletcher, J.-W.  
 Flight, E. G.  
 Friswell, J.-H.  
 GAY, John  
 Gilfillan, Robert  
 Glamorgan, T. H.  
 Goldsmith, O.  
 Good, J. M.  
 Goodrich, H.-R.  
 Grant, Sir R.  
 Gray  
 Green, Mrs. S.-E.-C.  
 Greene, Thomas  
 Greenwell, Dora  
 Griffin, Gerald  
 Gurner, W.  
 HALE, W. P.  
 Hall, S. C.  
 Hamerton, P.-G.  
 Harris, John  
 Hautleigh, J.  
 Hawkes, Dr.  
 Hawkshawe, Mrs.  
 Hayley  
 Heber  
 Hemans, Felicia  
 Herbert, George

Herrick, Robert  
 Hervey, T. K.  
 Heywood, Thomas  
 Hinxman, Emmeline  
 Hogg  
 Holdreth, L. H.  
 Holt, David  
 Hood, Thomas  
 Horton, T. G.  
 Howard, Hen. E. of Surrey  
 Howitt, Mrs. Mary  
 Hunt, Leigh  
 IRWIN, Thomas  
 JEWSBURY, Miss  
 Jones, Ernest  
 Jones, Sir William  
 Jonson, Ben  
 KEBLE  
 Kenrick, D. R.  
 King, Miss  
 Kingsley, Rév. C.  
 Knox, W.  
 LAMB, Charles  
 Lamb, Miss  
 Landon, Miss  
 Landor, Walter Savage  
 Langford, J. A.  
 Ledyard  
 Leekey J.  
 Leigh, Thomas  
 Lemon, Mark  
 Lewes, G. H.  
 Lewis, Mary  
 Lockyer, Stewart  
 Logan, John  
 Longfellow, H. W.  
 Lovelace, 1650  
 Lovell, Henry  
 Lytton, Sir Edward Bulwer  
 MACARTHY, D. F.  
 Macaulay, T. B.  
 M'Diarmid  
 Mackay, Charles  
 Mackesy, Mrs. M. E.  
 MacLagan, Alexander  
 Maclellan, Rév.  
 Mc Dougall, James  
 Mc Walter, J. C.  
 Mallet, David

Manners, Lord John  
 Marlow, C.  
 Marshall, Miss  
 Marston, Westland  
 Massey, Gerald  
 Maudslay, A.  
 Maynard, Mary  
 Mellen  
 Miller, Thomas  
 Milligan, Miss Sophia  
 Milnes, R. Monckton  
 Milton, John  
 Moir, D. M.  
 Moncrieff, William  
 Montgomery, James  
 Montgomery, Robert  
 Montgomery, P. V. de  
 Moodie, Mrs.  
 Moore, Thomas  
 Morse, Rév. E.  
 Moultrie, Rév. J.  
 Mundy  
 NEVAY, John  
 Norton, Hon. Mrs.  
 OSGOOD, Mrs.  
 Ouseley, T. J.  
 PARIS, Mrs. Dick  
 Paris, G.-A.  
 Park, Andrew  
 Parker, H. M.  
 Parkes, B.-R.  
 Parnell, Thomas  
 Patmore, Coventry  
 Peabody, W. O. B.  
 Philips, 1724  
 Poe, E. A.  
 Pope  
 Potts, Anna  
 Praëd  
 Prince, J. C.  
 Prior  
 Pryme, Charles de la  
 Purchas, John  
 QUILLINAN, Edward  
 RALEIGH, Sir Walter  
 Ramsay, Allan  
 Rands, W. B.  
 Read, T. B.  
 Reade, J.-E.

Reynolds  
 Ritchie, Leigh  
 Robinson  
 Rogers, Miss Eleanor  
 Rogers, Miss Eliza  
 Rogers, Samuel  
 Rumball  
 Russell, Lord John  
 SANDS, W. S.  
 Savage, Richard  
 Scott, John  
 Scott, Sir Walter  
 Shakespeare  
 Shelly, P. B.  
 Sidney, Sir Philip  
 Sigourney, Mrs.  
 Simmons, B.  
 Sloman  
 Smellie, W.  
 Smith, Alexander  
 Smith, Horace  
 Smith, L. V.  
 Snow, Robert  
 Sotheby  
 Southey, Robert  
 Southwell, Robert  
 Spencer  
 Sprague, Charles  
 Stothert, Rév. J. A.  
 Suckling, Sir John  
 Swain, Charles  
 Swift, Dr.  
 TAYLOR, John  
 Tennyson, A.  
 Thomas, Colonel  
 Thomason, G. J.  
 Thomson  
 Thrale, Mrs.  
 Trench, Rév. R. C.  
 Trepka, B. S. de  
 Tupper, M. F.  
 Tychborn, Chidick  
 VAUGHAN, 1640  
 WALKER  
 Walneerg  
 Watts, Alaric A.  
 Watts, Isaac  
 Westwood, T.  
 White, Kirke

Willis, N. P.  
 Wilson, John  
 Wolfe  
 Wordsworth  
 Wotton, Sir Henry, 1640

Wray, Leopold  
 Wyatt, Sir Thomas  
 Yonge, N. B.  
 Young, E.

**LES BEAUTES DE LA POESIE ANGLAISE,**  
**FORMERONT DEUX FORT VOLUMES,**  
**AVEC TEXTE EN REGARD.**

On souscrit à *Londres*, chez BASIL M. PICKERING, 196, Piccadilly, (W.) next St. James's Church, où l'on s'inscrit d'avance, ainsi que chez le Chevalier de Chatelain, No. 27, Grafton Place, Euston Square (N.W.); à *Paris*, chez Frank, No. 67, Rue Richelieu; et à *New York*, chez H. Baillière, No. 290, Broadway.

La liste des souscripteurs sera publiée en tête  
 de l'ouvrage.

